This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN PSYD B

Digitized by Google

tal 524.867.40

Digitized by Google

Roma

Digitized by Google

Digitized by Google

TRIOMPHE
DE PIE IX
DANS LES ÉPREUVES

DEPUIS 1848 JUSQU'EN 1868

PAR LE R. P. HUGUET

> Je crois que ce siècle, conjuré contre l'Eglise de Jésus-Christ, ne laissera rien à la postérité de si grand, de si calme et de si fort, que la figure de Pie IX, pontife-roi.
>
> LOUIS VEUILLOT.

NOUVELLE ÉDITION

CONTENANT

LE RAPPORT DE LAMORICIÈRE

FÉLIX GIRARD, LIBRAIRE ÉDITEUR

LYON Place Bellecour, 30 | **PARIS** Rue Cassette, 30

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

Digitized by Google

TRIOMPHE DE PIE IX

Digitized by Google

Bibliothèque
du Chœur de cantiques
de Chonon
Catégorie N° 334

Révérend Père,

Au milieu des attaques si violentes et des haines si profondes des impies contre la chaire de Pierre, la divine Providence ayant fait paraître sa puissance d'une manière vraiment admirable, en tournant à l'avantage et à l'honneur de son Eglise ce qui semblait devoir amener sa perte et sa ruine, notre Très-Saint-Père Pie IX a vu avec plaisir que vous avez présenté aux fidèles, comme un sujet de méditation, cette œuvre éclatante, pour la gloire de Dieu et la confirmation des âmes faibles. Aussi, quoique Sa Sainteté n'ait pu encore parcourir votre livre, Triomphe de Pie IX dans les épreuves, le but de cet ouvrage, qui ressort clairement par le frontispice même du volume, lui a causé une grande satisfaction, et Elle m'a chargé de vous témoigner sa reconnaissance, sa bienveillance paternelle, et de vous assurer qu'Elle vous accorde du fond du cœur sa bénédiction apostolique.

Aprés m'être acquitté de ce devoir, je vous présente l'assurance de ma considération particuliére et de mon estime, et prie Dieu de vous combler de toutes sortes de prospérités et de grâces.

Je suis, Révérend Père, etc.

Rome, le 11 mai 1867.

Digitized by Google

TRIOMPHE DE PIE IX

DANS LES ÉPREUVES

DEPUIS 1848 JUSQU'EN 1868

PAR LE R. P. HUGUET

> Je crois que ce siècle, conjuré contre l'Eglise de Jésus-Christ, ne laissera rien à la postérité de si grand, de si calme et de si fort que la figure de Pie IX, pontife-roi.
>
> LOUIS VEUILLOT.

DEUXIÈME ÉDITION

Augmentée du Rapport de Lamoricière

LIBRAIRIE FÉLIX GIRARD

LYON — Place Bellecour, 30 | **PARIS** — Rue Cassette, 30.

1868

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

Digitized by Google

Ital 524.867.40

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

Digitized by Google

LETTRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE RODEZ.

Mon Révérend Père,

En publiant *l'Esprit de Pie IX*, vous avez montré ce grand Pape tel qu'il est par rapport au monde en général et à Rome en particulier. Vous avez peint sous des traits saisissants l'homme, le souverain, le pontife et le père, l'image visible du Pasteur des pasteurs, dont il est ici-bas le vicaire.

A cette première publication vous en avez ajouté une seconde, qui me paraît bien digne de sa sœur aînée, pour raconter ce que le monde en général et Rome en particulier ont été pour Pie IX. Dans ce nouveau et précieux volume intitulé : *Triomphe de Pie IX*, vous avez donné un résumé plein d'intérêt de son pontificat, qui restera comme une des plus grandes gloires de l'Eglise aux yeux de la postérité.

Comme le *triomphe* suppose l'épreuve et le combat, vous aviez à retracer deux tableaux qui se sont déroulés parallèlement sous les yeux de la génération contemporaine : celui des agressions dirigées contre la Papauté, et celui des dévouements si nombreux et si variés qui ont surgi pour sa défense. D'un côté, la coalition de l'impiété et de l'anarchie avec leurs noirs complots, leurs impostures, leurs violences sanguinaires, en un mot, la guerre acharnée faite à l'Eglise dans la personne de son Chef; de l'autre, l'union des esprits et des cœurs dans toutes les parties du monde catholique pour acclamer et pour soutenir la souveraineté temporelle du Pontife, reconnue comme la garantie de son indépendance spirituelle parmi les peuples. L'un de ces tableaux nous offre le hideux spectacle de la haine avec ce qu'elle a de plus astucieux, de plus implacable et de plus féroce; c'est comme une vision de l'enfer. Dans l'autre, nous voyons l'amour dans ce qu'il a de plus doux et de plus fort, inspirant tous les

Digitized by Google

genres de sacrifices, jusqu'à celui de la vie, et renouvelant l'héroïsme des Machabées dans l'affreux guet-apens de Castelfidardo; c'est comme une vision de ciel. On peut le dire en toute vérité, chaque fois que Pie IX a été *matériellement* vaincu ou dépouillé soit par la force brutale de l'émeute et de l'assassinat, soit par l'invasion étrangère de ses provinces, il a été *moralement* vainqueur par la justice de sa cause, par l'intrépidité de ses défenseurs, par la force irrésistible de ses apologistes, par le désarroi et l'infamie de ses ennemis, par les ovations solennelles qui lui ont été décernées. Dans cette voie douloureuse de la Passion où il marche à la suite de son divin Maître, il marche couronné d'épines; mais ces épines sont entrelacées de belles fleurs, ou, pour mieux dire, elles sont enchâssées dans l'or le plus pur et entremêlées de pierres précieuses. Sur la croix dont il est chargé, comme sur celle du Sauveur, sa royauté est écrite en caractères ineffaçables, et jamais le fait brutal ne détruira le droit appuyé sur mille ans de possession et de bienfaits répandus sur le monde.

Telles sont les pensées que votre livre suggérera, mon Révérend Père, à ceux qui le liront avec intelligence et impartialité. Vous y avez fait, comme je l'ai dit, un résumé excellent de tous les événements douloureux et glorieux dont nous avons été les témoins, et vous avez basé vos récits sur les documents les plus incontestables. C'est là une véritable histoire, au milieu de tant de mensonges audacieux publiés par la fourberie et propagés par la crédulité. Puisse cette nouvelle production de votre plume savante et courageuse se répandre dans toutes les classes de la société pour éclairer les esprits, ranimer et consoler les cœurs défaillants, en leur faisant comprendre que si la Providence divine permet que cette grande tempête sévisse contre la barque de Pierre, ce n'est que pour l'élever plus haut et non pour la précipiter dans l'abîme!

Recevez, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments affectueux.

† Louis, *Evêque de Rodez.*

Digitized by Google

PRÉFACE

Déjà, dans un premier volume qui a été accueilli avec faveur en France et à l'étranger, nous avons essayé de faire connaître l'*esprit* droit, franc, loyal, généreux, plein de force et de courage de l'immortel Pie IX (1).

Dans ce nouvel ouvrage, nous voulons démontrer que ce glorieux Pontife a été apprécié par toutes les âmes honnêtes, et que son caractère si bon et si aimable, ses vertus si héroïques lui ont suscité de vives sympathies dans tous les rangs de la société, non seulement au milieu des catholiques, mais encore parmi nos frères séparés. Les disciples farouches de Mahomet eux-mêmes n'ont pas pu s'empêcher d'admirer ce grand Pontife.

A peine Pie IX fut-il banni une première fois de ses Etats par les sectaires et les chevaliers du poignard, que la république française s'empressa de lui présenter ses hommages et ses services, offrant généreusement un asile au Pontife victime de la trahison et de l'ingratitude de ses enfants.

On sait avec quel respect filial ce noble exilé fut reçu par le roi de Naples dans ses Etats. La révolution n'a jamais pardonné à Ferdinand les égards dont il a environné le Saint-Père.

(1) La première édition de *l'Esprit de Pie IX*, tirée à plus de trois mille exemplaires, a été écoulée en quelques mois, et l'auteur a donné l'autorisation pour six traductions en langues étrangères. Ce volume est le complément indispensable de celui-ci.

Digitized by Google

Le monde entier, on peut l'affirmer, témoigna à Pie IX relégué sur le rocher de Gaëte ses sympathies et son dévouement. Partout on organisa le Denier de saint Pierre, et on envoya de tous côtés au vénéré Pontife les adresses les plus touchantes et les plus capables de consoler son grand cœur abreuvé de tant d'amertume.

On n'a pas oublié les discours éloquents prononcés dans les Chambres françaises par les Montalembert, les Falloux, les Thiers, les Odilon Barrot, etc., et qui déterminèrent le siége de Rome, malgré toutes les difficultés soulevées par une politique machiavélique.

On verra dans ces pages avec quel entrain et quel courage héroïque les soldats de la France catholique étaient fiers de verser leur sang pour la plus noble et la plus juste des causes.

Il n'est pas possible de décrire avec quel enthousiasme Pie IX fut reçu à Rome, où il rentra accompagné par les nobles fils des croisés.

Personne n'ignore le zèle intelligent et le dévouement paternel que le Pape mit à réparer en peu de temps le mal fait par la révolution à ses sujets.

Les sectaires mazziniens et garibaldiens ne se consolaient pas de leur défaite.

Ils comprirent alors que, pour mieux tromper l'Europe, il fallait qu'un roi catholique leur servît de drapeau. C'est ainsi que Cavour, ministre d'un prince qui compte des saints dans sa famille, organisa le congrès de Paris, dans lequel Pie IX et le roi de Naples, coupable de l'avoir si bien traité, furent dénoncés au monde, à cause de leur politique rétrograde, qui faisait, disait-on, le malheur de l'Italie. Ce fut là le premier acte de ce drame que l'on joue depuis lors (1).

(1) On sait que les révolutionnaires appelaient le roi de Naples le roi *Bomba;* or il faut avouer que les Italiens ont beaucoup gagné au changement de régime. On écrivait d'Italie, le 12 décembre dernier, à la *Presse*, qui n'est pas un journal clérical, ce qui suit :

« J'ai depuis longtemps sur ma table une étude consciencieuse du député Belazzi sur les prisons d'Italie; c'est un lamentable récit, une statistique trop exacte, hélas ! et des abus qui se commettent, et du nombre des condamnés qui sont entassés dans les bagnes et dans les prisons.

« Je ne suis pas pessimiste de nature, et j'aimerais mieux vous signaler

Digitized by Google

Nous n'entrerons pas dans les détails de la guerre d'Italie, où l'on vit nos soldats, pleins encore des glorieux souvenirs du siége de Rome, obligés de combattre à côté de Garibaldi, dont les mains étaient souillées du sang de leurs camarades, victimes du guet-apens que leur avait tendu ce flibustier sous les murs de la ville éternelle. On connaît les résultats de cette guerre; on sait comment les promesses officielles faites à Pie IX ont été accomplies, le peu de cas que l'on a fait des traités où la France avait apposé sa signature.

Ceux qui ont conservé le sentiment de l'honneur et de la justice ont gémi du massacre de la petite armée du Pape à Castelfidardo, où la fleur de la noblesse française et belge tomba sous les coups des Piémontais dix fois plus nombreux, qui les assaillirent sans déclaration de guerre, les traitant sans merci, comme on le fait chez les peuplades sauvages que la civilisation chrétienne n'a pas encore humanisées. (Voyez l'*Appendice*.)

Toutes ces trahisons, tous ces crimes n'ont pas, on est forcé d'en convenir, porté bonheur au monde, et surtout à l'Italie (1).

nos progrès dans la voie de l'ordre et de la liberté que de vous dévoiler nos misères; mais, pour le quart d'heure, nous n'avons pas autre chose à montrer. Le chiffre des condamnés aux travaux forcés enfermés dans les divers bagnes d'Italie en 1861 s'élevait à 7,731; en 1865, leur nombre est arrivé à 11,819; on nous promet pour 1867 un effectif de 13,000 galériens!

« Puis ces condamnés sont entassés les uns sur les autres; dans la plupart des prisons règne une révoltante immoralité. Le député Belazzi demande que l'on convertisse les couvents *abandonnés* par les corporations religieuses en pénitenciers, afin de remédier à l'entassement des condamnés, les prisons étant partout insalubres et trop étroites. M. Peruzzi a cependant dépensé cinq millions il y a quelques années pour construire à Turin un immense pénitencier, solide comme une forteresse, grand comme une ville de 20,000 habitants. »

(1) Un des arguments principaux dont se sert la révolution pour exciter les espérances du peuple romain, c'est de faire briller à ses yeux l'allégement d'impôts et la prospérité matérielle qui résulteront pour lui de son annexion à l'Italie.

Un mémoire récent d'un écrivain distingué de la *Gazette de France*, M. Charles Garnier, fort au courant des questions italiennes, peut fournir

Digitized by Google

Depuis l'avénement de Pie IX, que de révolutions ! que de guerres ! Combien peu l'Europe de 1846 ressemble à l'Europe de 1867 ! Ce ne sont plus les mêmes institutions qui régissent les peuples, ce ne sont plus les mêmes idées qui dominent ; le monde même matériel est transformé par les chemins de fer, par le télégraphe électrique, par la reconstruction presque totale des plus populeuses cités. Jamais, en moins de temps, ne se sont accomplis plus de bouleversements et plus de ruines. Et, au-dessus des ruines, au-dessus de toutes ces étonnantes transformations, s'élève toujours l'homme dont l'avénement fut comme le signal de tant d'agitations, l'homme que Dieu avait destiné à présider à cet immense mouvement, pour le diriger dans ce qu'il avait de bien, le contenir dans ses exagérations, indiquer au moins à ceux qui voudraient bien écouter ses avertissements où était la vraie voie, quels étaient les écueils à éviter, où se trouverait le véritable remède contre les maux et les erreurs qui se multiplient si facilement aux époques de troubles et de transformations.

Pie IX a été fidèle à sa mission ; mais les peuples, ou plutôt les guides des peuples ont refusé de l'écouter. On l'a accusé de s'être retourné vers le passé après avoir été l'initiateur de l'avenir ; on

à cet égard des renseignements dont, par voie d'analogie, il sera facile de tirer la conclusion.

Le budget du royaume de Naples, avant son annexion, était d'environ 140 millions ; pour 10 millions d'habitants, c'était une moyenne d'impôt annuel de 14 fr. par tête, Le budget actuel du royaume d'Italie gravite autour du chiffre de 1 milliard. La province de Naples en supporte les 5/11 ; elle paye donc aujourd'hui 422 millions au lieu de 140, 42 fr. par tête au lieu de 14 fr. L'*unité* coûte cher.

La dette du royaume de Naples était, avant l'annexion, de 550 millions : c'était un chiffre de 55 fr. par tête. La dette actuelle du royaume d'Italie est de 5 milliards et demi ; la province de Naples figure dans cette dette pour 2 milliards, et la part de chaque Napolitain ou Sicilien est de 200 fr. au lieu de 55 fr.

On s'étonne, après cela, que les Siciliens se révoltent ; on cherche à expliquer leurs insurrections par je ne sais quelle machiavélique alliance du clergé et de la république. La cause véritable est bien plus naturelle et plus simple. Ils trouvent que l'unité italienne leur coûte trop cher, qu'elle leur rapporte plus d'impôts que de gloire, plus de vexations que de liberté.

Digitized by Google

n'a pas voulu voir qu'il ne condamnait dans le présent que ce qui compromettait l'intérêt de l'avenir, et que seul il avait la vraie doctrine de vie, qui développe ce qui existe déjà, mais qui ne commence jamais par détruire, parce que la vie ne sort pas de la mort.

Il faut espérer que les peuples, fatigués de toutes ces révolutions, reviendront aux vrais principes qui peuvent seuls rendre les sociétés stables.

Le triomphe de l'Eglise, annoncé par les voix les plus autorisées, sortira de ce chaos.

Sous ce titre : *l'Heure de Pie IX et l'Heure de ses ennemis*, nous lisons dans l'*Unità cattolica :*

« La Providence divine, dans ses impénétrables desseins, a assigné une *heure* au triomphe de l'iniquité, et une *heure* à la victoire finale du droit et de la justice. L'histoire de la passion du Sauveur, histoire toujours actuelle, toujours pleine de sainte tristesse et de salutaires avertissements, rappelle sans cesse ces deux *heures* providentielles. *C'est maintenant votre heure*, dit Jésus aux Juifs perfides, venus à lui pour l'arrêter. (Luc., XXII, 53.) Autrefois déjà, aux noces de Cana, il avait répondu aux prières de sa Mère : « Mon *heure* n'est pas encore venue. » (Joan., II, 4.) Et plus tard, s'adressant à son Père, il disait : « O mon Père, l'*heure* ar- « rive, glorifiez votre Fils. » (Joan., XVII, 1.)

« Il en est de même dans la vie des Pontifes romains; car l'Eglise est ici-bas la continuation de la personne de Jésus-Christ, comme le disait très-bien le saint évêque de Poitiers (mandement du 31 janvier 1860). Dans l'histoire du pontificat romain, il y a trois moments : le moment de la faiblesse et de l'apparente infirmité. Il y a l'*heure* des puissances de ténèbres qui s'élevent dans leur orgueil et se flattent d'abattre le catholicisme. C'est le moment de l'impatience des bons, qui demandent à Dieu l'accomplissement de ses promesses; mais le Seigneur leur répond que son *heure* n'est pas encore venue. Enfin, il y a le moment de la victoire, l'heure de la justice, l'heure de la toute-puissance, l'heure du Chef de l'Eglise.

« Il ne nous est pas donné de connaître le temps et les moments que le Très-Haut tient dans sa main; mais après avoir vu l'heure, déjà si longue, des puissances infernales, en nous résignant tou-

Digitized by Google

jours à la volonté divine, nous pouvons bien espérer que l'heure de Pie IX n'est pas loin, et dire au souverain Seigneur du ciel et de la terre : « Délivrez votre Eglise, et glorifiez votre Vicaire. » Et notre cœur nous dit que l'heure de Pie IX va sonner, heure de joie, heure de liberté, heure de miséricorde et de pardon. Espérez : le moment est venu de sortir de cette léthargie où vous a jetés la révolution avec ses mensonges et ses trahisons. Pie IX est près de triompher complètement de ses ennemis, et l'histoire dira de l'Italie ce que l'Evangile dit du fils du centurion : « Et à « l'heure indiquée, l'Italie a retrouvé le salut. »

Que Marie immaculée, que Pie IX a tant glorifiée, nous obtienne la grâce de voir ce triomphe du meilleur des rois et du plus vénéré des Pontifes.

Le premier de l'an de grâce 1868, le vingt-deuxième du règne de Pie IX.

Digitized by Google

LE

TRIOMPHE DE PIE IX

I

Pie IX en exil et son retour à Rome.

Dans notre ouvrage *l'Esprit de Pie IX*, nous avons essayé, selon l'humble mesure de nos forces, de dire quelque chose des sublimes vertus dont le successeur de saint Pierre donne l'exemple au monde entier depuis plus de vingt ans d'un règne qui sera un des plus glorieux de l'Eglise. Aujourd'hui, pour compléter notre travail qui a reçu un si bon accueil auprès des fidèles, nous voulons rapporter quelques traits bien touchants qui prouvent de la manière la plus consolante que, malgré les efforts inouïs des sectaires, Pie IX compte de nombreux enfants dévoués dans toutes les classes de la société, toujours disposés à faire au Vicaire de Jésus-Christ le sacrifice non seulement de leur fortune, mais encore de leur vie.

Voulant montrer le dévouement des catholiques au Saint-Père qui a tant glorifié Marie immaculée, nous avons choisi

Digitized by Google

préférablement l'époque de son règne où, victime des conspirations et des séditions provoquées par les sectaires ayant à leur disposition des réfugiés et des révolutionnaires de tous les pays, Pie IX fut obligé de quitter ses Etats. Les rois ordinaires sont comme le soleil levant, ils ne manquent pas d'adorateurs qui viennent se prosterner à leurs pieds, leur faire une cour assidue dans l'espérance d'en recevoir quelques faveurs; mais quand un ouragan politique, une révolution subite les précipite du trône, le vide se fait autour d'eux, et un très-petit nombre de cœurs dévoués les suivent dans l'exil.

Pie IX, au contraire, n'a jamais été aussi honoré, aussi estimé, aussi aimé que dans les épreuves. De toutes les parties du monde, des îles perdues dans l'Océan, il a reçu avec l'obole du pauvre des protestations d'amour, de fidélité et de soumission dont le volumineux et intéressant recueil sera l'honneur de notre époque, qui a vu, hélas! tant de défections et de trahisons.

Calme de Pie IX au milieu de la tempête.

Parmi cette foule à qui l'admiration des vertus du Pontife et la reconnaissance de ses bienfaits arrachaient des transports d'un amour sincère et presque passionné, il y avait des cœurs et des voix de serpent qui ne le flattaient que pour le perdre; leurs efforts secrets tendaient à amener la chute de tous les princes italiens, afin de ressusciter dans l'antique Rome une république morte depuis dix-huit siècles. Or, tant qu'ils trouvèrent, ces hommes redoutables comme le glaive à deux tranchants, dans les bienfaits de Pie IX le moyen de parvenir à leur but, ils continuèrent de couvrir d'une adulation hypocrite la soumission qu'ils lui devaient; mais quand la sagesse mûrissait tous les conseils du Saint-Père,

Digitized by Google

et que ses faveurs se retranchaient dans les limites d'une générosité prudente et réglée, alors, sans autre ressource que leur audace même, ils se jetèrent pêle-mêle dans le courant de leurs aspirations désordonnées, jurant la perte du gouvernement et des ministres de Pie IX.

Le premier de ces ministres, Pellegrino Rossi, fut la première victime ; un jour qu'il se rendait au corps législatif, une troupe de conjurés l'entoura, et au moment où il montait les premiers escaliers, l'un d'eux lui porta un coup mortel.

Le lendemain, une foule immense d'hommes sans conduite et de femmes échevelées s'était réunie aux assassins et sillonnait les rues de la ville éternelle, en arborant des drapeaux, agitant des armes, proférant des chants sanguinaires, hurlant avec une sinistre fureur : « Bénie soit la main qui a poignardé Rossi ! »

Au milieu de ce conflit d'éléments désordonnés, le Saint-Père était aussi paisible que s'il eût été question de recevoir les hommages de sujets fidèles. La tranquillité de son esprit, la sérénité de son âme ne l'abandonnèrent pas un seul instant. Debout contre la porte de son oratoire, où parfois il se retirait pour chercher des conseils au pied de son crucifix, il s'entretenait, dans le plus grand calme, avec les ambassadeurs accourus pour faire de leurs corps, disaient-ils, un rempart au Vicaire de Jésus-Christ.

Il était midi lorsque Pie IX se sépara des ambassadeurs, qui voulaient l'obliger à rester au milieu d'eux ; c'était l'heure où il avait l'habitude d'adresser à Dieu sa prière pour la chrétienté tout entière. A peine eut-il quitté le corps diplomatique, qu'on entendit les détonations des armes à feu, qui atteignirent et renversèrent sans vie un des prélats de sa maison, Mgr Palma. Revenant alors sur ses pas, il dit aux personnes présentes avec la tranquillité du juste : « Voyez si j'ai besoin de prier ! Hélas ! je prie pour eux ! » Puis il s'éloi-

Digitized by Google

gna de nouveau. On le voyait presser le crucifix sur son cœur (1).

Un crime appelle d'autres crimes. Les assassins du comte Rossi et les meurtriers de Mgr Palma semblaient n'avoir voulu, dans ce double forfait, que mettre à l'essai leur rage homicide, et déjà ces paroles horribles : « Si le Pape ne cède pas, il est mort; nous l'assassinerons dans les bras du Père éternel (2), » se mêlaient sourdement aux vociférations sanguinaires qui remplissaient Rome et souillaient les airs.

Un des principaux organisateurs de la révolte et l'un des amnistiés fut chargé de présenter au Saint-Père les demandes des conspirateurs. Pie IX répondit avec dignité, répondit en roi qu'il ne recevrait point la loi de ses sujets. Cette réponse qu'ils avaient désirée, afin de poursuivre jusqu'au bout leur drame inique, aiguillonna la fureur des séditieux. Ils se portèrent en masse tumultueuse vers la place du Quirinal ; un canon fut pointé contre l'entrée principale, des échelles furent dressées contre la muraille pour le prendre d'assaut, le feu fut mis à l'une des portes, et comme « on pensait bien que le Pape viendrait au balcon, d'où tant de fois il avait béni ce peuple ingrat, pour le calmer, un assassin se tenait derrière la statue de Pollux, la carabine en arrêt, prêt à tirer sur le Pontife au moment où il apparaîtrait. » Mais l'ange de l'Eglise épargna à la terre cet épouvantable parricide, car c'était déjà bien assez d'opprobre pour elle d'en avoir conçu la pensée et préparé l'exécution : Pie IX, inspiré et conduit par cet ange, ne se présenta point. Déchiré jusqu'au fond du cœur de la lutte acharnée qui se livrait entre les défenseurs de son palais et le peuple ameuté, le Pape cherchait en lui-même les moyens d'arrêter le cours de cette collision sanglante. Se levant avec autorité du milieu du groupe des am-

(1) L'abbé Mullois, *le Saint-Père et Rome.*
(2) Le P. Bresciani, Alcyoni.

Digitized by Google

bassadeurs alors autour de lui : « Vous voyez, leur dit-il, la violence qui m'est faite par mes sujets rebelles ; je souscris par nécessité à leurs demandes iniques pour empêcher une plus grande effusion de sang. » Et après avoir ajouté qu'il cessait dès ce moment de prendre aucune part aux actes du gouvernement, défendant même d'employer son nom et les formules ordinaires, le malheureux Pontife dut songer à se pourvoir contre le péril qui d'heure en heure le menaçait de plus près (1).

Dieu veille sur Pie IX.

Le 24 novembre, vers les cinq heures du soir, ainsi qu'il en était convenu avec le comte de Spaur, le duc d'Harcourt

(1) Voici à ce sujet des détails intéressants donnés par l'abbé Margotti : « Dans la matinée du 24 novembre 1848, les ministres mêmes de la révolution se présentèrent devant le Pape. Pour donner une idée de la malice de ces révolutionnaires et de l'intrépidité de Pie IX, je vais rapporter ici ce qu'ils dirent et les réponses qu'ils obtinrent. Mgr Muzzarelli parla de la nécessité de créer Galetti général des carabiniers ; on lui répondit : *Monseigneur, vos propositions viennent toutes de l'esprit de ténèbres, et je désire que le repentir de votre conduite actuelle n'arrive pas trop tard.* Aux avocats Sereni et Lunati, qui demandaient la confirmation du Pape pour l'exercice de leur ministère, Pie IX répondit qu'il ne pouvait ni ne voulait la leur accorder, et ils sortirent poliment. Au docteur Sterbini, qui se lamentait du faux commis, selon lui, dans l'allocution du 29 avril, le Pape répondit qu'il ferait encore cette allocution, s'il ne l'avait déjà faite. Mamiani félicitant le Saint-Père du calme qu'il avait montré au milieu des troubles et du tumulte, Pie IX répondit que ce calme venait de la tranquillité de sa conscience. Enfin, Galetti s'étant mis à parler de la marche des affaires, Pie IX dit qu'il ne lui restait qu'à se conserver à la solitude et à la prière, parce qu'il ne voulait prendre aucune part à leurs délibérations. Le soir de ce même jour, malgré les nombreux gardiens qui surveillaient le palais, soutenu par la protection divine, Pie IX montait en voiture dans la cour même du Quirinal et partait pour Gaëte. »

Digitized by Google

se présenta au Quirinal dans sa voiture d'ambassadeur, précédé de coureurs portant des torches. Quoique muni d'une lettre d'audience bien en règle, les *gardes d'honneur*, c'est-à-dire les geôliers de Pie IX, firent de grandes difficultés pour l'admettre; il fallut leur parler haut et ferme au nom de la France. Dès que le Pape vit entrer le duc, il ôta ses habits ordinaires; il prit l'habit noir de prêtre, cet habit qu'il avait porté, jeune lévite, avec tant d'innocence et tant de gloire. Puis, quand tout fut préparé, quand il eut ôté son étole de pourpre et sa soutane blanche, qu'il déposa, après les avoir baisées, au pied d'un crucifix, il s'engagea, guidé par un serviteur fidèle, dans une longue suite de corridors obscurs et silencieux, et sortant par une autre porte dérobée, il se hâta vers la voiture de l'ambassadeur de Bavière, amenée là pour l'emporter.

Le potage qu'il a l'habitude de prendre à cette heure fut jeté, et le plat repassa vide devant les gardes nationaux qui veillaient dans l'antichambre. Après s'être agenouillé devant son prie-Dieu, le Saint-Père sortit par une porte qui donnait sur des chambres inhabitées et parvint jusqu'à un passage appelé le corridor des Suisses. Mais qui sait depuis combien d'années la porte de ce corridor, toujours fermée, n'avait point servi?

Le duc d'Harcourt, resté seul dans la chambre que le Pape venait de quitter, lisait à haute voix, afin que ceux qui gardaient le Souverain Pontife ne pussent concevoir aucun soupçon. Tout à coup il entend du bruit dans le corridor secret; il tremble que le Saint-Père ne soit découvert; il frémit de voir reparaître Sa Sainteté, un bougeoir à la main, et disant que cette antique porte des Suisses n'avait cédé à aucun de ses efforts pour l'ouvrir. On en était là quand, par la grâce de Dieu, un autre confident, le fourrier du palais Filippani, accourut en toute hâte pour dire qu'à la fin il était parvenu à ouvrir la malheureuse porte. On s'achemina donc

Digitized by Google

de nouveau vers cette issue, et ayant franchi la porte, le Pape la laissa entr'ouverte, parce qu'elle refusait de se fermer comme elle avait refusé de s'ouvrir.

Peu s'en fallut que cet incident ne fît éventer la mèche : un empressé, tel qu'il s'en trouvait depuis longtemps à Rome, venant à passer, avisa cette porte entrebâillée, et voulut à toute force remonter au pourquoi et au comment. Déjà il faisait grand bruit de la chose ; mais, tandis qu'il opérait des recherches, il plut à Dieu que son Vicaire, toujours accompagné de son fidèle fourrier, pût sortir du palais sans encombre, en passant par la grande porte, au milieu de la foule des sentinelles postées là pour le garder. Il sortit non seulement sans qu'on pensât à lui, mais même sans qu'on le regardât, comme son prédécesseur saint Pierre quand il quitta sa prison conduit par un ange du Seigneur. C'est ainsi que Pie IX sortit du Quirinal trente-neuf ans après que Pie VII en fut enlevé par les Français. En cette année 1809, Jean Mastaï venait de recevoir la tonsure à Rome ; il vit l'enlèvement de Pie VII, dès longtemps déjà tourmenté comme Pie VI, mais d'une main plus savante. L'oncle de Jean Mastaï, prêtre fidèle, dut quitter Rome. Mastaï se retira chez son père. Il resta dans sa ville natale jusqu'au retour de Pie VII. Il vit ce triomphe à Sinigaglia, où il fut présenté à l'agneau victorieux, et à Rome, où il se rendit en hâte afin de suivre les cours de l'académie ecclésiastique. Il était sur la place du Peuple quand le captif de Fontainebleau reprit possession de sa capitale ; il vit l'enthousiasme de ce peuple enfin délivré. Quand il quitta le Quirinal en fugitif, Pie IX savait comment Dieu ramène en triomphe son Vicaire dans la ville éternelle.

Les dangers de la fuite.

Les dangers de la fuite commencèrent pour Pie IX au pied même du Quirinal. Un des hommes qui l'accompa-

Digitized by Google

gnaient, ouvrant la portière et abaissant le marchepied, distrait, et suivant l'usage, se mit à genoux. « Que fais-tu là, mon ami? lui dit le Saint-Père; lève-toi, de peur que les gardes ne te voient. »

Et la voiture, glissant d'abord sans bruit, s'éloigna par des rues détournées, où elle prit en passant le comte de Spaur. Arrivée à la porte San-Giovanni, la garde se présente : « Qui va là? — Le ministre de Bavière. — Où va-t-il? — A Albano. — Passez. » Et le Pape se trouva hors de Rome ; il se retourna, poussa un soupir, et, silencieux et affligé, continua son voyage vers les collines d'Albano. L'archange qui l'accompagnait et voyait en Dieu les futurs destins qui se déroulaient sur la tête du vénéré Pontife, y lut que, dans un an et demi, il rentrerait par cette porte qui le voyait passer seul et fugitif, au milieu d'un triomphe tel que n'en aurait jamais vu un Pontife rentrant dans la ville éternelle.

Mais si l'heureux habitant du ciel pouvait contempler à loisir ce triomphe, lui, l'infortuné Pontife, longeant en ce moment, dans sa fuite, la vallée de l'Ariccia, sur la grande route de Naples, courait vers de nouveaux périls, vers un péril extrême.

Il était descendu avec le comte de Spaur, que sa famille devait rejoindre en cet endroit, à une fontaine qui borde la route, à quelques pas du pieux sanctuaire du Gallaro. Cinq carabiniers, qui faisaient la patrouille sur la route, parurent et questionnèrent les deux voyageurs. « Je suis le comte de Spaur, ministre de Bavière, répondit l'ambassadeur de cette cour ; je vais à Naples pour les affaires de mon roi, et j'attends maintenant la voiture de voyage avec ma famille. »

Les carabiniers parurent satisfaits ; mais, au lieu de continuer leur chemin, ils attendirent eux-mêmes et se mirent à se promener à l'entour, parlant à voix basse et jetant par intervalles des regards de défiance. L'un d'eux se tenait même appuyé sur le coude auprès du Pape, qui s'était avance

Digitized by Google

contre le fossé. Enfin la voiture annoncée arriva, amenant la comtesse de Spaur avec son jeune fils et son précepteur. La vue des carabiniers, campés autour du Pape et du ministre, les jeta tous les trois dans la plus profonde angoisse ; mais Dieu, qui conduisait lui-même le salut de son Pontife, ne permit pas la plus légère altération sur leurs traits, dans leur regard, dans leur voix. Quelles furent les premières paroles du Vicaire de Jésus-Christ, qui venait d'opérer ce nouveau miracle pour l'arracher des mains de ses cruels ennemis? « Courage! dit-il au groupe qui l'entourait dans un respectueux silence; je porte avec moi le Très-Saint-Sacrement, et dans le même ciboire que Pie VII quand il fut emmené en France. Le Christ est avec nous; il sera notre bouclier et notre Sauveur (1). »

Là cependant n'avaient point été bornées toutes les épreuves de ce triste voyage : à peine le territoire napolitain venait-il de s'offrir à l'illustre fugitif, qu'une roue, dans la rapidité de la course, prit feu, et parmi les personnes accourues sur le théâtre de l'accident, on put entendre ce dangereux colloque que deux hommes, les yeux attachés sur le Pontife, tenaient entre eux : « Il ressemble bien au Pape. — Comment! tu rêves. — Et moi je te dis que c'est le Pape. Si je ne l'ai pas vu cent fois, je ne l'ai jamais vu. »

Ils disaient; mais Celui qui avait envoyé du ciel dans sa prison à l'apôtre saint Pierre un ange pour le délivrer de ses chaînes et le rendre sain et sauf aux fidèles, veillait sur son successeur, et il voulut que Pie IX, à la honte de ses persécuteurs, parvînt heureusement à l'exil qu'il s'était choisi d'avance.

Il était neuf heures et demie du matin lorsque le Saint-Père arriva au môle de Gaëte. Après avoir remercié la divine Providence de l'admirable protection qu'elle venait de lui ac-

(1) Bresciani, *le Juif de Vérone*.

Digitized by Google

corder, son premier soin fut d'écrire au roi de Naples pour lui annoncer son arrivée dans ses Etats. Il chargea le comte de Spaur, son second sauveur, d'aller présenter la lettre, et lui-même s'achemina vers Gaëte, où le petit hôtel du Giardinetto ne put lui offrir qu'un logement des plus modestes, pour ne pas dire tout à fait pauvre. Il voulut, en compagnie du cardinal Antonelli, son fidèle et courageux ministre, se rendre au palais épiscopal et mettre l'évêque dans le secret; mais, par malheur, le prélat était absent, et le serviteur de la maison éconduisit malencontreusement l'auguste visiteur. Il sembla, par ce nouveau contre-temps, que la Providence se plaisait, afin de mieux faire sentir au monde la grandeur de son crime, à faire descendre jusqu'au dernier abaissement de la misère la majesté de la tiare; car le lendemain, qui était un dimanche, le Pontife fugitif, dans la crainte de trahir l'incognito, se vit même privé de pouvoir assister au saint sacrifice, privation qui lui sembla si amère « qu'il fut un moment presque décidé à dire la messe sur un buffet de la chambre; » ce qui aurait été un fait renouvelé des temps les plus durs pour l'Eglise, de voir le Vicaire de Jésus-Christ, en vertu du pouvoir suprême à lui conféré par Dieu dans l'Eglise, célébrer le très-saint sacrifice sans ornements sacrés, sans autel, sans cierges, sans missel, n'ayant qu'un verre pour calice, et consacrant, comme les grecs, avec du pain fermenté. L'Eglise en était à cette extrémité, qu'un Pape fit, au dix-neuvième siècle, dans la paix et la liberté du culte catholique, ce que n'avaient pas été réduits à faire dans les catacombes les Lin, les Clément, les Anaclet, au milieu des fureurs des persécutions des plus cruels Césars.

Pie IX à Gaëte.

En 1848, le roi Louis-Philippe était renversé de son trône et fuyait pour l'exil; l'Europe en recevait la nouvelle avec

Digitized by Google

indifférence. L'empereur d'Autriche, chassé de sa capitale, se réfugiait dans les montagnes du Tyrol ; l'Europe ne s'en occupait pas. Des princes italiens, des princes allemands perdaient leurs couronnes, et l'Europe ne s'en émouvait pas. Mais aussitôt que le Pontife romain fut forcé d'abandonner Rome et de fuir ce royaume sur lequel il répandait depuis deux ans ses bienfaits et ses bénédictions, le monde s'agita, la diplomatie s'émut, et chaque puissance de quelque importance, inquiète de l'avenir, se mit à rechercher les moyens de remédier au mal. Pourquoi cela? pourquoi tant d'indifférence à l'égard de princes puissants qui gouvernaient, la veille encore, des Etats de premier ordre, et tant de sollicitude pour l'humble pêcheur, pour le successeur de saint Pierre? C'est que la société européenne, c'est que le monde n'ont besoin pour vivre ni de l'empereur d'Autriche, ni du roi des Français ; c'est que, dans la constitution de la grande famille humaine, il n'importe pas essentiellement que la France soit une république, une monarchie tempérée ou une monarchie absolue, ni que l'empereur d'Autriche réside plutôt à Vienne qu'à Inspruck; mais il importe surtout et essentiellement à tous les gouvernements catholiques ou non que le Pape soit, et qu'il soit non seulement chef spirituel de l'Eglise, mais encore prince temporel, prince en Italie, prince à Rome. Cette souveraineté est l'œuvre des siècles. Les siècles l'ont faite, et ils ont bien fait, comme disait le premier Napoléon, et nul ne peut la défaire, pas même ceux qui l'ont faite. Ni Charlemagne ni tous les empereurs qui contribuèrent à l'établissement du pouvoir temporel des Papes ne pourraient, s'ils revenaient sur la terre, réussir à détruire cet édifice dont ils ont eux-mêmes jeté les fondements (1).

(1) Le journalisme révolutionnaire pourra annoncer un jour que le Pape est errant dans le monde, qu'il est captif, qu'il est mourant, qu'une fois encore au jour des Rameaux a succédé le jour du Calvaire ; il pourra

Digitized by Google

Dans son allocution en consistoire secret, le 20 avril 1849, à Gaëte, Pie IX ne put s'empêcher de communiquer aux cardinaux la *consolation singulière* qu'il avait reçue de toutes les manifestations qui lui étaient parvenues de toutes parts, même de la part de ceux qui n'étaient pas unis avec lui par le lien de la charité.

Marseille voulait avoir le Pape dans ses murs. « La terre de France, écrivait l'évêque de cette ville, tressaillerait d'une sainte allégresse, et ses habitants la croiraient bénie de Dieu au moment où vous toucheriez ses rivages. » Et le prince de Chimay disait à Pie IX : « Je sais que la noble terre de France sera heureuse de pouvoir vous offrir le palais même de ses anciens rois ; mais, si les circonstances faisaient préférer à Votre Sainteté le calme et la solitude d'une demeure plus modeste, je vous supplie de disposer, comme de la vôtre, du château de Ménars. »

De semblables offres arrivaient au Pape de toutes parts. Il n'y a pas de partie du monde, si éloignée qu'elle soit, d'où ne soient venues au Pontife des paroles de condoléance (1).

bien avoir la joie de contempler le Vicaire de Jésus-Christ sur le gibet de son Maître, et trouver à lui dire quelques unes des paroles dont ses suppôts ont accoutumé de saluer les martyrs. Il ne sera pas le premier à qui la terrible complaisance de Dieu ait accordé ce triomphe ; mais comme tous ceux qui l'ont goûté avant lui, ce sera toute sa part, tout son butin. Il croira qu'il outrage sa victime, et il saluera son vainqueur. Pie IX, dans l'exil, dans les catacombes, sur la croix, aura la force de Celui qu'il représente, et qui a été, lui aussi, fugitif, prisonnier et mis à mort. A travers ces épreuves, il restera le Chef puissant de l'immortelle Eglise ; il ne cessera de répéter cette parole qui a coûté la vie au premier de ses prédécesseurs, et qui sauvera le monde : « Ne vous y trompez pas, il n'y a de salut pour les hommes que dans le nom de Jésus ; IL N'Y EN A PAS D'AUTRE. » (LOUIS VEUILLOT.)

(1) La lettre d'un missionnaire nous apprend que le récit des attentats des ennemis de l'Eglise contre la Papauté a vivement excité la douleur et l'indignation des sauvages de l'Orégon : « Pourquoi, se sont-ils écriés, pourquoi notre père le Pape ne nous appelle-t-il pas à son secours ? Nous

Digitized by Google

Le 1er décembre, pendant que l'assemblée nationale discutait le budget du ministère de la marine, une dépêche vint annoncer que *le Pape se rendait en France*. Aussitôt M. Vivien informe l'assemblée que le ministre des cultes va se rendre à Marseille pour y recevoir le Saint-Père. On envoie immédiatement des messages aux cardinaux de Bonald et Dupont. L'assemblée applaudit. Mgr Parisis, représentant, monte à la tribune et dit : « Messieurs, soyez bénis au nom de la France et de tout le monde catholique. » Nouveaux applaudissements de l'assemblée, qui veut suspendre ses séances pendant huit jours, afin qu'un plus grand nombre de représentants puisse aller au-devant du noble exilé. L'archevêque de Nicée, nonce apostolique, vivement touché de ces sentiments exprimés par l'assemblée nationale, en témoigne sa reconnaissance au président par une lettre. Et le président, M. Armand Marrast, répond au nonce : « La république, qui n'oublie pas les vieilles traditions, restera fidèle à celles qui ont montré la France hospitalière aux grandes infortunes, et pleine de vénération et de respect pour les plus nobles vertus. » On lit à l'assemblée la lettre du président ; nouveaux mouvements, nouveaux applaudissements. — N'est-ce pas là un grand triomphe? Et quel autre exilé aurait pu exciter de pareils sentiments ?

n'avons pas d'argent à lui envoyer, mais nous avons des arcs, des dagues et des fusils ; nous savons nous battre, et si nous ne pouvions vaincre, nous serions heureux de mourir pour le *jeune saint Pierre* (le successeur de saint Pierre), qui tient la place de Jésus-Christ. O toi, robe noire, Chilos, notre père d'ici, écris un papier à notre père le Pape, dis-lui de nous envoyer un navire, et nous irons tous augmenter le nombre de ses soldats; dis-lui que nous l'aimons sincèrement, et que, pleins d'un saint respect pour lui, jamais ses enfants sauvages n'oseront le contrister, comme font quelques uns de ses enfants blancs, qui connaissent Dieu et ne savent point comment on doit traiter celui qui le représente. »

(*Lettre du P. Chirousse, O. M. I.*)

Digitized by Google

Episodes du siége de Rome par l'armée française en 1849.

Menacé par la démagogie italienne, Pie IX quitta Rome le 26 novembre 1848. Les puissances catholiques se concertèrent afin de ne pas laisser la ville éternelle au pouvoir des démocrates.

Le siége régulier de Rome commença (4 juin), et le gouvernement français envoya des renforts qui portèrent l'armée à vingt-cinq mille hommes. La terreur régnait dans Rome; des prêtres avaient été massacrés, et les révolutionnaires, désespérant de se défendre, se livraient à tous les excès. Le siége fut poussé vigoureusement. Le général du génie Vaillant, qui commandait en second l'expédition, dirigea les opérations avec une grande habileté, en épargnant autant que possible les magnifiques monuments de la ville éternelle. Le 21 juin, trois brèches furent ouvertes, et les Français pénétraient dans l'enceinte de Rome; le 29, jour de la fête de saint Pierre, patron de Rome, ils pénètrent dans le quartier du Janicule; le 30, le triumvirat renonça à la défense de Rome et demanda au général la cessation des hostilités; le 2 juillet, il résigna ses fonctions; le 3, Mazzini s'enfuit, et Garibaldi quitta Rome à la tête d'un corps de troupes qui fut dispersé quelques jours après; le 4, la prétendue assemblée constituante fut dissoute et les armes pontificales relevées partout; le 5, le château Saint-Ange se rendit, et le 15, le général Oudinot proclama la restauration de la royauté pontificale (1).

(1) L'histoire dira que mille ans après Charlemagne et cinquante ans après Napoléon, mille ans après que Charlemagne eut conquis une gloire immortelle en rétablissant le pouvoir pontifical, et cinquante ans après que Napoléon, au comble de sa puissance et de son prestige, eut échoué

Digitized by Google

Dévouement des soldats français au Pape.

Pendant ce siége, les soldats français se montrèrent pleins de courage, comme les fils des croisés qui venaient au secours de la sainte Eglise leur mère.

Voici quelques traits entre mille qui intéresseront nos lecteurs.

Un nommé Brasier, soldat à la cinquième compagnie du deuxième bataillon du 66e de ligne, se trouve cerné dans une masure au moment où les Romains venaient de reprendre la villa Pamphili. « Rendez-vous, lui crie-t-on. — *Pas si bête*, » répond-il; et, l'une après l'autre, il brûle une dizaine de cartouches. Sa giberne vidée, il s'assied sur une pierre, tire sa pipe, son briquet, et se met en devoir de l'allumer. Dans ce moment, les Romains se précipitent sur lui, le terrassent. « Crie : Vive la république romaine ! et tu es sauvé, lui dit-on. — Vive la France ! » s'écrie-t-il. Les ennemis allaient le massacrer, lorsqu'un officier le sauva, disant : « Ne le tuez pas, c'est un brave. — Nous sommes tous comme cela dans mon pays, » répliqua Brasier.

en essayant de défaire l'œuvre de son prédécesseur, l'histoire dira que la France est restée fidèle à ses traditions et sourde à d'odieuses provocations. Elle dira que trente mille Français, commandés par le digne fils d'un des géants de nos grandes gloires impériales, ont quitté les rivages de la patrie pour aller rétablir à Rome, dans la personne du Pape, le droit, l'équité, l'intérêt européen et français. Elle dira ce que Pie IX lui-même a dit dans sa lettre d'action de grâces au général Oudinot :

Le triomphe des armes françaises a été remporté sur les ennemis de la société humaine.

Oui, ce sera là l'arrêt de l'histoire, et ce sera une des plus belles gloires de la France et du dix-neuvième siècle.

(De Montalembert.)

Digitized by Google

Un brave tambour.

Un clairon sonnant le pas de charge tombe grièvement blessé ; un tambour le remplace et subit le même sort. Un second tambour se présente ; au même instant une balle brise la peau de sa caisse ; il retourne la caisse et continue à battre. Vingt pas plus loin, il reçoit une balle dans le bras droit ; il change sa caisse de place et bat de la main gauche. Ce tambour a reçu la croix d'honneur.

Nos soldats étaient tellement aguerris, que le danger pour eux n'était plus qu'un jeu ; ils portaient le courage jusqu'à la témérité. Un nommé Cury, de la sixième compagnie du deuxième bataillon du 66e de ligne, voyant un jour son capitaine convoiter des fruits superbes qui se trouvaient sur un abricotier exposé au feu des ennemis, lui dit : « Il est bien facile de contenter votre envie, capitaine. — Pas déjà tant, répliquèrent ses camarades ; car celui qui se hasarderait à cueillir ces fruits pourrait bien trouver une *prune* sur l'abricotier. — *Plus souvent !* » répond Cury ; et s'élançant au pas de course à travers une grêle de balles, il monte sur l'arbre, remplit son schako d'abricots et revient en disant : « Prenez, capitaine, et vous aussi, mes camarades ; il y en a pour tout le monde. »

La médaille de Fourvière.

Un Lyonnais nommé Cadi, soldat au 13e léger, reçoit un jour une lettre de sa mère, qui contenait, avec une médaille de Notre-Dame de Fourvière, d'excellents conseils pour un soldat et un chrétien ; la veille il en avait reçu une de son frère, qui, en sa qualité de socialiste, lui donnait des avis contraires. Il écoute ceux de sa mère. Le même jour, se trou-

Digitized by Google

vant avec son bataillon à Ponte-Molle, il apprend qu'un officier supérieur demande un homme de bonne volonté pour remplir une mission périlleuse : il fallait à tout prix traverser le Tibre à la nage et porter des ordres à une compagnie de voltigeurs engagée sur l'autre rive. Cadi se présente à l'officier, reçoit ses instructions, traverse le fleuve à travers une pluie de projectiles, s'acquitte de sa mission, traverse une seconde fois le Tibre et rejoint sa compagnie. « Vous êtes un brave, lui dit l'officier supérieur, car vous avez affronté une mort presque certaine. — Je le savais, répondit le soldat ; mais j'avais là sur ma poitrine un précieux talisman. » Et il montra la médaille sainte que sa mère lui avait envoyée.

Dévouement héroïque.

Emmanuel-Théodore d'Astolet, capitaine au 36e de ligne, grièvement blessé le 30 avril, avait été évacué sur la Corse. Saignant encore de ses blessures, il demande à rejoindre ses frères d'armes. Arrivé dans la matinée du 30 à Civita-Vecchia, il apprend qu'un assaut doit être livré dans la nuit à la ville de Rome ; craignant d'arriver trop tard par les voitures publiques, il prend la poste à ses frais, et il parvient au camp une heure avant l'attaque. Sa compagnie avait été désignée pour faire tête de colonne. « Quel bonheur ! » s'écrie-t-il, et, le bras en écharpe, se mettant à la tête de ses grenadiers, il se fait tuer sur la brèche.

Digitized by Google

La canne du tambour-major. — Traits divers.

Le tambour-major du 20e ligne, l'un des prisonniers de la trahison du 30 avril, regrettait profondément la perte du signe distinctif de son emploi ; les Romains lui avaient enlevé sa canne pour l'envoyer aux révolutionnaires de Florence. Ses frères d'armes la regrettaient d'autant plus aussi qu'elle avait été offerte par les officiers du régiment, comme un témoignage d'estime particulière. Cet incident était connu : toute l'armée savait que les Florentins se plaisaient, dans leurs orgueilleuses illusions, à considérer la canne de [illegible] comme le bâton de commandement du général en chef.

A la prise du bastion 8, un caporal du 53e de ligne, le nommé Verdaux, aperçoit un tambour-major romain, doué du physique de l'emploi, et possesseur d'une canne proportionnée à sa haute taille. « Apporte-moi ta canne, lui crie-t-il, et dépêche-toi, car il nous en manque une. — Quand il y en aurait cinq comme toi pour venir la chercher, répond en français le colosse romain, vous ne seriez pas capables de me l'enlever. — Nous allons voir cela, » réplique Verdaux, et, franchissant les obstacles qui le séparaient du présomptueux tambour-major, il le prend à la gorge, le fait prisonnier et apporte sa canne au général en chef.

— Un voltigeur de la première colonne d'assaut tombe frappé de trois balles ; il se traîne sur ses genoux, il roule lui-même aux pieds de son lieutenant. « Tenez, mon lieutenant, lui dit-il, reprenez le dépôt que vous m'avez confié, » et il lui remet avant d'expirer une somme de 500 francs en or.

— « Quand tu écriras au pays, dit à l'un de ses camarades un grenadier mortellement frappé, n'oublie pas de re-

Digitized by Google

commander à ma mère de ne point pleurer ma mort ; *je ne suis pas à plaindre, je meurs pour la religion.* »

— « Laissez-moi mourir ici, je ne mérite pas votre pitié, disait un ennemi atteint de trois coups de baïonnette en pleine poitrine ; je suis un malheureux, puisque j'ai combattu contre mes frères. (C'était un Français.) Oh ! les clubs, les clubs ! disait-il, ils m'ont perdu ! Si vous voyez Laviron, ajouta-t-il, vous lui direz que je l'ai maudit à mon heure dernière. »

— Le commandant du génie Galbaud du Fort, tombé si glorieusement à la tête des sapeurs, ne survécut point à ses blessures ; son agonie fut longue et cruelle, sa mort fut digne de sa vie. Couché sur son lit de douleur, il vit sans pâlir approcher l'heure suprême. Calme dans ses souffrances et résigné à la volonté de Dieu, il consolait lui-même ses compagnons d'armes, dont il était aimé autant qu'estimé. « Celui qui meurt pour son pays n'est pas à plaindre, » leur disait-il, et de son regard vitreux contemplant le ciel, il leur montrait l'éternelle patrie que Dieu promet à ses élus. Le général Vaillant était à ses côtés ; des larmes coulaient en abondance de ses yeux. « Vous souffrez beaucoup ? lui disait-il. — Oh ! oui, mon général, » répondait le soldat chrétien, et, pressant sur ses lèvres le signe de la rédemption, il ajoutait d'une voix expirante : « Je souffre, mais Celui qui me donne maintenant la force a bien souffert davantage. » Le soldat chrétien mourut comme il avait vécu, en homme de bien. Ses compagnons lui firent de pompeuses obsèques dans l'église de Saint-Louis des Français ; leurs larmes, répandues sur une tombe, furent le plus bel éloge de celui qui, jeune encore, avait trouvé la mort en un jour de victoire.

— Plusieurs de ces braves enfants de la France ont été ensevelis à l'église nationale de Saint-Louis ; on y lit cette inscription gravée sur un cénotaphe de marbre :

Digitized by Google

AUX SOLDATS FRANÇAIS
MORTS
SUR LES MURS DE ROME
EN M DCCC XLIX
LEURS FRÈRES D'ARMES DU CORPS
EXPÉDITIONNAIRE DE LA MÉDITERRANÉE
UNE MESSE QUOTIDIENNE
POUR LE REPOS DE LEUR AME A ÉTÉ FONDÉE
PAR LE SOUVERAIN PONTIFE
PIE IX.

Depuis la première croisade, où la France a conquis et gardé le tombeau du Sauveur, elle n'avait pas eu une pareille bonne fortune de rendre Rome au Pape et de veiller sur lui auprès du tombeau de saint Pierre. Tant que la France sera là, il semble que, revenue à sa mission séculaire, elle n'a rien à craindre de ses ennemis extérieurs, et que Dieu la gardera lui-même tant qu'elle veillera ainsi sur son Vicaire et sur son Eglise. Quelque temps après ce congrès de Paris où l'on offrit au Piémont l'occasion de diffamer solennellement Pie IX, on demandait au saint curé d'Ars ce qu'il en pensait. « Mon ami, si nous sommes sages, ceux qui nous conduisent le seront aussi ; mais Dieu se sert quelquefois des rois pour châtier les peuples. — Croyez-vous que l'Empereur rappelle ses troupes de Rome ? — Non, mon ami. C'est ce qui fait sa force ; ses soldats le défendront mieux à Rome qu'à Paris. »

Abandonner Rome à ses ennemis, ce serait une désertion, et la France ne déserte jamais un poste d'honneur.

Digitized by Google

Touchant triomphe d'un capitaine français.

Tous les braves enfants de la France qui rentrent dans leur patrie couverts de lauriers et de blessures sont toujours accueillis avec enthousiasme; mais quand ils ont versé leur sang pour l'Eglise, leur triomphe est plus éclatant encore (1).

(1) A Marseille, le 31 juillet 1849, on chantait ainsi la délivrance de Rome :

O France, gloire à toi, France victorieuse,
Toi dont le nom est partout redouté !
Pour sauver la sainte cité,
Tu voulus être généreuse.

Pour épargner la ville des Césars,
Forte de la grandeur qui peut tout entreprendre,
Tu pouvais renverser, tu préféras attendre,
Et donner moins de gloire à tes fiers étendards.

Rejette loin de toi toute pensée amère,
Laisse à d'autres le deuil, laisse d'autres gémir;
Ne pleure pas tes fils tombés dans cette guerre,
Car chaque mort est un martyr.

(*Délivrance de Rome. Chant à Sa Sainteté Pie IX à Gaëte, prononcé à Marseille le 31 juillet* 1849, *en séance solennelle de la distribution des prix, en présence de Mgr l'évêque de Marseille, par M. Poujoulat, élève de seconde au petit séminaire.*) — Ce chant fut offert à Pie IX, encore à Gaëte, par M. Poujoulat, membre de l'assemblée nationale, avec une lettre en date du 5 septembre 1849, où on lisait entre autres choses : « Je regarde comme mon plus grand jour celui où j'eus l'honneur, à la tribune française, de vous défendre (trop faiblement sans doute), vous et la Papauté, contre les injures de M. Ledru-Rollin. Tous mes vœux de fils de l'Eglise et de représentant d'une puissante nation catholique devancent l'heure où vous rentrerez à Rome, Très-Saint-Père, dans cette éternelle Rome qui garde le souvenir de vos bienfaits, et dont les portes vous ont été ouvertes par l'épée de la France. »

Digitized by Google

M. Ouin-Lacroix fait observer que ce serait une grande erreur de croire que l'expédition de Rome a été l'expédition des vœux d'une faible partie seulement de la nation française. Il raconte à ce propos l'anecdote suivante. M. Gustave Cana avait été chargé, comme capitaine d'artillerie, de diriger quelques batteries pendant le siége de Rome. Il se tenait à son poste dans la batterie qu'il avait établie sur le terre-plein du bastion n° 6, lorsqu'une batterie romaine, se démasquant tout à coup, vomit sur les Français une grêle de boulets, dont l'un fracassa le bras gauche du vaillant capitaine. Celui-ci se rendit à l'ambulance, en soutenant avec sa main droite le membre fracturé, et il fut amputé. Il écrivit lui-même à sa famille ce qui lui était arrivé, et, dès que l'état de sa blessure le lui permit, il revint en France. Un véritable triomphe l'attendait à Manneville-ès-Plains, son pays natal. Quand les habitants de ce village et des pays voisins apprirent que M. Cana arrivait, ils se portèrent en masse au-devant de lui. Il fit son entrée dans le village à côté de son père, chevalier de la Légion d'Honneur. Sa mère l'attendait sur le seuil de la maison. A peine aperçut-elle son fils, qu'elle courut à lui, le pressa sur son cœur et s'écria : « A l'église, mon fils, à l'église d'abord ; allons remercier le bon Dieu. » La foule applaudit aux paroles de cette pieuse femme, et accompagna à l'église la mère et le fils. Là, ce furent de nouveaux cris de triomphe. Le vénérable curé adressa une touchante allocution au modeste capitaine, en le remerciant, au nom de la religion catholique, d'avoir contribué à en rétablir le Chef dans sa ville de Rome. Cette fête de famille n'était-elle pas une magnifique démonstration catholique ? Ces populations voulaient témoigner de leur affectueuse sympathie pour la cause du Pape, pour la cause de la paix et de la religion, pour laquelle leur héros avait versé son sang. On pourrait rapporter bien des exemples de cette sorte, si le plan de cet ouvrage le permettait.

Digitized by Google

Tous les hommes éclairés et qui ne font pas partie des sectes révolutionnaires comprennent que Rome appartient au monde catholique et nullement à ses habitants. Le Pape la possède, indépendamment de ses autres titres, en vertu d'un contrat avec la famille chrétienne tout entière. Cette famille a besoin que son Père spirituel soit quelque part, soit là plutôt qu'ailleurs, et soit chez lui. Rome, portion du monde catholique, n'a pas le droit de se donner des lois contre le vœu de la catholicité ; elle ne peut pas plus se constituer en république que Bordeaux, par exemple, ne pourrait aujourd'hui, 1849, même à l'unanimité des suffrages, se constituer en monarchie.

Pie IX et Ferdinand II.

Le Pape ne retourna à Rome qu'au mois d'avril 1850. Lorsqu'il se sépara du roi Ferdinand, qui lui avait donné une hospitalité si généreuse et si filiale, celui-ci lui demanda sa bénédiction apostolique. « Oui, sire, dit le Pontife, que le ciel vous bénisse par ma bouche. Je ne saurais exprimer la gratitude de toute la chrétienté pour la magnificence et l'affection plus que filiale avec laquelle vous avez, dans les temp du danger, donné asile dans votre royaume au Vicaire de Jésus-Christ. Recevez mes remercîments et ceux de tous les fidèles pour cet acte généreux et pieux, qui formera la plus belle page de votre histoire et restera éternellement gravé dans la mémoire et le cœur des fidèles. Que le ciel vous en récompense et vous comble de toutes sortes de biens, vous, votre royale famille et tout votre royaume. » Ferdinand répondit au Pape : « Très-Saint-Père, je n'ai fait que ce que devait faire un catholique, et je remercierai Dieu toute ma vie de m'avoir fourni l'occasion de remplir ce devoir. — Oui, reprit le Pape, mais votre dévouement envers le Chef de

Digitized by Google

l'Eglise a été vraiment filial et sincère ; encore une fois, que le ciel vous en récompense et vous bénisse (1). »

Noble lutte entre le père et le fils ! La révolution inscrivit sur ses tablettes le nom de Ferdinand II et lui voua une haine éternelle à cause de son dévouement au Pontife (2).

Le jour était venu où le digne successeur du Prince des apôtres, le Chef suprême de cette Eglise qui ne peut périr, allait quitter la terre que la piété du roi des Deux-Siciles lui avait rendue douce malgré les tristesses de l'exil ; le jour était arrivé où le roi Ferdinand II allait se séparer de celui devant lequel, chrétien, il avait incliné, pour la relever plus puissante et plus belle, sa royale couronne ; le jour était venu où l'histoire allait unir à jamais son nom à celui de Pie IX pour les offrir tous deux aux hommages du monde catholique et à l'admiration de la postérité.

(1) *Histoire des Etats du Pape*, par John Miley, traduit de l'anglais par Ch. Ouin-Lacroix. Paris, 1851.

(2) Pour être juste et impartial, nous devons dire ici qu'il est bien regrettable que Ferdinand II n'ait pas compris que *Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise*, comme dit un saint Père.

Voici un passage de M. Crétineau-Joly qui n'a pas besoin de commentaire :

« Le roi Ferdinand de Naples a été si diversement jugé, que nous croyons son portrait encore à faire. Le peintre seul a manqué. Mais ce qu'il importe de dire ici, c'est que, très-courtois en paroles et même en services personnels, ce prince semble n'avoir tenu aucun compte des représentations que le Pape, dans un séjour de plus d'une année, soit à Gaëte, soit à Portici, lui aura fait entendre sur les droits et les besoins de l'Eglise dans le royaume des Deux-Siciles. Ferdinand II n'a jamais voulu suivre le noble exemple qu'allait lui offrir son parent et son allié, l'empereur François-Joseph d'Autriche. Pie IX a dû plus d'une fois prier son hôte royal d'accorder un peu de liberté à l'Eglise, de renoncer volontairement aux traditions de Tanucci et aux maximes de Giannone. Jusqu'à ce jour, Ferdinand de Naples a persisté dans ces traditions et dans ces maximes, qui préparèrent la révolution et qui en seront le couronnement éventuel. »

(*L'Eglise romaine en face de la révolution*, édition de 1859.)

Digitized by Google

C'est le 4 avril, à midi, que Pie IX quitta Portici pour se rendre avec sa suite, par un convoi spécial du chemin de fer, à Caserte, où il devait passer la nuit.

Le lendemain il se remit en route. Le roi des Deux-Siciles et le prince héréditaire l'accompagnaient dans la même voiture. Le cortége se composait des cardinaux Antonelli et Asquini, du comte de Ludolf, ministre de Naples à Rome, du majordome et de quelques prélats appartenant à la cour pontificale, et du cardinal Dupont, que le gouvernement français avait revêtu d'un caractère officiel pour tempérer ce qu'il pouvait y avoir de trop militaire dans la mission confiée à un général en chef.

De Sezza le Souverain Pontife, voulant revoir la ville hospitalière qui avait servi de première étape à son exil, partit pour Gaëte.

Son voyage fut une marche triomphale; mais, contrairement à l'exemple des anciens maîtres du monde, il ne traînait pas derrière son char des rois enchaînés et vaincus : conquérant pacifique, il attirait, par la douceur de son regard et le charme de sa parole, la foule immense qui se pressait sur son passage. La croix de la paix avait remplacé l'épée de la guerre; les palmes de la religion remplaçaient sur son front les lauriers de la victoire. Libres de fers, ses mains croisées par la prière s'élevaient au ciel comme pour y suivre les vœux des cœurs; l'amour et la vénération des peuples lui servaient de cortége. Si des larmes tombaient des yeux, c'étaient des larmes de bonheur et de joie, les seules que puissent faire couler les triomphes des choses saintes. De partout les populations accouraient sur la route que devait suivre le doux Pontife; de partout elles venaient, le bonheur dans les yeux et les bénédictions sur les lèvres, pour contempler les traits, pour acclamer les louanges d'un souverain qui rapportait la fortune de Rome. Partout des arcs de triomphe s'élevaient pour recevoir sous des festons de verdure et des

Digitized by Google

guirlandes de fleurs le Pape-roi, qui représente sur la terre le Roi du ciel. Oh! ces jours-là, démentant à la face du monde entier les hommes qui prétendent que l'Eglise du Christ a fait son temps, la religion ne s'en allait pas, elle revenait au foyer de sa lumière, elle revenait chercher de nouveaux rayons et de nouvelles splendeurs.

Partout éclatent les mêmes transports, le même enthousiasme. Toutes les villes, tous les villages, les moindres bourgades rivalisent d'attachement et de fidélité.

Lorsque le cortége parvint aux extrêmes limites des Etats napolitains, les voitures s'arrêtèrent : l'heure des adieux était arrivée. La séparation fut émouvante et solennelle. A peine Sa Sainteté était-elle descendue de sa berline, que le roi et le prince de Calabre se jetèrent à ses pieds et rendirent un dernier et suprême hommage de leur foi catholique.

Ferdinand II, toujours agenouillé, demanda la bénédiction pontificale. « Oh! oui, de toute mon âme, s'écria le Saint-Père d'une voix émue; oui, je vous bénis, je bénis votre famille, je bénis votre royaume. Que pourrais-je dire pour vous exprimer ma reconnaissance de l'hospitalité que vous m'avez donnée ? — Très-Saint-Père, répondit le roi, je n'ai rien fait qu'accomplir le devoir d'un chrétien. — Oui, reprit le Souverain Pontife dont l'émotion était croissante, oui, votre affection filiale a été grande et profonde. » Alors, relevant le monarque, il le pressa sur sa poitrine, le serra contre son cœur, et l'embrassant avec effusion, il remonta dans sa voiture. La famille royale et les personnes qui l'accompagnaient vinrent ensuite lui baiser les pieds, et le cortége se remit en marche. A Valmontone, l'enthousiasme fut tel, que le peuple rompit les lignes de soldats formant la haie sur le chemin qui conduisait à l'église le Souverain Pontife ; se précipitant aux pieds du Pape pour les couvrir de ses baisers et de ses larmes, ce bon peuple parut former une mosaïque humaine.

Digitized by Google

A son arrivée à Terracine, la première ville de ses Etats, Pie IX fut complimenté par la magistrature, qui lui apporta les clefs de la cité. Dès qu'il eut mis pied à terre, il se rendit immédiatement à l'église du Borgo et de là au palais du gouvernement. Il y reçut les diverses députations de Rome et des pays circonvoisins, les ministres, les princes romains et un grand nombre de personnes de distinction. La joie des habitants était immense, et c'était plus que du bonheur, c'était du délire qu'ils éprouvaient à la vue d'un souverain adoré. Le soir, Terracine offrit un spectacle sans exemple dans les annales des fêtes populaires. La mer s'illumina comme par enchantement, sur une surface de plus de trois kilomètres, au moyen d'innombrables écorces d'oranges, creusées de manière à former lampion. Ces millions d'étoiles scintillantes sur les flots semblaient rivaliser d'éclat avec celles qui resplendissaient comme des diamants sur le fond bleu du ciel. Les ondulations que le mouvement de la mer leur imprimait produisaient un effet des plus fantastiques. Pendant ce temps le canon tonnait sans intervalle, les fusées aux couleurs multiples sillonnaient les nues, et d'immenses feux de Bengale éclairaient l'antique façade du temple de Jupiter-Anxuries, les ruines du fameux château de Théodoric et le rocher gigantesque qui couronne la route.

Quelques personnes qui voyaient avec regret la rentrée du Saint-Père dans sa capitale occupée par les troupes françaises, tentèrent dans cette ville un dernier effort : « Soyez sûr, Très-Saint-Père, lui dit-on, que les Français ne vous recevront pas avec les témoignages de respect que l'on doit au Chef de l'Eglise ; ils ne consentiront jamais à plier le genou devant Votre Sainteté. — Vous croyez ? répondit Pie IX. — Nous en sommes convaincus. — Eh bien ! je les bénirai debout, et j'espère que la bénédiction de Dieu n'en produira pas moins son effet. » On verra bientôt comment ces prévisions ombrageuses étaient peu fondées.

Digitized by Google

Enthousiasme des Romains.

De Terracine le Saint-Père se rendit à Velletri, et continua sa marche triomphale sous les plis victorieux du drapeau français.

Le 12 au matin, le ciel était couvert, le vent soufflait avec violence, de gros nuages noirs couraient dans les airs; cependant les fronts rayonnaient, et la joie universelle faisait contraste aux teintes sombres qui voilaient le soleil. Les rues et les places que devait parcourir le cortége du Pape se couvraient de ce sable jaune qu'on répand à Rome sur le chemin des Papes; les murs des maisons disparaissaient sous de riches tentures, les fenêtres et les balcons s'ornaient d'élégantes draperies parsemées de guirlandes, les jardins de la ville s'étaient dépouillés de leur tapis de fleurs pour l'étendre sous les pieds du Souverain Pontife. De longues draperies de damas rouge frangées d'or pavoisaient l'intérieur de Saint-Jean de Latran, la première basilique du monde chrétien. Une enceinte réservée au sacré collége et au corps diplomatique se construisit autour de l'autel, sous le précieux reliquaire qui renferme les têtes des apôtres saint Pierre et saint Paul. Une élégante draperie, surmontée des armes pontificales, ornait la porte d'entrée sous le péristyle de l'église.

On avait annoncé l'arrivée du Saint-Père pour quatre heures; cependant, depuis le matin, une foule innombrable couvrait la vaste place de Saint-Jean et toutes les rues marquées de sable jaune; les autres parties de la ville étaient désertes : tous les pays environnants avaient versé leurs populations dans l'espace désigné pour le cortége. D'après les dispositions du commandant de place, le général Sauvan, les troupes des armées française et romaine prenaient position sur la place Saint-Jean et sur toute la ligne, depuis la basili-

Digitized by Google

que jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Le 1er régiment de chasseurs à cheval s'était porté à la rencontre du Pape, pendant que plusieurs pièces de canon se mettaient en batterie pour donner le signal de l'arrivée si impatiemment attendue.

On ne voit nulle part les hommes sinistres qui se montrent au jour des calamités publiques; ils se cachent, ou bien ils ont mis un masque de fête sur leurs sombres visages. Tous les regards embrassent la route d'Albano; là, plusieurs détachements de cavalerie contiennent la foule qui s'agglomère. Non loin les artilleurs attendent, la mèche allumée, l'heure solennelle. Le général en chef est au milieu de son état-major.

Vers quatre heures, un nuage de poussière s'élève au loin; bientôt après un courrier à livrée rouge arrive au grand galop. Un premier coup de canon se fait entendre; les cris de *Vive le Pape!* retentissent de toutes parts. Chaque seconde est marquée par un coup de canon, chaque cloche mêle ses notes d'airain au concert de la réconciliation. Le soleil, voilé jusqu'alors, resplendit tout à coup à travers les nuages et semble former une auréole d'or au front du Pontife. Pie IX descend de voiture; il touche du pied la terre de la patrie, qu'il revoit après seize mois d'exil. Les membres du corps diplomatique en grand costume, les membres de la municipalité et du clergé se précipitent au-devant de lui et se prosternent à ses pieds. Tous les visages sont baignés de larmes, toutes les voix s'unissent dans un même cri d'amour : *Vive le Pape!* Princes et cardinaux, soldats et prêtres, armée et peuple sont tombés simultanément à genoux. L'émotion du Souverain Pontife lui-même est extrême; sa main s'étend sur les fronts. Il a retrouvé un peuple, le vrai peuple de Rome; il est heureux... Ce moment est sublime.

Cependant le canon a cessé de tonner. La prière remplace les salves de réjouissance, les chants sacrés se mêlent à la prière. Pie IX, entouré de ses cardinaux et de ses prêtres,

Digitized by Google

rend grâces au Dieu qui le ramène par la main de la France au trône de ses prédécesseurs. Après quelques minutes de recueillement à l'église et quelques instants de repos au palais qui lui est contigu, il monte dans sa voiture de demi-gala et se met en route pour Saint-Pierre. Au même instant la bannière pontificale est hissée sur le fort Saint-Ange, et un salut de cent et un coups de canon se mêle au son de toutes les cloches. Les échos de ces bruits divers, roulant le long du fleuve, vont annoncer jusqu'aux montagnes de la Sabine l'heureux événement qui rend un père à ses peuples et des peuples à leur légitime souverain.

Le cortége s'avance au milieu des troupes françaises et romaines échelonnées de distance en distance sur son passage.

Un détachement de cavalerie ouvre la marche. Viennent ensuite le général de division Gueswiller au milieu de son état-major, le préfet de police, le commandant Le Rousseau, et son secrétaire général, M. Mangin; les trois cardinaux de la commission gouvernementale; un escadron de dragons pontificaux; un escadron de chasseurs à cheval français; un détachement de gendarmerie française; le batteur d'estrade du Pape; les gardes nobles à cheval; la voiture pontificale tirée par six chevaux noirs et couverts de harnais dorés : le général en chef Baraguay d'Hilliers occupe une des portières, le prince Altieri, commandant en second la garde noble, occupe l'autre; un nombreux état-major; un détachement de gardes mobiles; les voitures des cardinaux et des ambassadeurs. Un escadron de dragons français ferme la marche.

Cet imposant cortége s'avance lentement par la grande rue qui descend de la place Saint-Jean au Colisée; puis, laissant ce monument sur la gauche, il rejoint le forum Trajan, traverse la place des Saints-Apôtres, celle de Venise, s'engage dans la rue Papale et parvient au pont Saint-Ange.

Cent mille personnes sont échelonnées sur le passage du

Digitized by Google

Saint-Père, cent mille acclamations retentissent dans les airs; le bruit du canon Saint-Ange se mêle au son de toutes les cloches; les cris de *Vive le Pape! vive la religion! Saint-Père, bénissez-nous!* éclatent de toutes parts. Ces cris universels sont une protestation contre les acclamations qui du nom de Pie IX avaient fait autrefois un signe de ralliement révolutionnaire. Tous les fronts sont courbés, tous les genoux se plient devant la majesté suprême du souverain. Les acclamations qui avaient accueilli Pie IX à son arrivée sur la place de Saint-Jean de Latran se succèdent et s'élèvent sur toute la ligne, comme poussées par un courant électrique. Des pluies de fleurs tombent de toutes les croisées sur la voiture pontificale et les officiers qui l'entourent. Enfin, la tête du cortége arrive sur la place du Vatican, les transports d'enthousiasme redoublent, les dames agitent leurs mouchoirs, le peuple entier se prosterne; les soldats de la France, rangés en bataille, s'agenouillent et présentent les armes; un tapis de verdure, incrusté de fleurs jaunes et blanches, est jeté sous les pas du Pape; le clergé de Saint-Pierre reçoit le Saint-Père avec le cérémonial usité, et il le conduit processionnellement dans la vaste basilique. Au même instant, le commandement de *Genou terre!* se fait entendre; les genoux fléchissent, les baïonnettes s'abaissent, les tambours battent aux champs, et les artistes de la chapelle pontificale entonnent l'antienne *Ecce Sacerdos magnus*. L'émotion de notre armée est unanime; elle se révèle dans tous les yeux par des larmes d'attendrissement. Ce n'est pas seulement un souverain illustre qui s'avance entre les lignes prosternées, c'est la plus grande puissance humaine, c'est la majesté du catholicisme, c'est le représentant de Dieu. Pie IX donne la bénédiction du Saint-Sacrement, puis, au chant du *Te Deum*, il se rend, suivi du corps diplomatique, dans les appartements qui lui ont été préparés au Vatican.

Quelques heures après, Rome para son front d'un im-

Digitized by Google

mense diadème de feu. Les palais, les églises, les maisons particulières versèrent dans les rues et sur les places d'innombrables jets de flamme. Le Capitole, Saint-Pierre, le Monte-Pincio, la Trinité des Monts, le Borgo, le Transtévère, les rives du Tibre, rivalisèrent d'éclat et de splendeur. La coupole de Saint-Pierre, illuminée d'après les dessins de Michel-Ange, apparaissait comme une gigantesque tiare enrichie de pierres étincelantes. Ces illuminations générales, unanimes, se répétèrent trois jours consécutifs.

Ainsi se passa l'une des plus grandes scènes qu'offre l'histoire des nations, l'un des faits les plus considérables que le dix-neuvième siècle offrira aux enseignements de la postérité. La religion revenait puissante, offrant la miséricorde à l'ingratitude et le pardon au repentir; enfin, l'œuvre de la restauration remettait à sa place la pierre angulaire de la chrétienté (1).

C'est un grand honneur pour la France, la fille aînée de l'Eglise, d'avoir ainsi ramené la Papauté à Rome, après en avoir chassé les fils de Satan, qui voudrait de nouveau y établir son empire (2).

(1) Ces détails et ceux qui précèdent sont empruntés à l'intéressant ouvrage de M. Balleydier sur la révolution romaine.

(2) On parle peu de Rome depuis quelque temps, mais on y pense, croyons-nous, plus que jamais. Les enfants de Satan préparent en silence leur suprême combat contre Rome. Les chrétiens s'attendent à voir bientôt Rome, le Pape, l'Eglise assaillis par les plus violentes fureurs de l'impiété armée. Ils ne perdent point courage, à Dieu ne plaise! Au contraire, l'excès du mal qu'ils prévoient est pour eux l'annonce de la délivrance prochaine Dieu, la vérité, la justice, le droit, l'ordre immuable sont avec nous; ces principes-là ne meurent point, le triomphe définitif leur est toujours assuré. Le suprême effort des méchants pourra faire encore bien des ruines; ce sera le plus haut paroxysme de la tempête, après lequel vient nécessairement le calme et la paix. L'excès du mal épuise le mal et le tue : c'est une loi providentielle, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique.

Rome, éternel objet de terreur et de haine pour les ouvriers de l'iniquité,

Digitized by Google

La France, dit un grand écrivain, a besoin d'être catholique, elle veut l'être : l'est-elle ? Nous serions tenté de répondre avec la majorité : Oui, dans le cœur, au fond des entrailles, la France est catholique. Parmi nous, les sophistes, les sectaires et les malfaiteurs seuls renient le baptême tombé il y a quatorze siècles sur le front de Clovis, et qui fonda la puissante unité française pour être, parmi les peuples, la colonne et le bras de l'Eglise. Quand Clovis fut baptisé, le monde était arien. L'Asie, l'Afrique et l'Europe échappaient à la royauté spirituelle de Rome. Le Pape pouvait promener ses regards sur la terre : la force était partout contre lui.

Il n'avait d'ami que ce Sicambre indocile encore, plein de fureurs païennes, et qui frémissait de brûler ce qu'il avait adoré. Pour les politiques peut-être, le baptême de Clovis n'était que la superstition d'un sauvage qui prenait le Dieu de sa femme; en réalité, ce baptême fonda la France et changea les destins du monde. Tandis que l'arianisme, frère aîné de la philosophie moderne, préparait les voies au mahométisme, religion de la destruction et de la volupté, semblable à tout ce que nous proposent aujourd'hui d'impurs sectaires, la main de Dieu déposait invisible sur l'autel de Reims l'épée de Charles Martel, de Charlemagne et de saint Louis.

C'est l'épée que nos pères tiraient à demi du fourreau lors-

éternel objet de confiance et d'amour pour toute âme chrétienne, est enfin devenue le point de mire des ennemis de Dieu, qui sont aussi nécessairement les ennemis du genre humain. Les chefs de l'armée de Satan, après de nombreux tâtonnements et de nombreuses déceptions, ont vu enfin où est le cœur de l'humanité, où est le centre du royaume de Dieu sur la terre, où est le foyer de la vie chrétienne, le palladium de la vraie liberté, de la vraie science, de la vraie civilisation ; ils ont enfin compris que tout cela est à Rome : dès lors Rome est devenue le but final de leurs ténébreuses machinations. Mais Rome est la pierre angulaire de l'édifice que Dieu a bâti de sa main sur la terre ; sur cette pierre se brisera encore une fois l'effort des puissances sataniques.

Digitized by Google

que, debout en habit de guerre dans le temple de Dieu, ils écoutaient la lecture du saint Evangile, se souvenant de cette parole du vainqueur de Tolbiac au récit de la passion du Sauveur : *Que n'étais-je là avec mes Francs ?*

Cette épée a été l'arc-boutant du monde. D'ineptes ennemis de la vérité, comme il y en eut toujours, des païens, des mahométans, qui se disent patriotes par essence, et qui semblent n'avoir pas dans les veines une goutte de sang français, car le sang français est catholique, sont venus avec des clameurs stupides nous demander de briser l'épée française, l'épée de Tours, de Bovines, de Tunis et de la Massoure, et d'en faire nous ne savons quel tronçon hideux, nous ne savons quelle arme courte, bonne à tuer les prêtres et à déchirer l'Evangile. Nous ne l'avons pas voulu.

Ah ! sans doute ces clameurs n'étaient qu'un écho. Sous cette enveloppe brutale, plus d'un a pu reconnaître le sarcasme et le blasphème élégant qu'il avait jadis applaudis, et qui probablement, certainement même, se sont échappés maintes fois de ses lèvres. Mais un homme s'est levé; il n'a jamais blasphémé celui-là, il a toujours parlé comme il parle, et Dieu avait réservé ce grand triomphe à sa constance éprouvée par tant de railleries. Il a dit : « ON VOUS PROPOSE DE FRAPPER VOTRE MÈRE. » A ce cri d'un fils, le cœur des fils a répondu : « Oui, oui, l'Eglise catholique, l'Eglise romaine est une mère; nous ne la frapperons pas, nous ne l'outrageron pas, nous ne l'abandonnerons pas (1). »

(1) Il faut que le Père commun des fidèles possède un asile sur la terre ; cet asile, la Providence le lui a donné, le lui a assigné, et le peuple romain pas plus qu'un autre n'a le droit de le déposséder. Ni le Pape ni sa terre n'appartiennent en propre à un peuple particulier; c'est la propriété commune de cette famille immense qui chante le *Credo*, et qui l'a achetée de ses tributs et du sang de ses soldats ou de ses martyrs.

Quand on assiége une ville, on respecte les édifices sacrés; un drapeau les désigne, et les bombes ne sont jamais dirigées sur les hôpitaux et sur

Digitized by Google

Pie IX aime la France et compte sur elle.

Le jour même de son entrée à Rome, le général Oudinot, voulant donner aux troupes du génie un témoignage de sa satisfaction, avait confié au colonel Niel, chef d'état-major de cette arme, la mission de porter au Souverain Pontife, avec les clefs de Rome, une lettre officielle annonçant la nouvelle de la cessation des hostilités. Cet officier supérieur, embarqué sur le Tibre et promptement arrivé à Gaëte, avait été immédiatement introduit auprès du Saint-Père. A sa vue, la joie et la satisfaction de Pie IX avaient rayonné sur son front à travers un nuage de larmes; le saint Pontife apprenait enfin la délivrance de son peuple, la guerre était finie, le sang ne coulait plus, il était heureux. « Oh! parlez-moi de mes fils de Rome et de France, s'écria-t-il; combien ils ont dû souffrir! combien j'ai prié pour eux! » Et il avait écouté avec un intérêt tout paternel le récit des souffrances de l'armée française, le détail de ses travaux prolongés dans le seul but d'épargner à la ville sainte des désastres irréparables. Enfin, ne pouvant plus maîtriser son émotion, le Souverain Pontife s'était exprimé en ces termes : « Colonel, je l'ai dit souvent en d'autres occasions, et je suis heureux de pouvoir le répéter aujourd'hui après un si grand service, c'est sur la France que j'ai toujours compté. La France ne m'avait rien promis, mais je sentais qu'au moment opportun elle donnerait à l'Eglise ses trésors, son sang, et, ce qui est

les églises. Telles sont les lois de la guerre parmi les nobles nations chrétiennes. La révolution peut en prendre son parti, elle ne fera pas violer ces lois que garantit la conscience du genre humain; et les empereurs catholiques, quoi qu'il arrive, ne permettront pas de tirer sur la croix trois fois sainte, au pied de laquelle leur Père prosterné demande à Dieu de faire régner la paix. (Louis Veuillot.)

Digitized by Google

peut-être plus difficile pour ses valeureux fils, ce courage contenu, cette persévérante patience auxquels je dois qu'on ait conservé intacte ma ville de Rome, ce trésor du monde, cette cité si aimée, si éprouvée, vers laquelle, pendant l'exil, mon cœur et mes regards pleins d'angoisses furent toujours tournés. Dites au général en chef, à tous les généraux sous ses ordres, à tous les officiers, et je voudrais que cela pût être dit à chaque soldat de la France, que ma reconnaissance est sans bornes ; mes prières pour la prospérité de votre patrie en sont plus ferventes. Quant à mon amour pour les Français, il est devenu plus vif, si cela est possible, après les services qu'ils m'ont rendus. Quant à vous, colonel, je suis heureux de pouvoir vous donner une preuve de mon estime particulière. »

A ces mots, le Pape présenta au colonel un magnifique chapelet, disant : « Voilà pour l'épouse chrétienne, » et il ajouta en décorant l'officier supérieur de la croix de commandeur de Saint-Grégoire le Grand : « Voilà pour le vaillant guerrier. »

Cet entretien avait duré près de deux heures, pendant lesquelles Pie IX remit au colonel Niel, pour le commandant en chef de l'armée française, une lettre autographe ainsi conçue :

« Monsieur le général,

« La valeur bien connue des armes françaises, soutenue par la justice de la cause qu'elles défendaient, a recueilli le fruit dû à de telles armes, la victoire. Acceptez, monsieur le général, mes félicitations pour la part principale qui vous est due dans cet événement, félicitations non pas pour le sang répandu, ce que mon cœur abhorre, mais pour le triomphe de l'ordre sur l'anarchie, pour la liberté rendue aux personnes chrétiennes et honnêtes, pour lesquelles ce ne sera plus un délit de jouir des biens que Dieu leur a départis et

Digitized by Google

de l'adorer avec la pompe religieuse du culte, sans courir le danger de perdre la vie ou la liberté. Sur les graves difficultés qui pourront se présenter par la suite, je me confie dans la protection divine. Je crois qu'il ne sera pas inutile à l'armée française de connaître l'histoire des événements qui se sont succédé pendant mon pontificat ; ils sont relatés dans mon allocution, dont vous avez connaissance, monsieur le général, mais dont je vous remets néanmoins un certain nombre d'exemplaires, pour qu'elle puisse être communiquée à ceux auxquels vous jugerez utile de la faire connaître. Cette pièce prouvera suffisamment que le triomphe de l'armée est remporté sur les ennemis de la société humaine, et votre triomphe devra par cela même éveiller des sentiments de gratitude chez tout ce qu'il y a d'hommes honnêtes dans l'Europe et dans le monde entier.

Le colonel Niel, qui, avec votre dépêche très-honorée, m'a présenté les clefs de Rome, vous remettra la présente. C'est avec beaucoup de satisfaction que je profite de cet intermédiaire pour vous exprimer mes sentiments d'affection paternelle et l'assurance des prières que j'adresse continuellement au Seigneur pour vous, pour l'armée française, pour le gouvernement et pour toute la France.

« Recevez la bénédiction apostolique que je vous donne de cœur.

« Donné à Gaëte, le 5 juillet 1849.

« PIE IX. »

Visite de l'armée française à Pie IX.

Le 17 avril 1850, le Souverain Pontife reçut la visite du corps des officiers de l'armée, empressés de déposer à ses pieds leurs hommages et leurs félicitations. Cette cérémonie fut imposante. Le corps d'officiers, réunis au nombre de sept

Digitized by Google

à huit cents hommes dans la vaste salle des conférences, au Vatican, brillait par la diversité des insignes et la couleur des uniformes. Les officiers, disposés sur trois rangs, étaient placés dans leur ordre de bataille, par division et par brigade.

Avant d'aller prévenir Sa Sainteté que la réunion était prête à accueillir sa présence, le général Baraguay d'Hilliers prononça ces quelques paroles avec la franchise militaire qui caractérise sa loyauté de soldat : « Messieurs, en défilant devant le Saint-Père, il est d'usage qu'on lui baise la main. Les officiers généraux s'y conformeront. Cependant cet usage n'est point obligatoire ; ceux d'entre vous qui voudront s'en dispenser seront parfaitement libres de le faire. »

Bientôt après le Souverain Pontife parut, accompagné du cardinal Dupont, du majordome et de quelques prélats de sa cour. Debout sur son trône, il bénit l'assemblée. Alors le général en chef lui présenta les officiers en disant : « Très-Saint-Père, tous les officiers du corps expéditionnaire désirent avoir l'honneur d'être présentés à Votre Sainteté et de lui offrir leurs respectueux hommages. »

Le Saint-Père, prenant aussitôt la parole, prononça l'allocution suivante :

« Je suis très-heureux de me trouver au milieu d'une armée qui vient de donner d'éclatants exemples de valeur et de discipline, et qui appartient à une nation catholique et généreuse.

« Il est bien doux à mon cœur d'exprimer en cette occasion les sentiments de vive gratitude que je professe pour l'armée française, qui n'a épargné ni son argent, ni ses fatigues, ni son sang pour délivrer Rome de l'anarchie qui l'opprimait, et pour assurer au Vicaire de Jésus-Christ son indépendance et comme Pontife et comme souverain.

« Soyez mon interprète, monsieur le général, vous qui, digne successeur des deux généraux qui vous ont précédé, vous faites honneur de représenter la France auprès du

Digitized by Google

Saint-Siége ; faites connaître mes sentiments paternels au président de la république, qui a surmonté les obstacles mis à une entreprise si louable, à l'assemblée qui l'a décrétée, et qui fit éclater dans son sein ces nobles sentiments qui remplirent mon cœur de joie et de consolation.

« J'appelle et j'appellerai toujours la bénédiction de Dieu sur chacun de vous, sur vos familles, sur toute la France, afin que l'esprit de religion, source de tous les biens, se répande toujours davantage au milieu de cette généreuse nation. Je l'appelle plus particulièrement sur l'armée qui, grâce à l'honneur, à la discipline et à la valeur qui la distinguent, sera toujours le soutien de l'ordre public et le gage de la tranquillité. »

Le Saint-Père prononça ces paroles en italien, mais d'une voix si distincte et si parfaitement accentuée, que les Français crurent, en les écoutant, avoir reçu le don des langues. Immédiatement après, les officiers défilèrent devant le Pape en se conformant avec respect aux usages prescrits par l'étiquette des réceptions pontificales.

Magnifique témoignage de reconnaissance de Pie IX à l'armée française.

Aucun souverain ne possède comme Pie IX la mémoire du cœur, et nous pouvons ajouter que personne n'a le secret de l'à-propos comme cet auguste Pontife, qui met dans tous ses procédés une délicatesse exquise.

Quand le brave général Oudinot alla faire sa visite au Pape avant de rentrer en France :

« Votre nom, général, lui dit le Saint-Père, votre nom est désormais intimement lié au mien. L'histoire n'aura pas assez d'éloges pour glorifier le grand événement que vous avez accompli avec autant de sagesse que d'énergie. Vous

Digitized by Google

achèverez votre œuvre à Paris, et ma paternelle bénédiction s'étendra toujours sur vous ainsi que sur les vôtres (1). »

Le Saint-Père, qui avait créé spécialement pour le général en chef une classe à part de l'ordre de Pie IX, lui en avait remis les insignes à son premier voyage. Les diamants précieux dont se composait la plaque lui avaient été envoyés en présent et sous une autre forme par le sultan. En outre, il avait autorisé le général à lui proposer, pour les décorations des ordres de Pie IX et de Saint-Grégoire le Grand, les officiers, sous-officiers et soldats des armées de terre et de mer qui s'étaient le plus distingués; de plus, il promit de faire frapper, pour l'offrir à chaque soldat, une médaille commémorative en bronze.

(1) N. Ch.-Victor Oudinot, duc de Reggio, né à Bar-le-Duc en 1791, entra dans les pages de Napoléon Ier en 1805, et comme lieutenant dans le 5e régiment de hussards en 1809. Il se signala par sa bravoure comme officier de cavalerie et devint colonel en 1814. Il s'abstint de servir pendant les Cent-Jours. Nommé maréchal de camp en 1824, il fut directeur de l'école militaire de Saumur jusqu'à la révolution de juillet 1830, et ne consentit à rentrer en activité qu'en 1835 pour aller venger la mort de son frère, colonel du 2e régiment de chasseurs, qui venait d'être tué en Afrique. Il commanda l'avant-garde de l'expédition de Mascara, y fut blessé, et fut fait lieutenant général dans cette même année 1835. Elu député en 1842 et réélu en 1846, il siégea ensuite à l'assemblée constituante en 1848, et à l'assemblée législative en 1849. Placé à la tête de l'armée rassemblée au pied des Alpes en 1848, il commanda en 1849 l'expédition qui eut la gloire immortelle de chasser de Rome les hordes révolutionnaires, et de rouvrir les portes de la métropole du monde chrétien au Souverain Pontife Pie IX. Les habitants de Rome, délivrés de l'anarchie démocratique, applaudirent à la délibération du conseil municipal qui accordait à leur libérateur le droit de cité romaine. Le duc de Reggio reçut aussi du Pape une lettre de félicitations, datée de Gaëte, et ensuite un bref, expression de la gratitude pontificale. Membre de l'assemblée législative, il se fit un devoir de conscience de se montrer opposé au coup d'Etat du 2 décembre 1852, et, sans jalousie de voir le bâton de maréchal, récompense de l'expédition de Rome, placé dans une autre main que la sienne, il acheva modestement sa vie dans la retraite. Il mourut en bon chrétien en 1863.

Digitized by Google

— Le 22 février 1850, la commission gouvernementale nomma deux officiers de la secrétairerie d'Etat pour porter, au nom du Saint-Père autant qu'au sien propre, au général Baraguay d'Hilliers, les médailles et les décorations destinées aux officiers, sous-officiers et soldats. Le général en chef les reçut avec courtoisie, les priant d'agréer avec ses remercîments sincères ceux de tous les destinataires.

« Ils seront fiers, dit-il, de se parer d'un témoignage non douteux de la satisfaction de Sa Sainteté pour l'utile service que, concurremment avec les autres nations, ils ont rendu à la souveraineté pontificale par leur courage, leur admirable discipline et leur amour pour l'ordre public. »

Les médailles réservées aux soldats étaient frappées en bronze; elles représentaient d'un côté le symbole du Siége apostolique romain, et de l'autre cette courte épigraphe :

PIUS IX PONT. MAX.
ROMÆ RESTITUTUS ARMIS COLLATIS ANNO
MDCCCXLIX.

Bénédiction de l'armée française par Pie IX.

Le 18 avril 1850, Pie IX devait couronner l'œuvre de sa restauration en bénissant sur la place de Saint-Pierre les armes et les drapeaux de la France.

A trois heures et demie, les troupes de toutes armes et les régiments détachés dans les environs, venus à Rome pour assister à cette solennité, se rendirent en grande tenue, enseignes déployées et musique en tête, sur la place de Saint-Pierre. A quatre heures, l'armée était serrée en masse entre les parvis de l'église et l'obélisque de la place, devant une estrade élevée pour le Saint-Père.

Une foule d'élite, parmi laquelle on remarquait, outre les

Digitized by Google

membres du corps diplomatique et les princes romains, les personnages les plus considérables de la ville, occupait les galeries supérieures du portique de droite, la plate-forme et les balcons de la basilique ; le peuple, encombrant les deux côtés de la place, prouvait une fois encore ses sympathies pour la France, en assistant à une fête qui lui était spécialement consacrée. Rome tout entière s'était donné rendez-vous sur la place du Vatican. Toutes les fenêtres, tous les balcons étaient ornés de draperies, de spectateurs et de fleurs.

A cinq heures moins un quart, le Souverain Pontife, précédé des gardes suisses revêtus de leur costume pittoresque, entouré de ses gardes nobles et de quelques prélats, ayant à sa droite le cardinal Dupont, à sa gauche le cardinal Antonelli, sortit de ses appartements au son des cloches et au bruit du canon du château Saint-Ange. Alors tous les fronts se découvrirent, les trompettes sonnèrent, les tambours battirent aux champs : Pie IX s'avançait majestueusement.

Tout à coup le canon se tait, les cloches reprennent leur immobilité, les fanfares suspendent leurs brillants accords, un silence religieux remplace les bruits de la terre. Dans ce moment, le Saint-Père entonne d'une voix retentissante les paroles sacramentelles ; sa main se lève, tous les fronts se courbent, tous les genoux plient et touchent la terre. Un seul homme vêtu d'une robe blanche est debout ; il voit à ses pieds une armée que nulle puissance humaine ne saurait abattre ; il domine ces casques étincelants, ces aigrettes immobiles, ces vaillantes épées qui plusieurs fois ont fait le tour de l'Europe. Cet homme, c'est le Vicaire du Christ, c'est l'image vivante de Dieu, c'est le Pape, c'est Pie IX, c'est la religion. France, ô ma belle patrie ! la bénédiction du ciel est tombée sur ton noble front ; relève-toi, tu es désormais invincible.

Aussitôt les régiments, opérant un mouvement de conversion, se reforment par divisions et se préparent à défiler

Digitized by Google

devant le Souverain Pontife ; l'armée s'ébranle sur toute la ligne. Le général en chef, suivi de son état-major, ouvre la marche ; il s'incline profondément en passant devant le Pape, le salue de l'épée et va prendre position en face de l'estrade, d'où le Saint Père admire l'attitude imposante et recueillie de nos soldats. Les troupes du génie et de l'artillerie commencent le défilé. La première division, commandée par le général Gueswiller, arrive ensuite et précède le premier bataillon de chasseurs à pied, suivi de deux batteries d'artillerie avec leurs pièces au centre. Les autres corps défilent à leur tour, musique en tête ; à mesure que les régiments passent devant l'estrade, les officiers saluent de l'épée, et Pie IX les bénit compagnie par compagnie. Son regard semble s'illuminer chaque fois qu'un drapeau se présente. Le général Baraguay d'Hilliers, s'inclinant de nouveau devant le Saint-Père, lui rend une dernière fois les hommages de la France catholique.

Il était six heures lorsque Pie IX, bénissant le peuple qui le saluait de ses acclamations, rentra dans son palais.

Cette journée, qui laissera un souvenir ineffaçable, fut en quelque sorte la consécration de l'expédition française et la glorification de cette vaillante armée qui, depuis son arrivée dans les Etats-Romains, donnait l'exemple de toutes les vertus guerrières.

— Pie IX a béni l'armée française, la première armée du monde, quoi qu'en dise M. de Bismark, et dont la Providence se sert toujours pour accomplir ses desseins : *Gesta Dei per Francos.*

Ne désespérons pas de l'avenir. Le lendemain de la grande révolution qui avait bouleversé l'Europe entière, l'illustre Joseph de Maistre, qui avait si bien compris les hautes destinées de Rome, écrivait ces belles pensées ; en les méditant, on saisira mieux la grandeur providentielle de l'heure présente, et on attendra d'un cœur plus ferme les triomphes d'un prochain avenir :

Digitized by Google

« O sainte Eglise de Rome, dit le célèbre philosophe, tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, mère immortelle de la science et de la sainteté : *Salve, magna parens.* C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjuges funestes, la nuit de l'ignorance ; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer il manque quelque chose à la civilisation. Les grands hommes t'appartiennent : *Magna parens virum.* Tes pontifes seront bientôt proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européennes, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain. Nul trône de l'univers ne porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu.

« Au milieu de tous les bouleversements imaginables, Dieu a constamment veillé sur toi, ô ville éternelle ! Tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout ; et, comme tu fus jadis le centre de l'erreur, tu es depuis dix-huit siècles le centre de la vérité. La puissance romaine avait fait de toi la citadelle du paganisme, qui semblait invincible dans la capitale du monde connu. Toutes les erreurs de l'univers convergeaient vers toi, et le premier de tes empereurs, les rassemblant en un seul point resplendissant, les consacra toutes dans le Panthéon. La capitale du paganisme était destinée à devenir celle du christianisme ; et le temple qui, dans cette capitale, concentrait toutes les forces de l'idolâtrie, devait réunir toutes les lumières de la foi, tous les saints à la place de tous les dieux. Quel sujet intarissable de profondes méditations philosophiques et religieuses ! »

Digitized by Google

II

Le Denier de saint Pierre.

Le Denier de saint Pierre est très-ancien dans l'Eglise (1).

Il a eu pour objet d'assurer au Pape, par des contributions volontaires, l'indépendance de son ministère suprême.

Il apparaît ainsi aux yeux des catholiques comme une dette

(1) A partir du huitième siècle jusqu'au milieu du seizième, un don annuel fut fait au Pape dans différents pays de l'Europe. Le peuple l'appelait Denier de saint Pierre. C'était une petite rente annuelle, imposée à chaque maison du royaume ou à chaque membre de la noblesse ; elle était destinée à subvenir aux besoins de l'Eglise et du Pape. Nous en trouvons le premier exemple dans un pays d'où partent aujourd'hui, comme en 1848 et 1849, les encouragements les plus perfides à la révolte contre le Saint-Siége. Ce fut en Angleterre qu'eut lieu le premier établissement du Denier de saint Pierre et que les souverains mirent le plus d'empressement à le maintenir. Selon quelques auteurs, la première institution en est due à Ina, roi de Wessex. Ce roi, qui déposa la couronne en 726, avait fait dans cette même année, un peu auparavant, un pélerinage à Rome, et c'est alors qu'il avait pris l'engagement que chaque maison de son royaume payerait annuellement un denier comme hommage et tribut de charité au Prince des apôtres. Par ce don annuel, il voulait, comme dit Baronius, rappeler à ses sujets leur dépendance du Saint-Siége, leur faire conserver ferme et intacte la foi de saint Pierre, l'honorer d'une manière particulière et l'invoquer dans les nécessités de la vie.

Digitized by Google

de rigoureuse reconnaissance ; car c'est pour eux que la Papauté existe, qu'elle travaille et qu'elle souffre.

Le gouvernement de l'Eglise ne s'arrête pas à la limite des Etats pontificaux ; il s'étend à tout l'univers. Il est de toute justice que les catholiques de toutes les parties du monde participent aux charges dont ils recueillent les immenses bénéfices.

Dans d'autres temps, alors que le gouvernement pontifical pouvait, par ses propres ressources, se suffire à lui-même, l'institution du Denier de saint Pierre a pu être suspendue dans son application, et il en serait de même encore, selon les intentions du Saint-Père, si les circonstances devenaient plus favorables.

Mais, depuis quatre ans, le devoir pour les catholiques est devenu plus urgent que jamais. Ce devoir a été généreusement compris, et si les dons envoyés à Rome n'ont pas été assez abondants, c'est que les besoins matériels du Saint-Siége, renfermés dans les limites du strict nécessaire, n'étaient pas bien connus.

Il importe de les indiquer, et, en les exposant dans toute leur étendue, de faire ressortir combien il est facile d'y pourvoir au prix d'une légère aumône pour chacun. L'œuvre du Denier de saint Pierre, pour produire des ressources suffisantes, n'a besoin que d'être connue et mieux organisée. C'est le but que nous nous proposons.

Quels que soient les besoins du Souverain Pontife, ils ne représentent qu'une minime partie des sommes considérables que réclament et qu'emploient les œuvres catholiques répandues sur toute la surface de la terre.

Mais, qu'on ne l'oublie pas, ce n'est pas l'argent qui rend ces œuvres vivantes, c'est l'esprit qui les anime et qui découle du Saint-Siége. Là est la puissance-mère qui anime tout ; là aussi doivent se porter les premiers efforts de notre charité. L'œuvre du Denier de saint Pierre est l'œuvre capi-

Digitized by Google

tale qui réclame les prémices de nos aumônes, pour que la Papauté, centre et vie de la catholicité tout entière, puisse être maintenue dans la plénitude de son indépendance.

Et, à ce titre, le Pape ne doit recueillir ses ressources que du don volontaire de ses enfants. Il doit être libre de bénir le bien partout où il se produit et de prendre en tout lieu la défense des faibles et des opprimés. Il ne doit dépendre d'aucun parti, d'aucun gouvernement, d'aucun peuple particulier.

L'œuvre du Denier de saint Pierre n'est pas assez connue, avons-nous dit.

Les catholiques, en effet, ne sont pas suffisamment éclairés sur cette question. Ils ne savent ni la somme dont le gouvernement pontifical a besoin, ni la part qui revient à chacun d'eux pour l'acquittement de cette dette. Ou ils croient à des besoins inférieurs à la réalité, et ils s'abstiennent; ou bien ils les exagèrent, et ils se découragent.

Il est donc nécessaire de faire connaître la vérité à ce sujet.

En 1859, avant que le Saint-Siége eût été dépouillé d'une partie de son domaine, les Etats romains se suffisaient encore à eux-mêmes et donnaient un revenu net de 54 millions. L'intérêt de la dette amenée par les révolutions s'élevait déjà à 24 millions de francs. Par un prodige d'économie, la liste civile du Pape et des cardinaux ne s'élevait qu'à . 3 millions.

L'enseignement, les beaux-arts, les travaux publics à.	8	»
L'intérieur à.	8	»
L'armée à.	11	»
Total. . . .	30	millions.

Ainsi, dans son ensemble, ce budget, le plus modeste qui soit au monde, atteignait à peine le chiffre des listes civiles attribuées pour eux et pour leur famille aux principaux sou-

Digitized by Google

verains d'Europe. Avec ces ressources, le Saint-Siége était obligé de pourvoir non seulement à l'ordre et à la sécurité de Rome et des Etats pontificaux, mais encore à l'administration générale de l'Eglise pour les cinq parties du monde (1).

Depuis 1859, le Saint-Père ayant été dépouillé des deux tiers de ses Etats, ses revenus, notablement réduits, atteignent à peine 20 millions. A la rigueur, cette somme suffirait à ses dépenses actuelles; mais il ne reste rien pour payer les dépenses passées, c'est-à-dire la dette publique, que la dignité et la bonne foi commandent au Saint-Siége de garder entièrement à sa charge. Les événements malheureux qui se sont succédé ont élevé cette charge annuelle à 30 millions, et elle aurait à s'accroître chaque année par des emprunts inévitables, si la filiale charité des catholiques ne parvenait pas à mettre leur Père commun à même de faire largement honneur à ses engagements.

(1) Mgr l'archevêque de Tours disait dans sa circulaire du 24 septembre 1865 :

« Il est bon de remarquer que les ressources mises entre les mains du Saint-Père par la piété des catholiques sont loin d'être tout entières appliquées à la dépense du gouvernement temporel; une partie considérable est destinée à pourvoir aux besoins religieux de toute la catholicité, sur laquelle s'étend l'administration du Chef de l'Eglise.

« Il est donc bien juste que tous les catholiques contribuent par quelques sacrifices au soutien et à la conservation de cette grande société qui s'appelle l'Eglise, fondée par Jésus-Christ, à laquelle nous avons tous l'honneur d'appartenir, qui nous fortifie et nous console sur cette terre d'exil, en nous préparant au bonheur d'une vie meilleure.

« Pourrions-nous, sans nous rendre coupables du crime d'ingratitude, abandonner cette sainte Eglise notre mère dans les temps de sa plus grande détresse? L'honneur chrétien nous permet-il de laisser en proie à de misérables embarras d'argent le magnanime Pontife qui, pour sauver l'indépendance de la religion, a refusé les riches dotations qui lui étaient offertes? Pénétrons-nous comme lui de la dignité du nom chrétien, et sachons la défendre au prix de quelques légères privations.

« De quoi s'agit-il après tout? Nous demande-t-on une partie notable de notre fortune? Il faudrait la donner, si cela était nécessaire. Mais il

Digitized by Google

Cette somme de 30 millions représente le strict nécessaire des besoins du gouvernement pontifical. C'est à la procurer aussi longtemps que les circonstances l'exigeront qu'est engagé l'honneur de la catholicité. C'est à ce prix que les catholiques ont à assurer la liberté et l'indépendance du plus doux des gouvernements, d'un gouvernement où, à la lettre, il n'y a qu'un père et des enfants. Et ne serait-ce pas une honte pour tous si, dans ce siècle de luxe, de richesses, de gros budgets et d'entreprises gigantesques, notre Père spirituel était toujours réduit à emprunter pour vivre et pour conserver la dignité de son rang suprême?

Quelle petite chose, un denier, la moindre pièce de monnaie, ce que la pauvre veuve de l'Evangile peut donner! Quelle grande chose, cette chaire où les successeurs de saint Pierre viennent s'asseoir comme les représentants de Dieu au milieu des hommes! Cependant, par une admirable économie de la Providence, l'humble denier, expression populaire

s'agit simplement pour chaque catholique d'une modique aumône prise sur le superflu pour les besoins pressants de l'Eglise. Dans ce temps de luxe effréné, où l'on fait tant de folles dépenses pour la table, pour l'ameublement, pour les parures mondaines, serait-il bien difficile de retrancher quelque chose sur ces prodigalités excessives, que la religion et la raison condamnent? Si les catholiques savaient se montrer dignes de leur saint caractère, dignes du Maître dont ils sont les disciples, ils prendraient tous la généreuse résolution de s'interdire, tant que dureront les malheurs de l'Eglise, les amusements mondains, les joies peu séantes et tout ce que semble proscrire le sentiment des souffrances de notre mère. Quand une famille est frappée dans ce qu'elle aime et qu'elle vénère le plus, ses membres prennent le deuil et se retirent même pour un temps des sociétés du monde. Les maux de l'Eglise ne sont-ils pas assez grands pour que la société des chrétiens prenne le deuil à son tour, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire luire sur nous des jours meilleurs? Enfermons-nous dans nos tristesses; répandons devant Dieu nos gémissements et nos supplications; supprimons dans nos habitudes ce qui favorise trop la mollesse et les plaisirs, et nous trouverons dans ces retranchements le moyen de venir en aide à la pauvreté et à la douleur de notre Père commun. »

Digitized by Google

et universelle de la foi et de l'amour, devient l'un des plus utiles appuis de cette indépendance sacrée du Souverain Pontife, de cette indépendance qui ne doit jamais périr, car elle est la suprême défense de la vérité et de la liberté des consciences.

Ecoutez sur ce sujet l'éloquent évêque de Tulle :

« Nous vous recommandons vivement l'œuvre du Denier de saint Pierre. Ce très-noble denier, *nobilissimum denarium*, comme on l'appelait autrefois, est en effet illustre entre tous les tributs offerts par les peuples. C'est le tribut de la foi mis aux pieds du Vicaire du Christ, de celui qui maintient et glorifie l'univers. Sans le vicariat de la lumière et de l'amour, le monde à l'instant serait vain; tout serait fini. Le Denier de saint Pierre est un denier mâle et fort, *forte, masculum denarium;* on disait cela des monnaies faites d'un métal pur. Le Denier de saint Pierre est, lui, plus mâle e plus fort ; il est l'instrument secondaire de la grande œuvre de l'esprit dans un monde où le corps est uni à l'âme.

« Les fidèles, en portant leur offrande, sont donc les auxiliaires du plan surnaturel de Dieu. Ces fragments de métal, que les insensés n'estiment bons qu'à des entreprises médiocres, peuvent revêtir de splendides caractères, être employés au soutien de l'idée divine. L'argent mis en liberté par la main du fidèle pour aller aux pieds du Souverain Pontife est ennobli. La matière se transfigure, si bien que l'offrande présentée par les ennemis de la foi était répudiée comme indigne ; on lui refusait les honneurs d'une métamorphose glorieuse.

« Elevons nos pensées. Le Souverain Pontife est le roi des esprits, le prince incomparable de la société des âmes divinisées. Tous ceux de son radieux empire sont tenus de lui apporter le tribut nécessaire. Quand les hommes méchants essayent de l'amoindrir ou rêvent sa ruine, c'est le devoir des fidèles de rendre impuissantes leurs tentatives. Notre

Digitized by Google

sang, il faudrait l'y mettre au besein ; quel chrétien hésiterait à y mettre un peu de sa fortune matérielle? L'obole du pauvre et l'or du riche doivent accourir. »

Signification du Denier de saint Pierre.

On écrit de Rome à la *Revue des Bibliothèques paroissiales* d'Avignon :

« M. l'abbé Pétetot, de l'Oratoire, a remis à Sa Sainteté 50,000 fr. que diverses personnes de la capitale de la France l'avaient prié de déposer aux pieds de Pie IX, qui, vers la même époque, venait de recevoir pareille somme des mains d'un noble Milanais. Des lettres d'Allemagne nous apprennent aussi qu'en Saxe, où la population catholique n'excède pas le chiffre de 40,000 âmes, on a recueilli, durant l'année qui vient de s'écouler, 1,066 thalers pour le Pape et 879 pour la Propagation de la Foi. »

— En parlant des 35 millions offerts depuis quatre ans au Saint-Père, le *Journal de Rome* insiste avec complaisance sur les offrandes réunies par le courageux journal dirigé par M. l'abbé Margotti. L'*Unità cattolica* comptait à peine deux mois d'existence, qu'elle avait déjà versé dans le trésor de Pie IX la somme totale de 81,125 fr. L'*Unità* publie à ce sujet les lignes suivantes :

« Mazzini, Minghetti et leurs pareils n'auraient jamais pu croire, il y a quatre ans, que tant d'or aurait afflué à Rome aux pieds du Pape pauvre et dépouillé. Le Denier de saint Pierre est un des faits providentiels les plus admirables de notre époque ; c'est un fait miraculeux, eu égard au temps où nous vivons et aux circonstances dans lesquelles il se produit ; c'est un fait unique dans l'histoire, un fait qui ne peut être considéré comme le résultat d'un calcul humain, un fait qui prend le caractère d'une des plus nobles protestations de

Digitized by Google

la conscience et d'une des plus éloquentes professions de foi (1).

« Les révolutionnaires pourront dire : Qu'est-ce donc que 35 millions de francs pour 200 millions de catholiques? Qu'ils fassent à leur aise des multiplications, des divisions et des soustractions, cela ne les empêchera pas de devoir avouer, dans le secret du cœur, qu'un roi pauvre et impuissant, auquel on offre spontanément 35 millions de francs, ne peut être qu'un *Pape*, et que ce Pape doit rester *roi*. Les offrandes présentées au Saint-Père ont une signification d'autant plus éloquente qu'elles se développent peu à peu et qu'elles augmentent sans cesse. Une ardeur, un enthousiasme d'un moment, un éclair de générosité, cela se conçoit et s'explique facilement; mais une générosité qui dure depuis six ans, qui ne se lasse jamais de donner, qui donne en secret, qui donne par les mains de pauvres journalistes, qui donne en présence de mille périls, oh! c'est là un événement qui ne pouvait se produire qu'au sein du catholicisme. Amis et

(1) Personne n'ignore que l'on a organisé des loteries pour le Denier de saint Pierre; voici la cinquième liste des offrandes faites en 1863. On lit dans un journal religieux :

« La loterie des offrandes catholiques contient deux cents nouveaux prix. Sur ces deux cents prix, vingt-trois n'ont pas été estimés; mais les autres cent soixante-dix-sept ont été évalués à une somme de 12,050 fr., valeur, comme toujours, bien au-dessous de la valeur réelle.

« Objets d'art, horloges et bagues; tabatières en or, en argent et pierreries; argenterie de table, de bureau et de chambre; bijoux pour dames, savoir: broches, bracelets, épingles, colliers, etc., etc., voilà de quoi se compose, comme dans les autres listes, la totalité de ces prix. Il y a cette fois, en nombre considérable, une spécialité de dons en étoffes, tels que damas, velours, robes, rubans, broderies, mouchoirs, châles, envoyés au Saint-Père par les fabriques de Lyon. Parmi les prix non évalués, provenant de Rome, il y a, sous les numéros suivants: 1001, une petite statue de sainte Agnès, d'albâtre oriental, à base rouge antique avec malachites; 1034, un tableau à l'huile, représentant un paysage; 1035, un paysage du Poussin; 1036, un tableau de l'Immaculée Conception sur verre; 1050, un tableau à l'huile, représentant saint François; 1054 et

Digitized by Google

ennemis sentent déjà toute la force d'un pareil argument; chaque jour on le comprendra davantage, et les 35 millions du Denier de saint Pierre resplendiront toujours d'un éclat supérieur à celui de tant de plébiscites, de tant de votes et de tant de scrutins. »

— La France se montre toujours entre les nations catholiques la plus généreuse et la plus dévouée. Le seul diocèse de Cambrai offre cette année 145,000 fr. que son saint archevêque a transmis au Saint-Père.

La Belgique ne le cède ni à la France ni à l'Italie. Dans le diocèse de Liége, l'un des diocèses que l'indifférence religieuse et le libéralisme révolutionnaire ravagent le plus, l'institution du Denier de Saint-Pierre a été accueillie spontanément avec un zèle empressé. Chaque paroisse a eu bientôt et a toujours son comité spécial. L'association de Saint-Pierre, à laquelle sont affiliées presque toutes les paroisses, ajoute à la générosité des dons matériels envers le Saint-Siége le concours surnaturel de la prière. Depuis son insti-

1058, deux peintures sur cuivre; 1060, un tableau représentant la sainte Vierge; 1063, un tableau représentant la sainte Famille; 1101, une aquarelle; 1133 et 1134, deux paysages; 1139, deux aquarelles; 1158, une pierre en noir antique à grandes mosaïques pour bureau; 1159, une autre pierre *Borghèse* et plusieurs livres d'édition et reliure de luxe.

« Parmi les objets estimés, nous citerons seulement ceux qui ont le plus de valeur, savoir: numéro 1042, trois broches avec perles pendantes et diamants incrustés d'or, provenant de Milan; 1046, une bague en brillants, de la ville d'Udine; 1085, une bague avec un seul brillant, envoyée par la ville d'Alby; une tabatière en or, émaillée, provenant de Bologne; une parure en corail, numéro 1108, envoyée par l'Angleterre; cinquante bouteilles d'Ermitage, numéro 1181, venues de Lyon; numéro 1162, un sucrier et douze cuillers à café en vermeil.

« Tous ceux qui visitent l'exposition de la loterie pontificale, dans les salles du Capitole, restent dans l'admiration en considérant la richesse, le travail, la variété des objets d'orfévrerie, car il y en a de toutes dates et de tous les pays du monde. En même temps, c'est là une preuve incontestable de l'amour des fidèles envers le représentant de Jésus-Christ sur la terre. »

Digitized by Google

tution, en 1860, le Denier de saint Pierre a produit la somme de 920,000 fr.; la moyenne par année est de 160,000 fr. En 1864, la collecte s'est élevée à 171,000 fr.; il y a progrès. La cotisation normale, par année et par individu, est de 25 centimes sur une population de 750,000 âmes.

L'Eglise de Liége tout entière est donc représentée dans ce tribut de l'amour offert à Pie IX.

L'Italie entière dévouée au Pape.

L'Italie opprimée par les francs-maçons ne laisse pas de se montrer dévouée au Pape.

On lit dans la *Correspondance de Rome* (1865) :

« Nous suivons avec un vif intérêt le mouvement de la presse catholique en Italie, et nous constatons partout, des Alpes à l'Adriatique, les progrès merveilleux de ce mouvement. Les journaux ne seraient rien en eux-mêmes, s'ils n'exprimaient les tendances, les aspirations des partis, et le fait de leur existence est la preuve la plus irrécusable de la vitalité de ces partis. Un journal qui ne répondrait à aucun besoin politique, moral ou industriel serait impossible. L'*Armonia*, l'*Unità cattolica*, l'*Osservatore cattolico*, le *Stendardo cattolico*, le *Comercio*, la *Stella del Cerchio*, et d'autres dont le titre ne nous est point présent, sont l'écho des populations fidèles et combattent véritablement *les combats du Seigneur*. Ils respirent le dévouement, le courage, l'esprit de sacrifice. Ils ouvrent des souscriptions en faveur du Pape et publient les noms des souscripteurs, accompagnés de passages des Ecritures ou de paroles inspirées par l'amour le plus dévoué. C'est une nomenclature intéressante, et elle restera dans les fastes héroïques de notre siècle. Que de fois des larmes montent à nos yeux en lisant les textes

Digitized by Google

qui accompagnent les offrandes ! Tantôt c'est une servante; elle envoie 6 fr., après avoir vendu la croix d'or de sa mère. Tantôt c'est une jeune villageoise; elle donne 4 fr. : *Prix de mes cheveux*. Un journal reçoit une cuiller d'argent et un anneau avec ces mots : *Deux pauvres filles*. Une foule de prêtres, dont la misère est grande, envoient les boucles d'argent de leurs souliers. Ils n'ont pas autre chose. Puis viennent de véritables légions de donateurs qui, au milieu d'un pays révolutionné où la persécution contre l'Eglise est ouverte, signent les plus énergiques témoignages d'amour au Pontife-roi. Il se fait donc en Italie un réveil magnifique, et des splendeurs célestes percent à chaque instant les nuages accumulés par l'impiété des sectes ennemies.

« D'après la statistique de la chambre des députés dont l'existence vient de finir, le nombre total des suffrages donnés aux représentants élus s'élevait à 170,567. Il est probable que les nouveaux représentants, qui viennent d'être nommés en haine de Pie IX, n'ont pas même obtenu un chiffre de voix aussi élevé.

« Jusqu'à ce jour, nous avons recueilli un million de signatures et 250,000 francs pour l'adresse de gratitude, de foi et d'amour que nous nous proposons de présenter au Saint-Père.

« Comprenez-vous bien cela ? Un million d'Italiens qui écrivent tous leurs noms en toutes lettres et qui accompagnent leur signature d'une légère offrande. Cela veut dire que Pie IX a obtenu jusqu'à présent six fois plus de suffrages que n'en ont pu obtenir tous vos députés réunis.

Et ces votes n'ont pas été achetés, mais librement donnés. L'offrande qui les accompagne est, du reste, la garantie irrécusable de leur spontanéité. Les vrais Italiens n'ont pas voulu se rendre aux élections pour les chambres, mais ils ont payé et voté en faveur de Pie IX ; et dans cette élection d'un nouveau genre, le Pontife romain l'emporte de 830,000 voix sur tous les membres réunis de la chambre. »

Digitized by Google

Un bel exemple.

La quête pour le Denier de saint Pierre a provoqué dans une paroisse des Basses-Pyrénées un trait assez édifiant pour mériter d'être signalé. Une femme pauvre, infirme et d'un âge avancé se présente à la sacristie après les offices de Noël. « Monsieur le curé, dit-elle, j'étais ce matin à la messe de telle paroisse voisine, et je n'ai pu vous remettre mon offrande. Mon intention était de vous donner trois sous, j'ai eu le malheur d'en perdre deux, et je vous apporte le troisième ; c'est le seul qui me reste. — C'est bien, dit le curé avec émotion, le bon Dieu vous le rendra. » Et la bonne femme s'éloigne sans se douter assurément qu'elle venait de faire, avec une admirable simplicité, un acte de sublime désintéressement.

Ouvrières dévouées à Pie IX.

Voulez-vous savoir comment une charité bien filiale envers le Pape peut s'ingénier? Ecoutez ce récit rapporté par les *Annales religieuses*, et voyez s'il n'est pas d'une imitation facile :

« Les demoiselles C*** et trente jeunes ouvrières qui composent leur atelier remettaient naguère à un prêtre vénérable leur offrande pour le Denier de saint Pierre. Mais la somme était bien considérable pour une maison moins riche que fervente; aussi le prêtre se permit-il de faire quelques réflexions. Il n'y fut répondu qu'avec une mystérieuse réserve ; mais une providentielle circonstance devait révéler ce qu'on tenait secret. Nous apprenons aujourd'hui, de la bouche du prêtre lui-même, que les directrices et les ouvrières, émues à la

Digitized by Google

pensée que le Pape est dans la détresse, ont voulu lui venir plus largement en aide que leur position de fortune ne le leur permettait. En conséquence, elles ont pris une généreuse résolution.

« Elles s'imposent chaque jour, sans rien retrancher à leur travail ordinaire, plusieurs heures d'un travail supplémentaire. »

Le trésor d'une pauvre domestique offert au Saint-Père.

On ne saurait se dissimuler que les temps ne soient mauvais et que la foi ne subisse une grande éclipse ; mais il n'en existe pas moins, le plus souvent dans l'ombre, des âmes saintes capables des actes les plus généreux. C'est ainsi qu'un de ces jours une fille du peuple, une domestique s'est présentée chez un ecclésiastique considérable de Lyon et lui a dit : « Monsieur, je venais vous apporter un petit don pour le Denier de saint Pierre.—C'est bien, mon enfant ; j'enregistrerai votre offrande, qui ne peut manquer d'être agréable à Dieu, » a répondu le prêtre. Mais quelle n'a pas été sa pieuse émotion lorsqu'il a vu cette humble femme déposer 300 francs sur la table ! Le trait est sublime, et il est de nature à couvrir de rougeur le front de plus d'un chrétien puissant, mais parcimonieux envers les besoins du Souverain Pontife. Il y a dans ce fait la preuve que le mérite est bien des fois caché et qu'un grand apostolat peut être donné d'en haut aux plus petits d'entre nous.

—Admise dernièrement à l'audience du Saint-Père, une opulente dame espagnole a déposé sur sa table, avant de se retirer, un crucifix estimé 50,000 fr. Et comme elle s'en allait sans rien demander, Pie IX, ému jusqu'aux larmes, lui a donné le crucifix d'ébène et d'ivoire devant lequel il avait

Digitized by Google

coutume de prier, et lui a dit : « Ma fille, prenez celui-ci ; je l'ai rapporté de l'exil. »

Faveurs accordées à des jeunes filles.

Les catholiques de toutes les classes de la société et de tous les pays du monde ont répondu à cet appel en faveur de leur Père dépouillé et persécuté.

Des jeunes filles, des enfants de Marie, sacrifiant le plaisir si juste de remporter au sein de leurs familles les prix et les couronnes, récompenses de toute une année de travail, ont voulu que le Denier de saint Pierre s'augmentât de la valeur de ces ouvrages si chers à l'enfance.

Pie IX, considérant l'intention de ces jeunes âmes, a daigné les en remercier par la lettre suivante, que nous nous faisons un plaisir de donner à nos lecteurs, et surtout à vous, lectrices, enfants de Marie :

« *A nos chères filles en Jésus-Christ, sœur Emilie Reynaud et les élèves du couvent de Notre-Dame de Tournon* (*Ardèche*).

PIE PP. IX.

« A nos chères filles en Jésus-Christ, salut et bénédiction apostolique.

« Nous avons été grandement touché de la foi vive et de la piété qui brillent dans vos lettres, ainsi que de l'offrande qui les accompagne. C'est, en effet, une marque indubitable et manifeste de la sincérité des sentiments de religion et de respect que vous nous témoignez, que d'avoir, jeunes élèves, renoncé aux récompenses qui ont été l'objet de vos vœux les plus chers pendant toute l'année pour en faire une seule somme employée à venir en aide au Père commun des fidè-

Digitized by Google

les. Cette conduite est le présage fondé pour l'avenir d'une vertu ferme et solide, qui préparera, soit à la société religieuse, soit à la société civile, des jeunes filles et des femmes dignes en tout du nom catholique. Elle est encore une preuve remarquable de la bonne éducation que les maîtresses donnent aux élèves commises à leurs soins, et à la tête desquelles elles marchent, faisant briller le flambeau de leur exemple. C'est pourquoi nous félicitons les unes et les autres, et nous exhortons les maîtresses à redoubler de plus en plus de sollicitude pour inculquer la piété dans ces tendres âmes, comme aussi nous exhortons les élèves à graver profondément dans leur cœur les leçons qu'elles reçoivent, afin que du concours simultané des maîtresses et des élèves il résulte, selon nos vœux, un vrai et solide bonheur pour la société. Et comme nous savons que ni celui qui plante est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne l'accroissement, nous prions Dieu de vouloir lui-même préparer à la semence une bonne terre dans le cœur des élèves, et de la féconder de manière à lui faire produire des fruits abondants et propres à répondre au désir de celles qui ont semé. Souhaitant que la charité de Jésus-Christ se répande de plus en plus avec effusion tous les jours, nous accordons volontiers que, dans la tribune de votre pensionnat et dans un autre lieu décent de votre maison, vous puissiez avoir le chemin sacré de la croix, et gagner, en le parcourant, les indulgences libéralement octroyées par le Saint-Siége à ce pieux exercice.

« Comme témoignage de notre gratitude et comme gage de notre charité paternelle, nous vous accordons très-affectueusement à toutes notre bénédiction apostolique.

« Donné à Castel-Gandolfo, le 1er août 1865,

« De notre pontificat le XX.

« PIE PP. IX. »

Digitized by Google

Un mariage béni.

On lit dans l'*Echo de Notre-Dame des Victoires :*

« Le jeune zouave dont nous allons raconter l'histoire appartient à une famille fort riche selon le monde, mais plus riche encore aux yeux de Dieu par les nobles traditions de fidélité au devoir qu'elle se fait gloire de suivre. Il y a quelques années, quand Pie IX eut besoin de soldats, le jeune Henri ne sut point hésiter : il courut à Rome, encouragé par son père et béni par sa mère, et se fit zouave pontifical. Inutile de dire qu'il manqua mille fois de perdre la vie pour la noble cause qu'il était allé défendre : c'était, si je ne me trompe, un des braves de Castelfidardo. Rentré dernièrement dans sa famille, à la suite de longues fatigues, il vient de se marier avec la sœur d'un de ses camarades aux zouaves. Lorsqu'il s'est agi de fixer sa dot, on fut étonné de voir Henri nsister pour qu'elle fût plus importante qu'on ne pensait la faire. Sa mère lui ayant demandé quel était le motif de semblables exigences, si peu en rapport avec ses goûts ordinaires : « Et notre Père qui est à Rome, s'écria le jeune homme, ne faut-il pas qu'il aît aussi son cadeau de noces ? » Avant d'offrir son présent, Henri fit part du projet à sa fiancée. Celle-ci, tout attendrie, demanda comme une grâce à s'y associer. « Permettez-moi, dit-elle, d'ajouter à votre riche offrande mes économies de jeune fille ; elles étaient destinées à l'achat de diamants, mais quel plus saint usage je vais en faire, grâce à vous ! » L'idée parut excellente au jeune homme. Une somme bien ronde fut envoyée au Saint-Père, avec une lettre dans laquelle l'ancien zouave demandait au Pape une bénédiction et une prière pour lui et pour sa future épouse.

« L'un des caractères de Pie IX est la grandeur et la générosité. Il sait plus donner que recevoir, et quand il reçoit

Digitized by Google

d'une main, il se plaît à donner de l'autre. Ce que lui avait demandé le jeune zouave fut fait ; il le bénit et pria pour lui aussi bien que pour sa compagne. C'était le présent du Père et du Pontife ; le souverain, quoique pauvre, voulut en ajouter un autre. Il fit remettre à la jeune épouse de son fidèle zouave une magnifique broche de diamants. Le Pape l'avait choisie lui-même entre plusieurs joyaux et l'avait bénite. Tous ces détails furent rapportés au jeune ménage par le messager du Pontife. « Impossible, s'écria la jeune femme, que je porte dans le monde, pour m'en parer, un tel objet, que notre Père a consacré en le tenant dans ses saintes mains et en le bénissant ; ni le monde ni moi n'en sommes dignes Je le donnerai à Dieu ; il servira à son autel. » Ce qui avai. été si subitement, si pieusement inspiré fut exécuté. Les diamants furent enchâssés dans une croix d'or et placés au sommet d'un bel ostensoir appartenant à la chapelle du château. Quant au corps de la broche, il fut serré dans un joli écrin. La châtelaine se plaît à le montrer comme on ferait d'une précieuse relique.

« Quand Pie IX apprit avec quel filial amour la parure de diamants avait été accueillie, de quelle vénération on avait entouré son royal présent, le bon Pape, tout ému et les larmes aux yeux, dit à ceux qui l'entouraient : « Ne suis-je pas heureux d'être le Père de tels enfants ? » Un moment après il ajouta : « Bien souvent de pareils traits d'affection sont venus consoler mes douleurs. »

Une mère généreuse.

Les mères chrétiennes, animées de l'esprit de foi, sont les premières à encourager le dévouement de leurs enfants au Vicaire de Jésus-Christ. La révolution, en attaquant le Pape avec tant d'acharnement, a fourni aux vrais catholiques une

Digitized by Google

occasion favorable de montrer leur attachement à la sainte Eglise. Une cause qui inspire tant d'héroïsme est loin d'être une cause perdue.

Récemment Pie IX donnait audience à une mère qui, ayant accompagné son fils à Rome, désirait le présenter elle-même au Pape, afin que Sa Sainteté voulût bien l'admettre parmi les zouaves, heureuse d'offrir au vénérable vieillard ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Le Pape reçut le fils avec cette bonté et cette affabilité qui le caractérisent.

En se retirant, cette dame déposa sur le bureau du Saint-Père 10,000 francs en or.

Et comme le Pape paraissait étonné : « Très-Saint-Père, dit-elle, c'ést une prime que mon fils veut payer au gouvernement pontifical pour avoir l'honneur de le servir. »

A ces mots, Pie IX, ému jusqu'aux larmes, appuya une main sur la tête de l'enfant, l'autre sur la tête de la mère, et pria pour ces deux âmes si dignes l'une de l'autre.

Comme cette scène attendrissante fournirait le sujet d'un beau tableau à un artiste chrétien !

Après ces traits si touchants, que les libres penseurs viennent nous dire que la Papauté agonise, qu'elle est à son déclin. Nous leur répondrons avec Jésus-Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. »

Seule l'Eglise brave tout, survit à tout, ressuscite et triomphe partout, hier, aujourd'hui, demain, toujours.

Pie IX en a l'assurance, croyons-en la douce sérénité de son front : il verra son trône affermi, ses ennemis seront confondus, son règne marquera une date immortelle dans les annales de l'Eglise victorieuse.

Digitized by Google

Magnifique chapelle offerte à Pie IX (1).

Le 1er octobre 1865, M. l'abbé Dumax a offert à Pie IX, au nom de l'archiconfrérie de la paroisse de Notre-Dame des Victoires, une magnifique chapelle; en voici la description qui intéressera nos lecteurs :

CALICE. — Dans les deux principaux médaillons de la fausse coupe sont représentés le Père éternel et notre Seigneur Jésus-Christ. Deux anges, qui les séparent, portent l'un une hostie, l'autre la croix. Tout le résumé du mystère de la rédemption est là : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. Holocautomata non tibi placuerunt, tunc dixi : Ecce venio.* Sur la croix le Fils de Dieu fait homme est devenu l'hostie d'expiation pour le genre humain.

Sur le pied du calice, au milieu de diverses ornementations où s'entrelacent des vignes et des blés, emblèmes du sacrifice eucharistique, apparaissent, dans des médaillons, quatre saints : un pape, un évêque, un prêtre, un religieux; ils représentent les divers degrés du sacerdoce, où se trouve la puissance d'offrir, au nom de l'Eglise, le sacrifice de l'autel. Une croix, d'où s'échappent des grappes de raisin et qui porte l'image du Sauveur mourant, fait le sujet d'un cinquième médaillon.

Sur le nœud du calice, des figures d'anges, dans l'attitude de l'adoration, complètent l'ensemble de la composition de cette pièce, la plus importante de toutes.

PATÈNE. — La face extérieure de la patène est en partie couverte d'émaux. Au centre d'un médaillon tout ornementé se montre notre Seigneur Jésus-Christ. Son bras soutient la croix; de la main droite il bénit le monde, tandis que de

(1) Ces détails sont extraits de l'*Echo de Notre-Dame des Victoires.*

Digitized by Google

l'autre il lui assure le fruit de cette bénédiction en versant de son cœur entr'ouvert un filet de sang dans un calice.

Ciboire. — Sa forme est presque complètement ronde ; il est un peu déprimé au sommet, sous le pied de la croix qui le domine.

C'est l'image du monde, dans lequel le Fils de Dieu a voulu vivre, où il réside en permanence par sa vie eucharistique, qu'il régénère sans cesse et vivifie sans cesse par son sacrement ; du monde, qui doit à la croix son salut et ses espérances pour l'éternité. Les douze apôtres, les grands propagateurs dans le monde du mystère de la croix et du mystère de l'autel, sont représentés sur le pied du ciboire. Sur le nœud et à la naissance du pied se distinguent des figures d'anges : les uns sont en adoration, les autres tiennent les emblèmes des deux grands mystères que rappelle le ciboire.

Burettes. — Elles sont ornées des symboles qui désignent ce que chacune d'elles doit contenir ; l'une porte des raisins, l'autre des roseaux. Sur la face principale, des anges sont en prière.

Plateau. — Il est de forme ogivale. Sur le plat bord, douze médaillons représentent le Père éternel, notre Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge, saint Joseph, saint Pierre et saint Paul, la Foi, l'Espérance et la Charité, la Force, la Prudence et la Tempérance, etc.

Sous le pied du calice et sous celui du ciboire, l'inscription suivante a été gravée :

BEATISSIMO PATRI NOSTRO PIO PP. IX.
ARCHISODALITAS ET PAROCHIA DOMINÆ NOSTRÆ
A VICTORIIS, PARISIIS,
OFFERUNT DIE FESTO EXALTATIONIS S. CRUCIS D. N. J. C.
A. D. 1865.

Invenit A. Geffroy.

Digitized by Google

A notre Très-Saint-Père le Pape Pie IX.
Offert par l'archiconfrérie et la paroisse de Notre-Dame
des Victoires, à Paris,
le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix
de notre Seigneur Jésus-Christ
de l'année 1865.

Toutes les pièces, en argent doré au mercure, sont entièrement gravées en tailles d'épargnes et chargées d'émaux dans le goût du treizième siècle, enrichis de pierres précieuses.

M. l'abbé Dumax nous a donné des détails bien intéressants sur son entrevue avec Pie IX à cette occasion. Nos lecteurs seront bien aises d'en connaître quelques circonstances :

« Le Saint-Père se leva ponr examiner le présent. Il le contempla un moment dans son ensemble ; puis il prit tour à tour entre ses mains le calice, le ciboire et une des burettes, et les regarda avec attention. Mgr Pacca avait à l'avance fait connaître au Saint-Père que le principal mérite de ce présent était d'être une œuvre sans précédent, le premier résultat d'une invention récemment faite. C'était avec cette pensée que le Saint-Père examinait le travail. Tout en le regardant, il eut la bonté de me demander de nouvelles explications touchant l'application de l'émail sur l'argent ; je m'empressai de les donner. Le Pape remit alors tout en place et répéta en se rasseyant : « C'est beau, c'est trop beau. » Je m'exclamai que c'était loin d'être trop beau ; que Pie IX avait orné Notre-Dame des Victoires de trésors bien autrement précieux ; que la paroisse et l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires étaient trop heureuses de pouvoir faire un petit plaisir au Père bien-aimé de l'Eglise ca-

Digitized by Google

tholique; que c'était surtout pour elles un grand bonheur de pouvoir déposer aux pieds du Pontife-roi les prémices d'un art nouveau destiné à rendre sans doute d'importants services dans l'ornementation religieuse.

« Le Saint-Père accueillit ces paroles avec l'expression d'une satisfaction toute paternelle. « Et l'archiconfrérie, que devient-elle? me demanda-t-il après un moment de silence. Se répand-elle toujours? Est-elle toujours florissante? » Je répondis à Sa Sainteté sur chacune de ses questions.

« Le Saint-Père parut très-satisfait. Il le fut surtout quand je lui dis que la ferveur des associés nous paraissait de plus en plus grande; que l'esprit de prière était toujours vivant dans leurs cœurs, comme dans les beaux jours de M. des Genettes; qu'on priait beaucoup pour les pécheurs dans tous les sanctuaires de l'œuvre, notamment à Notre-Dame des Victoires; que nous ne pouvions oublier que c'est le but principal de l'association; mais que nous priions aussi beaucoup pour l'Eglise et pour son bien-aimé Pontife. Comme témoignage, j'ouvris le volume des *Annales* à la page 83, où se trouve une invitation de prières adressée aux associés. Le Saint-Père voulut bien lire le passage et lui donna plusieurs marques d'assentiment.

« En ce moment, Sa Sainteté parut se recueillir, et nous invita à répéter aux associés de persévérer dans l'esprit de prière. « La prière, dit le Pape, c'est la grande force de l'Eglise, dans ces temps surtout. »

« Se laissant alors aller au courant des idées qui remplissaient son âme, Pie IX poursuivit : « Nous sommes à une des époques les plus difficiles peut-être de l'histoire de l'Eglise; mais la prière est là. »

« Ici, le Saint-Père, oubliant quel était son modeste auditeur, daigna aborder ce vaste et palpitant sujet des épreuves actuelles de l'Eglise et de la conduite mystérieuse et infiniment sage de la Providence.

Digitized by Google

« Tout ce que je puis dire, c'est que Pie IX est le Pape des Papes, le Vicaire par excellence de Jésus-Christ. Avant tout, c'est l'homme de Dieu. Sans doute, on vénère en lui cette bienveillance et cette aimable paternité qu'il prodigue à tous ses enfants, aux plus petits d'entre eux comme aux plus illustres (ne viens-je pas de l'expérimenter par moi-même?), et par lesquelles il se plaît à montrer à tous qu'il les embrasse dans un même amour, qu'il est l'ami, le père de tous. Mais avec cette paternité et toute cette bienveillance, on ne peut se le dissimuler, Pie IX vit dans une sphère supérieure à la nôtre, je veux dire dans la sphère de la pure foi, que ne sauraient atteindre ni les agitations ni les préoccupations de la terre et des vues humaines. C'est le juste de saint Paul : *Justus ex fide vivit.* On sent qu'il goûte ce parfait repos en Dieu, qui est le fruit de la foi, et qu'on admire dans les saints; repos sublime, car il participe de la tranquillité même du ciel; repos indicible, qui semble rendre notre auguste Pontife calme comme Dieu, immuable comme lui, au milieu de tous les orages qui s'amoncellent sur sa tête vénérable, au milieu de toutes les tempêtes qui grondent autour du Vatican. Oui, on sent qu'au plus intime de cette âme Dieu habite comme dans son sanctuaire privilégié, que Dieu remplit et rassasie ce grand cœur; aussi n'y a-t-il plus de place dans son cœur ni pour les vains désirs, ni pour les craintes chimériques, ni pour ce qu'on appelle les prévisions et les déceptions de la politique, ni même pour un simple regret. Vivre dans l'abandon à Dieu et à sa sainte volonté, c'est toute la vie de Pie IX, c'est Pie IX tout entier. Quoi d'étonnant après cela qu'on entende sortir des lèvres du Souverain Pontife des paroles telles que celles-ci qu'il m'a été donné d'entendre, paroles où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de l'abandon parfait à Dieu, ou de l'humilité la plus profonde, et qui peuvent toutes servir de principe de conduite et de vie chrétienne : « Il est vrai, je suis le Vicaire de

Digitized by Google

Jésus-Christ ; avec lui je puis tout, mais de moi-même je ne puis rien. C'est parce que Pie IX a été choisi pour promulguer dans le monde l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, qu'il est entouré de tant de sympathies, de tant de marques de dévouement et d'amour ; mais par lui-même il n'est rien, il n'est que l'instrument de Dieu. Mon fils, il faut que nous soyons tous sous la main de Dieu comme des enfants, le Pape comme les autres. Il ne faut pas craindre. Il n'arrivera, après tout, que ce que Dieu voudra. Il saura bien empêcher tout ce qu'il veut empêcher. »

« Et comme le regard de Pie IX s'illumine quand il dit ces choses ! comme ses yeux se fixent au ciel ! »

Larmes de Pie IX.

Voici, d'après l'*Echo de Notre-Dame des Victoires*, l'extrait d'un discours prononcé dans cette église au mois de mai 1866 par l'abbé Baüer :

« Il y aura plusieurs années bientôt que moi aussi, humble pélerin de la foi, je me rendis au centre de l'unité pour voir Pierre, *videre Petrum*, ainsi que s'exprime saint Paul dans le récit de son voyage à Jérusalem, et pour me donner, en le voyant, la vision la plus parfaite que l'homme, que le chrétien, que le prêtre surtout, puissent avoir ici-bas de la vérité, afin de revenir retrempé dans cette vision, plus fort à la défendre, plus éloquent à la redire, plus ardent à l'aimer, plus disposé à mourir pour elle.

Déjà les merveilles de l'antiquité, les trésors de l'art, les splendeurs du passé, les prodiges du présent et les prophéties de l'avenir avaient passé dans une procession majestueuse sous mon regard étonné autant qu'ébloui. J'étais rassasié, et cependant j'avais faim ; j'avais bu, et cependant j'avais soif. Lui que j'étais venu voir, *videre Petrum*, mon

Digitized by Google

œil ne l'avait point encore aperçu, mon oreille ne l'avait point encore entendu, mon cœur ne s'était point encore senti battre près de ce cœur où tressaille, avec la vie surnaturelle de deux cents millions d'hommes, la vie de Jésus-Christ lui-même à sa plus haute pulsation ici-bas.

Un jour, sous les voûtes d'un temple dont on a dit trop peu encore en l'appelant la basilique du genre humain, je me trouvais, vague perdue au milieu d'un océan qui se contenait lui-même dans l'attente, côte à côte avec les délégués de toutes les nations, avec les ambassadeurs de toutes les puissances, avec toutes les églises, au sein d'une assistance enfin que je puis appeler, sans fatuité et sans hyperbole, l'élite du genre humain. Cette assemblée illustre, venue des quatre vents du ciel, semblait attendre quelque chose, et semblait chercher, au milieu des merveilles sans nombre qui vous entourent sous ces arceaux incomparables, une merveille qui ne se voyait pas encore.

Soudain les portes de géant s'ouvrent à larges battants ; un chant qui ne ressemble qu'à lui-même entonne la grande affirmation de l'unité : *Tu es Petrus :* Tu es Pierre ; et porté, bien plus encore que par des bras de chair, par le souffle ému de cent mille poitrines, s'avance, à travers l'humanité prosternée dans la personne de ses plus illustres représentants, le monarque universel des consciences, le roi des âmes, le Pontife romain.

J'avais vu passer Dieu dans sa gloire d'ici-bas : rien de plus grand ; mais quelque chose de plus doux m'était réservé.

Je sens trop combien vos cœurs battent en ce moment à l'unisson du mien pour ne pas me laisser aller au charme de l'épancher devant vous.

Quelques jours après, j'étais au Vatican, aux pieds de ce vieillard devant lequel les rois du monde fléchissent le genou pour se relever plus grands qu'ils ne se sont agenouillés.

Digitized by Google

Après avoir baisé ses pieds avec cet indicible amour qui sait que Dieu est mort pour lui, et qui sait aussi qu'en baisant les pieds de cet homme le chrétien est aussi près de Dieu qu'il peut être donné à la créature d'en approcher ici-bas, je levai les yeux. Comment vous dire ce que je vis ? La triple couronne ne ceignait plus son front ; nulle pompe de ce monde n'entourait sa personne. Mais, sur un visage comme je défie la nature d'en former jamais un plus accompli pour sculpter dans le même trait la plus angélique douceur et la plus souveraine majesté, je vis sur une tête blanche le poids sacré de dix-huit siècles de gloire. J'avais eu, quelques jours avant, comme une vision de la splendeur de Dieu ; j'avais aujourd'hui sous les yeux comme un sourire de sa bonté. Je m'enhardis, je me levai ; je devais remplir une mission qui a cessé d'être un secret et qui ne fut jamais que celui de l'humilité, un secret que vous entendrez d'autant plus volontiers qu'il a eu le singulier pouvoir d'attendrir jusqu'au fond de l'âme celui même dont l'aspect attendrit le monde, et de faire briller une larme dans l'œil de celui qui ne cesse de sécher celles du genre humain.

« Très-Saint Père, lui dis-je, il y a quelques semaines, je vis venir à moi une humble fille du peuple, une paysanne. « Vous allez à Rome, me dit-elle ; tenez, voici l'épargne de « toute ma vie ; prenez-la, mettez-la aux pieds du Pape, « priez-le de me bénir et de m'obtenir la grâce de bien « mourir. »

« Voyant une somme relativement considérable, je me crus obligé, par la prudence du ministère sacré, de lui adresser quelques questions avant d'accepter son offrande : « Quel « âge avez-vous ? — Plus de cinquante ans. — Combien « vous a-t-il fallu de temps pour gagner cette somme ? — « Près de quarante ans, car à douze ans déjà je gagnais « mon pain. — Qu'aviez-vous l'intention de faire de cette « somme avant de connaître les besoins du Saint-Père ? — Je

Digitized by Google

« l'avais destinée à en vivre dans ma vieillesse. — Et main-
« tenant de quoi vivrez-vous ? — De mon travail. — Et si
« vous tombez malade ? — Eh bien ! j'irai à l'hôpital. »

« Ces paroles dites, cette femme disparut, laissant entre mes mains le labeur de toute sa vie, et laissant dans mon âme une des secousses les plus profondes qui l'aient jamais émue. »

Déposant cet or sans prix aux pieds du Souverain Pontife, je levai de nouveau les yeux sur lui. Et sur ce visage où l'humanité vient lire une part considérable de ses destinées, sur ce visage dont nul péril ne sait bannir la paix, je vis briller,.. deux larmes. Le ciel aussi les a vues, il les a recueillies, il les a pesées ; et sache-le bien, humble fille des champs, fille de l'Eglise et fille de la France, ces larmes-là, Dieu s'en souviendra à l'heure de recevoir ton âme au sein de son éternité.

Ah ! ces larmes-là, avec quelle secousse ineffaçable de tout mon être elles firent couler les miennes ! Comme jusqu'à cette heure, loin d'avoir perdu leur force, elles ouvrent en ce moment la source des vôtres, et vous apprennent ainsi, bien mieux que toute démonstration théologique, que le fruit suprême de cette personnification de l'unité catholique, c'est d'avoir créé à jamais, comme je l'ai dit tout à l'heure, la foi dans le respect et le respect dans l'amour ! »

Le denier de la veuve.

Voici un touchant extrait du rapport sur le Denier de saint Pierre fait au congrès de Malines par M. Verspayen :

« L'association du Denier de saint Pierre ayant des foyers de propagande jusque dans le plus humble village, il n'est pas de demeure chrétienne, dans nos paroisses rurales surtout, qui n'ait reçu la visite des collecteurs du Denier de saint Pierre.

Digitized by Google

« Une pauvre femme qui reçoit de la charité le pain que son rouet ne lui suffit pas à gagner, se présente, un soir du mois de février 1861, à la porte du presbytère de D... Elle était accompagnée de ses trois enfants. Le curé la reçoit avec bonté et s'apprête à lui donner un secours. Elle remercie avec une douce fierté : « Monsieur le curé, je ne de-« mande pas l'aumône ; je viens vous apporter mon Denier « de saint Pierre et celui de mes enfants. » En même temps elle dépose un rouleau soigneusement empaqueté et en retire un franc en menue monnaie de cuivre. « Voilà, dit-elle, ce « que j'ai économisé, sou par sou, sur ce que je reçois des « braves gens ; veuillez le donner au Pape et m'inscrire « dans l'association. » Le digne pasteur refuse un don aussi considérable. « Je vous inscrirai avec vos trois enfants, ma « bonne mère ; mais je n'accepte qu'un centime : c'est plus « qu'assez pour témoigner au Pape combien vous l'aimez. « — Mais, monsieur le curé, si vous saviez le bonheur que « j'ai eu à réunir cette petite somme ! J'y travaille depuis « deux mois. Non, je ne touche plus à cet argent, ce serait « un vol ; ce franc n'est plus à moi, il appartient au Saint-« Père. » La pauvre femme était éloquente dans ses instances ; elle se mit à pleurer. Le bon prêtre n'y tint plus ; il joignit ses larmes aux siennes et accepta son offrande.

Un donateur inconnu.

Pie IX vient de recevoir une grande croix ornée de pierres précieuses et qui s'ouvre de manière à former reliquaire.

Le donateur a voulu rester inconnu ; seulement le prélat français qui a été autorisé à présenter ce riche cadeau a pu rapporter son origine.

« C'est, a-t-il dit au Saint-Père, le don d'un catholique pieux qui vient de perdre sa jeune épouse. Le contrat de

Digitized by Google

mariage l'obligeant de restituer à la famille de sa femme l'argent qu'elle lui avait apporté, il lui restait quelques bijoux ayant appartenu personnellement à cette chère défunte ; il les a réunis et en a consacré le prix à cette croix, qu'il prie Sa Sainteté de vouloir agréer comme un témoignage de son dévouement, un souvenir de son sacrifice. » Voilà de l'héroïsme.

Traits touchants.

On écrivait de Rome le 21 septembre 1865 :

« A Rome, les prix ne consistent pas en livres, mais en médailles d'argent, de vermeil ou d'or, qui portent d'un côté l'effigie du Pape régnant, et de l'autre représentent quelque monument public construit ou réparé dans le courant de l'année.

« Presque tous les élèves remettent leurs médailles à leur supérieur, en le priant de les dépossr aux pieds du Saint-Père à titre d'offrandes au Denier de saint Pierre. »

— Une dame russe, admise à l'audience du Saint-Père, lui a offert une paire de pantoufles renfermant une somme de 30,000 écus en billets de banque (160,000 fr.). Nous devons ajouter, à l'honneur de la générosité chrétienne, que de semblables dons, où l'opulence se voile délicatement sous une apparence d'humilité, parviennent fréquemment au Vicaire de Jésus-Christ.

— Une Milanaise offre à Pie IX un nécessaire de travail pour femme, dont toutes les pièces sont en nacre ; elle implore en même temps la bénédiction du Saint-Père, s'unissant en esprit aux bons Romains qui fêteront Pie IX.

L'offrande pour le Pape.

On lit dans une *chronique parisienne* :

« Autour du premier de l'an, l'idée d'offrir des étrennes

Digitized by Google

au Saint-Père se propages, sans pourtant se généraliser. On s'y prit trop tard, mais il n'y a point à le regretter : c'est un bon germe pour l'an prochain.

« Donc, dans une des moindres paroisses de la Meuse, le curé, qui avait lu dans son journal le projet en question, résolut de tenter une épreuve le jour même. Un enterrement se faisait le matin. M. le curé exprima, en quelques paroles bien senties, son intention de consacrer le chiffre de l'offrande aux étrennes du Saint-Père. On sait que le produit de l'offrande est toujours très-minime : quelques pièces blanches à peine, offertes par les parents du défunt; de mémoire d'homme, cela n'avait pas produit plus de 5 à 6 francs dans cette paroisse, même quand l'assistance était très-nombreuse.

« A l'enterrement dont je parle, il y avait beaucoup de monde. On goûta la touchante intention du bon prêtre. Chacun se fit un devoir et un plaisir de se présenter à l'offrande. Le plateau d'argent se couvrit, se combla. Quand M. le curé, tout joyeux d'une joie filiale, fit l'addition, il compta 125 francs !

« Pesez la somme, le but et les circonstances.

« Sans le moindre doute, il se trouvait là un grand nombre d'indifférents. Le prince des ténèbres ou ses suppôts ne sont-ils pas bien hardis de comprendre de tels indifférents dans leur effectif ? On leur dit un mot : le Saint-Père. Ils accourent tous, le cœur ému, la main ouverte, afin de témoigner publiquement que, malgré de fâcheuses apparences, ils s'honorent d'appartenir toujours à la famille catholique. »

Les boucles offertes au Pape.

Le savant archéologue qui est chargé des fouilles d'Ostie alla trouver le Pape pour lui demander des fonds. « Je n'en ai pas pour le superflu, a répondu le Saint-Père ; songez donc

Digitized by Google

que je vis d'aumônes. — Hélas ! Très-Saint-Père, que je suis fâché d'augmenter vos chagrins en vous tourmentant de mes réclamations ! — Ah ! oui, dit le Pape, j'ai bien des peines, mais si vous connaissiez toutes mes consolations ! Vous voyez cet immense panier, devinez ce que c'est... C'est l'offrande d'une partie considérable du clergé piémontais. Ils sont pauvres, ils n'ont rien à donner ; eh bien ! ils ont fait vœu de ne ne plus porter de boucles d'argent à leurs souliers, et ils me les ont envoyées. » Et le Pape ouvrit le panier, et l'on vit des milliers de ces boucles, dont plusieurs paires dataient de deux cents ans et avaient été conservées dans les familles.

Le savant avouait qu'il avait pleuré, et les larmes roulaient de nouveau dans ses yeux en nous parlant. Il ajoutait : « Si vous saviez quel saint est ce Pape ; quelle nature angélique ! Il ne reçoit que pour donner. Dernièrement j'ai trouvé à Ostie une charmante petite statue d'argent ; je la lui porte. Au bout de quelques jours, je lui trouve l'air un peu embarrassé. — Hélas ! dit-il, j'ai donné la statue au prince de Prusse, je n'ai pu m'en empêcher. — Saint-Père, vous avez eu tort : c'était trop beau pour être donné. Je vous apporte une autre trouvaille, un collier d'or trouvé au même endroit. — Eh bien ! dit le Pape, portez-le tout de suite au musée, car demain je dois voir telle princesse, et je suis bien sûr que je le lui donnerais. »

Un doublon d'or offert par un fou au Pape.

Dans le mois d'octobre 1864, le Saint-Père est allé visiter l'hôpital des fous. On raconte, au sujet de cette visite, deux incidents qui méritent d'être connus. Comme Pie IX traversait les jardins de l'établissement, un aliéné à l'air fort doux et malheureux lui a fait signe d'approcher, et Pie IX, se déta-

Digitized by Google

chant du groupe des prélats et des gardes qui l'accompagnaient, est allé au malheureux.

— Je veux vous parler, Très-Saint-Père, a dit celui-ci, et vous donner quelque chose ; mais il ne faut pas que ces gens-là nous voient. Allons derrière ce massif d'arbres.

Le Pape, sans s'arrêter aux craintes que manifestait sa cour, a suivi, et, arrêté au lieu indiqué, le fou s'est courbé vers la terre, qu'il a grattée avec ses ongles en disant :

— Savez-vous, Saint-Père, que voilà un an que vous n'êtes venu ? Je vous attends cependant depuis longtemps.

Et il fouillait.

— J'ai mis là sous la terre ce que je vous destine.

Et il fouillait toujours.

— Il est bien entendu que mon administrateur n'en sait rien ; car imaginez-vous qu'ils m'ont donné un administrateur et me font passer pour fou. Et si vous saviez, Saint-Père, quel coquin, quel abominable homme c'est que mon administrateur ! Il mange tout mon bien...

Et il fouillait encore.

— Mais, mon ami, si vous devez creuser longtemps ainsi, il vaut mieux que nous remettions la chose à une autre fois, fit le Pape d'un ton de voix très-tendre.

— Non, non. Tenez, voilà ; c'est mon offrande au Denier de saint Pierre.

Et ce disant, le fou mit dans la main de Pie IX *una doppia d'oro*, un doublon d'or.

Le Saint-Père, en racontant cette scène à ses camériers, leur disait qu'il s'était senti très-ému. Il avait d'abord refusé le doublon ; mais, le fou insistant, il avait bien fallu le satisfaire.

Que d'hommes dans le monde, jouissant de leur raison, sont par le cœur et par la foi au-dessous de ce fou !

En continuant sa visite, le Pape a été accosté par un insensé qui lui a dit :

Digitized by Google

— Vous prenez du tabac, n'est-ce pas, Saint-Père?

— Oui, mon ami.

— Eh bien ! donnez-moi une prise.

— Volontiers.

Et Pie IX lui a présenté sa tabatière ouverte. Le fou y a gravement plongé l'index et le pouce, et s'est écrié :

— Tiens ! tiens ! la belle tabatière d'or ! Ah ! si vous me la donniez, vous me rendriez heureux.

— Si votre bonheur ne tient qu'à cela, prenez cette tabatière. Je vous la donne. Mais il y a un autre bonheur au-dessus de celui-là : voir Dieu dans sa gloire et vivre en lui. Recommandez-vous à ce Dieu bon et miséricordieux, mon ami ; appelez-le, et il vous entendra, et il vous consolera.

Le fou a répondu qu'il n'y manquerait pas ; il s'est agenouillé, a baisé la robe blanche du Pape, et s'est éloigné en contemplant sa tabatière. A fond, cette tabatière le flattait fort.

Etrennes bien agréables au Pape.

L'affection et le dévouement des vrais catholiques pour le Saint-Père se sont manifestés de mille manières les plus touchantes. Sans parler du Denier de saint Pierre, de cette multitude d'écrits publiés pour sa défense, on lui a envoyé des étrennes, on a organisé des loteries en sa faveur, etc. ; mais il était réservé à des jeunes filles d'offrir au Souverain Pontife tout ce qui pouvait lui être le plus consolant et le plus utile. C'est ainsi que les pieuses pensionnaires du couvent de l'Assomption, à Lyon, ont consacré leurs étrennes à faire dire des messes pour le Saint-Père et le triomphe de la sainte Eglise. Déjà plus de deux cents messes ont été offertes à son intention. Chaque jour une d'entre elles a le bonheur de communier, au nom de toutes ses compagnes, pour demander à Dieu tous les secours nécessaires au successeur de

Digitized by Google

Pierre, afin de bien diriger le vaisseau de l'Eglise au milieu des écueils et des tempêtes.

Ah ! si, dans toutes les communautés, dans tous les pensionnats, on imitait un exemple si touchant, la cause de la justice ne tarderait pas à triompher. Saint Epiphane appelle la messe le salut continuel de l'Eglise.

Voici la lettre adressée, au nom du Saint-Père, à Mme la supérieure de l'Assomption, à Lyon :

« Très-révérende mère,

« Dans les circonstances difficiles où se trouve non seulement l'Eglise, mais encore la société, on ne peut plus compter que sur le secours d'en haut. Aussi, bien que les témoignages de dévouement et d'amour filial que vous donnez dans votre lettre au Très-Saint-Père Pie IX lui aient été très-agréables, ce qui l'a le plus touché, c'est l'offrande des prières nombreuses, des communions fréquentes et des oblations quotidiennes de la divine Victime que vous lui avez présentée en union de ses propres prières et de ses intentions particulières.

« C'est pourquoi Sa Sainteté accorde avec joie son entière et haute approbation à ces pieuses pratiques, et me charge de vous en rendre grâces, en vous encourageant à persévérer avec zèle dans votre si louable dessein, assurée que vous devez être d'obtenir par là le triomphe de l'Eglise, si ardemment désiré de vous, et de ne pouvoir rien faire pour l'auguste Vicaire de Jésus-Christ qui lui soit plus agréable.

« Et comme gage de sa paternelle affection, notre vénéré Pontife vous accorde sa bénédiction apostolique, et vous la donne de toute l'effusion de son cœur.

« MERCURELLI,
« *Secrétaire pour les lettres latines.*

« Rome, le 14 février 1865. »

Digitized by Google

Générosité de Pierre le mendiant.

— Vous m'excuserez, Pierre, disait le comte X... à un pauvre boiteux après lui avoir fait la charité, cette fois, moi aussi, je vous demanderai, si vous voulez me le permettre, une petite aumône.

— Comment ? M. le comte veut rire.

— Mais non, je ne ris point. Je viens vous demander l'aumône pour le Saint-Père. Il se trouve actuellement dans une grande détresse, et ses ennemis essayent de le réduire à l'extrémité. J'accepte donc, Pierre, même un centime, quand il m'est offert par un pauvre ; ce centime, comme l'obole de la veuve, sera plus cher au Seigneur que le don des riches.

— Monsieur le comte, dit le mendiant les larmes aux yeux, oh! pour le Saint-Père je donnerais même ma vie ; mais je n'ai rien pour le moment. Ce soir j'aurai l'honneur de me rendre chez vous.

En effet, l'*Angelus* à peine avait sonné, et déjà le bon Pierre était à la porte du comte. Un domestique l'introduit dans le cabinet de son maître ; Pierre lui présente 12 fr. 20 c.

— Voilà, monsieur le comte, toute ma fortune. J'avais fait mes économies pour le cas où je serais malade. Je ne garde pas un centime pour demain ; Dieu y pourvoira.

— Brave homme, je ne puis accepter. Le Saint-Père, qui aime tant les pauvres, refuserait lui-même une pareille offrande.

— Non, non, de grâce, gardez-la, faites-moi ce plaisir. Le bon Dieu, j'en suis sûr, viendra au secours de celui qui donne tout ce qu'il a au monde pour secourir son Père.

Le comte attendri lui prend affectueusement la main :

Digitized by Google

— Eh bien! mon bon Pierre, j'accepte votre offrande ; mais demain matin, à neuf heures, je vous attends chez moi pour déjeûner ensemble.

Les quinze bûcherons et le Denier de saint Pierre.

Notre Seigneur aimait les petits; depuis lors les petites choses sont devenues grandes. Plus de dix-huit siècles ont passé sur le denier de la veuve; il dure. Combien ce denier n'a-t-il pas vu de grandes choses humaines descendre dans l'oubli !

Il s'agit d'une petite paroisse de six cents âmes, nommée Ardiége, et d'un petit denier de trois francs.

A certaines époques de l'année, on pratique dans cette paroisse un coupe affouagère. Les bûcherons se divisent par sections de quinze à vingt. Si l'un d'eux manque à l'appel de la besogne commune, il indemnise la section qui l'a suppléé. On ne peut point faire le partage de cela : c'est trop peu de chose, à peine ce qu'il faut pour qu'une section trinque une minute le dimanche.

Dernièrement une section de bûcherons avait un boni de trois francs. S'amuser pour trois francs à quinze! Ce ne doit être souvent qu'un prétexte, qu'un premier pas dans un mauvais chemin. Un brave bûcheron eut une idée.

— Trois francs, dit-il, c'est si peu entre quinze ! Nous devrions les offrir au Denier de saint Pierre.

— Allons donc! trois francs; on les refuserait peut-être.

— Pourquoi cela? On l'appelle le Denier de saint Pierre à cause du denier de la veuve.

— C'est ma foi vrai. Même à la quête, nous ne donnons chacun qu'un sou pour le Pape, et on nous dit : Merci.

De proche en proche, les quinze se laissèrent gagner. L'ar-

Digitized by Google

gument du denier de la veuve finit par avoir une telle réussite, que l'on trouva la petite somme fort digne d'être coupée en deux : moitié pour le Saint-Père, moitié pour une messe à laquelle tous les quinze assisteraient.

M. le curé d'Ardiége fut consulté. Le surcroît de la messe était un bon témoignage qui le charma. Il voulut dire la messe spécialement et gratuitement, afin de laisser intact le denier du bûcheron. Il l'annonça en chaire avec des paroles émues. Les bûcherons l'entendirent pieusement, et bien d'autres aussi. Le Denier de saint Pierre y eut bénéfice de ce côté d'abord., puis une personne jusque là un peu rebelle se sentit touchée par l'exemple des bûcherons, et elle ajouta de bien bonne grâce une pièce d'or au denier de trois francs.

Ce fait n'a par lui-même aucun éclat, mais qu'on regarde auprès de lui ou derrière lui : il y a un groupe de quinze pauvres ouvriers qui, avec une simplicité toute naïve, ont fait la démonstration d'un sentiment très beau, très-bon.

La tabatière du curé.

On se rappelle qu'une personne d'Orléans avait résolu de renoncer à l'habitude de priser, et avait fait don de sa tabatière au comité du Denier de saint Pierre. Elle ne se contenta pas de cela, elle mit encore dans la tabatière une somme égale à celle que lui coûtait chaque année l'achat de son tabac. Après avoir cité ce trait de délicate charité, l'*Union de l'Ouest* annonçait qu'il venait de trouver un imitateur dans le département de Maine-et-Loire. « Nous ne pouvons résister, dit cette feuille, au plaisir de citer la lettre que le curé de la commune de X... vient d'écrire à une personne d'Angers en lui envoyant sa tabatière. Il s'en sépare avec un regret que les priseurs seuls peuvent bien

Digitized by Google

comprendre ; mais il n'est pas possible de mettre dans le sacrifice plus de simplicité et d'abandon. Voici cette lettre :

« Mon cher monsieur, voyez ce que c'est que le bon « exemple! Vous souvenez-vous de la tabatière de ce brave « homme d'Orléans? C'est pourtant lui qui m'a inspiré la « bonne idée de réparer une grande faute, une vraie folie « de vicaire. Que voulez-vous? *Omnis homo mendax*. Mais « j'espère que j'obtiendrai mon pardon, parce que mon re- « pentir est sincère et que la pénitence va suivre immédia- « tement. Je commencerai donc par vous avouer avec « honte et confusion que cette malheureuse tabatière m'a « coûté 80 francs. Maintenant, pour réparer ma faute, je vous « l'envoie pour en faire ce que vous voudrez pour venir en « aide à notre pauvre Père. Je joins 20 francs pour le tabac ; « le reste de la somme provient des aumônes de mes pa- « roissiens. Puissions-nous, par quelques bonnes œuvres, « obtenir pardon et miséricorde! »

— L'amour pour le Saint-Père se manifeste dans toutes les classes de la société, surtout parmi les petits et les humbles ; voici ce que nous lisons dans un journal de Rome :

« Une pauvre femme avait pour toute ressource une poule. Chaque jour cette poule lui donnait un œuf, et chaque semaine M. le curé recevait, pour le Denier de saint Pierre, l'argent provenant de la vente des œufs. Cependant la poule allait de temps en temps faire de petites excursions dans un champ voisin de la chaumière et qui appartenait à un mauvais riche. Cet homme, irrité des dégâts que lui causaient ces excursions, tua la poule de la pauvre femme. Grande désolation. Comment contribuer au Denier de saint Pierre? La fervente chrétienne ne se décourage pas; elle prend un autre moyen. Chaque jour elle se rend au bois et y fait un fagot; elle vend ses fagots et en porte le prix au curé. Mais le bon Dieu voulut éprouver sa constance et sa

Digitized by Google

générosité : elle tomba malade et se vit clouée sur son misérable grabat. Où trouvera-t-elle le moyen de continuer son œuvre de charité? Une femme, sa voisine, lui porte chaque jour un verre de vin. Que fait notre héroïque malade? Elle verse le vin dans une bouteille; lorsque la bouteille est pleine, elle la fait vendre, et le produit est encore pour le Denier de saint Pierre.

« Le cœur d'une telle pauvre femme pèse dans le plateau de la justice et le fait pencher, plus que le poids d'une armée, du côté de la réparation. Si le trait sublime de ce dévouement si humble appartenait à l'histoire des premiers siècles, il se trouverait jusque dans les récits destinés à exercer la mémoire des enfants. »

L'anneau nuptial.

La lettre suivante a été adressée au Saint-Père par une pauvre femme de Milan :

« Si j'avais davantage, je donnerais davantage; mais je suis une pauvre femme milanaise sans anneaux ni objets précieux. Dès lors j'offre à Pie IX une petite sculpture d'albâtre; je prétends par là protester contre ses ennemis, et j'implore sa bénédiction. Voici mon anneau nuptial, bien cher souvenir de mon époux; je l'offre comme un symbole et une protestation d'amour et de fidélité inaltérable à la sainte Eglise catholique et romaine. Agréez, Saint-Père, mon filial dévouement, daignez me bénir ainsi que les miens, et accordez-moi la consolation d'une prière qui délie, si elle en a encore besoin, des derniers liens qui peuvent la retenir loin de Dieu, l'âme de mon bien cher époux. »

Conversion touchante.

Voici un fait des plus consolants :

« Il y avait à Naples une noble et bonne demoiselle qui,

Digitized by Google

depuis cinq ans, avait perdu sa mère. Cette vertueuse mère avait élevé sa fille dans la crainte de Dieu, dans une dévotion tendre envers l'auguste Marie, dans un amour filial à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ.

« Pour lors il ne restait plus à cette fille que son père, qui, plein d'amour pour son enfant, trouvait en elle tout son bonheur et toutes ses délices. Mais, gâté par des amis pervers, hélas! ce pauvre père menait une vie incrédule et mondaine. Il avait déjà trempé dans une conspiration contre son souverain, et son plus grand désir était de voir renversé et anéanti le trône du Pontife romain, et avec lui la religion catholique. Sa foi était désormais perdue dans le débordement des vices, et son âme semblait abandonnée.

« Triste et affligée, la pauvre fille ne pouvait s'adresser qu'à Dieu, au Dieu de sa pauvre mère. Elle s'enfermait seule en sa petite chambre, et se jetant aux pieds de Marie, elle répandait des larmes brûlantes pour la conversion et le salut de son père; puis, quand, pleine de ferveur, elle possédait en son cœur le Dieu de l'Eucharistie, elle se consumait en soupirs et en prières pour obtenir cette grâce tant désirée.

« Un jour entre autres qu'elle avait prié de tout son cœur, une pensée lui vint à l'esprit, pensée qu'elle caressa avec amour, se disant qu'elle avait trouvé le moyen de sauver la personne qui lui était la plus chère au monde. Peut-être est-ce l'ange de sa mère qui la lui avait envoyée du ciel.

Elle revient, et lorsque son père l'appelle, lui voyant les yeux rouges de pleurs :

— Qu'as-tu, ma fille? lui dit-il; pourquoi te vois-je aujourd'hui si triste et si affligée?

— Ah! mon père, s'écria-t-elle dans un élan d'amour et en se jetant à son cou, mon père, je vous demande une grâce, ne me la refusez pas.

— Non, ma fille, je te le jure, car je ne saurais te voir si triste.

Digitized by Google

— Mon père, puisque vous l'avez juré et que vous êtes homme d'honneur, vous ne retirerez point votre parole. A partir d'aujourd'hui, je veux que vous me donniez chaque mois une doppia (pièce d'or de la valeur de 17 francs environ) pour être offerte en votre nom au Souverain Pontife Pie IX.

A une demande si peu attendue, le père furieux s'écrie :

— C'est à moi que l'on fait une semblable demande !

Et, se levant, il va seul dans une autre chambre.

La pauvre enfant, tout interdite en entendant une pareille réponse, sent sa douleur l'oppresser, et elle tombe évanouie.

Son père, quelques instants après, revient auprès d'elle. Qui peut exprimer sa douleur et sa honte en voyant à quel état il a lui-même réduit sa fille?

Il sonne tous les domestiques; on relève la jeune demoiselle ; son père lui prodigue tous les soins imaginables. Revenue à elle-même :

— Ah! mon père, dit-elle, pardonnez-moi!

Le père est muet d'émotion, et tirant, comme malgré lui, de sa bourse, non pas une seule, mais deux pistoles, il dit à sa fille :

— Mon enfant, que t'ai-je fait? Prends ces deux pièces et en dispose comme bon te semblera.

— Non, mon père, je ne puis les accepter de cette façon : donnez-les-moi pour les offrir au Saint-Père. C'est l'unique consolation et le seul plaisir que vous puissiez apporter au cœur d'une fille qui vous aime plus qu'elle-même, et qui n'a d'autre désir que de vous voir heureux.

— Eh bien! répond le père tout ému, je ne puis rien te refuser. Au lieu de deux pistoles, en voici quatre (68 francs) ; envoie-les au Saint-Père au nom d'un fils égaré.

O puissance de la miséricorde divine! cette œuvre sublime de charité a changé le cœur du pécheur; elle lui a obtenu le repentir, le pardon de ses fautes.

Digitized by Google

Deux mois après, le père et la fille quittaient Naples pour se dérober aux poursuites des méchants, qui voyaient avec rage s'échapper une si belle proie. Ils débarquaient à Civita-Vecchia et prenaient le chemin de Rome.

Cette excellente jeune fille eut la consolation de voir son père aux pieds du Roi-Pontife pour implorer l'oubli de ses égarements.

Aujourd'hui ils vivent heureux et tranquilles dans le catholique pays de France.

Les Irlandais.

Pie IV se plaisait, en présence des auditeurs de Rote, à témoigner tout ce qu'il ressentait en son âme de consolation. « Je ne saurais raconter, disait-il, tous les traits admirables d'amour et de dévouement des fidèles de diverses parties du monde catholique ; mais je veux vous en citer un qui m'a profondément ému. De pauvres Irlandais, de ces chers enfants qu'on nous représente souffrant toutes les horreurs de la misère, se sont cotisés et m'ont envoyé une guinée (26 fr. 47 c.) ; d'autres disent une livre sterling (25 fr.). Ah! je les bénis, ces chers fils, avec tout l'amour de mon cœur, » s'est-il écrit.

Les cousins du Pape.

L'amour des catholiques pour le Saint-Siége est aussi fécond dans ses moyens qu'inépuisable dans ses largesses. Voici un de ces traits qui doivent être recueillis pour la gloire de l'Eglise et l'édification des fidèles :

Le domestique de l'archevêque d'Alby est tertiaire de l'ordre de Saint-François d'Assise et brûle du désir de se consacrer à la vie religieuse aussitôt que des devoirs de piété filiale

Digitized by Google

ne le retiendront plus dans le siècle. Ses ressources ne lui permettent pas de subvenir aussi largement qu'il le désire aux besoins du Pape, mais il l'aime. Une personne de sa connaissance partait d'Alby pour Rome. « Vous verrez le Saint-Père, lui dit le pieux domestique ; déposez à ses pieds ces 200 fr. que j'ai gagnés pour lui sou à sou en vendant des canaris que j'élevais à cette intention. »

Le dévouement au Pape ne diminue pas.

Malgré les calomnies des francs-maçons et les sacrifices nombreux déjà faits au Saint-Père, on peut dire que le dévouement à son auguste personne ne diminue pas. Les journaux en citent continuellement de nouvelles preuves. Voici quelques traits des plus récents :

On écrit d'une commune de l'arrondissement d'Eccloo au *Bien public* de Gand :

« En présence des attaques que subit le Saint-Siége, nous voyons aussi de généreux sacrifices faits pour sa défense. Des familles distinguées le soutiennent de leur or et de leur sang, et les pauvres ne restent point en arrière. Voici un exemple de dévouement bien propre à toucher les cœurs :

« Un pauvre ouvrier de notre commune, âgé de soixante ans, vivait du salaire de ses quatre fils. Il se présente chez le respectable curé de la paroisse, accompagné de trois de ses enfants. « Voici, monsieur le curé, dit-il en entrant, trois hommes pour notre Saint-Père. — C'est parfait ; mais vous êtes bien décidé à laisser partir ces jeunes gens qui sont votre soutien ? — C'est vrai, monsieur, mais je vivrai bien, moi ; et si personne ne se faisait zouave, les scélérats pourraient bien assassiner le Pape, et il est pourtant notre Père, n'est-ce pas ? »

« Le bon ouvrier se met ensuite à faire naïvement l'éloge

Digitized by Google

de ses fils; il fait remarquer leur force, leur courage, et n'oublie pas de dire que deux d'entre eux ont déjà été de bons soldats. La conversation continue, quand tout à coup le bon vieux ouvrier dit avec émotion : « Ah! monsieur le curé, c'est aujourd'hui le jour le plus joyeux et le plus triste de ma vie. — Et pourquoi donc cela? lui demande le vénérable pasteur. — Monsieur le curé, c'est mon plus heureux jour, parce que je puis donner au Pape ces trois fils que voilà. Mais j'ai un quatrième enfant qui voudrait bien aussi partir; malheureusement, il serait à charge au Saint-Père; il est souvent malade. Et moi-même, qui ai encore été soldat, ah! je serais fier de partir pour aller servir Pie IX; j'ai le cœur jeune encore, mais j'ai soixante ans : les bras refuseraient le service. Comprenez-vous maintenant, monsieur le curé? »

« Ces trois jeunes gens défendront vaillamment à Rome la cause de l'Eglise, mais leur vieux père l'aura servie avec non moins de mérite. Les nobles sentiments de ce vieillard sont des prières qui obtiennent la puissante assistance du Seigneur. »

— Deux sœurs tiennent à Gand un modeste magasin de rubannerie et de mercerie. Depuis l'origine de l'œuvre du Denier de saint Pierre, elles contribuaient largement, en proportion de leur petit avoir, à la collecte annuelle.

En 1865, leur aumône a été réellement splendide : deux cents francs. Ah! c'est que le dévouement à Pie IX est ingénieux. Il y a quelques mois, un ruban de je ne sais quelle couleur se trouva être l'objet des capricieuses prédilections de la mode. Nos deux sœurs s'en fournirent abondamment et imaginèrent de le vendre au profit du Denier de saint Pierre.

Deux cents francs, c'était le bénéfice réalisé sur la vente, furent remis aux collecteurs avec une joie qui n'avait rien d'égal que la modestie des pieuses donatrices.

— Sous ce titre : *Un nouveau zouave pontifical, lettre*

Digitized by Google

d'une mère, la *Semaine religieuse* de Nantes publie la lettre suivante :

« Monsieur l'abbé, mon fils nous est arrivé mercredi soir et nous a remis votre lettre ; il est bien décidé à partir pour Rome et à répondre à l'appel de l'immortel Pie IX.

« Malgré la peine si naturelle que nous avons de le voir s'éloigner, et peut-être pour toujours, nous sommes heureux de consacrer notre seul fils à la défense de l'Eglise et de son Chef vénéré. Ce sera le jour de Noël que nous abandonnerons notre cher enfant entre les bras du saint enfant Jésus pour défendre son représentant sur la terre. »

— On écrit de Metz que les dernières quêtes faites dans ce diocèse pour le Denier de saint Pierre ont été abondantes. On cite une seule église dont la quête a produit, le jour de Noël, 2,768 francs. La petite paroisse de Borny, près Metz, a versé 250 francs. « Mais, dit l'*Union*, ce sont les cantons allemands qni méritent toute notre admiration ; ces pauvres paysans, qui ne peuvent que rarement se donner le luxe d'un plat de viande, ont toujours une obole pour Pie IX. »

— On écrit de Perpignan que la quête faite pour le Denier de saint Pierre, le jour de la fête de Noël, dans la cathédrale de cette ville, a produit plus de 2,000 francs. Depuis l'institution de cette quête, le chiffre des offrandes recueillies n'a cessé de s'accroître chaque année. Il convient aussi de remarquer que la cathédrale de Perpignan ne forme que l'une des quatre paroisses de la ville.

Le meilleur des pères.

On peut dire à bon droit de Pie IX ce que Tertullien disait du divin Sauveur dont il est le Vicaire et le représentant sur la terre : *Nemo tam pater*. Personne, parmi les grands de la terre, ne se montre père comme lui. Aussi les plus humbles

Digitized by Google

chrétiens, les petits enfants, correspondent avec lui sans crainte, avec la confiance et l'abandon les plus touchants.

Dernièrement quelques jeunes filles de la maison des aveugles à Paris ont envoyé à Pie IX une paire de bas de laine blanche qu'elles avaient elles-mêmes tricotée. Le Saint-Père a été touché de cette offrande, et il a envoyé aux jeunes aveugles sa bénédiction avec une charmante lettre qui les a comblées de joie.

— Nous recevons les communications suivantes d'un pensionnat de jeunes filles :

« Mon révérend père,

« Toutes les douleurs du Chef de l'Eglise, que vous avez si bien dépeintes dans *l'Esprit de Pie IX*, ont touché nos cœurs. Les douleurs morales, nous tâchons de les soulager par nos prières que nous offrons continuellement pour le Vicaire de Jésus-Christ ; quant aux épreuves matérielles, la difficulté de les soulager n'est pas très-grande. Cet abandon, cette pauvreté où est le Saint-Père navre les cœurs chrétiens, d'autant plus que cela ne provient que de la grande bonté de Pie IX, dont le cœur se laisse facilement émouvoir en voyant le dénuement de quelques uns de ses enfants. Il se prive de tout pour les soulager ; aussi mérite-t-il bien que ses autres enfants fassent quelques sacrifices pour lui. Nous, pensionnaires, n'avons pas grand'chose à lui offrir ; mais notre amour pour Pie IX nous a fait trouver un moyen pour lui prouver encore bien faiblement toute la part que nous prenons à ses peines et le désir de les alléger autant que possible. Après quelques délibérations entre nous, quelques unes des plus grandes et des plus anciennes pensionnaires sont allées supplier ma chère mère pour toutes les autres de ne pas nous donner de livres pour les prix, d'en envoyer l'argent au Saint-Père. Ma chère mère, après quel-

Digitized by Google

ques difficultés, nous a accordé ce que nous lui demandions. En effet, le jour des prix, aucun livre n'a paru sur la table d'honneur ; une couronne et une carte, telle a été la récompense donnée à chacune de nous par des prêtres qui ont bien voulu honorer de leur présence notre petite cérémonie. Nous sommes plus heureuses de cette simple carte que de tous les livres possibles. Déjà plusieurs d'entre nous ont acheté de beaux cadres dorés pour mettre cette précieuse carte, qui sera, j'en suis sûre, le plus bel ornement de nos chambres de jeunes filles. Le couronnement de tout cela a été la bénédiction que le Saint-Père a daigné envoyer : la présidente des enfants de Marie lui avait écrit au nom de toutes pour lui faire connaître ce petit sacrifice et lui demander sa bénédiction.

« Pie IX, doué, comme toutes les grandes âmes, de la reconnaissance pour les plus légers bienfaits, s'est empressé d'accueillir notre demande, et c'est cette même bénédiction que nous vous envoyons. Je termine, révérend père, en vous priant de nous bénir et de prier quelquefois pour une jeune fille qui, quoique bien jeune, va dire adieu à son pensionnat.

« Je vous prie d'agréer les très-humbles hommages de votre respectueuse enfant.

« MARIE KOCH,
« *Enfant de Marie.*

« Cahors, 31 août 1866. »

« *Les élèves du pensionnat Sainte-Marie, dirigé par les sœurs de la Charité de Nevers, à Sa Sainteté Pie IX.*

Très-Saint-Père,

« Désirant prouver à Votre Sainteté notre vénération profonde, notre amour filial et le désir que nous avons de nous montrer toujours et en tout de dignes enfants d'un Père dont nous partageons les douleurs, nous prenons la liberté

Digitized by Google

de vous offrir un faible tribut de notre dévouement. Nous avons tâché jusqu'ici de faire monter au ciel le mérite du travail de chaque jour, dans le but d'attirer sur l'Eglise et sur son digne Chef les bénédictions les plus abondantes et la cessation de ses épreuves. Aujourd'hui, Très-Saint-Père, nous venons avec bonheur offrir à Votre Sainteté les prix des récompenses qui devaient nous être données par nos maîtresses.

« Veuillez, Très-Saint-Père, agréer ce faible hommage, et permettre que nous sollicitions pour nous et pour nos familles auxquelles nous allons nous réunir votre bénédiction paternelle ; heureuses si nous recevons ce témoignage de votre bienveillance avant le 16 août, qui est le premier jour de nos vacances.

« Votre bénédiction, Très-Saint-Père, sera pour ces deux cents enfants qui se groupent en esprit autour de leur Père commun comme une rosée qui fécondera leurs âmes, les rendra fortes et courageuses pour combattre les ennemis de l'Eglise et de son digne Chef.

« Veuillez agréer, Très-Saint-Père, les sentiments bien profonds de respect et de vénération avec lesquels nous avons l'honneur d'être, Très-Saint-Père, de Votre Sainteté les très-humbles enfants.

« *Les élèves du pensionnat Sainte-Marie.*

« Cahors, le 19 juillet 1866. »

« Très-Saint-Père,

« L'élan de nos élèves pour les intérêts de Votre Sainteté nous rend bien heureuses, et nous le favorisons de bien bon cœur. Nous redoublons d'efforts pour jeter dans ces jeunes cœurs le germe des vertus solides, et surtout un grand attachement pour la sainte Eglise et pour notre vénéré Père.

« Que la bénédiction que nos élèves réclament, Très-Saint-

Digitized by Google

Père, s'étende sur notre communauté. Que nous soyons de bonnes religieuses, toujours dignes de nous dire avec le respect le plus profond et la vénération la plus tendre, Très-Saint-Père, vos soumises filles.

« *Sœur* SOPHIE, *supérieure,*
et sa communauté. »

Pie IX a envoyé sa bénédiction en ces termes :

Die 5 *augusti* 1866.

Benedicat vos omnes Deus, et dirigat corda vestra et intelligentias vestras.

PIUS PP. IX.

Le Denier de saint Pierre servant aux aumônes de Pie IX.

Un protestant, Freysag de Lubeck, envoya au pontife Pie IX un don de trente ducats avec une lettre dont voici la fin : « Permettez, Saint-Père, que, plein du plus profond respect pour votre personne sacrée, je continue de prier pour vous le Christ notre Sauveur, et daignez en échange bénir ma famille, qui, bien que protestante luthérienne, demande à notre Père qui est au ciel, et qui est l'amour et la sainteté mêmes, de répandre sur vous ses plus abondantes bénédictions. »

Ces dons furent le principe de nombreuses largesses répandues plus tard par Pie IX, qui, au lieu d'user pour lui du Denier de saint Pierre, le réunit dans la suite à d'autres sommes qui lui appartenaient, et employa le tout, après sa restauration, à des œuvres admirables d'instruction, d'éducation et de piété qui purent guérir en partie les maux causés par les lamentables événements dont ses Etats avaient été

Digitized by Google

le théâtre. Il fonda des colléges ecclésiastiques à Rome et à Sinigaglia, et les dota magnifiquement : l'un est commun à tous les diocèses de l'Etat, l'autre est un monument de son affection spéciale pour sa patrie. La Confession et la tribune de la basilique de Latran furent restaurées et enrichies de marbres précieux. Des sommes considérables furent employées à la restauration des palais apostoliques, afin de venir en aide aux ouvriers par la multiplication de ces grands travaux. Les trop modiques revenus de quelques évêchés et de quelques séminaires furent augmentés ; et Pie IX fonda des rentes annuelles en faveur de nombreux etablissements pieux, dont quelques uns furent créés par lui pour la bonne éducation des jeunes gens. Il distribua des sommes immenses tant pour soulager les orphelins ou les veuves que pour secourir des pauvres et des populations entières affligées ou par des tremblements de terre, ou par des inondations, ou par la disette. Et ces secours n'allaient pas seulement trouver les sujets de ses Etats ; de nombreux individus, plus d'un pays étranger reçurent ses bienfaits.

Voici une série d'actes de générosité du Saint-Père qu'un journal italien se plaisait à énumérer :

En 1862, le Saint-Père a donné 6,000 florins aux inondés de Hongrie et 1,000 en 1863. En 1861, il a envoyé 10,000 livres aux inondés de Hollande, 2,000 aux victimes d'un terrible incendie à Glaris en Suisse. En 1860, il a fait distribuer 10,000 fr. aux chrétiens de Syrie dépouillés par les Druzes, et il a généreusement secouru les ouvriers d'Amérique. En 1862, il a adressé 15,000 fr. aux ouvriers de Lyon, 5,000 à ceux de Saint-Etienne, 10,000 à ceux de Gand, 2,500 aux pauvres de Liverpool, et autant aux pauvres de Manchester. Les incendiés de Limoges ont reçu de lui 5,000 fr., ceux de Cracovie 1,000, ceux de Magonza 500 écus romains, ceux de Camerata 300, ceux de Borgo di Valfugana 1,000, ceux de Turin 2,000 livres, ceux de Calazza dans le Novarais 1,000,

Digitized by Google

et les victimes du tremblement de terre de Mendoza en Amérique 500 écus romains. Rieti a reçu 700 écus, Ancône 1,500, Tiveli 1,000, Norcia 3,500 ; enfin Ferrare, Florence et l'Espagne ont béni les secours de sa charité.

L'offrande du plus pauvre des rois.

On lit dans une lettre de Rome du 14 août 1865 :

« Pendant son séjour à la campagne, Pie IX aime à diriger sa promenade du côte de Galloro. Lors de sa dernière visite, il a trouvé des ouvriers occupés à restaurer le pavé du sanctuaire. Le R. P. Curei, supérieur de l'établissement, était accouru.

« — Mon père, lui a dit le Pape avec une grâce infinie, j'ai une lettre à vous remettre.

« Et comme le vénérable religieux, un peu étonné de voir le Chef de l'Eglise chargé d'une commission, hésitait à répondre, Sa Sainteté lui a remis un pli cacheté.

« Il renfermait 100 écus (507 fr.), l'offrande du plus pauvre des rois, d'un roi qui vit d'aumônes, mais qui se trouve toujours trop riche lorsqu'il s'agit de contribuer à l'embellissement de la maison de Dieu. »

Bonnes oeuvres de Pie IX.

Le 22 août 1854, à cinq heures et demie de l'après-midi, on vit tout à coup Pie IX entrer dans l'hôpital du Saint-Esprit. Il se rend à la salle des cholériques, il s'approche du lit des malades, il s'informe auprès de chacun d'eux de l'état de leur santé, il les ranime et les console par de paternelles et religieuses paroles, il les bénit et appelle sur leurs têtes les miséricordes divines. Un malade était à l'extrémité, Pie IX court auprès de lui ; il l'assiste comme le ferait une

Digitized by Google

mère pour son propre fils, il lui montre le ciel, lui parle de Dieu, récite la prière des agonisants, et lui donne par sa tendresse comme un avant-goût des douceurs du paradis. De la salle des malades Pie IX se rend dans celle des convalescents, qu'il encourage par des paroles pleines d'affection ; il s'informe de la façon dont on les traite, il les recommande hautement au zèle de ceux qui les soignent, et il leur donne à tous sa bénédiction. Ce ne fut pas la seule visite de Pie IX aux cholériques. Six jours plus tard, passant à pied devant l'hôpital de Saint-Jean, consacré aux femmes malades, il y entra et s'informa s'il y avait des malades du choléra. Sur la réponse affirmative, il se rendit à la salle des cholériques. Il ne s'y trouvait qu'une femme réduite à l'extrémité. Le Pape, après avoir récité les prières de la recommandation de l'âme, la bénit et jeta sur elle l'eau sacrée ; et, l'ayant vue mourir, il récita pour elle le *De profundis*.

On remplirait des volumes de ces traits de Pie IX et de ses actes de munificence et de charité. Je me contenterai de rappeler ses visites à l'hospice de l'Assomption et aux écoles de Saint-Norbert, sur l'Esquilin, où il interrogea lui-même les élèves sur le catéchisme et voulut les récompenser de sa propre main ; à l'hospice de Saint-Michel à Ripa, à la maison de détention des mineurs, près de Sainte-Balbine, à l'hôpital des cholériques français, à l'école des jeunes filles de parents détenus en prison, au collége des cadets pontificaux institué par lui, à l'hospice des sourdes-muettes, à la prison des femmes, à l'hôpital des jeunes garçons, à Termini, aux prisons neuves, etc. On est sûr de trouver Pie IX partout où il y a une larme à essuyer, un pauvre égaré à ramener dans le bon chemin, un reste d'antiquité dont il pourra enrichir Rome. On le voit tantôt sur la voie Appienne, découverte et restaurée par sa munificence, tantôt près des restes antiques trouvés dans le cimetière de Calixte ; une autre fois au Panthéon ou à l'observatoire du Capitole, et plus souvent en-

Digitized by Google

core dans l'atelier des artistes dont il veut récompenser les travaux. Et partout où le Pape se montre, partout il laisse des traces de sa bienfaisance. Toute sa vie est une vie de charité et de piété. L'hospice des orphelins agrandi et enrichi de mille manières ; les écoles pour les jeunes filles pauvres, ouvertes à ses frais et confiées aux sœurs de la Charité ; la fondation du séminaire Pio ; le collége fondé à Sinigaglia et confié aux Pères de la Compagnie de Jésus ; de larges aumônes distribuées par ses ordres dans le Colisée ; des secours abondants envoyés aux pauvres de sa ville natale, à ceux de Segni, et à l'hôpital de la ville de Lugo ; 2,000 écus mis par le Saint-Père à la disposition de la conférence de Saint-Vincent de Paul pour être employés à secourir les pauvres le jour de la définition de l'Immaculée Conception ; les secours envoyés en divers lieux des Marches frappés par le choléra et aux pauvres du port San-Benedetto ; les rentes annuelles et considérables affectées à divers établissements de charité ; d'autres rentes fondées en faveur des religieuses de la Sainte-Famille, à Segni ; la dotation des maîtresses dite *maestre pie*, à Castel-Nuovo di Farfa ; la commission instituée par Pie IX pour les orphelins du choléra ; la sollicitude qu'il témoigna pour les jeunes filles abandonnées et mendiantes d'Ancône ; les dons considérables faits à des institutions de charité, à Bagnorea ; l'œuvre pie de l'hospice ecclésiastique érigé par un bref en date du 20 mars 1855, etc., etc., voilà, parmi tant d'autres, les faits qui proclament la charité du Souverain Pontife. D'autres non moins nombreux attestent sa piété, comme l'institution de trois paroisses dotées à ses frais, à Sinigaglia ; comme ses généreuses subventions à la nouvelle église souteraine d'Assise et à celle de Saint-Bernard ; comme la restauration de l'église Saint-Pancrace, due à sa munificence ; comme la restauration des mosaïques des deux églises de Ravenne ; comme enfin les dons innombrables faits à des ordres religieux, à des églises,

Digitized by Google

à des monastères, à des maisons épiscopales et à des séminaires. Le lecteur doit d'ailleurs être persuadé que, pour ce qui regarde la charité de Pie IX, j'omets bien plus de faits que je n'en rappelle ; car je n'ai pas la liste de ses actes de bienfaisance, et je manque des documents nécessaires pour la former. J'ai déjà dit, et je le répète, que ce Pape, si indignement calomnié, a donné en aumônes, de 1850 à 1856, environ SIX MILLIONS DE FRANCS, c'est-à-dire environ un million par an. Et quelle est sa liste civile (1) ?

Récents témoignages de dévouement au Saint-Père.

Plus les ressources du Pape s'épuisent, plus on voit se multiplier les traits de la générosité des fidèles. Nous citerons l'exemple suivant, parce qu'il honore la France, et parce qu'il a particulièrement ému le Saint-Père. M. l'abbé de Changrand a été chargé de remettre au Pape 10,000 francs que lui envoie un élève du séminaire des sulpiciens de Lyon. Dans sa lettre, cet élève dit qu'il aurait été heureux d'apporter lui-même cette somme à Pie IX, s'il n'eût pas fallu en déduire les frais de voyage. Quelle admirable simplicité dans la grandeur de ce dévouement !

On écrirait des volumes si l'on voulait citer tous les traits de générosité, surtout de la part des pauvres, envers le Souverain-Pontife.

De petits enfants à la campagne ont donné leurs étrennes ; de pauvres femmes, de la filasse ; de pauvres cultivateurs, du blé. Dans les hôpitaux mêmes, les détenus et les infirmes ont donné le peu d'argent qui devait leur servir à avoir du tabac et un verre de vin. A l'hospice de Bellevaux, un pauvre homme a mis dans la main de l'aumônier une pièce de

(1) L'abbé Margotti.

Digitized by Google

vingt-sous, son seul trésor, nécessaire pour lui acheter du tabac, sans lequel il éprouve des maux de tête affreux. Telle est la puissance de la foi.

— On lit dans le *Journal de Rome*, novembre 1866 :

« Parmi les preuves répétées de dévouement à l'égard du Saint-Siége et d'affection pour le Pontife régnant qui nous viennent de la catholique Irlande, prières publiques, souscriptions au Denier de saint Pierre, lettres dictées par la piété filiale, nous sommes heureux de transcrire le fragment suivant d'une lettre envoyée à Rome par Mgr Butler, évêque de Limerick, et qui annonce l'envoi du produit d'une collecte faite dans son diocèse :

« Je vous envoie un ordre pour toucher 956 livres sterling 13 shellings et 7 pences, offrande spontanée du clergé « et du peuple de ce diocèse pour secourir notre bien-aimé « Père. Elle a été recueillie tout entière en un seul jour, et « je n'ai jamais été témoin d'une manifestation aussi sincère « et aussi généreuse. Le dimanche qui a suivi la quête, nous « avons récité des prières pour le Saint-Père dans toutes les « églises du diocèse ; et la cause sacrée qui le concerne, c'est-« à-dire la cause du droit et de la religion, a été expliquée « au peuple, qui a été engagé à communier à l'intention de « ce Père désolé. Je voudrais pouvoir vous donner une « idée exacte du pieux enthousiasme qui a signalé ce jour « de prière. La foule qui se pressait aux confessionnaux, et « puis après à la sainte table, n'avait jamais été si grande. « Jamais, en temps de jubilé, aux approches de Pâques, ni « durant le choléra, ni dans toute autre circonstance, on ne « s'était porté avec autant d'empressement pour accomplir « ses devoirs religieux. Je suis sûr que ce sera une consolation pour le Saint-Père d'apprendre quelle est la dévotion de ses enfants de Limerick, et je vous prie de le lui « faire savoir en demandant sa bénédiction paternelle pour « l'évêque, le clergé et le peuple de ce diocèse. »

Digitized by Google

— « Le 11 décembre prochain, disait, il y a quelques jours, l'*Unità cattolica*, qui est le principal organe catholique de l'Italie, nous ferons déposer aux pieds du Saint-Père une somme composée des offrandes des catholiques italiens; et cette somme sera accompagnée d'une adresse dans laquelle nous répéterons au Pape, pour la centième fois, que nous sommes avec lui, que nous lui dédions notre foi et nos cœurs, et que la mort seule pourrait nous séparer de son sein paternel. Avant de présenter à Sa Sainteté notre pauvre offrande, nous adresserons à Marie les plus ferventes prières pour le Pontife de l'Immaculée Conception. Dès aujourd'hui nous convions les catholiques italiens à ces prières et à une souscription que nous ouvrons dans nos colonnes pour l'offrande du 11 décembre. Oublions nos maux pour ne penser qu'à ceux du Souverain Pontife. Inspirons-nous du courage de Pie IX; combattons pour lui sans compter nos ennemis. Si ces ennemis nous empêchent de prier et de secourir le Saint-Père, ils révèleront une fois de plus leurs projets tyranniques. S'ils nous laissent la liberté à laquelle nous avons droit, nous dirons de nouveau à l'Europe quel est celui que la vraie Italie aime et ce qu'elle veut. »

Ces nobles paroles ont trouvé un écho dans toute la péninsule. Des diocèses, des communautés, des paroisses, de simples fidèles envoient leurs offrandes à l'*Unità*. On s'attend à une démonstration encore plus éclatante que celle qui eut lieu l'année dernière à pareille époque.

— M. l'aumônier de la prison de Remiremont, en envoyant son offrande à Mgr l'évêque de Saint-Dié, lui écrivait ces lignes :

« Monseigneur,

« Je vous fais parvenir quelques poignées de *gros sous*; c'est l'offrande que nos pauvres prisonniers envoient à notre

Digitized by Google

Saint-Père. J'étais ému en voyant ces pauvres gens donner trois ou quatre sous qui représentent leur travail de plusieurs jours ou plusieurs rations de pain.

« Dans la cour des mendiants, il y en avait un qui hésitait à engager sa ration de pain ; un autre le pousse du coude et lui dit : « Tu as eu faim plus d'une fois, tu peux bien te « passer d'une ration pour le Pape. » Un pauvre homme qui me répondait, il y a quelque temps, quand je lui faisais quelques remontrances sur ses délits forestiers : « C'est vrai « ce n'est pas bien, mais vous ne savez pas ce que c'est que « de voir ses enfants avoir faim ; » ce pauvre homme veut cependant me donner quatre sous. Je lui dis que c'est trop, et que deux seraient bien assez. « Non, dit-il, je veux donner « ça ; on n'en sera pas plus malheureux au bout de l'année. » Et il avait les larmes aux yeux. Faisant la même observation à un autre, il me répond avec rudesse et en me tournant le dos : « C'est bon, on aura faim un jour, et voilà ! » Un pauvre d'ici, qui se prive toutes les semaines d'une ou deux rations de pain pour sa nombreuse famille, me dit d'un air tout triste : « Monsieur l'abbé, j'ai donné avant-hier une ration « à ma femme, mais demain je la vendrai pour le Pape, et je vous donnerai deux sous. » Un autre lui avance les deux sous, et il me les donne, tout content de pouvoir aussi faire quelque chose pour le Saint-Père.

« Je vous envoie, Monseigneur, ces témoignages de foi et d'amour pour notre Saint-Père, tels que je les ai recueillis. Puissent-ils consoler un peu notre Père saint et vraiment aimé ! »

— A l'occasion du douzième anniversaire de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception, le journal l'*Unità cattolica* a fait appel à ses lecteurs, et il a reçu 70,000 francs pour le Denier de saint Pierre.

Digitized by Google

Pie IX donne ses souliers à une dame.

Les fêtes du dix-huitième centenaire de la mort de saint Pierre ont donné lieu à un grand nombre de traits de dévouement envers le Souverain Pontife.

En voici un fort intéressant. Une dame, une Française, avait obtenu une audience du Pape, et, après lui avoir demandé nombre de grâces et de bénédictions, au moment où Pie IX se levant allait mettre fin à l'audience, elle se jeta à ses pieds : « Très-Saint-Père, lui dit-elle, il me reste encore une grâce à vous demander ; mais celle-ci ne la refusez pas, vous me rendriez trop malheureuse. — Quelle est donc cette grâce que vous désirez tant? demanda Pie IX, touché de son son accent de prière et de supplication. — Très-Saint-Père, répond-elle, ce que je vous demande, c'est qué vous m'accordiez la paire de souliers que vous portez en ce moment. » A cette singulière requête, le Saint-Père reste un peu étonné et hésitant, puis répond : « Mais, ma fille, il faut que vous sachiez que le Pape n'a que ce qu'il lui faut ; si je vous donne ces souliers, je n'en aurai pas d'autres à mettre, et le Pape ne peut cependant pas aller pieds nus. — Qu'à cela ne tienne, dit-elle, le cas est prévu. » Et elle tire de sa poche une paire de souliers identiquement semblables à ceux du Saint-Père, seulement beaucoup plus riches. Le Pape, souriant, lui dit en italien : « Eh bien ! ma fille, qu'il soit fait comme vous voulez ! » Il sonne, et, au grand étonnement de ses camériers secrets, demande son valet de chambre, auquel il ordonne de lui ôter ses souliers et de lui mettre ceux qui se trouvent là. Celui-ci obéit, non sans être surpris de cette toilette en présence d'une dame. Le Pape cependant trouve que les souliers le gênent un peu : « Mais, dit-il, les souliers neufs gênent toujours ; espérons qu'ils se formeront. » Il se lève et fait quelques pas : « Décidément il y a

Digitized by Google

quelque chose qui me fait mal ; ôtez-moi celui-ci. » Le valet de chambre obéit, passe sa main dans le soulier, trouve en effet une grosseur, soulève un peu la peau, et retire un bon de 75,000 francs.

— Le journal officiel ne nous a pas encore fait connaître la somme totale des offrandes déposées aux pieds du Saint-Père par les évêques et par les fidèles. Une dame brésilienne est entrée au Vatican, suivie de deux domestiques noirs portant chacun une énorme clef. Une de ces clefs était d'or, l'autre d'argent, comme les clefs symboliques qui figurent dans les armes de l'Eglise romaine.

Dévouement de domestiques français à Pie IX.

Parmi les traits charmants que les journaux ont cités durant les fêtes de Rome, nous n'en avons guère trouvé de plus touchant que l'audience accordée par le Souverain Pontife aux camériers des évêques français. Ces excellents serviteurs, au nombre d'environ plus de trente, avaient à offrir au Saint-Père la somme recueillie entre eux, suffisante pour l'entretien d'un zouave. Au nombre de ces domestiques se trouvaient ceux de Ngrs les évêques d'Angers, du Mans, de Blois, de Carcassonne, etc. ; celui de Mgr l'évêque de Séez porta la parole. L'auguste Pontife les accueillit avec sa bienveillance habituelle, et leur dit : « Mes chers enfants, je suis vraiment touché et reconnaissant de vous voir animés de beaux sentiments pour le Chef de l'Eglise ; le bon Dieu vous récompensera de cette belle conduite qui vous honore et vous distingue. Oui, mes bons enfants, j'accepte cette belle offrande ; je vous bénis, vous et vos familles ; je vous donne ma bénédiction du fond de mon cœur. Soyez et vivez toujours dans ces nobles sentiments qui vous honorent ; les dignes prélats que vous servez sont heureux de vous avoir pour

Digitized by Google

serviteurs. » Quelques larmes coulèrent des yeux du Saint-Père. Il leur permit ensuite de baiser son anneau et sa mule, et se retira en les bénissant et les remerciant. Sa Sainteté fit ensuite servir à ces pieux serviteurs une collation, et le lendemain ils reçurent par son ordre chacun une médaille en souvenir de cette audience.

— A son retour de Rome, Mgr l'évêque de Rodez a réuni dans son palais les servantes de la ville qui l'avaient prié de remettre 1,000 francs à Pie IX. Après les avoir bénies, Monseigneur leur a distribué à chacune une belle médaille frappée en mémoire du centenaire.

Le Denier de Saint-Pierre de l'héroïque Pologne.

Personne ne l'ignore, Pie IX, le plus faible et le plus persécuté des souverains, est le seul qui ait constamment revendiqué les droits de la Pologne, écrasée par le plus astucieux et le plus barbare des despotes. Le 27 décembre 1866, le *Journal des Débats*, dont l'attitude à l'égard du Saint-Siége est assez connue, reproduisait des extraits de l'*Exposé des affaires de Pologne*, publié à Rome par ordre de Pie IX. Après avoir cité quelques passages de cet appel suprême à la justice et à l'humanité, de cette protestation d'un vieillard dépouillé contre la barbarie du spoliateur moscovite, les *Débats* s'écrient : « Aucun tribut d'admiration ne saurait être plus profond et plus sincère que le nôtre envers ce langage du Pontife, du roi, du prêtre à César ; c'est ainsi que les Papes ont plus d'une fois parlé aux princes ; c'est ainsi que le grand Ambroise parlait à l'empereur Théodose. »

Les Polonais exilés dans le noble pays de France ont su apprécier le dévouement du Saint-Père, et, malgré leur indigence, ils ont voulu eux aussi venir au secours de sa détresse.

Digitized by Google

Le R. P. Jelowicki, prêtre de la Résurrection et supérieur de la Mission polonaise de Paris, a adressé au Saint-Père la lettre suivante :

« *A Sa Sainteté Pie IX.*

« Très-Saint-Père,

« Malgré les vicissitudes toujours croissantes de la Pologne, j'ai encore la consolation, comme les années précédentes, de déposer aux pieds de Votre Sainteté, dans la somme de 3,200 fr. ci-jointe, de la part des Polonais que je dessers, une petite obole pour le Denier de saint Pierre, qui ne cesse d'être une des manifestations les plus énergiques et les plus touchantes de la foi de toutes les nations, constituant la grande famille de la sainte Eglise.

« En gouvernant l'Eglise universelle, Très-Saint-Père, vous gouvernez toutes les nations qui la composent ; vous les gouvernez toutes avec une même force et une même douceur, mais en même temps avec une sollicitude tellement appropriée au besoin de chacune d'elles, que chacune se croit votre enfant de prédilection.

« Semblable à une mère tendre et généreuse, qui donnerait sa vie pour sauver celle de son enfant, vous n'avez point hésité, Très-Saint-Père, à vous déclarer, en face du ciel et de la terre, le défenseur de la Pologne catholique, opprimée et persécutée. Accourant au-devant des besoins extrêmes de l'Eglise de la Pologne, vous vous êtes servi de moyens extrêmes pour la gouverner et pour la venger. Voulant régénérer le clergé de la Pologne, vous n'avez reculé devant aucun sacrifice pour ouvrir aux jeunes lévites polonais une école de science et de sainteté, sous vos auspices et sous vos yeux mêmes, aux portes du Colisée sacré, dont l'arène semble être de nos jours transportée en Pologne. Enfin, pour rappeler au monde chrétien les services que la Pologne rendit à

Digitized by Google

la chrétienté, et pour vous encourager à rester fidèles à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, vous allez placer sur les autels de toutes les nations un martyr polonais combattant le schisme.

« En présence de tous ces bienfaits opérés dans le courant d'une année seulement, qu'aurions-nous encore à demander à Votre Sainteté?

« Très-Saint-Père, prosternés à vos pieds, nous vous supplions uniquement de continuer à prier pour nous et à nous bénir, afin que nous nous rendions dignes des promesses de Jésus-Christ, dont vous êtes le trésorier sur la terre, pour nous assurer les trésors du ciel.

« De Votre Sainteté, etc.

« ALEXANDRE JELOWICKI.

« *Miss. apost. de la Mission polonaise de Paris prêtre de la Résurrection.*

« Paris, le 3 juin 1867. »

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la réponse que le R. P. Jelowicki a reçue de Mgr Mercurelli, secrétaire de Sa Sainteté :

« *Au R. P. Alexandre Jelowicki, prêtre de la congrégation de la Résurrection, supérieur de la Mission polonaise de Paris.*

« Très-honoré seigneur,

« Les calamités et les angoisses de la Pologne rendent plus précieuse au Saint-Père l'offrande que vous lui faites au nom de vos compatriotes, et il en a été très-doucement ému. Le Saint-Père a vu également avec une grande joie les sentiments de reconnaissance que vous exprimez en rappelant les efforts qu'il a faits pour la conservation et l'utilité d'une

Digitized by Google

nation persécutée. Que ceci serve d'enseignement à vos compatriotes, et qu'ils apprennent que le Saint-Siége, s'il condamne toujours la trahison et la rébellion, n'abandonne jamais les opprimés et ne trahit jamais la cause de la religion et de la justice.

« En se réjouissant du prix que vos compatriotes attachent aux témoignages de sa tendresse, le Saint-Père leur souhaite des temps meilleurs, et il invoque en leur faveur le puissant témoignage de cet évêque de Pologne qui va être inscrit au livre des saints, afin que du haut du ciel il défende, surtout dans sa patrie, les droits de la religion catholique, pour laquelle, sur la terre, il a vaillamment combattu jusqu'à mourir, et qu'il obtienne pour la Pologne le soulagement et la paix. C'est ce que demande le Saint-Père, en vous accordant du fond de son cœur sa bénédiction apostolique, comme une promesse de protection divine et comme un gage de sa bienveillance paternelle.

« Pour moi, qui suis chargé de vous annoncer cette heureuse nouvelle, je vous donne de tout mon cœur l'assurance particulière de mon dévouement et de mon estime, et je demande à Dieu pour vous toutes sortes de prospérités.

« FR. MERCURELLI,

« *Secrétaire des lettres latines.*

« Rome, 19 juin 1867. »

Charité de Pie IX.

Si le Souverain Pontife reçoit d'une main, il donne de l'autre ; il faudrait des volumes pour raconter ses pieuses largesses (1).

(1) Dans ses promenades, seule distraction qu'il s'accorde (et encore ont-elles souvent un but de charité), il arrête les enfants, les interroge

Digitized by Google

Il n'y a point de faste, point de luxe, même dans les services par lesquels se manifeste l'appareil de la souveraineté de Pie IX. Il a retranché dans toutes les choses qui le touchent les moindres dépenses abusives. Personne ne vit plus sobrement. « Il faut économiser autant que possible, car les pauvres augmentent tous les jours, et les ressources diminuent. » Telle est sa maxime.

— On ne connaît peut-être pas le trait de l'orange, qui appartient aux premiers jours du règne de cet incomparable Pontife. Avant lui, il était d'usage, dans les chaleurs de l'été, de tenir des assortiments de sorbets et de granites toujours prêts. La surprise de Pie IX fut grande, un jour qu'il demanda une orangeade, de voir arriver des laquais portant des rafraîchissements et des pâtisseries de plusieurs sortes. On dut lui faire connaître la coutume ; il y vit du gaspillage, et, renvoyant tout cet attirail, il se fit apporter un couteau et une orange dont il exprima lui-même le jus dans son verre, en recommandant de ne lui servir désormais rien de plus chaque fois qu'il voudrait se désaltérer.

On assure que le linge de sa garde-robe a été longtemps le même qu'il avait à Imola. On ajoute qu'il ne posséda d'a-

sur le catéchisme, et s'informe des besoins de leur famille. Ses aumônes dépassent ce que l'on peut imaginer. Depuis son élévation au pontificat, en 1846, jusqu'à l'année 1857, en onze ans, il avait dépensé en œuvres de piété et de charité un million cinq cent mille écus romains, somme qui paraîtra fabuleuse si l'on considère la médiocrité de ses ressources privées, qui sont de 4,200 écus par an, environ 25,000 francs. Mais la majeure partie de cette somme avait été rapportée de Gaëte, où affluaient les offrandes de la chrétienté. Cependant, même pour cet usage, le Pape n'accepte pas sans regarder aux desseins et aux sources. La politique lui a offert de l'argent ; il l'a refusé. Il y a quelques années, un homme fort riche légua environ 5 millions *all' anima sua*, à son âme, c'est-à-dire en fondation de messes. Cet homme était mal famé. Le Pape laissa plaider contre le testament : « C'était un usurier, dit-il. L'Eglise ne doit pas être souillée de ses dons ; mieux eût valu tout distribuer aux pauvres. »

Digitized by Google

bord que la soutane de laine blanche qu'il avait dû revêtir au moment de son élection ; c'est à son insu qu'on lui en fit une de soie blanche. Accoutumé à se suffire en beaucoup de choses, Pie IX se rase lui-même.

— Lorsque le choléra sévissait à Bologne, il y a quelques années, une feuille publique écrivait ces lignes : « Notre Saint-Père le Pape ne borne pas à Rome les œuvres de sa charité inépuisable et de sa souveraine munificence ; mais, désireux de porter secours à tous ceux qui souffrent, il étend ses largesses à toutes les parties de ses Etats. Quoique ses ressources soient loin d'être abondantes, il vient d'envoyer à Mgr l'évêque d'Epiphania, vicaire capitulaire de Bologne, 1,000 scudi pour être distribués aux familles de la ville qui ont été le plus éprouvées par le fléau. » Quelques semaines auparavant, le Saint-Père avait affecté une somme annuelle au développement des établissements fondés à Bagnorea pour les pauvres vieillards et pour l'éducation des jeunes filles.

— Le Saint-Père, malgré la détresse où la révolution italienne l'a réduit, a adressé en Espagne une somme de 2,000 écus romains pour venir en aide aux victimes des inondations récentes. Il a envoyé aussi en Hollande une somme égale pour une destination analogue. S. M. le roi de Hollande s'est montré très-touché de cette attention ; il a adressé au Saint-Père ses remercîments dans une lettre autographe.

— Le Saint-Père a visité l'hôpital des fous, au Saint-Esprit. Cet établissement a été agrandi et amélioré par la munificence de Sa Sainteté, qui lui a donné 500,000 fr. sur sa cassette particulière. Les travaux ont été terminés sous la direction active et intelligente de Mgr Girard, et le Saint-Père a daigné les visiter.

A présent l'hôpital des fous, à Rome, est au niveau des établissements les plus renommés en ce genre en Europe. On

Digitized by Google

y a mis à profit tout ce que la science moderne a trouvé pour améliorer la condition de ces infortunés.

Le travail, la musique, la danse, la promenade dans un jardin assez vaste, sont d'utiles exercices adoptés dans cet hôpital, où le nombre des fous s'élève à 520, dont 265 hommes et 255 femmes.

En 1862, 31 fous sont sortis guéris de cet hôpital, 188 y sont entrés; on a compté 42 morts.

Le Saint-Père, après avoir visité tout l'hôpital avec une grande satisfaction, est allé voir le nouveau pont de fer que l'on jette sur le Tibre, et qui sera bientôt livré à la circulation publique.

— La sollicitude du Saint-Père s'étend à tout et à tous. Les habitants d'une petite ville de l'Etat de l'Eglise, située sur les hauteurs qui dominent le cours du Lacco, se plaignaient du manque d'eau potable; Pie IX leur a alloué 100,000 fr. pour contribuer à la construction d'un aqueduc.

— Le Saint-Père, dans un de ses voyages, a donné à la ville d'Aguani 40,000 écus pour faire conduire l'eau sur la place. A Veroli, il a donné 1,000 écus pour le mont-de-piété; à Ferentino, il en a fondé un par un don de 1,500 écus. Les pauvres de toutes les localités parcourues par le Saint-Père ont été secourus par lui, sans parler des cadeaux en or ou en d'autres objets qu'il a faits à toutes les églises.

Le dîner du Pape et la cuisine de la reine d'Angleterre.

M. Clavé a publié en 1848, à Paris, un livre intitulé : *Pie IX et l'Italie*, qui a été traduit en italien et imprimé à

Digitized by Google

Milan par Charles Turati. A la page 11, on lit : « La table des Papes, depuis le seizième siècle, fut toujours simple et frugale. Sous Grégoire XIV, elle coûtait chaque jour trois écus romains (environ 16 fr.). Pie IX, qui, étant évêque et cardinal, ne dépensait pas à sa table plus d'un écu, a pensé que la dignité de Pape ne l'obligeait à manger des mets ni meilleurs ni plus abondants. »

Je laisse à M. Clavé la responsabilité de ce qu'il dit, et je mets ci-dessous les dépenses du lord *stewart* ou intendant de la maison royale en Angleterre pour une année seulement :

	liv. sterl.	francs.
Pain, fromage, œufs	2,050	51,250
Beurre, lard	4,976	124,400
Lait, crême	1,467	36,950
Volaille	3,633	90,825
Viande	9,472	236,800
Poisson	1,979	49,475
Assaisonnement	4,644	116,100
Huile	1,795	44,875
Fruits et confitures	1,741	43,525
Légumes	481	12,175
Vins	4,850	121,250
Liqueurs	1,843	46,075
Bière	2,811	70,275
Bougies	1,977	49,425
Flambeaux	679	16,975
Lampes	4,660	116,500
Comestibles	6,846	171,150
Papier et encre	824	20,600

Digitized by Google

Menuiserie	399	9,475
Chaudronnerie	890	22,250
Vitrier	1,328	33,200
Linge	1,085	27,125
Blanchissage.	3,130	78,250
Ustensiles de cuisine (1).	355	8,875

(1) Pour apprécier l'éloquence de ces chiffres, il faudrait rappeler ici le nombre considérable de personnes qui, chaque année, meurent de faim à Londres et en Irlande.

Digitized by Google

III

L'Immaculée Conception, ou victoire de l'Eglise sur le rationalisme.

Tous les triomphes dont nous avons parlé jusqu'ici sont dus à la protection de la Vierge immaculée, dont Pie IX est le plus dévoué serviteur. Pie VII, exilé à Savone, implorait le secours de la sainte Vierge et couronnait sa statue. Le 13 mai 1814, le lendemain même de son arrivée à Ancône, lorsqu'il fut rétabli dans ses Etats, il couronna encore de ses propres mains la Vierge, *Regina sanctorum omnium*. C'est ainsi que le Souverain Pontife régnant, exilé à Gaëte en 1849, se tourna vers Celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille, avant de recourir aux puissances européennes et de leur demander l'appui de leurs armes. Le 11 février, il adressa une encyclique aux patriarches, primats, archevêques et évêques du monde catholique, et leur recommanda de faire des études et des prières pour avancer la grande œuvre de l'Immaculée Conception (1). Tout le monde se mit en prière, demandant à Dieu de vouloir bien per-

(1) Epistola encyclica *Ubi primum*, Cajetæ, 11 febr. 1849. *Acta Pii IX*, p. 162.

Digitized by Google

mettre que cette nouvelle couronne fût posée sur la tête de la Vierge bénie. Cinq cent quarante évêques répondirent au Pape qu'eux-mêmes, leur clergé et le peuple croyaient unanimement, d'une foi inébranlable, que la bienheureuse Vierge Marie a été exempte de la malédiction commune dans son heureuse conception, qui fut pure, sainte et immaculée. Plus de cinq cents ajoutèrent que la définition solennelle du dogme était possible, convenable, très-opportune en ces temps qui ont plus besoin que jamais du secours puissant de cette Vierge, par laquelle les hérésies ont été vaincues dans le monde entier.

Marie, l'étoile de la mer, ramena glorieusement le Pontife à Rome, et, le 8 décembre 1854, Pie IX, entouré des évêques, proclama, au milieu de la joie universelle, Marie immaculée dans sa Conception (1). Rome, à partir de ce jour, fut dans une fête continuelle; les solennités se succédèrent pendant l'année entière; on compta cent cinquante fêtes, dont la première fut célébrée à Saint-Pierre, et la dernière dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Quelle différence entre les fêtes patriotiques de 1847 et de 1848 et celles de 1854 et de 1855! Celles-là étaient principalement organisées par l'hypocrisie, et elles affligeaient le Pontife; celles-ci naissaient d'un sentiment de piété, d'une affection toute filiale, et elles étaient agréables au ciel et à la terre. Les premières consistaient en tumultes populaires qui troublaient la tranquillité de la ville, et qui excitaient des soupçons, des jalousies, des terreurs; les secondes étaient des réunions religieuses pro-

(1) Voyez l'allocution en consistoire secret du 1er décembre 1854 : *Inter graves multiplicesque angustias*; la lettre apostolique : *Ineffabilis Deus*; l'allocution du 9 décembre : *Singulari quadam perfusi lætitia*. — Voyez aussi la *Cronica delle feste, etc.* (Relation des fêtes célébrées à Rome pour solenniser la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie), par le professeur D. Stefano Ciccolini. Orvieto, 1855.

Digitized by Google

voquées par la dévotion et heureusement terminées par la charité. Ces fêtes elles-mêmes donnaient un démenti formel aux sinistres prédictions du parti révolutionnaire, qui affectait de rappeler les scènes de 1847 et de 1848, en assurant que le Pape ne pourrait plus jamais émouvoir l'univers comme à cette époque. On vit au contraire la définition pontificale mettre Rome tout entière en fête, et le *Cimento* de Turin, confondu de ces manifestations, se trouva obligé de recourir au mensonge et d'écrire que *les fêtes qui se multipliaient n'étaient pas l'œuvre spontanée du peuple* (1). On vit d'ailleurs l'allégresse se répandre de Rome dans tout l'univers, et les illuminations furent transportées pour ainsi dire par le télégraphe électrique de la coupole de Saint-Pierre dans tous les Etats, dans toutes les villes, et jusque dans les moindres villages de la chrétienté.

La définition du dogme de l'Immaculée Conception était la victoire remportée par le catholicisme sur toutes les erreurs; c'était une nouvelle apparition du pontificat romain dans le monde, une démonstration de sa puissance et de la force de l'unité catholique. Pie IX avait parlé, et, dans ce siècle de rationalisme, deux cents millions de raisons humaines s'inclinèrent devant sa définition, et, au milieu du bruit des batailles, tous les catholiques de l'univers, unis dans une seule foi et dans un seul cœur, se livraient à la joie et à l'espérance.

Les sectes religieuses et politiques donnaient aux peuples de grands scandales, et se montraient impuissantes à s'entendre ensemble sur un seul point. Les protestants réunis à Berlin en 1846 s'étaient séparés plus désunis que jamais. Réunis à Stuttgard en 1850, ils ne furent pas plus heureux. Les journaux de 1854 et de 1855 nous ont appris de nouvelles tentatives de conciliation aussi infructueuses faites par

(1) *Cimento*, IIIe série, t. V, p. 1020.

Digitized by Google

les hérétiques (1). Les sectes politiques n'ont pas mieux réussi. Elles ont toujours à la bouche les grands mots d'*union* et de *fraternité*, mais elles vivent dans une éternelle discorde ; elles ont même fait de la discorde une condition essentielle de leur existence, et elles ont représenté comme le meilleur gouvernement celui qui repose sur la *guerre civile non sanglante*. Les assemblées ne s'entendent pas, les journaux s'injurient réciproquement ; les congrès s'assemblent, et le lendemain leurs membres sentent le besoin de se réunir de nouveau pour se mettre d'accord. C'est au milieu de cette confusion des langues, de cette Babel religieuse et sociale, que le Pontife parla solennellement, et tous crurent unanimement à la parole de l'Eglise ; ils y croiront toujours.

Un rationaliste avait écrit : « Les principes qui dirigent la société moderne ne sont plus les dogmes surnaturels ni les oracles mystérieux de quelque révélateur ; le rationalisme est la foi nouvelle des peuples, la religion intime des cœurs, et il sera dans l'avenir le seul culte des individus et des Etats (2). » Les peuples ont protesté contre cette *foi nouvelle*, en s'inclinant devant la foi antique. Les savants et les ignorants ont montré quelle était la *religion intime* de leur cœur, en redoublant d'ardeur pour le culte de Marie et de respect pour les oracles du Vatican. La science a concentré ses lumières pour éclairer le dogme défini, et le peuple a proclamé la foi catholique par les élans de sa prière et par l'allégresse de ses fêtes ; il a accepté la *parole du Révélateur* que la plume des savants avait défendue. Les blasphèmes de la révolution n'ont fait que démontrer l'influence qu'exercerait sur la société la glorification de Celle dont le poète a dit :

(1) Une nouvelle assemblée, tenue en 1857, n'a pas eu d'autre issue.
(2) *La Ragione* (la Raison), par Ausonio Franchi, n° 1, p. 2.

Digitized by Google

Epouse, mère et fille,
Elle tient réunis ces trois noms chers et doux (1).

On avait brisé le triple lien de la famille humaine : l'autorité, l'obéissance et l'amour, dernier lien qui unit celui qui commande à celui qui obéit, qui ennoblit l'obéissance et tempère la dureté du commandement. Le dogme défini par Pie IX raffermit ces liens, et montra l'autorité surhumaine de l'Eglise, le filial dévouement des catholiques et la sublime alliance de la raison et de la foi (2).

C'est principalement en Espagne que les révolutionnaires manifestèrent la haine qu'ils ressentaient pour la Vierge immaculée. « Lorsque le Souverain Pontife Pie IX eut déclaré dogme de foi l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, au milieu de la joie et de l'allégresse des fidèles, conformément à l'attente et aux vœux de tant de siècles, la nation catholique par excellence, la nation espagnole, si dévouée au culte de la sainte Vierge, dut attendre plusieurs mois la publication de la bulle *Ineffabilis Deus*, c'est-à-dire du principal document relatif à cette définition solennelle, parce que le gouvernement voulut la soumettre à toutes les formalités de l'*exequatur*, violant en cela même les lois du royaume, qui assujettissent bien, par un antique abus de pouvoir contre lequel le Saint-Siége n'a cessé de protester, quelques uns des actes de l'autorité spirituelle, mais qui exceptent formellement de cette servitude les bulles dogmatiques. Ce n'est pas tout. C'est un fait incontestable, triste souvenir pour l'Espagne, que dans la circulaire adressée à ce

(1) *Tre dolci e cari nomi ha in sè raccolti :*
Madre, figliuola e sposa.

(2) Ce sujet a été excellemment traité par le prêtre génois Gaétan Alimonda dans ses *Ragionamenti* (Raisonnements) *sur le dogme de l'Immaculée Conception*. Gênes, 1856.

Digitized by Google

propos, le 9 mai 1855, aux prélats du royaume, on osa déclarer que la concession de l'*exequatur*, que nul ne réclamait, contre laquelle le chargé d'affaires pontifical se prononçait, *devait être entendue sans préjudice des lois, réglements et dispositions qui régissent actuellement ou régiront à l'avenir la liberté de la presse et l'enseignement public et privé*. Cette déclaration revient à dire qu'en Espagne, où il existe une ancienne loi qui interdit les grades académiques à quiconque n'a pas préalablement fait serment de professer et de défendre l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, on peut maintenant, malgré la solennelle définition donnée par le Vatican, soutenir et enseigner l'erreur contraire, en particulier et en public (1). »

Mais la Vierge immaculée ne tarda pas à renverser du pied la révolution espagnole, et, le 1er décembre 1855, M. Seijas, ministre de grâce et justice, écrivit au nom de la reine la circulaire suivante aux évêques du royaume : « La nation espagnole peut se glorifier d'avoir été la première à accueillir la croyance à l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, mère du Sauveur du monde. L'ineffable miracle de la toute-puissance divine qui préserva de toute tache originelle la créature prédestinée de toute éternité à devenir, dans la plénitude des temps, le tabernacle vivant de la Divinité elle-même, a été pendant une longue série de siècles défendu par l'Eglise d'Espagne, expliqué et soutenu par ses saints et par ses prélats les plus illustres, célébré et béni par le peuple et par les plus nobles esprits, et respecté par les monarques qui ont occupé le trône de saint Ferdinand, et se sont montrés les dignes héritiers de l'esprit religieux de Jacques d'Aragon et d'Isabelle de Castille.

(1) Ce passage est tiré des *Observations du Saint-Siége sur la dépêche du gouvernement de S. M. Catholique, relativement aux causes de l'interruption des relations, et envoyée aux représentants de l'Espagne près les cours étrangères*, le 22 juillet 1855. Rome, de l'imprimerie de la secrétairerie d'Etat, 1855, p. 17.

Digitized by Google

« Cette pieuse, noble et légitime aspiration de tous les cœurs espagnols des deux mondes a suivi le cours des siècles en s'accroissant toujours. L'histoire nationale, les procès-verbaux des cortès, les archives des universités et les vénérables documents dus à la sagesse et à la science de nos ancêtres, fournissent mille preuves de leur attachement et de leur dévouement à cette croyance. Plusieurs villes du royaume prirent la Reine des anges pour leur patronne spéciale, en se plaçant sous l'invocation de sa pureté ; et plus tard le roi Charles III publia la cédule royale du 9 septembre 1771 (loi XII, tit. 3, liv. 6 du nouveau recueil), par laquelle il mit tous les Etats de l'Espagne sous le patronage de la Mère de Dieu, et créa l'une des plus illustres décorations nationales, afin que tous ceux qui rendraient service à leur patrie par leur mérite et par leur vertu reçussent, au nom de la Vierge sainte et immaculée, un encouragement en même temps qu'une récompense.

« Voilà deux ans que se répandit dans le monde catholique la joyeuse nouvelle que le Souverain Pontife qui gouverne heureusement l'Eglise de nos jours, après avoir imploré la grâce divine, en présence de prélats illustres, parmi lesquels on distinguait ceux de la métropole et des diocèses d'Espagne, avait proclamé et défini comme dogme de foi, dans sa bulle *Ineffabilis Deus*, le mystère de l'Immaculée Conception, si populaire, si vénéré des Espagnols et si cher à leur piété.

« A l'occasion de l'heureux anniversaire de cette glorieuse définition, Sa Majesté la reine (que Dieu garde !), dont la piété et la dévotion envers la très-sainte Vierge sont connues de tous, et qui ne cesse d'implorer son appui et sa protection pour elle, pour les peuples qu'elle gouverne et pour son auguste famille, a ordonné que vous fissiez célébrer cette année l'ineffable mystère de l'Immaculée Conception avec toute la solennité de notre culte, en invitant les autorités civiles et militaires, et en prenant à cet effet toutes les

Digitized by Google

autres mesures qui vous seront suggérées par votre piété éclairée et par votre zèle pastoral (1). »

Il faut prier Marie pour Pie IX.

Nous sommes heureux de pouvoir placer ici, après les belles considérations qui précèdent, les touchantes paroles de Mgr Pie, si dévoué au Saint-Siége :

« Nous vous prions pour Pie IX, ô sainte Vierge ! Faitess non pas qu'il conserve ce pouvoir spirituel et divin que votre Fils lui a conféré : nous savons que celui-là est tout à fait inamissible ; mais faites que le monde et l'esprit méchant qui pousse le monde ne réussissent pas en ce dessein qu'ils ont formé de lui ôter sa royauté terrestre, qui est le rempart humain de son indépendance. Faites que les hommes cessent de se nuire et de se perdre, en cessant de vouloir briser l'instrument même de leur salut, la garantie unique et la suprême espérance de l'honneur, de la paix et de la prospérité des nations. Faites que le dernier signal de l'iniquité et de la ruine ne soit pas donné, à l'heure où le monde a si grand besoin de tous ses gages de sécurité, de tous ses moyens de défense.

« C'est une chose frappante que la Papauté, en même temps qu'elle est une institution divine et surnaturelle, soit tellement dans la nature et dans la nécessité des choses humaines, que ses contemporains finissent eux-mêmes par tourner leurs regards vers elle. Ce n'est pas moi qui vous apprendrai que la société européenne est à bout de ses voies. Ceux qui veillent d'office à sa garde le proclament assez haut. Partout « des devoirs sans règle, des droits sans titres, des préten-

(1) *Les Victoires de l'Eglise*, par l'abbé Marrotti.

Digitized by Google

tions sans frein (1). » Partout « des ferments de discorde, des éléments de dissolution, de mutuelles défiances, un état précaire et maladif qui n'est ni la paix avec sa sécurité, ni la guerre avec ses chances heureuses (2). » Quel sera le moyen d'entente? Où trouver un centre de ralliement? Autrefois, dans les guerres intestines du monde chrétien, il y avait un arbitrage, sinon toujours accepté, du moins toujours possible. Aujourd'hui c'est l'arbitre même qui est devenu le point de mire de tous les coups. Et ici se présente à mon esprit un souvenir de l'histoire sacrée.

« Il y avait en Israël une ville célèbre, non par sa puissance matérielle, par la force de ses murailles et le nombre de ses habitants, mais par la sagesse de ses anciens et la prudence de leurs conseils. Abéla était le nom de cette ville. Or, un jour Joab y vint mettre le siége, et il s'apprêtait à en saper les murailles. Alors une femme, inspirée par l'esprit de sagesse, monta sur les remparts et cria : « Je veux parler à Joab. » Et Joab s'étant approché : « Es-tu Joab? dit-elle. — Je suis Joab. — M'écoutes-tu? — Je t'écoute. — Eh bien! poursuivit-elle, autrefois on disait, et c'était un proverbe : Que ceux qui ont besoin d'un conseil viennent le demander à Abéla; et c'était un moyen sûr de mener à bonne fin les affaires : *Sermo dicebatur in veteri proverbio : Qui interrogant, interrogent in Abela; et sic perficiebant.* Il était reconnu qu'Abéla disait la vérité dans Israël à tous ceux qui la demandaient. Or, toi, voici que tu cherches à renverser une telle ville, la ville de l'arbitrage et de la médiation, une ville mère de tant d'autres en Israël : *Es tu quæris subvertere civitatem, et evertere matrem in Israel.* As-tu donc juré d'achever la ruine de tout l'héritage du Seigneur? *Quare præcipitas hæreditatem Domini?* » (II Reg.)

(1) Lettre de l'empereur des Français à la reine d'Angleterre, 4 novembre 1863.

(2) Discours de l'empereur des Français pour l'ouverture de la session législative, 5 novembre 1863.

Digitized by Google

« Ah ! Vierge Marie, du sein de cette Europe si divisée, de cette chrétienté si bouleversée, élevez la voix comme cette femme sage d'Abéla. Demandez qu'on écoute, obtenez qu'on écoute ; dites à Joab qu'il s'approche et que vous lui voulez parler. Et si Joab approche, dites-lui : Autrefois on disait, et c'est un axiome reçu de tous, des adversaires comme des amis, des dissidents comme des fidèles (Leibnitz parlait à cet égard comme Fénelon, Voltaire comme de Maistre), on disait donc : « Si vous voulez interroger, interrogez Rome. » *Sermo dicebatur in veteri proverbio : Qui interrogant, interrogent in Abela.* Et Rome répondait par une décision sensée, équitable, impartiale, désintéressée ; elle tenait la balance égale entre tous les droits, entre ceux des forts et des faibles, entre ceux des princes et des peuples ; et, sur son conseil, les affaires se terminaient pacifiquement selon l'ordre et la justice : *Et sic perficiebant.* Cette mission conciliatrice, Rome est toujours apte à la remplir ; elle défie qu'on lui cite une occasion dans laquelle elle ne s'est pas montrée prête à répondre la vérité à tous : *Nonne ego sum qui respondeo veritatem in Israel?* Mais vous, qu'allez-vous faire à présent ? Vous voulez renverser cette Rome, la ville mère du monde, la médiatrice des rois et des nations, la conseillère et la modératrice de tous : *Et tu quæris subvertere civitatem, et evertere matrem in Israel.* Ne voyez-vous pas que c'est ébranler l'héritage entier du Seigneur, et risquer par là même de tout ruiner ici-bas? Est-ce là ce que vous voulez faire ? Et s'il y en a qui le veulent, sont-ce les chefs des nations qui le voudront ou qui le laisseront vouloir ? *Quare præcipitas hæreditatem Domini?*

« J'ignore ce que la fin de ce siècle nous prépare. Mais la Papauté contemporaine a honoré Marie, vous savez tous dans quelle mesure et avec quelle piété ; elle a donc thésaurisé, pour le Siége apostolique et pour la ville de Rome, un trésor de bénédictions : *Thesaurizat qui honorificat matrem.* Aussi

Digitized by Google

est-ce notre espérance très-ferme, et les gages de cette protection sont déjà sous nos yeux : la Reine du ciel, par une assistance manifeste, viendra elle-même au-devant du Pontife qui l'a glorifiée : *Obviabit illi quasi mater honorificata.* Ce n'est pas tout : la Vierge conçue sans péché n'est pas débitrice seulement envers Rome et son Pontife-Roi. A la voix de Pie IX déclarant à l'Eglise entière le privilége si glorieux de cette Vierge immaculée, le monde entier s'est ému, l'univers entier a battu des mains et entonné des chants de fête. Lui aussi a honoré sa Mère ; il a donc, lui aussi, amassé des trésors, il héritera des bénédictions, et il recevra des secours : *Thesaurizat qui honorificat matrem.* Là sont nos espoirs de salut et nos chances de paix. De quelques calamités que le monde puisse paraître menacé, je suis tranquille pour le monde. La Vierge toute puissante viendra à sa rencontre avec le visage riant d'une mère fêtée par ses fils : *Obviabit illi quasi mater honorificata.* Amen. »

Digitized by Google

IV

Castelfidardo et Ancône.

Le triomphe dans la défaite.

L'Eglise immortelle et toujours victorieuse a ajouté une page sublime à ses annales; elle a inséré sur ses diptyques une nouvelle liste de héros dont les noms glorieux, gardés par elle, ne s'effaceront jamais. A travers les larmes qui coulent, une espérance luit aux yeux de notre foi. Le ciel a demandé à la terre un sacrifice afin qu'elle fût sauvée; ce sacrifice a été généreusement offert, il sera fécond. « Plus rapides que les aigles, plus forts que les lions, comment sont-ils tombés, ces forts d'Israël ? » (II Reg., 1.) L'histoire le dira à nos derniers neveux. Ils ont succombé sous le nombre de leurs ennemis; tout secours humain leur a été refusé. Alors ils ont levé leurs yeux vers le ciel, et, puisant dans ce regard un courage plus mâle encore, ils ont combattu en guerriers de la foi, et ils se sont affaissés dans leur gloire.

Ils ne comprennent pas ce genre de triomphe, ceux qui n'ont que des paroles de haine et de mépris pour cette noble phalange choisie de Dieu et pour son illustre chef. Aveugles, qui ne voient pas que, depuis dix-huit siècles, Jésus-Christ règne sur le monde, et que sa royauté est le prix de son humiliation et de sa mort; qui n'ont pas l'air de se douter que le christianisme, à qui ils doivent de n'être pas aujourd'hui

Digitized by Google

des barbares, ne s'est établi que par la défaite extérieure, apparente, des apôtres du Christ. Pie IX règne au Vatican, ses successeurs y siégeront comme lui, rois et pontifes, parce que Rome, et non une autre ville, a vu dans ses murs le gibet d'esclave auquel fut attaché Pierre le Galiléen. « C'est une loi établie, nous dit Bossuet, que l'Eglise ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants, et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. » (*Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry.*) L'Eglise ne compte donc pas comme défaite la mort de ceux qui combattent avec elle et pour elle; leur dévouement est l'élément dont elle vit, car ce dévouement en suscite d'autres et attire sur la société chrétienne un nouveau surcroît de grâces et de lumières.

L'éternel honneur de nos héros est de s'être dévoués pour cette royauté de Jésus-Christ, comme les croisés, leurs pères, se dévouèrent pour la délivrance de son sépulcre. Chez eux, point de ces théories humaines qui rapetissent et font descendre d'une partie de sa hauteur le *principat sacré*. Ils n'ont point disserté sur la manière de concilier l'œuvre de Pépin et de Charlemagne avec les idées de la société moderne; ils se sont dit : « Jésus-Chrit a sur la terre un Vicaire, ce Vicaire est roi et doit l'être ; combattons et mourons pour la royauté du Vicaire de Jésus-Christ. » Affirmation magnanime, au milieu des idées vagues de notre temps, de ces continuelles alliances de la vérité et de l'erreur, de cette dissolution de l'antique foi que l'on signale partout. Tandis que d'autres, prenant et reprenant la question, donnaient leur encre, eux ont donné leur sang; démonstration irrésistible qui dépasse tout, et dont rien n'arrêtera l'effet. C'est ainsi que l'Eglise a triomphé, c'est ainsi qu'elle triomphera toujours.

La cause de l'indépendance de l'Eglise n'a pas été décidée aux champs de Lorette; elle n'est pas vaincue, parce qu'elle

Digitized by Google

n'est point trahie. Sans espoir de victoire immédiate, plein des belles flammes de l'amour, on meurt pour elle, et tous ceux qui veulent bien mourir ne sont pas tombés. Les causes vaincues sont celles pour lesquelles personne n'estimerait doux et glorieux de mourir. La cause de l'indépendance de l'Eglise trouvera toujours des soldats qui seront assez payés du seul gain de leur mort, qui combattront sans armes, qui, seuls devant une armée, ne reculent pas, qui enchaînés n'auront besoin que d'un mot, qui bâillonnés triompheront par leur silence. Enveloppés d'une gloire féconde, ces vaincus portent dans les entrailles de la terre la vigueur des futures moissons; leurs vainqueurs demeureront osteusiblement chargés de la lèpre du crime (1).

Appel de Pie IX à Lamoricière.

Nous rappellerons ici les plus beaux épisodes, les traits les plus touchants de ces faits d'armes où la jeunesse catholique donna à Pie IX les témoignages les plus admirables du dévouement le plus héroïque.

La grande âme de Pie IX priait Dieu de venir en aide à son Eglise et de la soutenir contre des fils ingrats; une inspiration d'en haut éclaire le Vicaire de Jésus-Christ; il jette un coup d'œil sur le monde pour y découvrir celui qui pourrait protéger l'arche sainte et le trône de Pierre; ses regards s'arrêtent sur notre France, puis ils se fixent sur le héros chrétien qui, en effet, était digne d'un tel honneur. C'est vers lui, le vaincu, le proscrit, que le vieillard désarmé et écrasé se tourne; c'est ce loyal caractère de soldat français, c'est cette épée qui a combattu la barbarie sauvage en Afrique et la barbarie civilisée à Paris, mais qui dort depuis longtemps inutile, c'est elle que le Pontife menacé implore.

(1) Louis Veuillot.

Digitized by Google

Un prêtre zélé, comme autrefois l'ange du Seigneur, vint se présenter à lui et lui apporta le message de Pie IX. C'était en 1860. Le général était alors à Prouzel, souffrant de la goutte et de rhumatismes gagnés en Algérie, couché dans ce même lit où cinq ans et demi plus tard la mort devait venir le frapper. Après quelques moments de réflexion, Lamoricière accepte la proposition. « C'est là, dit-il, une cause pour laquelle j'aimerais bien mourir. » Une communication est faite à madame, et la résolution de partir irrévocablement arrêtée (1). Comme toujours, la question personnelle fut entièrement écartée. Le généreux guerrier ne considéra que l'appel d'en haut, une grande œuvre à faire : montrer aux gouvernements, qui souffraient en silence que le Père commun fût opprimé par la violence, qu'il y avait encore des hommes de cœur qui se lèveraient pour sa défense.

Vingt-quatre heures après, le général faisait part à un ami intime de sa résolution. « Celui-ci, effrayé, lui représenta tous les périls de l'entreprise. « Je sais tout cela, lui répondit-il; mais quand le Chef de l'Eglise appelle un de ses enfants pour le défendre, il n'est pas possible d'hésiter. J'irai donc à Rome, je défendrai le Pape, puisque personne ne veut le défendre. J'y mourrai s'il le faut. » Quelques semaines après, il partait par la Belgique et l'Allemagne, seul avec

(1) Consultant sa noble épouse avant de prendre la résolution qui l'a rendu plus illustre que toutes ses victoires : « Partez, lui fut-il répondu, votre Père vous appelle ; Dieu protégera votre personne, votre femme et vos enfants. »

Quelques mois plus tard, Mme de Lamoricière allait voir le général à Rome, où le Pape lui réservait un accueil qui sera le plus agréable souvenir de sa vie. A la suite d'une longue audience, le Saint-Père voulut l'accompagner lui-même dans les galeries du Vatican pour lui en faire admirer les beautés artistiques. Parvenus devant un des siéges qui bordent les salles : « Veuillez-vous reposer là, dit-il avec bonté : j'y faisais asseoir une princesse il y a peu de jours. »

Digitized by Google

Mgr de Mérode ; il arrivait à Trieste et à Ancône, déjouant la surveillance ennemie, et il déposait aux pieds du Saint-Père son épée, sa vaillance et sa foi.

Aussitôt il se mit à l'œuvre, *et clangens buccina convocavit... eos qui occurrerunt ei*. A son appel, des volontaires fidèles vinrent se ranger autour du trône pontifical. Il les enflamma de son ardeur, il leur donna ce costume qui lui rappelait sa vieille gloire, et il put assurer le Père bien-aimé que ses enfants bénis par lui sauraient comprimer à l'intérieur les machinations des méchants et le défendre contre leurs complots (1).

« Tout a été dit, avant comme après sa mort, sur la grandeur épique et sur l'héroïsme chrétien du sacrifice que fit Lamoricière à la Papauté trahie. C'était le sacrifice, non pas de sa vie, qu'il eût cent fois exposée avec bonheur sur n'importe quel champ de bataille, mais le sacrifice de son nom, de sa réputation, de son auréole militaire, de ses anciennes victoires. Il connaissait à fond la puissance cosmopolite et l'acharnement implacable du parti qu'il allait soulever contre lui ; et, comme autrefois à la brèche de Constantine, il s'y jeta tête baissée. »

(MONTALEMBERT.)

Dans cette campagne, il ne s'agissait pas pour Lamoricière d'augmenter sa gloire, mais de la sacrifier ; d'illustrer sa

(1) Le monde catholique tressaillit en contemplant à Rome Lamoricière à côté de Pie IX. Lamoricière, dans la simplicité magnanime de son dévouement, fut alors l'homme de la terre, sinon le plus grand et le plus fort, du moins le plus noble. Sa proclamation, en prenant le commandement en chef des troupes pontificales, montra tout de suite quelle pensée il avait de sa cause et de sa mission : « Le christianisme, disait-il, n'est pas seulement la religion du monde civilisé ; il est le principe de la vie même de la civilisation, et la Papauté est la clef de voûte du christianisme. La révolution, comme autrefois l'islamisme, menace aujourd'hui l'Europe, et, aujourd'hui comme autrefois, la cause du Pape est la cause de la civilisation et de la liberté dans le monde. »

Digitized by Google

vie, mais de l'exposer. On lui demandait d'aller à Rome, de passer la mer, de quitter la France, et de prendre le commandement d'une poignée de jeunes gens qui n'avaient pas vu le feu, appuyés sur des arsenaux vides et des magasins épuisés, ne parlant pas la même langue, mais ralliés par la foi sur un petit territoire pris entre deux armées dix fois plus nombreuses, plus aguerries, plus équipées. Il s'agissait de passer pour un étourdi aux yeux des sages, pour un factieux aux yeux des politiques, pour un chef aventureux aux yeux des militaires; en deux mots, d'agir sans espoir et de mourir sans gloire.

La Papauté avait subi bien des revers et des abandons. Lamoricière ne se fit aucune illusion : il vit les dangers certains, l'impopularité certaine; il savait qu'il pouvait être vaincu et qu'il serait raillé, et il partit.

On l'a comparé aux anciens croisés; moi, je dis qu'il fut plus grand. Quand jadis nos pères se croisaient, ils n'avaient qu'à suivre le courant de ces âges chrétiens pour être naturellement portés à Damiette ou à la Massoure; mais Lamoricière eut tout le torrent de son siècle à refouler, avant qu'un petit esquif clandestin et solitaire pût le débarquer sur la plage d'Italie.

Vous n'avez jamais été vaincu, lui disait un de ses amis, vous le serez. — Qu'est-ce que cela me fait? La cause en vaut la peine, répondit-il. — Mais réfléchissez-y bien. — Mes réflexions sont faites. Avant tout, un sentiment ou plutôt un devoir me domine. Je vois un Père que le courant emporte; ce Père me tend la main, et j'aurais le cœur d'hésiter! Non. On me crie : Il vous entraînera dans sa perte. Eh bien! soit. — On déclarera que vous n'êtes plus Français. — Mon ami, quand je mourrai, on ne me demandera pas si j'ai su le code pénal, mais le catéchisme, et pour m'ouvrir les portes du paradis, on n'examinera pas si on m'a fermé celles de mon pays. » Tout cela est textuel.

Digitized by Google

Et, avec une fierté toute chrétienne et toute française, il ajoutait dans une lettre que tout le monde a lue : « Si on m'enlevait ma qualité de citoyen français, le monde catholique tout entier me la rendrait par acclamation. »

— Eh bien ! ajoutait-il en riant, c'est donc décidé : vous allez faire de moi un lansquenet. Mais entendez bien : la première condition, c'est que vous ne ferez jamais la guerre contre la France.

Avec un *condottiere* comme vous, lui fut-il répondu, c'est entendu d'avance (1).

Il n'allait pas d'ailleurs défendre à Rome une cause antinationale, mais la cause française par excellence, et il savait, en reprenant son épée pour répondre à l'appel du Saint-Père, qu'il restait fidèle à toutes les causes de sa vie ; il venait faire à Rome ce qu'il avait fait en Afrique et sur les barricades : seulement, l'honneur avait grandi avec la cause et les périls.

Voici en quels termes M. Emile de Girardin, un adversaire de la Papauté, a parlé de Lamoricière :

« Rentré de l'exil, le général de Lamoricière resta dans la vie privée, dont il ne sortit que par un sentiment généreux pour prendre le commandement de l'armée du Pape. La convention du 15 septembre 1864 ayant reconnu au Pape

(1) Il n'était pas jeune, obscur et inexpérimenté comme Lescure et La Rochejaquelein ; il n'était pas entraîné par la nouveauté, l'appât irrésistible de l'inconnu, les chances de la lutte, la fortune des combats. Il était vaincu d'avance, et il le savait ; il allait de sang-froid au-devant d'une défaite inévitable, et d'une défaite qui n'était pas seulement matérielle. Pour céder à cette séduction sublime d'un devoir qui ne peut aboutir qu'à une catastrophe, il sut rompre avec son passé, rompre avec son amour-propre, rompre avec beaucoup de ses amis politiques. Il savait que l'impopularité *cléricale* est celle qui s'efface et se pardonne le moins ; il osa être impopulaire, et il le fut jusqu'à l'héroïsme. Etant donné cet homme tel que nous l'avons connu, avec son caractère, son âge et ses antécédents, j'affirme qu'à aucune époque la chevalerie chrétienne n'a rien imaginé de plus difficile, de plus méritoire, de plus digne d'une éternelle mémoire.

Digitized by Google

le droit d'avoir une armée, le général de Lamoricière faisait en 1860 ce que la convention du 15 septembre a souhaité en 1864, à tort ou à raison. Quant au sentiment qui décida le général de Lamoricière à prendre le commandement de l'armée pontificale, personne n'en peut contester le désintéressement et l'élévation. Il alla à Rome par dévouement plus que par espérance, et, quand il y fut, il vit qu'il fallait encore plus se dévouer et encore moins espérer. Il supporta sa défaite avec une fermeté admirable, et d'autant plus méritoire qu'il était habitué à la victoire. »

Il avait pensé que celui qui a reçu en dépôt « le principe et la vie même de la civilisation, » rendait témoignage à notre pays en choisissant pour sa libre défense une épée française; il avait pensé que laisser occuper par d'autres une place que ses prédilections nous avaient destinée, ce serait accepter pour la *fille aînée de l'Eglise*, sœur aînée des nations chrétiennes, une fatale et coupable déchéance; il ne l'avait pas voulu. La France, représentée par un de ses chevaleresques soldats, devait garder près de lui son poste d'honneur, et, sans peser la force, continuer de servir par son courage et par son génie ; et ainsi le *sang chrétien*, selon la belle parole de Mgr l'évêque d'Orléans, « n'avait pas oublié de couler dans les veines des générations nouvelles. »

— Avant son départ, Lamoricière avait adressé au général Bedeau, son ami, la lettre suivante :

« Prouzel, 19 mars 1860.

« Cher ami, je déplore de plus en plus de n'avoir pu vous rencontrer à Nantes, et je suis désolé de ne pouvoir en ce moment aller vous embrasser. Je charge ma femme ou un de nos amis communs, si ma femme ne peut aller à Nantes, de vous dire le parti que j'ai pris. Je n'ai vraiment d'espoir qu'en Dieu ; car, d'après ce que je sais, la force d'un homme

Digitized by Google

ne peut suffire à l'œuvre que je vais entreprendre. Ce n'est pas de l'audace, qui pourtant, j'espère, ne manquera pas au besoin ; c'est du dévouement, dont j'attends la récompense là-haut bien plus sincèrement qu'ici-bas.

« Adieu. Je pars dans un quart d'heure, et je dis : Au revoir, à des gens qui ne savent pas où je vais.

« Tout à vous, bien cher ami.

« Signé : De Lamoricière. »

On apprit de Trieste qu'il se dirigeait sur Rome ; il y arriva le 2 avril pour prendre possession du commandement de l'armée pontificale, haute dignité due à son mérite non moins qu'à la confiance du magnanime Pie IX. Le monde catholique salua son dévouement, et le Chef de l'Eglise le bénit en le pressant dans ses bras paternels.

De leur côté, les libérâtres, que Lamoricière avait si bien combattus dans les rues de Paris, se sentent humiliés en voyant le premier soldat français au service du Pape. Aussitôt un long cri d'insulte et de dérision s'élève du sein de tout ce qui s'appelle la démocratie européenne. Il est traîné aux gémonies, lui et la poignée de jeunes braves qui s'élance sur ses traces. Une hideuse clameur sortie des profondeurs de la bassesse humaine, des bords de la Tamise à ceux de l'Arno, poursuit de ses invectives, de ses railleries, de ses calomnies, la troupe dévouée et son chef héroïque. Les plats calomniateurs de la vertu désintéressée parlent tous à la fois et parlent tout seuls. L'Europe et la France leur donnent raison. L'Italie nouvelle rugit à son tour en se voyant abordée par des gens assez osés pour vouloir combattre et mourir sous les insignes d'un Pontife et d'un Père. Elle demande et obtient la liberté de les écraser. Mais elle essaye de les tuer par le mensonge avant de les entamer par le fer, et par des mensonges tels que le monde n'en avait pas écouté depuis

Digitized by Google

le guet-apens de Bayonne en 1808. Un Cialdini ose dire, dans un ordre du jour à son armée, que Lamoricière et ses compagnons sont des mercenaires *altérés par la soif de l'or et du pillage*, et le roi Victor-Emmanuel annonce à l'empereur des Français « qu'il fait entrer ses troupes dans les Marches et l'Ombrie pour y rétablir l'ordre, sans toucher à l'autorité du Pape, et pour livrer, s'il le fallait, une bataille à la révolution sur le territoire napolitain. » Huit jours après, les troupes de ce roi fondent dix contre un sur la petite armée de Lamoricière. La bourgade inconnue de Castelfidardo est immortalisée par cette boucherie. Pimodan y périt d'une mort digne de son chef. Celui-ci, refugié dans Ancône, capitule quand sa dernière pièce est démontée ; ce général français, et quel général ! rend son épée à des Piémontais. Ses jeunes compagnons, prisonniers comme lui, traversent l'Italie au milieu des avanies et des outrages. Lui-même, relâché dès que l'œuvre de spoliation est consommée, revient en France pour y être raillé par ceux qui l'avaient insulté au départ.

Depuis lors tout s'est accompli, ou du moins tout a marché vers la fin prévue et voulue. Les plus sombres pressentiments, les plus tristes prédictions se sont vérifiés. La France chrétienne s'est résignée, et l'Europe s'est habituée à ce qui paraissait, il y a cinq ans, le *nec plus ultra* de l'iniquité impossible : on en est venu à regarder le maintien de la spoliation dans ses limites actuelles comme un bienfait dont la certitude ferait éclater un *Te Deum* sur les lèvres des catholiques endormis ou trompés.

Voici comment le docteur Manning, aujourd'hui archevêque de Westminster, qualifie ce lâche et infâme guet-apens, qui sera à jamais la honte du *piémontisme* et de ceux qui l'ont laissé faire :

« Une armée composée de soldats de toutes les nations et rassemblant en elle la turbulence de tous les pays, sous la conduite d'un aventurier, menace les frontières méridionales

Digitized by Google

des Etats de l'Eglise. L'armée d'une puissance autrefois catholique, sans déclaration de guerre, au mépris du droit des gens, a fait irruption dans ces Etats et s'est avancée jusqu'en vue de Rome. Rome est comme assiégée ; son territoire est à la merci des envahisseurs. Dans ces circonstances, que pouvait-il y avoir de plus raisonnable, de plus juste, de plus chrétien que de défendre avec des soldats de toute nation le Saint-Siége attaqué par des soldats de toute nation ? C'est là une cause catholique qui intéresse tous les membres de l'Eglise. Aucun catholique ne peut être considéré comme étranger dans les Etats de saint Pierre : là, il se trouve sur le sol du Père commun des fidèles ; en le défendant, il défend plus que sa propre patrie. Aussi le Saint-Père a-t-il appelé tous ses enfants à la défense de ce grand principe catholique, et, pour remplir cette obligation sacrée, l'un des plus grands hommes de guerre de la France est allé se mettre aux pieds du Saint-Père ; il n'a pas craint d'exposer les lauriers cueillis au service de sa patrie aux chances douteuses de la guerre avec une aussi faible armée que celle du Pape. Avec une générosité qui fera inscrire son nom parmi ceux des plus grands guerriers du monde catholique, Lamoricière entreprit de défendre une cause qui paraissait désespérée. Lui qui avait appris aux soldats français qu'il ne lui fallait que huit jours pour former un zouave, en trois mois, privé de toutes ressources, forma une armée dont la fière valeur et les hauts faits survivront à la mémoire des exploits les plus vantés. Je ne connais rien dans les annales militaires de plus audacieux, de plus noble que la défense de Spolète, où, pendant douze heures entières, une poignée de 600 hommes a soutenu l'effort de 14,000 ennemis. Le matin même ils avaient entendu la messe et reçu la sainte communion, et ils se maintinrent pendant douze heures, tuant ou blessant un nombre d'ennemis égal à leur nombre. Deux fois ils refusèrent fièrement de se rendre, disant qu'ils tenaient Spolète pour Dieu et pour le

Digitized by Google

Pape, et ce ne fut qu'à la prière du délégat, représentant l'autorité du Saint-Père, qu'ils consentirent à mettre bas les armes. Aussi glorieux fut le combat livré pendant toute une longue journée, sur les hauteurs de Castelfidardo, par 7,000 hommes de cœur contre un ennemis trois fois plus nombreux ; et, lorsqu'ils furent enfin réduits à une poignée de combattants, leur grand général, à la tête de quelques hommes, s'ouvrit un passage à travers les masses ennemies, qui ne purent l'arrêter. A Ancône, pressé par mer et par terre, il resta jusqu'à ce que le dernier de ses canons eût été démonté, et il ne cessa une défense désespérée que par des motifs d'humanité. L'histoire ne présente pas de plus beaux faits d'armes accomplis dans des circonstances plus désavantageuses et en face d'un ennemi aussi supérieur en nombre. »

La veille du combat.

L'invasion de l'Etat pontifical, qui appartient à tous les catholiques (1), avait été opérée par l'ennemi subalpin (2), avant toute déclaration de guerre, pour surprendre Lamoricière et l'empêcher de concentrer ses troupes dans Ancône. A la nouvelle de cette violation du droit des gens, le général rassemble à la hâte son petit corps d'armée, et, suivi de Pimodan, il s'avance vers Lorette à marches forcées, malgré une très-forte chaleur. Le soir du 16 septembre, Lamoricière, avec sa cavalerie, descendait les hauteurs de Monte-Santo et

(1) *Ad omnes catholicos pertinet*, a dit Pie IX.

(2) *Subalpinus hostis ;* c'est ainsi que Pie IX l'appel dans son bref du 12 novembre 1860. « Notre armée, formée en peu de temps par un chef du nom le plus illustre, quoique petite par le nombre, était si bien préparée à s'acquitter de son devoir, que l'ennemi subalpin, qui, avec des troupes bien plus nombreuses, menaçait nos provinces et les convoitait avidement comme une proie, avait perdu toute espérance de succès s'il ne se jetait sur elles à l'improviste, sans aucune déclaration de guerre, contre le droit des gens et toute justice. »

Digitized by Google

arrivait au bord de la mer, où il embarquait sur le navire *San Paolo* le trésor destiné à Ancône. « Nous entrons dans Porto-Recanati : c'est un grand village dont une vaste plaine occupe le centre. D'un côté, la mer brise mollement sur le sable où les pécheurs tirent leurs barques; de l'autre s'élève un château crénelé. Pourrai-je oublier jamais la scène qui s'est alors passée sur cette plage ignorée? Nos 300 chevaux sont formés en colonne, la tête tournée vers Lorette dont le dôme couronne majestueusement ces belles collines. Notre aumônier, l'abbé Caillaud, jeune prêtre d'Angers, s'avance sur le front du peloton : « Messieurs, nous dit-il, vous avez l'hon-« neur de combattre pour l'Eglise ; soyez-en dignes et pro-« fitez-en. Dieu ne vous demande à votre dernier moment « qu'une pensée d'amour et de repentir. Je vais vous donner « l'absolution. » Puis : « Redressez-vous, messieurs, et bat-« tez-vous bien ! »

L'ordre fut donné de courir à Lorette, qui était occupée par les Subalpins, et qu'on voulait leur reprendre à tout prix. Sur un signe du comte de Bourbon-Chalus, capitaine des guides, la colonne pique des deux et part au galop. Au bas d'une élévation, l'avant-garde rencontre des chevaux-légers piémontais ; quelques coups de carabine et de pistolet sont échangés, et les ennemis prennent la fuite. Les guides s'élancent derrière eux, escaladent au galop les rampes en lacet de la montagne, et entrent dans Lorette par la porte d'Ancône, en serrant de près les fuyards, qui descendent à toute bride la rampe opposée, dans la demi-obscurité du crépuscule. »

« Pendant tout la nuit, raconte M. de Tournon, des feux symétriques brillent sur les hauteurs de Castelfidardo ; et, quand un jour radieux vient éclairer ce magnifique panorama, de petites fourmilières s'agitant sur chaque colline, et les flammes bleues des chevaux-légers piémontais flottant çà et là dans la plaine, nous revèlent les incertitudes de notre lendemain.

Digitized by Google

Le lundi 17, à midi, on bat la générale pour tenir les troupes en haleine. L'alarme est dans la ville. Dans l'après-dinée arrive la division du général de Pimodan, qui campe derrière Lorette. Pimodan amène 2,600 hommes d'infanterie; Lamoricière en compte à peine 2,000 avec 300 cavaliers et quelques mauvais canons. L'ennemi ayant occupé une partie des moulins du voisinage, la farine manquait à Lorette pour fournir aux troupes les deux jours de pain dont elles avaient besoin.

« Dans la journée du lundi, dit M. l'abbé Druon, on attendait la colonne de Pimodan, qui ne tarda pas à arriver par la porte de Recanati. Il m'a semblé que les Piémontais la pouvaient facilement couper; mais Dieu voulait que l'épreuve se fît dans les conditions et au lieu qu'il avait choisis pour la plus grande gloire de ses défenseurs et la plus grande manifestation de sa justice. J'eus le bonneur d'offrir le saint sacrifice sur l'autel de la Santa-Casa. La basilique était remplie d'officiers et de soldats qui, sans distinction de rang, s'agenouillaient devant la table sainte. Je passai tout le jour au milieu d'eux, et je me sentais pénétré de respect et d'admiration en voyant tant de foi unie à tant de valeur. « Mon« sieur l'abbé, disaient les Français, nous sommes heureux « de voir approcher l'heure du combat. Les plaines et les « collines, aux alentours de Lorette, sont couvertes de Pié« montais, et nous ne sommes, auprès de cette armée de 45 « à 50,000 hommes, qu'une petite poignée de soldats. Nous « serons tous tués peut-être, mais ils ne triompheront pas. « Notre sang et notre vie ne seront pas inutilement donnés, « et Dieu nous récompensera dans nos familles et dans notre « patrie. » Dans la soirée, les généraux de Lamoricière et de Pimodan, et presque tous les officiers et soldats, se préparèrent à affronter le péril de la bataille qui devait avoir lieu le lendemain, en s'approchant du tribunal de la réconciliation. Plusieurs m'ayant demandé de les entendre, j'obtins la per-

Digitized by Google

mission de l'évêque de Lorette, et je bénis Dieu de m'avoir donné d'assister en ce moment suprême tant de nobles et saints enfants de la France. »

Lorette se croyait revenue aux jours de don Juan d'Autriche et de Sobieski. Ce qui se passait à Lorette s'accomplissait également en dehors de ses murs dans le camp des zouaves pontificaux (1).

Une partie de l'armée des croisés campa tout ce jour et la nuit suivante sur la grande place de la Madone, en face de la basilique. Lamoricière n'eut pas le temps, comme le duc de Guise, de faire exécuter à sa cavalerie des carrousels en l'honneur de la Vierge, mais il alla avec ses soldats rendre ses premiers hommages à l'église de Marie et à la maison de Nazareth; il puisa un inébranlable courage devant ces quatre admirables statues du baptistère, dont la première représente la Foi, avec cette épigraphe : *Elle ne saurait être trompée;* la seconde, l'Espérance, avec ces mots : *Elle ne saurait être ébranlée;* la troisième, la Charité, avec cette légende : *Elle ne saurait être divisée;* la quatrième, la Persévérance, avec ces paroles : *Elle ne saurait être brisée.*

Il était beau de voir « ces fronts de guerriers illustres et de volontaires à peine sortis de l'enfance, confondus, la veille du combat, dans le sanctuaire de Lorette (2). »

(1) Le colonel des zouaves pontificaux, de Becdelièvre, la veille du combat de Castelfidardo, à la chute du jour, fit former le carré à son bataillon et lui adressa la parole en ces termes :

« Le moment que vous désirez depuis que vous êtes dans l'armée du Saint-Siége est proche; demain vous verrez l'ennemi, et tout fait présumer que la journée sera chaude. Vous ferez votre devoir en soldats valeureux, et n'oublierez pas que la cause pour laquelle vous combattez étant la cause de Dieu, vous devez vous préparer à paraître devant lui, car demain à pareille heure plusieurs d'entre nous ne seront plus. Je vous engage donc vivement à faire ce que bien des chefs militaires n'oseraient vous conseiller. Allez trouver notre aumônier comme je vais le faire moi-même, et que demain au réveil tout le monde soit prêt à marcher. »

(2) Je trouve bien à admirer parmi ces jeunes gens. Nous avons encore

Digitized by Google

« Qu'il nous soit permis de donner ici un pieux souvenir à un noble jeune homme que nous connaissions, qui était un des membres les plus zélés de nos conférences de Saint-Vincent de Paul, et qui fut le premier martyr de cette guerre sainte. Au premier bruit du départ de Lamoricière, Mizaël de Pas l'avait rejoint à Rome, après avoir pris congé de sa mère et de sa sœur, religieuse au Sacré-Cœur, après avoir réclamé, dans le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, le secours de Celle à qui il avait été consacré le jour de son baptême. Arrivé à Rome, il fut présenté au cardinal Villecourt dans l'église de Saint-Pancrace, bâtie au-dessus des catacombes de ce nom, en l'honneur d'un jeune martyr de quatorze ans; ce fut là que le jeune de Pas prit l'engagement de verser tout son sang pour la défense de l'Eglise. Le cardinal français le serra dans ses bras, ému jusqu'aux larmes

la meilleure espèce de croisés. Je dis la meilleure, puisque l'on peut toujours remarquer du meilleur et de l'inférieur même dans l'excellent. Il y eut des hommes qui se croisèrent pour expier leurs péchés, en quoi ils furent à louer. D'autres partirent emportés par un généreux esprit d'aventure : je loue encore ceux-là ; cet esprit d'aventure, alléché de danger et d'inconnu, est une des belles pièces de la machine humaine. D'autres prirent la croix par un certain respect humain qui ne leur permettait pas de s'abstenir, l'entreprise, d'ailleurs sainte et valeureuse, étant admirée des dames : je suis loin de mépriser ce bon respect humain ; les sacrifices qui lui sont faits méritent d'être récompensés par une lumière qui en épure le mobile. Mais le vrai croisé était celui qui, sans péchés à expier, sans humeur aventureuse, sans prendre garde à l'opinion du monde, disait en son cœur : *Dieu le veut*, et prenait la croix, et laissait tout le reste, uniquement pour obéir à la volonté de Dieu. Ceux-là, quel qu'en fût le nombre, étaient vraiment la croisade ; c'est à eux que Dieu devait quelque chose. Ils voulaient le Saint-Sépulcre, et Dieu le leur donna; ils voulaient briser le croissant, et ils le brisèrent, et il resta brisé même après que le Saint-Sépulcre fut repris.

Ce grand sentiment, ce grand amour de la volonté de Dieu a été l'unique motif auquel ont obéi beaucoup de ces nobles enfants. Ils se sont offerts sans espérer qu'ils dussent faire grand'chose. Mizaël de Pas me disait en partant: « Je suis faible, je suis malade, je ne me trouve bon à rien, mais on peut toujours mourir. » Il a été tué à Castelfidardo. Lanascol,

Digitized by Google

de ce beau dévouement; il lui répétait ainsi qu'aux autres volontaires ces paroles que le cardinal Baronius adressait jadis à de jeunes missionnaires : « Vous m'inspirez une sainte jalousie, heureux candidats du martyre, déjà désignés pour cette noble pourpre. »

« Mizaël de Pas, dit M. de Ségur, fut une victime de choix entre toutes celles qui s'offrirent volontairement à Dieu sur l'autel de Notre-Dame de Lorette. Il fut le premier qui alla s'offrir au Saint-Père, le premier parmi les volontaires français qui versa son sang pour la cause de l'Eglise, puisque la blessure dont il mourut lui fut envoyée de Dieu l'avant-veille de la bataille de Castelfidardo. »

charmant enfant, tué aussi, et d'autres qui ont eu le même sort, quittèrent la douce maison paternelle sans croire qu'ils sauveraient la Papauté : *Dieu le veut !* et ils voulaient donner leur sang. Ainsi a fait celui qui servait la messe ce matin. Il n'était pas né bien haut ; il sort de cette petite bourgeoisie qui ne mange que le pain rassis du travail. Il venait de terminer ses classes dans une école ecclésiastique, et ne songeait guère qu'à trouver le moyen de s'exonérer du service militaire pour suivre quelque profession qui le mît à même d'assister ses parents. Tout à coup survint en son cœur cette voix de Dieu. Elle lui fit peur d'abord, tant elle brisait l'ordre arrêté de sa vie. Mais ses maîtres lui avaient appris ce que c'est que l'Eglise, et la voix de Dieu le lui disait davantage : « Seigneur, que je puisse d'abord ensevelir mon père. — Non, laisse les morts ensevelir les morts, et suis-moi. » Sa mère voyait ses combats et ne lui en demandait pas la cause. Il y a des choses que les mères devinent. Elle restait neutre, priant et voulant faire, elle aussi, la volonté de Dieu. Enfin un jour il lui dit : « Je pars, je pars aujourd'hui. » Les yeux baissés, sans s'accorder une larme, sans laisser échapper un soupir, elle répondit : « Va. » Quelques mois après il était couché sur le champ de bataille de Castelfidardo, la poitrine ouverte d'un coup de baïonnette. Le Piémontais qui l'avait frappé le fouilla ; il trouva dans ses poches vingt sous qu'il prit et une *Imitatio Christi* qu'il laissa. A Castelfidardo, le roi piémontais ramassa deux provinces, mais ses soldats ne firent qu'un maigre butin.

(Louis Veuillot.)

Digitized by Google

La première victime.

Dans ce combat où tant de nobles jeunes gens devaient offrir leur vie pour l'Eglise, Dieu permit que la première victime qui devait tomber sous les coups des barbares fût ce jeune Français d'un caractère angélique. Voici sur sa mort des détails bien touchants :

Quand les cavaliers de Lamoricière furent entrés à Lorette, après en avoir chassé les chevaux-légers piémontais, la nuit tombante empêchait de rien distinguer à l'horizon ; on crut néanmoins découvrir des masses d'hommes dans la plaine du Musone. « Des hommes de cœur pour reconnaître la position de l'ennemi ! » dit une voix. Ces mots suffisent; le comte Palffy, noble Hongrois, aide-de-camp du général, s'élance dans la direction indiquée pour faire une reconnaissance sur la route d'Osimo. Il prend avec lui quelques carabiniers et demande parmi les guides un homme de bonne volonté. Mizaël de Pas s'offre avec empressement. M. de Bourbon-Chalus nous a dit qu'il leur avait recommandé d'observer la prudence militaire et d'avancer avec circonspection pour ne pas tomber dans une embuscade. Mais l'ardeur de leur courage les emporte; ils passent le pont du Musone et tombent dans le camp piémontais. Au détour d'un rocher, ils se trouvent en face de deux canons enfilant la route et reçoivent une décharge à mitraille. Le cheval du comte Palffy est tué, Mizaël de Pas s'affaisse sur le cou de sa monture; il a le bras broyé et le flanc droit labouré d'éclats de mitraille.

On le releva tout sanglant; le boulet avait mis son bras *en purée*, selon l'expression de M. de Bourbon-Chalus. On le transporte à Lorette, et, sur son désir, il est confié aux soins des jésuites du collége de la ville. Il souffrait horriblement, mais de son lit de douleur ses regards se dirigeaient

Digitized by Google

vers la Santa-Casa, située en face des fenêtres. « Ma Mère, disait-il à la sainte Vierge, donnez-moi la force de résister à ces souffrances. Je vous les offre en union de celles qui déchiraient votre cœur au pied de la croix. Ma bonne Mère, je suis heureux de mourir pour la défense du Vicaire de Jésus-Christ, et me réjouis d'avoir le premier versé mon sang pour une cause si sainte. »

Les religieux admiraient ce visage toujours calme, où errait un sourire toujours pur, et ces yeux tranquilles, dirigés vers le ciel ou vers la Santa-Casa. De temps en temps le blessé murmurait : « Mizaël, réjouis-toi d'une pareille faveur. »

Puis, à la pensée de sa mère, il jetait un regard d'amour vers Marie en disant : « Mère de Dieu, vous savez que j'ai aussi une mère en France. J'étais l'unique consolation de son veuvage. Vous vous rappelez avec quel héroïsme elle me donna à Jésus quand je partis pour cette guerre sainte. « Mi-« zaël, me dit-elle, mon sacrifice est grand, mais j'y suis « résignée. Si Dieu te conserve, je le bénirai ; s'il te rappelle « à lui, je le bénirai encore. » O Marie, quand on lui apportera la nouvelle de ma mort, donnez-lui cette force d'âme qui vous soutenait au pied de la croix de votre Fils unique. »

Mizaël se confessa et reçut le saint viatique avec un visage rayonnant d'amour et d'allégresse, comme un homme qui voit la palme du martyre et la couronne de l'immortalité. Les douleurs étaient si aiguës, qu'il s'évanouit la nuit suivante et vit la mort devant ses yeux. On disait autour de lui que le lendemain la petite armée pontificale se mesurerait avec les ennemis de l'Eglise. « Oh ! s'écria-t-il, si je meurs cette nuit, j'espère me présenter au trône de Jésus et de Marie avec leurs noms sacrés sur les lèvres ; là-haut, du sein de Dieu, je verrai mes compagnons combattre valeureusement. J'irai au-devant de ces martyrs purifiés par leur propre sang, et l'indulgence plénière de Pie IX leur ouvrira les portes du paradis. »

Digitized by Google

Ses compagnons d'armes et ses amis vinrent le visiter la veille de la bataille, et l'aspect de ce jeune blessé, enflammé du désir de mourir pour être réuni à Dieu, centupla leur courage et leur sainte ardeur. Ils se sentaient certains d'obtenir le triomphe des cieux (1).

Du collége des jésuites Mizaël fut transporté à l'hôpital des sœurs françaises de Saint-Vincent de Paul. C'est de là, sur sa couche de douleur, qu'il entendit le bruit du combat de Castelfidardo, et qu'il en suivit toutes les phases avec une douloureuse anxiété. Il interrogeait sans cesse les religieuses avec une inquiétude fébrile ; et, quand il apprit enfin que l'armée pontificale était vaincue, écrasée, détruite, il leva les yeux au ciel avec un indicible chagrin : « Quel malheur! s'écria-t-il, quel malheur! » Puis il demeura plongé dans un morne silence et un accablement profond. Son âme, forte contre ses propres souffrances, ne l'était plus contre les souffrances de l'Eglise.

Peu après il entendit un grand tumulte : c'étaient les débris de l'armée vaincue qui rentraient en désordre dans Lorette. Comme on ignorait encore s'il n'y aurait pas le lendemain une tentative de résistance, on transféra les blessés dans l'église même de la Santa-Casa. Mizaël y fut transporté vers quatre heures de l'après-midi, accompagné de l'aumônier des guides, et il y passa deux jours entiers, priant et récitant son chapelet presque sans discontinuer.

(1) Prends ton vol, âme angélique ; ton sang sera une semence de martyrs. Tu fus le premier à en arroser la terre de Lorette, mais d'autres entreront au ciel avant toi, parce que Dieu veut que la première couronne soit plus resplendissante que les autres, et il en multipliera les fleurons pour l'éternité, en prolongeant tes souffrances. Tu succomberas quelques jours plus tard, et avant de rendre le dernier soupir, tu compteras un à un ces morts et ces blessés qui joncheront demain les hauteurs du Musone et des Crocette. Salue de ton lit de douleur cette héroïque phalange, contemple son triomphe et expire en paix. (Le P. Brescianì dans la *Civiltà cattolica*.)

Digitized by Google

On dit qu'en face de la maison paternelle du jeune de Pas était une image de la Vierge, qu'on honorait sous le nom de Notre-Dame de Lorette. Tout enfant, il apprit de sa mère à vénérer la très-sainte Vierge sous ce titre. Celle qu'il avait choisie pour sa patronne a voulu adoucir ses derniers moments; c'est tout auprès de son sanctuaire de Lorette que le jeune héros a eu le bonheur d'expirer.

Par un de ces coups de la Providence que les incrédules traitent de rencontre fortuite, mais qui ravissent les âmes chrétiennes, la supérieure des sœurs de charité de Lorette avait passé plusieurs années dans une maison de sœurs fondée à Lille par le père même de Mizaël de Pas. L'épouse du Seigneur put ainsi rendre au fils, blessé et mourant sous un ciel étranger, l'hospitalité que le père lui avait donnée à cinq cents lieues de là dans sa ville natale (1).

La nuit qui précéda sa mort, il vit pleurer la sœur qui le veillait. « Pourquoi pleurez-vous, ma sœur? — C'est que vous êtes bien mal. — Eh bien! s'écria l'héroïque jeune homme, si je meurs, tant mieux. Il me semble que je suis bien disposé en ce moment, et plus tard je le serais peut-être moins bien. »

« Son âme déjà si pure, passée au creuset de la souffrance, s'échappa de l'enveloppe brisée de son corps et entra joyeusement dans la bienheureuse éternité des élus. Innocente victime, martyr choisi de l'Eglise, doux et saint Mizaël, priez pour nous (2). »

Pendant son séjour dans la basilique de Lorette, le lit d'hôpital de Mizaël était placé dans une des chapelles de l'embranchement de la croix, à droite, en face de la Santa-Casa. Cette chapelle a pour tableau d'autel une mosaïque dont le dessin est d'Angelica Kauffmann; il représente la sainte

(1) *Les Martyrs de Castelfidardo*, par M. le comte Anatole de Ségur.
(2) M. de Ségur.

Digitized by Google

Vierge encore enfant, arrosant un lis, tandis que ses parents admirent un rayon de lumière descendu du ciel sur la tête de la fille. C'est là que, selon le vœu de Mizaël, on a mis son cœur, à la place même où son corps mutilé s'était reposé ; ce cœur a été incrusté dans un des piliers de l'église, avec une brève et furtive inscription. Ainsi nos pères étaient déposés dans les catacombes avec la palme et la fiole de sang, indices du martyre.

Au revoir, Mizaël ! Ton nom prédestiné est celui d'un de ces trois jeunes hommes jetés dans la fournaise ardente pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor ; ces paroles de leur cantique seront un jour gravées sur ton cœur dans l'église de Lorette : « Seigneur, vous nous avez livrés aux mains de nos ennemis iniques et prévaricateurs, aux mains d'un roi injuste et pervers au-delà de tout ce qui est sur la terre ; que notre sacrifice s'élève aujourd'hui en votre présence, et qu'il vous plaise. Il n'est point de confusion pour ceux qui se confient en vous. Délivrez-nous par vos merveilles, et donnez la gloire à votre nom, Seigneur ; qu'ils soient confondus tous ceux qui n'offrent que des maux à vos serviteurs ; qu'ils soient confondus par toute votre puissance, et que leur force soit brisée. Ananias, Azarias, Mizaël, bénissez le Seigneur, louez-le, exaltez-le au-dessus de tout, dans tous les siècles. »

Pie IX et le général de Pimodan (1).

Parmi les héros qui ont versé leur sang pour la cause sacrée de la sainte Eglise, Georges de Pimodan occupe la pre-

(1) Georges de Rarécourt de la Vallée, marquis de Pimodan, naquit en 1822 d'une noble famille de Lorraine. Il suivit ses parents en Allemagne, où ils se retirèrent après la révolution de 1830. Il revint ensuite en France et fut admis à l'école militaire de Saint-Cyr. Il avait la vocation des armes, et il entra au service de l'Autriche. En 1848, il fit la guerre d'Italie sous le maréchal Radetzky. Il se signala par ses talents et par des actions

Digitized by Google

mière place, et son souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des chrétiens.

Après avoir reçu le pain des forts dans la vénérable église de Lorette, avec quelle ardeur il s'élançait sur les Piémontais à la tête de sa colonne ! Il se battait comme un lion, électrisait ses soldats et étonnait ses ennemis par sa bravoure. Tant qu'il fut debout, ils tinrent bon, malgré l'infériorité du nombre, et quand il tomba, la dernière espérance de succès tomba avec lui. Sa seule harangue au bataillon franco-belge avant le combat avait été cette phrase : « Pour vous, souvenez-vous que vous êtes catholiques et Français. »

Comme il donnait ses ordres sous un mûrier, il fut atteint simultanément de trois blessures : l'une au visage, l'autre au pied, la troisième et la plus terrible en pleine poitrine ; celle-là était mortelle. En recevant la première balle, il s'écria : « Courage, mes enfants ! Dieu est avec nous ! » « Dieu est avec nous ! » répéta-t-il en se sentant frappé pour la seconde fois, et le coup suprême le trouva répétant encore cette grande parole : *Dieu est avec nous !* Il s'affaissa sur lui-même, et on le transporta dans une chaumière voisine, où il reçut les premiers soins (1).

d'éclat dans la campagne de Hongrie en 1849, fut plusieurs fois blessé, et parvint au grade de colonel dans l'armée autrichienne. Il fut aussi nommé chambellan de l'empereur d'Autriche. Il rentra en France en 1853, devint en 1860, sous le général de Lamoricière, chef d'état-major de l'armée pontificale, et fut fait général. Il tomba glorieusement sur le champ de bataille de Castelfidardo le 18 septembre de la même année. Le Souverain Pontife voulut que son corps reposât dans l'église de Saint-Louis des Français, au cœur même de la chrétienté, pour la défense de laquelle il avait prodigué sa grande âme, suivant la belle expression de l'inscription placée sur la porte de l'église où eurent lieu ses funérailles. Il a écrit un récit de la guerre d'Italie en 1848 et 49.

(1) Dans son oraison funèbre des volontaires, l'évêque d'Orléans nous a rappelé parfois l'évêque de Meaux décrivant la bataille de Rocroy :

« Voyez-vous ces collines pareilles à des forêts, couvertes d'épais bataillons et garnies d'une artillerie formidable? C'est par là qu'il leur faut

Digitized by Google

Au milieu de ses cruelles souffrances, le héros s'oubliait pour ne penser qu'au succès de la cause à laquelle il achevait de donner sa vie. « Mes amis, disait-il à ceux qui s'empressaient autour de lui, laissez-moi mourir ici, et retournez à votre poste pour faire votre devoir. »

Le général de Lamoricière, le sachant mortellement atteint, alla lui serrer une dernière fois la main, et échangea avec lui de tristes adieux avant de se frayer un passage vers Ancône. Peut-être en ce moment envia-t-il son sort, car il est des heures dans l'existence où pour une grande âme les amertumes de la vie dépassent les angoisses de la mort.

Ah! si le roi *galant homme*, destiné peut-être, comme le connétable de Bourbon, à finir misérablement devant Rome, si Victor-Emmanuel fût passé par là, et qu'il eût plaint ce nouveau *chevalier sans peur et sans reproche* qui gisait dans son sang, mourant sur un sol étranger, le général de Pimodan eût pu lui répondre comme Bayard à son vainqueur : « Ce n'est pas moi, sire, c'est vous qu'il faut plaindre, vous qui portez les armes contre le Souverain Pontife, votre père, et contre la sainte Eglise, votre mère. »

passer à travers les masses profondes. Trois fois ils les gravissent à la baïonnette, enfoncent l'ennemi, conquièrent des positions inexpugnables. Décimés, repoussés, ils reviennent toujours. Tu les ramenais pour la quatrième fois à la charge, quand tu tombas percé de coups à la tête de tes braves, noble Pimodan. Cependant, malgré la mort du vaillant chef, les soldats de l'héroïque bataillon franco-belge continuaient de se battre comme des lions. « Nous ne pouvions plus vaincre, écrivait l'un deux, et « nous ne pouvions nous lasser de résister. » Les Piémontais, qui les accablaient de loin, « étaient stupéfaits de leur courage, » écrit l'un des témoins du combat. Non, quelle que soit ma douleur, je ne puis me défendre, messieurs, d'arrêter un moment vos regards et les miens sur cette ferme où se passa l'épisode le plus terrible de ce combat, et dans laquelle les débris de cette héroïque troupe montrèrent, par leur indomptable résistance, qu'il y a des âmes à travers lesquelles le fer et le feu, les boulets et la mitraille passent sans les abattre. »

Digitized by Google

Quant à lui, ce généreux défenseur de l'Eglise et du Pape, il garda jusqu'au bout les sentiments d'un chrétien.

Le général de Pimodan souffrait horriblement, et il endurait ses douleurs avec un calme et une patience héroïques ; il expira vers minuit.

C'était la nuit du 18 au 19 septembre. Ainsi mourut à trente-huit ans Georges de Pimodan, général dans l'armée pontificale, laissant un nom immortel dans l'histoire de l'Eglise, et léguant son exemple aux catholiques de toutes les générations. Il fut pleuré, béni, glorifié par des millions de chrétiens de toutes les nations qui, trois mois auparavant, ignoraient son existence, et dont la reconnaissante admiration, transmise d'âge en âge, ne finira qu'avec l'Eglise, c'est-à-dire avec le monde (1).

La marquise de Pimodan iguorait encore qu'elle était veuve d'un martyr, quand une de ses amies entra chez elle. C'était le matin de très-bonne heure ; Mme de Pimodan était déjà levée et écrivait à son mari. « N'écrivez pas, lui dit son amie en soupirant ; la lettre ne lui parviendrait pas, il est prison-

(1) Voici un trait raconté par le comte de Quatrebarbes, qui donnera une idée de la valeur du brave général qui a versé son sang pour la cause de l'Eglise :

« Je n'oublierai jamais le plaisir que j'éprouvai à Vienne en 1851, en jetant les yeux sur la boutique d'un marchand d'estampes. J'avais devant moi une lithographie populaire, qui avait pour titre : *Le brave capitaine français comte de Pimodan prenant à lui seul une batterie hongroise*. Voici en deux mots l'historique de ce fait d'armes : Abandonné de son escadron, qui avait reçu à trente pas une décharge de mitraille, Georges de Pimodan avait continué seul la charge. Pressé, entouré par les artilleurs hongrois sans pouvoir faire usage de son sabre, tiré en tous sens, frappé de coups de crosse et d'écouvillon, il allait être tué ou fait prisonnier, lorsque son escadron, dans un retour offensif tenté pour le sauver, sabra les artilleurs, s'empara de la batterie, de six pièces de canon, et ramena son capitaine en triomphe sur un brancard improvisé avec les armes de l'ennemi. »

Digitized by Google

nier. — Prisonnier ! s'écrie la noble femme, c'est impossible ! il est mort. Allons à l'église prier pour lui (1). »

Et puis tout à coup, comme si le cœur du guerrier eût passé tout entier dans le sien, elle saisit un de ces petits enfants qu'il lui laisse, et l'élevant entre ses bras vers le ciel, elle s'écrie : « Eh bien ! toi aussi, tu seras soldat ! »

La chrétienté tout entière fit à Georges de Pimodan, comme à ses compagnons de gloire, de splendides funérailles, et d'un bout du monde catholique à l'autre, leurs noms glorieux retentirent dans les prières et dans les discours que la reconnaissance des évêques et des pasteurs répandit sur leurs tombes.

Le Saint-Père avait désiré que son brave général fût enterré à Rome, dans l'église de Saint-Louis des Français, et sa tendre piété se chargea des frais de funérailles.

S. Exc. Mgr le ministre des armes, ayant été prévenu le 29 septembre au soir, par une dépêche télégraphique de Civita-Vecchia, de l'arrivée du corps de feu le marquis de Pimodan, général dans l'armée de Sa Sainteté, s'est rendu à dix heures à la gare pour le recevoir. La noble dépouille était accompagnée par M. le comte de Couronel, beau-frère du défunt, qui de Berlin était accouru à Lorette ; par M. le comte de Mirepoix, lequel par sa femme, fille du duc de Crillon, se trouve parent du défunt ; par M. de Renneville, aide-de-camp du défunt, qui, sur le champ de bataille, n'avait pas abandonné son général blessé, et par M. le prince

(1) « Pimodan est bien heureux, s'écriait M. Louis Veuillot dans une lettre à un ami ; mais la victoire est à Dieu toujours, et aussi bien lorsqu'il lui plaît de la gagner par les mains de ses ennemis que lorsqu'il la donne à ses propres drapeaux. Vous dites : *Le Pape est vaincu.* Le Pape n'est pas vaincu. Celui qu'il représente n'était pas vaincu lorsqu'on plaçait le sceptre de roseau dans ses mains enchaînées, lorsque la soldatesque l'insultait, lorsque Pilate et la foule lui préféraient Barabbas, lorsqu'on enfonçait des épines sur sa tête, lorsqu'on le clouait à la croix ; et lorsqu'enfin on jetait le sort sur sa robe, il n'était pas encore vaincu. »

Digitized by Google

de Ligne, qui avait demandé et obtenu la permission d'aider M. de Renneville dans l'accomplissement des derniers soins prodigués au général.

M. Cialdini a fait écrire sur le cercueil ces mots :

Le général Cialdini à Mme la marquise de Pimodan.

Le ire non vanno al di là del rogo.

« Les colères ne vont pas au-delà du bûcher. »

C'est là un vers du Dante. Comment expliquer cette audace insolente de Cialdini en face du cadavre d'un ennemi vaincu, mais d'un héros? On l'a trouvée déplacée; pour nous, nous dirons que, même dans le paganisme et chez les sauvages, on ne trouverait pas un semblable fait : se poser comme généreux envers une veuve désolée, en lui renvoyant fièrement la dépouille de son mari... Emphatique et insultante citation, elle renverse complètement les rôles du glorieux défunt et du brutal soldat sarde. En disant que *ses colères* ne vont pas au-delà du cercueil, ne croirait-on pas que le droit, l'honneur, la justice, la bonne foi, la valeur militaire, étaient du côté de M. Cialdini?

Le corps du général, à la sortie de la gare, a été placé sur un char et transporté à San-Francesco à Ripa des Franciscains. Tous les pères, portant de grandes torches de cire, ont entouré le cercueil et récité des prières. L'église en un instant s'est emplie de peuple, et chacun a salué avec respect la dépouille de ce *mercenaire* (expression de ses ennemis).

Le 3 octobre, à dix heures, il a été célébré par ordre du Pape un service très-solennel dans une des grandes basiliques de Rome : le Saint-Père avait désigné Sainte-Marie in Transtevere. C'est là qu'en 1850 ont eu lieu les obsèques pour les morts assassinés par Zambianchi. Par une coïnci-

Digitized by Google

dence singulière, on se souvient que Pimodan avait battu ce même Zambianchi aux Grottes di San-Lorenzo (1).

Le soir, à sept heures, le corps du général a été transporté à l'église Saint-Louis avec un cérémonial ordonné par le Saint-Père lui-même.

(1) De toutes ces splendeurs funèbres je ne rappellerai qu'une seule chose, l'inscription que le Souverain Pontife avait fait placer sur le fronton de l'église. La voici en latin et en français :

GEORGIO DE PIMODAN
VIRO NOBILISSIMO
DUCI FORTISSIMO
QUEM PRO SEDE APOSTOLICA
MAGNÆ ANIMÆ PRODIGUM
CATHOLICUS ORBIS LUGET
PIUS IX PONT. MAX.
SUO ET ROMANÆ ECCLESIÆ NOMINE
SOLEMNE FUNUS
TANTÆ VIRTUTI ET PIETATI DEBITUM
MŒRENS PERSOLVIT

A Georges de Pimodan, homme très-noble,
Chef très-courageux, qui, prodigue de sa grande âme,
Mourut pour le Saint-Siége apostolique,
Pleuré de tout l'univers catholique,
Le Souverain Pontife Pie IX,
En son nom et au nom de l'Eglise romaine,
A rendu dans les larmes les honneurs funèbres
Dus à tant de courage et de piété.

Cette inscription rappelle celles que les premiers chrétiens gravaient sur le tombeau des martyrs dans les catacombes. Les mots *prodigue de sa grande âme* sont sublimes.

Mériter une telle louange, la recevoir des lèvres du Vicaire de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est la plus grande gloire qu'un chrétien puisse ambitionner. Après un tel éloge tombé d'une telle bouche, il n'y a plus qu'à glorifier Dieu et se taire : rien ne reste à dire sur Georges de Pimodan. (*Les Martyrs de Castelfidardo*, par M. de Ségur.)

Digitized by Google

Belle réponse de Pie IX à Mme la marquise de Pimodan.

Nous avons lu dans une lettre de Rome du 20 avril 1861 le passage suivant :

« En arrivant à Rome, Mme de Pimodan était descendue au couvent des dames du Sacré-Cœur. Son premier soin a été de se rendre à l'église Saint-Louis. Mgr Level l'y attendait et l'a conduite à la tombe du général. Mme de Pimodan est restée longtemps comme absorbée par la prière, et elle n'a point eu de ces faiblesses si faciles aux douleurs ordinaires. Cependant une forte émotion lui était réservée. »

Dans les derniers jours d'avril, Mme la princesse Aldobrandini et Mme la duchesse Salviati, toutes deux membres du comité de la loterie, avaient été désignées pour apporter au Pape une partie du produit des billets placés. Elles s'étaient rendues au Vatican : c'était un jeudi. Un touchant épisode devait servir de préliminaire à leur audience. Nous le rapporterons. Au moment où les deux princesses allaient être introduites auprès du Saint-Père, elles virent entrer dans le salon d'attente une dame vêtue de longs vêtements de deuil ; ses yeux étaient remplis de larmes, son visage portait les les traces d'une grande souffrance. C'était la veuve du brave et généreux Pimodan, qui commandait le bataillon des zouaves pontificaux à Castelfidardo et mourut en héros dans ce combat à jamais célèbre. L'illustre veuve n'avait pas encore vu Pie IX depuis la mort de son époux ; malgré son état de souffrance, elle avait voulu venir se prosterner à ses pieds ; elle pensait, et avec raison, que la vue du Saint-Père, les paroles, la bénédiction du représentant de Jésus-Christ consoleraient sa douleur et encourageraient son âme. Les princesses, avec une aimable courtoisie mêlée de respect, s'ap-

Digitized by Google

prochèrent de Mme de Pimodan, et insistèrent pour lui céder leur place d'audience. Mme de Pimodan, qui avait refusé d'abord par discrétion, finit par accepter.

Quand le Saint-Père entendit prononcer le nom de la noble et malheureuse veuve, une émotion involontaire se traduisit sur son visage. Il se leva. Mme de Pimodan s'était agenouillée sur le seuil de la porte, et, contenant ses sanglots, elle s'était écriée : « Très-Saint-Père ! Très-Saint-Père ! mon mari est-il au ciel ? » Ce cri d'une épouse profondément chrétienne impressionna vivement Pie IX, et de son cœur de Père et de Pontife s'échappèrent des paroles qui non seulement consolèrent la veuve du général, mais furent encore pour elle la source d'une immense joie. Après avoir dit que Dieu seul savait ceux qu'il avait déjà appelés à la plénitude de la gloire éternelle, le Saint-Père ajouta que, depuis la bataille de Castelfidardo, il avait toujours prié avec toute l'ardeur de son âme pour les généreux soldats morts dans cette sanglante journée, et notamment pour le général; mais que, depuis quinze jours, il s'était aperçu qu'il ne priait plus pour Georges de Pimodan. En s'exprimant ainsi, Pie IX avait dans la voix et le regard une onction sainte, une simplicité évangélique, sublime.

L'émotion que venait d'éprouver le saint Pontife en recevant Mme de Pimodan n'était point effacée, quand les deux princesses se présentèrent au nom du comité de la loterie pontificale. En voyant les magnifiques résultats obtenus par cette œuvre, Pie IX ne put s'empêcher de remarquer, en faisant allusion à la visite qu'il venait de recevoir, que ces deux audiences lui rappelaient les généreux sacrifices que la chrétienté savait s'imposer pour lui : elle avait donné son sang, elle apportait son or.

Digitized by Google

Les femmes chrétiennes du royaume de Marie (1).

La révolution a su s'emparer d'un certain nombre d'Italiennes. Le P. Bresciani n'a rien dit de trop de leurs conspirations sacriléges, et les plus vertueuses sont, à leur insu, complices des Italiianissimes, fascinées par un faux patriotisme.

En France, c'est l'inverse. Parmi nous, depuis deux siècles, il est bien peu d'hommes qui, même sans le vouloir, ne se laissent enlacer par la révolution. Les femmes, au contraire, ont l'instinct de la vérité comme de la charité. Toute apostasie, toute lâcheté, toute faiblesse d'esprit ou de cœur trouvent en elles d'inflexibles juges. Elles aiment l'Eglise et la patrie, le Christ et sa Mère ; elles les aiment plus qu'elles-mêmes, plus que les richesses, plus que leurs enfants, et cet amour leur tient lieu de toute science. Elles sont parmi nous le plus ferme appui de l'Eglise et de la société. Catholiques et révolutionnaires, mais révolutionnaires surtout, le confessent à la gloire des femmes. La révolution sait qu'en France elle n'a pas de plus grand obstacle que leur invincible répulsion ; elle sait le nombre de frères, de fils et de maris préservés, arrachés des sociétés secrètes par de simples ouvrières, par de pauvres paysannes. Sans cesse le révolutionnaire est harcelé par cette guerre féminine qui le poursuit jusqu'au foyer domestique, et qui ne lui laisse ni paix ni trêve.

Terre du Christ, patrimoine de saint Pierre, Rome est, avant tout, la terre des grands Pontifes, la terre de l'intelligence et de la foi.

Royaume de Marie, la France est la terre des nobles fem-

(1) Cet article est extrait du beau livre *les Voix de Rome*, par le comte de Maumigny.

Digitized by Google

mes et des chevaliers, la terre du dévouement et de l'honneur.

Pierre et Paul, apôtres du Christ, ont enseigné les Romains plus que les autres nations pour les préparer au gouvernement de l'Eglise de Dieu (1).

Les saintes Maries, compagnes de la Mère de Dieu au pied de la croix, et Marthe, type de la femme d'action, nous ont appris, plus qu'à tout autre peuple, la science du courage et du dévouement. Leurs ossements sacrés reposent sur notre terre, comme à Rome reposent les reliques du Prince des apôtres et de l'Apôtre des nations.

Pour perpétuer ses dons, Dieu a enrichi perpétuellement l'Italie d'une multitude de saints Pontifes, de sages princes de l'Eglise, de savants théologiens, qui continuent la mission des apôtres, la mission divine du Christ.

Pour continuer la mission de Marie, la mission des saintes qui dorment sur les rives de notre Provence, Dieu a suscité ces nombreuses générations de pieuses femmes à qui nous devons notre caractère national, comme Rome doit le sien à ses grands Pontifes. Il nous a donné les Clotilde et les Bathilde, les Radegonde et les Blanche, les Isabelle et les Jeanne, et, dans ces derniers siècles, de pieuses reines dignes d'elles. Les bergères rivalisent avec les princesses. La vierge de Nanterre et la vierge de Vaucouleurs, Germaine de Pibrac et Benoîte du Laus, toute une légion de saintes femmes de toute condition et de tout rang, font pénétrer partout la douce influence de Marie, leur modèle.

(1) Rome est évidemment la patrie de la science ecclésiastique. Le pape saint Léon a dit que les Romains, placés sur la forteresse même de la pierre apostolique, n'ont pas été seulement rachetés avec tous les autres par Jésus-Christ, mais encore enseignés plus que tous les autres par le bienheureux apôtre Pierre. *Quos, in ipsa apostolicæ petræ arce fundatos, et Dominus noster Jesus Christus cum omnibus redemit, et beatus apostolus Petrus præ omnibus erudivit.* » (Serm. IV, 4.)

(*Instruction de Mgr Pie sur Rome.*)

Digitized by Google

Ainsi, pendant que le salut de l'Italie vient avant tout de ses grands pontifes, il nous vient surtout de l'apostolat des femmes. Au dernier siècle, rois et magistrats, savants et pontifes même, sommeillaient; mais les femmes restaient héroïquement fidèles. Et quand les hommes disaient : « Je ne connais pas cet homme, son royaume n'est pas de ce monde, » les femmes suivaient sans bruit le Christ et son Vicaire jusque sur le Calvaire.

Nous devons à nos mères et à nos sœurs le fonds d'honneur et de dévouement chevaleresque qui est la vie de la France ; nous leur devons la foi catholique. Disciples de la Reine des apôtres et des martyrs, les femmes ont fait passer leur cœur dans le cœur de leurs fils.

Les femmes, en France, sont l'âme de toutes les bonnes œuvres, du Denier de saint Pierre comme de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance comme des Écoles d'Orient, et c'est le souffle de leurs mères et de leurs sœurs qui portait à Rome les défenseurs du Saint-Siége. Je connais plus d'un jeune homme qui serait dans les zouaves s'il eût suivi les secrets désirs de sa mère ; je n'en connais pas un qu'une mère chrétienne ait arrêté. Le père pouvait faiblir, jamais la mère, jamais, ni avant, ni pendant, ni après. Un fils mutilé était son orgueil, et quand, devant le cadavre du martyr, Dieu lui disait au fond du cœur : Ton fils est avec moi, la reconnaissance étouffait la douleur. Plus que le sang de son fils elle aimait sa gloire.

Marie, leur modèle, Marie avait appris à ces mères comment on sacrifie un fils unique à Dieu et à l'Eglise.

Georges d'Héliand, fils unique, tué à Castelfidardo, va se jeter aux genoux de sa mère pour la prier de le laisser partir; sa mère le relève et lui dit : « Va, mon fils, et que Dieu soit béni ; car il y a plus d'un mois que je lui demande de t'envoyer cette inspiration. »

« Pour le recevoir avec un corps pur et sans souillure,

Digitized by Google

écrivait cette mère héroïque après la mort de son fils, le bon Dieu me l'a repris; que son saint nom soit béni. »

Et Mme de Lanascol assistant son fils à son lit de mort : « J'ai été tué, dit le blessé dans un moment où son esprit s'égare. — Pour Dieu, pour l'Eglise, pour sa gloire et sa défense, » répond la mère.

Les témoins de cette scène sublime ne pouvaient retenir leurs larmes. « Ne pleurons pas, » disait cette courageuse femme.

Tout à coup le blessé se soulève de sa couche et dit avec un calme angélique : « Je meurs, je sens que je meurs. — Mon enfant, dit la mère, récitons un *Te Deum ;* tu sais que ton père le récitait souvent (1). »

Les femmes entraînaient leurs maris.

« Pars, puisque Dieu t'appelle, disait la mère de Guérin, le glorieux *zuavetto* breton. — Je ne serai pas plus lâche que ta mère, ajoutait le père; j'ai déjà perdu un fils, Dieu me demande le second, le voici. »

« Non, disait Pie IX au récit de ces immolations sublimes, la France, qui produit de telles saintes, ne périra pas. »

Pie VII, avant lui, ne pouvait modérer les émotions de son cœur lorsqu'il parlait du dévouement, de la piété sévère, de l'adresse, du commandement doux de la femme française (2).

Les femmes sont l'âme de tout ce qui a remué la France et par elle le monde. A Castelfidardo, les zouaves combattaient sous les yeux de leurs mères, présentes à leur pensée, et sous les murs du sanctuaire où la Reine des martyrs engendra le Roi des martyrs. Tous, en marchant à l'ennemi, répétaient ce mot de Paul de Parcevaux : « Mon âme à Dieu,

(1) Voyez le comte de Ségur, *les Martyrs de Castelfidardo.*
(2) De la Gournerie, *Rome chrétienne*, II, 403.

Digitized by Google

mon cœur à ma mère, mon corps à Lorette. » A leurs mères, à Marie, qui les inspirait tous, revient l'honneur de la victoire. Comme jadis les chevaliers, comme plus tard les Vendéens, c'est sur les genoux de leurs mères qu'ils ont appris à mourir pour Dieu, l'Eglise et la patrie.

« J'ai appliqué les leçons de ma mère, » écrivait le comte de Quatrebarbes après la prise d'Ancône. Après cinquante ans, ces leçons étaient encore vivantes dans son cœur.

La France, par cela seul qu'elle est le royaume de Marie, est l'aide de l'Eglise romaine et le cœur de la chrétienté; et le souverain de la France, premier vassal de Marie, est l'auxiliaire né du Vicaire de Jésus-Christ. Rome l'enseigne par ses œuvres d'art non moins que par la voix de ses Pontifes.

A Saint-Jean de Latran, église mère et maîtresse de toutes les églises, l'image de notre Seigneur domine le siége du Pape, tandis que la statue de Notre-Dame se détache de la stalle du roi très-chrétien, premier chanoine de l'insigne basilique.

L'autel papal rappelle encore la mission de la France : à droite, l'écusson d'Urbain VI; à gauche, celui de Charles V; au-dessus du premier, saint Pierre, le porte-clefs du ciel; au-dessus de l'écusson français, saint Paul, le porte-épée du Christ.

On dira sans doute que ces écussons ne font que rappeler le concours d'Urbain et de Charles dans la reconstruction du baldaquin qui renferme les chefs sacrés des princes des apôtres. C'est vrai; mais il est vrai aussi qu'à Rome, comme jadis à Jérusalem, les événements les plus vulgaires deviennent parfois des figures prophétiques. Quand le Pape écrit dans une église, et surtout dans la sienne, le plus souvent il ne fait que tenir la plume du Christ.

Que les autres nations ne soient pas jalouses de notre grandeur : elle appartient à toute la chrétienté, de même que la grandeur de Rome appartient à toute l'Eglise.

Digitized by Google

Aux fêtes de la Pentecôte, chaque peuple était dans son rôle. Bien qu'il n'y eût là que des catholiques, la supériorité spirituelle de l'Italie éclatait dans le temple, tandis qu'au-dehors nous étions en relief; au second rang, nous étions manifestement les premiers. Notre langue répétée par tous les échos de Rome, les uniformes de nos soldats et de nos zouaves, nos fleurs de lis et nos aigles, nos pélerins, prêtres et laïques, nos écoles de filles et nos sœurs de charité, tout rappelait que la France est le cœur et le bras de la chrétienté. Et voilà pourquoi il est de tradition que Dieu la conduit de sa propre main. Benoît XIV, entre autres, l'assurait; et Louis XIII n'était que l'écho des siècles quand il disait dans son ordonnance : « Comme la Providence a fondé cet Etat, sa bonté le conserve, et sa puissance le défend. »

Dévouement héroïque des mères chrétiennes à Pie IX.

Le Pontife qui siége sur la chaire de saint Pierre a inspiré un si grand amour, un dévouement si sublime aux mères chrétiennes, qu'elles n'ont pas hésité à lui faire le sacrifice de leurs enfants (1).

(1) Voici comment M. le comte de Quatrebarbes parlait de ces admirables zouaves :

« Leur sang est une semence qui engendrera d'autres martyrs ; aujourd'hui les frères ont remplacé leurs frères morts, les voisins ont quitté leurs familles et leurs chaumières : le nom et le souvenir du général les guidera, les inspirera au jour du sacrifice. Honneur et bénédiction de leurs familles, ils sont la preuve vivante que les traditions catholiques sont aussi indestructibles que les rochers de granit de leurs montagnes. Leur existence en bataille depuis six années, leur persévérance, leur foi ardente, malgré l'indifférence, les railleries et les dégoûts de tout genre, semblaient, aux yeux de Lamoricière, un prodige de tous les jours, impossible à expliquer sans l'intervention de Dieu. « Vous demandez, disait-il, « des miracles à Rome. Regardez mes zouaves. Voici cinq ou six cents « jeunes gens de famille, habitués à toutes les jouissances d'une vie

Les mères héroïques de ces jeunes soldats de l'armée pontificale ont écrit des lettres qu'on ne saurait lire sans être ému; nous en citerons quelques extraits.

Voici d'abord une lettre écrite avant la bataille de Castelfidardo par la mère d'un volontaire qui devait y mourir; elle est adressée, je crois, à la mère d'un autre soldat de l'Eglise :

« ... C'est vrai, madame, le sacrifice que nous faisons en laissant partir nos enfants est grand, et nous avons cru, en leur disant adieu, les embrasser pour la dernière fois. Mais ne sont-ils pas entre nos mains un dépôt que Dieu nous a confié jusqu'à ce qu'il nous le redemande, et les mères chrétiennes ne peuvent-elles pas voir que le moment est venu d'offrir à Dieu ce qu'elles ont de plus cher?

« Quand l'Eglise est attaquée et qu'elle a besoin de défenseurs, la place de la jeunesse catholique n'est-elle pas autour du trône pontifical? Et si malheureusement elle est si peu nombreuse, c'est que l'indifférence a corrompu les cœurs.

« Au milieu de l'inquiétude et de la tristesse d'être séparée de mon fils, je remercie Dieu de l'avoir préservé de l'égoïsme général et de lui avoir inspiré les sentiments qui l'animent. Il ne m'a jamais donné que des consolations, et si Dieu me le conserve, il sera mon soutien et celui de ses sœurs.

« aisée, ou bien des fils de métayers et d'honnêtes artisans, dont pas un « seul n'aurait pris volontairement du service. Ils quittent gaîment leur « patrie, leurs familles, embrassent la rude vie de soldat sans autre motif « que la vague espérance de mourir aux pieds du Père commun des fidè- « les. Ce jour leur est inconnu, et les années s'écoulent. Mais rien ne « peut lasser leur constance. Une mystérieuse intuition leur dit au fond de « l'âme que ce jour arrivera, et ce sentiment suffit pour les retenir sous « leur glorieux drapeau. L'ambition du martyre anime le plus grand nom- « bre. Tous voudraient, au prix de leur sang, hâter le triomphe de l'Eglise. « Si ce n'est pas là un miracle, trouvez une explication naturelle à ce fait « étrange. Quant à moi, je n'en vois pas. »

Digitized by Google

« Mais, madame, nous devons élever nos pensées, et comme mon cher enfant me le mandait dans une de ses lettres : « Si « je ne revois pas la France, ce sera pour mon plus grand « bien, » je ne dois donc pas me plaindre de le voir courir tant de dangers.

« ... Mon fils s'est rendu à Rome avec des idées si pures, son cœur était si uniquement occupé de travailler à la gloire de Dieu, que, forte du sacrifice que j'ai fait en consentant à son dévouement, c'est avec une confiance entière que je l'ai remis entre les mains de la Providence ; et j'espère qu'elle le préservera de ces dangers de l'âme, bien plus à craindre pour les parents chrétiens que les dangers qu'il pourrait rencontrer pour sa vie. »

Dieu, en effet, a préservé l'âme du jeune soldat des dangers que sa mère craignait pour lui plus que la mort ; il a fait mieux que préserver cette âme, il l'a prise et couronnée de gloire, et le fils de cette admirable mère chrétienne est un de ceux qui moururent sur le champ de bataille même de Castelfidardo.

On vient de voir le sacrifice accepté par avance ; voici maintenant une mère écrivant à la personne qui lui avait annoncé la mort de son fils :

« Je bénis le ciel de tout mon cœur des faveurs de piété et de résignation dont il a comblé mon fils, autant que de son dévouement simple et héroïque. Il manquera bien à la famille, mais il lui vaudra, j'espère, un affermissement dans la foi, et pour mon compte, malgré le bonheur que j'aurais à l'embrasser, je ne voudrais pas le faire revenir dans ce monde ; je l'estime trop heureux ou trop près de l'être. Si vous avez fortifié mon fils dans sa glorieuse résolution, ne craignez pas je vous le reproche. Dieu veuille que je sois ce qu'il faut être. Nous avons, j'espère, un bon précurseur pour l'autre vie.

Digitized by Google

« Je suis sûre, écrit une autre de ces femmes héroïques, que vous me pardonnerez mon retard à vous répondre, et que vous prierez Dieu qu'il nous soutienne dans l'épreuve qu'il nous a envoyée; car, quelles que soient les consolations dont il l'a accompagnée, consolations ineffables dont nous ne pourrons jamais assez le remercier et le bénir, je me sens bien faible et parfois bien abattue.

« Et cependant aurais-je pu rêver et demander pour mon pauvre enfant une gloire et un bonheur comparables à ceux auxquels le bon Dieu a daigné l'appeler dans sa divine miséricorde? Plus heureuse que toutes les mères à qui Dieu a demandé le même sacrifice, j'ai eu la consolation de voir mon cher enfant, de l'entourer de mes soins, de ma tendresse, et surtout d'être témoin des grâces que le bon Dieu a répandues dans son âme.

« Vous avez raison, nous sommes d'heureux parents, et malgré la douleur dont nos cœurs sont blessés, nous ne pouvons que nous réjouir et glorifier Dieu de toutes les grâces qu'il a daigné répandre sur nos chers enfants. Mais ces grâces sont aussi des engagements et des obligations pour ceux qui sont encore sur la terre, et je demanderai à Dieu du fond de mon cœur, par l'intercession de notre divine Mère et de nos bienheureux enfants, qu'il nous accorde à tous la grâce de correspondre avec fidélité à tous ses desseins sur nous. »

Quand une cause inspire de pareils dévouements et des sacrifices aussi héroïques, on peut dire que ce n'est pas une cause perdue.

Les mères des martyrs (1).

Voici de nouveaux extraits des lettres écrites par les mères

(1) Voici un beau passage du *Parfum de Rome*, par Louis Veuillot : « Celui que Dieu garde est bien gardé : notre zouave sortit vivant des

Digitized by Google

admirables des martyrs de Castelfidardo, qui ont su trouver dans les exemples de Marie au pied de la croix un courage surhumain :

« Nous sommes bien reconnaissantes et profondément touchées du souvenir que nous envoie, dans sa bonté toute paternelle, le Très-Saint-Père. Ce sera pour toute notre famille, aussi longtemps qu'elle subsistera sur la terre, un cher et précieux souvenir.

« Nous sommes bien touchées aussi de la sympathie qu'on a bien voulu nous témoigner dans cette douloureuse et en même temps si consolante épreuve. A part les sentiments affectueux que nous y avons trouvés pour nous, nous aimons à y voir un sentiment de foi et d'adhésion à la vérité catholique, une sorte de protestation contre les impiétés qui se

hôpitaux du *galantuomo*, plus meurtriers que ses armes ; il revint à la maison maternelle et tomba mourant sur le seuil. Sa mère pria. Dieu le guérit. Lorsqu'elle le vit guéri, elle lui dit la première : « Il faut re-« partir. » Et le voilà.

« Cette histoire est celle de beaucoup de zouaves pontificaux à qui Dieu a donné de pareilles mères. Mme de Lanascol, un cierge à la main, récita le *Te Deum* devant le cadavre de son fils. L'humble mère du pieux et doux Guérin, mort en odeur de sainteté, est de cette race, la vraie race de la croix. Oh ! que Dieu fait aux siens une grande gloire de montrer parmi eux de telles âmes dans ce siècle perdu de bassesse, de calcul égoïste, de faux honneur, et tout plein de triomphes escroqués !

« J'ai revu mon zouave et quelques uns de ses camarades et amis, je pourrais dire de ses frères, car ils s'aiment d'une grande affection. Je reviens à mon dire : cette jeunesse est l'honneur de notre temps. Dieu leur donne des sentiments sublimes. Prosterné au Latran, devant la relique de l'institution de l'Eucharistie, Guérin offrit, comme Français, sa vie pour la réparation et le pardon des torts de la France envers la sainte Eglise et le Très-Saint-Sacrement de l'autel. Beaucoup de traits de ce genre ont été pieusement recueillis par le comte Anatole de Ségur dans son précieux petit livre consacré aux martyrs de Castelfidardo ; beaucoup d'autres demeurent ignorés du monde, mais Dieu les connaît : ils peignent nos zouaves. C'est parmi ces jeunes gens que la littérature ira chercher des figures héroïques, des âmes rayonnantes de la grande poésie, à la fois fortes et ingénues, amoureuses du sacrifice. S'ils avaient été plus nom-

Digitized by Google

commettent avec tant d'audace. Espérons que le sang des victimes que Dieu semble avoir choisies et marquées portera des fruits et fera ouvrir les yeux à ceux qui se laissent séduire sans être méchants. »

Enfin, car il faut se borner, voici une dernière lettre tombée, comme les précédentes, d'un cœur maternel tout brisé de douleur et en même temps tout parfumé de célestes consolations :

« Mon pauvre enfant me manque à tous les instants, et son absence se fait sentir de plus en plus.

« Quant à sa mort, tous les détails qui m'en arrivent sont des plus consolants. Voici un passage de la lettre de M. Romiti, chanoine d'Osimo, qui s'était attaché à lui, adressée à

breux, j'appuierais sur un fonds plus solide l'obstination de mes espérances dans les prochaines revanches de Dieu. J'ai trouvéla d'admirables vaillances d'esprit et de cœur, des esprits ardents et justes, des cœurs enflammés de nobles désirs. Ils étaient venus offrant leur vie; on leur demande plus, et ils donnent davantage ; on leur demande la patience, et ils sont patients. Pour une troupe ainsi formée, pour des âmes de cette espèce, intelligentes et généreuses, il y a considérablement de prose à dévorer dans ce service qui se présente de loin sous des couleurs si brillantes. Point de combats, point d'éclat, aucune perspective flatteuse, pas même la consolation de monter la garde à la porte du Saint-Père : pour diverses causes politiques, les zouaves pontificaux sont relégués hors de Rome, réduits à la vie de garnison la plus étroite ; en sorte qu'ils donnent les précieuses années de leur jeunesse sans aucun profit apparent ponr personne ni pour eux-mêmes. C'est une étape d'une durée indéterminée à fournir, une marche à travers le vide avec un caillou dans la chaussure. Au bout peut-être un guet-apens du genre de Castelfidardo, peut-être rien, mais peut-être aussi l'occasion de mourir utilement pour l'Eglise. Ils restent sur ce peut-être. En attendant, pour l'honnenr de protester contre l'apostasie générale, ils laissent de côté toute considération personnelle, et plus d'un étouffe son cœur aussi bien que son ambition. Je me sens plus que de l'attachement, j'ai du respect pour ces âmes élevées et dévouées, et je prie Dieu de leur donner cette récompense ici-bas, qu'elles ne tombent point dans les vulgarités dont elles ont su glorieusement s'affranchir. »

Digitized by Google

son frère : « Mon but unique, en lui rendant ces services, « était de m'acquitter d'un devoir bien cher à mon cœur, « celui d'encourager à ses derniers moments un martyr de « la sainte Eglise ; il est vrai que mon noble ami n'en avait « nullement besoin. Oh ! que son souvenir m'est cher ! Quelle « gloire pour votre famille de compter parmi ses enfants un « héros, un martyr de la sainte cause ! Que madame votre « mère prenne sa force et sa résignation dans cette conso- « lante pensée, qu'elle retrouvera son fils au ciel avec sa bles- « sure resplendissante des rayons de sa gloire. »

« La confrérie des Mères chrétiennes et les prières de tant de bonnes âmes ont sans doute préparé le dévouement religieux de nos jeunes gens. Mais l'abondance des faveurs et des grâces, ils la doivent, je n'en doute pas, à la Mère de Dieu. Ils ont suivi et voulu défendre son Fils dans la personne de son Vicaire ; ils ont essuyé son visage couvert d'ignominies ; ils n'ont pas eu son portrait comme sainte Véronique, mais il leur a donné d'avoir part à ses blessures.

« Aussi j'ai foi dans la protection de mon fils ; son affection pour ses neveux et ses nièces leur sera d'un grand secours pour traverser les épreuves de cette vie, et à moi pour bien mourir. »

On peut juger, par ces quelques citations, des trésors de foi, de résignation et d'héroïque vertu qui remplissent l'âme de ces admirables chrétiennes. Ces lettres prouvent que si la race des Machabées n'est pas encore éteinte dans l'Eglise et dans la France catholique, la race de la mère des Machabées n'y est pas éteinte non plus. Oui, les mères de nos martyrs de Castelfidardo ressemblent à cette femme illustre par leur héroïsme et leur invincible constance. Que dis-je ? elles ont avec la Mère de Dieu elle-même une céleste ressemblance ; elles sont les dignes filles de la Mère des douleurs, de la Reine des martyrs, et, comme cette Vierge auguste, elles

Digitized by Google

sont restées debout au pied de la croix où mouraient leurs fils : *Juxta crucem Jesu stabat Mater ejus.*

C'est en présence de tels dévouements et d'une si sublime abnégation que le Saint-Père, le bon et doux pape Pie IX, laissait échapper des larmes de ses yeux et des paroles d'admiration de ses lèvres, et qu'un rayon de joie venait illuminer ses traits obscurcis par le chagrin. C'est à la vue de ces âmes incomparables qu'il disait devant le général de Lamoricière cette parole, qui m'a doucement remué, et que je redis avec un sentiment profond de consolation et d'espérance : « Quelles âmes ! quelles chrétiennes ! Non, la France ne périra pas ; il est impossible que la foi catholique s'éteigne dans une nation qui produit de telles saintes. »

O nobles femmes, ô vraies mères de martyrs, ce n'est donc pas seulement avec un sentiment d'admiration et de respect, mais encore avec une profonde reconnaissance, que nous devons vous saluer et vous bénir ; car vous êtes bien puissantes devant Dieu, et, Pie IX lui-même l'a dit, par le sacrifice de vos enfants, par leur sang qu'ils ont offert et que vous avez offert comme eux avec un si magnanime dévouement, par vos prières, vos larmes et vos vertus, vous êtes les véritables protectrices, l'espoir et le salut de la France.

Le jeune zouave Joseph Guérin.

Nos lecteurs n'ont pas oublié le dévouement héroïque du jeune Joseph Guérin quittant le séminaire de Nantes et tombant mortellement blessé à Castelfidardo. Conduit à Rome par une force irrésistible, incorporé peu après dans le bataillon des zouaves, il s'y fit bientôt remarquer par son angélique piété, sa douceur, sa courageuse énergie, sa gaîté toute française, et l'aisance avec laquelle il s'était plié en quelques jours au maniement des armes et à la vie des camps. La soif du sacrifice dévorait sa belle âme. A son

Digitized by Google

départ de Nantes, un de ses amis lui reprochant la folie de son projet :

« Eh bien ! oui, j'ai tort, lui répondait-il, c'est vrai ; mais j'ai tort avec tous les martyrs, qui allaient s'offrir eux-mêmes aux bourreaux. Je suis heureux d'avoir tort avec eux.

« Depuis longtemps déjà ma conscience a parlé. J'ai compris devant Dieu que, dans un siècle comme le nôtre, au milieu de l'effroyable bouleversement de tous les principes, de toutes les notions du juste et de l'injuste, en présence de ces attentats sans nom commis ou préparés chaque jour contre tout ce qui est sacré ici-bas, en présence surtout de cette sécurité complète et étrange de tant d'âmes honnêtes et religieuses, il n'y aura jamais, il ne saurait y avoir trop d'exemples de protestation de dévouement au Saint-Siége, à la vérité, à la justice, à l'honneur. »

Puis, comme son vieux père, dont il était l'unique enfant, lui demandait s'il pensait à quitter la soutane : « Oui, pour quelques mois, répondait-il, parce que c'est un habit peu commode dans une bataille, je m'imagine; mais, à moins que Dieu ne m'appelle à lui auparavant, j'espère bien recevoir le sous-diaconat à l'ordination qui suivra mon retour. »

C'était au ciel que Dieu voulait l'appeler avec ses anges. Frappé d'une balle en pleine poitrine, il était tombé à quelques pas de l'ennemi, et il fut transporté le lendemain à l'hôpital d'Osimo.

Son martyre dura sept semaines entières, sans qu'on l'entendît prononcer une plainte ou un murmure. « Que je suis heureux, répétait-il sans cesse, de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ et son Eglise! J'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie. Soyez jaloux de mon bonheur. »

Ce fut dans la nuit du 30 octobre 1860 qu'il rendit sa belle âme, écrit le comte Anatole de Ségur dans un ravissant chapitre des *Martyrs de Castelfidardo*.

Digitized by Google

« Le matin de sa mort, dit un témoin oculaire, rien ne faisait présager une fin si prochaine, et le pauvre enfant me remerciait des faibles marques d'affection que j'étais si heureux de lui donner, s'excusant même de la peine qu'il me causait. A deux heures après midi, l'agonie commença et fit de rapides progrès. Quand j'arrivai près de lui, il me serra la main et me dit d'une voix entrecoupée et le visage souriant : « Quel bonheur, monsieur ! Dieu m'appelle à lui. « Priez pour moi ; là-haut je vous le rendrai. Mon Dieu ! « combien je souffre ! mais que votre volonté soit faite. Si « vous saviez, monsieur, combien je suis heureux d'offrir « mes faibles souffrances à ce bon Jésus, qui a tant souffert « pour moi ! » Et voyant que mes yeux étaient remplis de larmes et que je pouvais à peine maîtriser mon émotion : « Il ne faut pas pleurer, me dit-il, ni être triste, car je suis « heureux. Répondez-moi : à quelle heure supposez-vous « que tout soit fini ? » Je lui dis que je pensais que ce serait vers cinq heures. « Oh ! tant mieux ! Je voudrais bien « recevoir l'Extrême-Onction pendant que j'ai ma connais- « sance, afin de pouvoir répondre moi-même aux prières. » Son désir fut immédiatement satisfait, et il reçut le sacrement des malades des mains du vénérable abbé de la Treiche, chapelain français de Lorette. Vers quatre heures et demie, se sentant faiblir, il me demanda si le pouls baissait, et sur ma réponse affirmative : « Oh ! disons le *Te Deum*, » s'écria-t-il. Ses aspirations étaient interrompues par quelques cris involontaires que lui arrachaient ses souffrances.

« A la fin du *Te Deum*, il s'assoupit, et l'on put croire à sa mort ; mais, vers cinq heures et demie, il reprit ses sens et un peu de forces. « O mon Dieu, s'écria-t-il, pardon ; j'ai « eu un moment d'orgueil, et vous m'en punissez en pro- « longeant ma vie. »

« A partir de ce moment, ses douleurs devinrent de plus en plus vives et sa résignation de plus en plus grande. Son

Digitized by Google

voisin de salle, M. de la Salmonière, s'étant mis au lit: « Au « revoir, lui dit-il, nous nous retrouverons au paradis. » Le médecin lui avait donné, pour apaiser ses douleurs, une potion dont il se lassa bientôt, et il lui demanda un peu de vin. Puis se reprenant : « Oh ! non, j'offrirai cette petite « mortification à Dieu. Je me refroidis déjà. Que je souffre ! « Acceptez cela, mon Dieu ! Oh ! merci ! » Il se tut; ses yeux, fixés vers le ciel, restèrent ouverts et insensibles à la lumière d'une bougie. Il souriait et paraissait en extase. Cet état dura environ vingt minutes. Il revint à lui et demanda l'heure. « Huit heures et demie, » lui fut-il répondu. « Encore une demi-heure de souffrances ! Je sens une sueur « froide sur mon front. Quel bonheur ! quel bonheur ! Mon « Dieu, pardonnez, je vous prie, à ceux qui m'ont blessé. « Mon Dieu, acceptez mes souffrances. Ne pleurez pas, mes « bons amis, ne soyez pas tristes; je vais à Dieu. » Quelques minutes après tout était fini pour lui ici-bas. Il avait rendu à Dieu sa belle âme, le sourire sur les lèvres et la paix dans le cœur.

« Son corps, déposé dans un cercueil de plomb par les soins d'une noble et sainte femme, Mme la comtesse Jurien de la Gravière, avait été dirigé sur la Bretagne. Transporté d'Ancône à Trieste, égaré pendant trois mois dans la gare de Vienne, il arriva enfin à Nantes, où de solennels honneurs lui furent rendus. Le cercueil avait été ouvert et déposé au grand séminaire. Le jeune Guérin, exposé pendant quatre jours, revêtu de sa soutane, semblait sourire à la mort. Ses traits avaient conservé leur candeur angélique. Plus de trente mille personnes vinrent s'agenouiller et prier à ses pieds, et l'on se rappelle encore cet officier qui, saisi de respect et d'admiration, tira son sabre et en fit toucher la lame nue aux mains glacées du martyr.

« Depuis cette époque, sa tombe n'a pas cessé d'être couronnée d'*ex-voto* et de fleurs.

Digitized by Google

« Mgr l'évêque de Nantes, à la vue des merveilleuses guérisons accomplies sur tous les points de son diocèse, et aussi en Anjou et dans différentes paroisses de la Vendée, a ordonné une instruction canonique pour recueillir et vérifier les actes du jeune martyr.

« Il n'y a plus de doute que Pie IX, qui avait pris cette canse tant à cœur, ne lui donne prompte suite. Le petit soldat breton va bientôt arriver à la vénérabilité pour passer ensuité à la béatification. Quelle gloire pour le bataillon de nos chers zouaves !

« Oui, ce sera un immortel honneur pour ces héroïques jeunes gens, que cette page de leur histoire, inscrite par la main de Dieu dans les fastes de son Eglise ; ils y liront la récompense de leur dévouement, de leurs labeurs et de leurs sacrifices. Aucun découragement, aucune défaillance ne se glissera dans ces nobles cœurs. Providentiellement organisé et conservé pour la défense de l'Eglise, malgré les mille causes qui auraient dû amener son licenciement, ce glorieux bataillon de volontaires accomplira jusqu'au bout, auprès du Vicaire de Jésus-Christ, sa sainte mission. « Semblable, « écrivait son brave colonel au général de Lamoricière, à ces « glaciers des Alpes qui, après avoir rejeté toutes leurs sco- « ries, conservent éternellement leur éclatante blancheur, » il est digne des bénédictions de la terre et du ciel. La France catholique continuera de le recruter parmi ses plus généreux enfants, et j'espère bien ne plus entendre dire par d'honnêtes gens d'ailleurs : « A quoi bon envoyer des jeunes gens à « Rome ? » Autant vaudrait demander à quoi bon l'honneur, le dévouement, la constance, une jeunesse saintement occupée, à quoi bon la mort des saints et les palmes des martyrs !

Digitized by Google

Dieu se plaît à glorifier les défenseurs de Pie IX.

Laissant à l'Eglise le soin de qualifier le fait suivant, nous nous contenterons de le citer comme historien :

« La ville de Rome est fort émue d'un miracle de premier ordre que Dieu vient d'accorder à l'intercession du jeune zouave Guérin. Vendredi dernier, une jeune fille de bonne famille, pieuse comme une Romaine, et qui était complètement aveugle depuis deux ans par suite de convulsions épileptiques qui avaient fini par paralyser tous ses membres, vit le jeune zouave qui lui demanda ce qu'elle désirait de lui. « La vue, dit-elle. — Eh bien! prends confiance. » L'enfant raconta cette vision à ses parents, qui la grondèrent de n'avoir pas demandé toute la guérison, la cécité n'étant qu'une partie de son mal.

« La nuit suivante, ou plutôt le soir de ce même jour, le jeune soldat fit une seconde visite à sa petite protégée, qui ne manqua pas de la lui demander. Quelques instants après, l'heureuse enfant appelait sa mère pour lui dire : « Je vois, « mon petit zouave m'a tout accordé. » *Il mio zuavetto m'a concedetto tutto.*

« Elle était complètement guérie de tous ses maux. »

(Lettre du comte de Quatrebarbes. — *Monde* du 26 mars 1863.)

Voici, du reste, en quels termes Pie IX parlait de ce *zuavetto :*

« *A notre cher fils J.-S. Allard, chanoine de l'église cathédrale de Nantes.*

« PIE IX, PAPE.

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Digitized by Google

« En écrivant une notice sur Joseph-Louis Guérin, ce jeune homme si courageux, qui a succombé vaillamment pour les droits de l'Eglise romaine, et en nous offrant l'hommage de votre travail, vous avez fait une chose qui nous a été très-agréable et qui nous a causé le plus grand plaisir. Nous sommes heureux de voir honorés de justes éloges et transmis à la postérité les noms de ceux qui ont sacrifié leur vie dans une si noble lutte. Quoique nous n'ayons pu donner à la lecture de votre petit livre autant de temps que nous aurions désiré, empêché que nous sommes par la multiplicité des affaires et des sollicitudes de tout genre, cependant, par ce que vous avez raconté, nous avons appris, non sans admiration et avec un sentiment de pieuse joie, que Joseph-Louis avait brillé par de nombreuses et éminentes vertus avant même qu'il s'enrôlât dans notre armée. Quant aux faits merveilleux que l'on rapporte, bien que nous ne puissions encore porter aucun jugement, nous comprenons que ces faits doivent accroître la renommée du très-pieux jeune homme, et *nous ne serions pas étonné si, en ce nombre d'hommes d'élite qui sont tombés dans le combat, il s'en rencontrait un que Dieu eût favorisé de grâces particulières.* Au reste, ce que vous demandez instamment par vos pieuses prières, le triomphe si désiré de l'Eglise, nous avons la confiance que le Dieu très-clément nous l'accordera, et que le sang si généreusement répandu par des hommes pleins de dévouement ne contribuera pas peu à le fléchir et à ramener, pour les fidèles affligés par tant de malheurs, des jours de sérénité et de paix. Soutenu par cette espérance, nous vous donnons affectueusement, cher fils, comme gage de notre particulière bienveillance, notre bénédiction apostolique.

« Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 18 janvier 1862, de notre pontificat la seizième année.

« PIE IX, Pape. »

Digitized by Google

Une visite à Castelfidardo.

Le 24 décembre 1865, nous avons eu la consolation, de concert avec un de nos confrères, après avoir prié dans la Santa Casa, d'aller visiter le champ de bataille de Castelfidardo, que le peuple nomme *le Champ des Martyrs*. Nous avons vu le mûrier criblé de balles sous lequel Pimodan fut assassiné. Une humble croix de bois attachée à un arbre sur le bord du chemin, et dont les pélerins emportent en souvenir une parcelle, voilà tout l'ornement que les Piémontais ont autorisé, et qui sert à désigner le lieu où reposent en paix les restes mortels des soldats du Christ.

Un prêtre français, que l'amour de Marie a fixé à Lorette, a déjà recueilli une somme assez considérable pour élever une chapelle funèbre à la mémoire des héros chrétiens, quand l'ordre et la justice auront triomphé (1).

Nous sommes demeurés longtemps à genoux sur le gazon qui couvre les cendres de nos martyrs, demandant à Dieu avec larmes de nous accorder la grâce d'être toujours fidèles jusqu'à la mort à la sainte cause de l'Eglise.

(1) Quand même Dieu ne permettrait pas à l'Italie coupable d'expier ses fautes par cet acte de réparation, quand les Piémontistes essayeraient d'entasser en leur honneur le marbre et l'airain, qu'importe ? l'Eglise a pris à jamais possession de ce lieu et de ce souvenir, et elle peut dire mieux que le poète :

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius.

Les volontaires catholiques, les fils de Pie IX, en jetant ici l'ardeur de leur foi et le sang de leurs veines dans la fournaise des combats, ont fait jaillir de ce moule brûlant une image radieuse et immortelle, une statue du dévouement que rien ne pourra abattre, et qui couronnera jusqu'à la fin des temps, dans la mémoire de Dieu et des chrétiens, le sommet prédestiné des collines de Lorette et de Castelfidardo.

(Edmond Lafond.)

Digitized by Google

A l'occasion des fêtes du Centenaire de saint Pierre, un grand nombre de prêtres et d'évêques, malgré les vexations des Italiens, sont allés visiter le champ d'honneur de Castelfidardo.

M. l'abbé de Cabrière, qui accompagnait l'évêque de Nîmes, écrivait ces lignes touchantes :

« Le mardi 3 juin, nous avons fait le pélerinage de Lorette et celui de Castelfidardo. Oserai-je confesser que mon âme a été peut-être plus remuée devant le champ de bataille arrosé du sang des Franco-Belges que devant la Santa Casa, où cependant le Verbe divin voulut bien condescendre à revêtir notre chair mortelle ? Il est vrai pourtant, et je ne m'en cache pas, que j'ai sans doute senti mon cœur tressaillir en saluant l'humble maison de la sainte Vierge, miraculeusement transportée de Palestine en Dalmatie, puis sur les côtes de l'Adriatique.

« Mais à ces grands mystères de notre foi l'âme d'un saint peut seule répondre dignement ; aux secousses profondes qu'amène la muette contemplation du coin de terre où tomba Pimodan, l'âme d'un honnête homme suffit. »

Souvenirs du siége d'Ancône (1).

L'immortel combat de Castelfidardo, en concentrant sur lui tous les yeux et tous les cœurs catholiques, avait laissé dans l'ombre l'héroïque défense d'Ancône. Il était juste de réparer cet oubli, et le soin de cette réparation revenait de droit à M. le comte de Quatrebarbes, qui a si dignement rempli, avant et pendant le siége, les fonctions de gouverneur de la ville et de la province d'Ancône. « J'ai pensé, dit-

(1) M. le comte de Quatrebarbes a publié un intéressant ouvrage, *les Souvenirs d'Ancône*. M. Edmond Lafond, un charmant auteur, en a fait un compte-rendu dans le *Monde*.

Digitized by Google

il, que l'Eglise, qui avait inscrit dans ses annales les noms des martyrs de Castelfidardo, devait avoir réservé quelques pages pour les défenseurs d'Ancône. »

Nous ne pouvons mieux faire que de citer quelques passages d'un bref que le Saint-Père vient de lui adresser au sujet de son livre :

« Jamais assurément nous ne perdrons le souvenir du religieux empressement et de la piété filiale avec lesquels, déjà sur le déclin de l'âge, et depuis longtemps éloigné du tumulte des armes et rentré dans le calme de la vie domestique, vous avez sacrifié les soins et les affections de la famille pour vous dévouer à la défense des droits de ce Saint-Siége et affronter sans hésitation les plus grands périls dans la guerre cruelle qu'il avait à subir.

« Aussi nous avons reçu avec plaisir et vive satisfaction ces *Mémoires* que vous avez écrits sur le siége d'Ancône; car ils nous rappellent le souvenir aimé de votre généreux dévouement.

« Mais de plus nous sommes heureux d'y voir transmis à la postérité par un témoin oculaire et les hauts faits des braves qui, en combattant vaillamment les combats du Seigneur, se sont tressé eux-mêmes une couronne incorruptible, et la magnanimité sublime du général en chef, qui n'a pas craint d'exposer pour la justice non seulement sa vie, mais aussi sa gloire militaire, achetée par de si éclatants triomphes, et les artifices enfin pleins de fourberie qui ont amené la déplorable victoire des ennemis de l'Eglise.

« Ces *Mémoires*, en effet, seront pour les âges à venir une preuve nouvelle de la gloire qui accompagne le véritable courage, comme aussi de l'ignominie qui manque rarement de flétrir les entreprises criminelles, quel qu'en soit le succès. »

Le général de Lamoricière, vieil ami du comte de Quatrebarbes, l'avait appelé à Rome en mai 1860, et, après l'avoir nommé gouverneur de la ville et de la province d'An-

Digitized by Google

cône, il lui avait dit : « Si vous êtes embarrassé, priez le Saint-Esprit. Je crois qu'on ne le prie jamais assez, que trop facilement on l'oublie. C'est ma ressource à moi; il vous viendra aussi en aide. »

En effet, peu de temps après, le nouveau gouverneur, se trouvant dans de grands embarras d'administration, se rappela le conseil que le général lui avait donné : il se mit à réciter le *Veni, creator*, et cette prière aplanit pour lui les difficultés du moment.

Dévouement du comte de Quatrebarbes à Pie IX.

M. le comte de Quatrebarbes mérite une place d'honneur parmi les hommes d'élite qui se sont généreusement dévoués, dans ces derniers temps, à Pie IX et à la sainte Eglise.

Voici un extrait intéressant de ses *Souvenirs d'Ancône;* c'est M. de Quatrebarbes qui parle :

« Au mois de mai 1860, Lamoricière me fit, pour la première fois, demander de venir lui donner un *coup de main:* c'est le mot dont il se servit. Cette proposition ne me parut pas d'abord sérieuse; j'avais cinquante-sept ans, trois ans de plus que le général, et en outre une lacune de trente ans dans ma vie militaire.

« Quinze jours après à peine, je reçus une nouvelle demande. Les instances du général, transmises par Mme de Lamoricière, firent cesser toute hésitation. Je lui donnai ma parole que je répondrais à l'appel du général, et que je partirais pour Rome, après avoir offert mes hommages à Mgr le comte de Chambord, qui se rendait à Lucerne. J'arrivai le 17 juillet dans cette charmante petite ville...

« Une longue audience de Mgr le comte de Chambord précéda le dîner. Je lui parlai du désir que m'avait exprimé le général de Lamoricière et de ma résolution de me rendre à Rome; il l'approuva sans réserve, en ajoutant que le dévoue-

Digitized by Google

ment pouvait parfaitement s'allier à la prudence, et que ses amis ne devaient arborer dans cette croisade que le seul drapeau pontifical. Au même moment, Mme la duchesse de Parme, qui venait de donner au Saint-Père une batterie attelée d'artillerie, écrivait à un jeune officier, le comte Caïmi, fils d'une de ses dames d'honneur : « Allez, mon enfant, « défendre un saint sous la conduite d'un héros. »

« Je partis de Lucerne le 21 juillet, et m'embarquai le 26 à Marseille sur le paquebot *le Carmel*. Le jeune comte Anselme de Puisaye, petit-neveu du général royaliste de ce nom, était monté sur le même navire. Il alliait à une foi profonde, à un courage calme et réfléchi, l'enthousiasme des saintes causes. Je me liai avec cet intrépide jeune homme, qui avait fait d'avance le sacrifice de sa vie, et que Dieu guérit de trois balles dans la poitrine reçues quelques semaines plus tard à Castelfidardo.

« La paquebot s'arrêta le lendemain à Gênes. J'avais visité cette ville en 1833, dans des temps plus heureux, à l'époque de mon mariage, et je me souciais peu de revoir seul ses palais de marbre et ses galeries. L'église inachevée de San Lorenzo attira mon attention. Je voulais prier le grand martyr pour ce que je laissais derrière moi en France, pour des douleurs dont j'étais la cause, pour une femme souffrante à qui je n'avais pas eu le courage de dire adieu, pour tout ce que j'aimais au monde. Dieu remit un peu de calme dans mon âme ; mais, au moment de me lever pour sortir, mes yeux se fixèrent à la voûte et aperçurent dans une auréole de lumière le *Labarum* de Constantin et ces mots prophétiques, signe de la victoire de la croix sur le paganisme expirant : *In hoc signo vinces*. Aujourd'hui, comme il y a quinze cents ans, c'est la même lutte, la même haine du christianisme, les mêmes passions déchaînées ; mais c'est aussi le même triomphe assuré à ceux qui auront foi jusqu'à la fin, et que ne découragera aucun revers.

Digitized by Google

« Le 29, le paquebot jetait l'ancre dans le port de Civita-Vecchia, et j'étais à Rome dans la même soirée.

« Mgr de Mérode connaissait mon arrivée ; il me reçut comme un ancien collègue de son frère et un ami de sa famille, et me présenta le lendemain à Pie IX. Je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvai en voyant venir à moi l'auguste Pontife. J'étais tombé à genoux au milieu de la galerie ; le ministre s'était arrêté, et Pie IX s'avançait seul pour me bénir. Sa figure rayonnait de bonté céleste, de majesté, de paix sereine. Je lui dis, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, que j'avais quitté la France et ma famille sur l'appel du général de Lamoricière, et que je regarderais comme le jour le plus heureux de ma vie celui où je verserais mon sang pour la défense de l'Eglise. Le Saint-Père me fit lever et m'adressa quelques douces et saintes paroles. Le dévouement des enfants est la plus grande consolation d'un père. L'heure de l'épreuve était arrivée ; le triomphe du bien tardera peut-être encore, mais il est certain, et Dieu se laissera toucher par la prière. « Vous comptez rester peu de jours à « Rome, me dit-il en finissant ; je vous bénirai une seconde « fois avant votre départ pour Ancône. » Puis il me donna son anneau à baiser, et appela sur ma famille et sur moi toutes les bénédictions du ciel.

« J'étais retombé à genoux sous la main du saint vieillard, et j'attendis pour me lever qu'il eût quitté la salle. Descendant alors l'escalier du Vatican, j'entrai à Saint-Pierre. Là, prosterné auprès du tombeau du grand Apôtre, il me sembla voir les trente-deux premiers Pontifes qui avaient scellé leur foi de leur sang, suivis de leur cortége de martyrs, de confesseurs, de docteurs, de saints et de grands hommes. L'Eglise était sortie victorieuse de bien d'autres épreuves, depuis Attila s'arrêtant pâle de terreur à la voix de saint Léon jusqu'à Napoléon allant mourir sur un rocher, tandis que le doux Pie VII, qu'il avait traîné quatre ans prisonnier à sa

Digitized by Google

suite, revenait en triomphe dans ses Etats, donnait l'hospitalité à la famille de son persécuteur, et lui envoyait à Sainte-Hélène un prêtre pour adoucir ses derniers moments et le réconcilier avec Dieu! Est-ce que l'Eglise du Christ pouvait sombrer dans la tempête? Et le génie de Léon X, secondé de Michel-Ange, n'avait-il recouvert de marbre, de bronze et d'or le tombeau du glorieux pêcheur de Génézareth que pour servir de tente au dol, à la violence, au mensonge et à la ruse? Non, non, c'est impossible. Dieu est patient vis-à-vis des hommes, parce qu'il est éternel. Les gouvernements impies reçoivent dans ce monde même le châtiment de leurs forfaits.

« Ces pensées me suivirent une partie de la journée; mais je n'étais pas venu à Rome pour faire des théories de philosophie religieuse, il fallait me hâter de rentrer dans la pratique. Pendant la traversée, je m'étais creusé la tête pour savoir en quoi je pourrais aider le général dans son œuvre de dévouement, et je n'avais trouvé aucune solution. Le résultat de mes réflexions était que je devais entrer comme simple volontaire dans le bataillon franco-belge. Le commandant me permettrait bien de suivre les marches à cheval; j'aurais un bon fusil de chasse, je ne me ménagerais pas au besoin, je gagnerais l'amitié de ces braves enfants et empêcherais les plus étourdis de faire des sottises. Mon ambition n'allait pas au-delà; je me trouvais suffisamment honoré en faisant partie de cette nouvelle croisade.

« Un malaise de quelques jours ajourna mon départ pour Ancône. Je voulais d'ailleurs compléter mon équipement militaire, et avoir le bonheur d'être présenté au cardinal Antonelli. L'illustre cardinal se plut à prolonger son audience; elle dura deux heures et demie, et pendant tout ce temps il me prodigua les charmes d'un esprit étincelant de grâce, de verve, de saillies et de bon sens pratique. Nous parcourûmes ensemble, depuis l'avénement de Louis-Philippe,

Digitized by Google

l'histoire de l'épiscopat français, ses grandes luttes pour conquérir la liberté d'enseignement, son dévouement à la Papauté et les craintes qu'il pouvait concevoir dans l'avenir. Les grandes réformes administratives de Pie IX ne furent point oubliées; elles me furent exposées dans un langage qui n'était étranger à aucune des délicatesses de la langue française. Si le cardinal s'était proposé de me tenir fasciné sous le charme de ses paroles, à coup sûr son but était parfaitement atteint.

« Je trouvai à Rome un vieil ami d'Afrique de Lamoricière, le capitaine de Lorgeril. Venu en Italie pour accompagner un de ses neveux entré aux Franco-Belges, avec l'intention bien arrêtée de retourner au bout de quelques jours dans sa Bretagne, il avait cédé à quelques paroles du général, qui l'avait nommé son chef d'état-major.

« Lorgeril m'apprit que j'étais attendu à Ancône. Je partis dans la soirée après avoir fait engager aux Franco-Belges deux braves enfants, Zacharie du Reau et Georges d'Héliand, l'un et l'autre petits-fils de mon frère. Le dernier est tombé glorieusement à Castelfirdardo ; c'était le seul garçon qu'avait sa mère, Pauline de Quatrebarbes, veuve depuis quelques années.

« Le Souverain Pontife m'avait accordé une dernière audience; je me hâtai de jouir de ce bonheur. Pie IX me reçut dans son cabinet de travail, en face du crucifix où il aime à puiser ses inspirations et son courage. « Au milieu des « douleurs que j'éprouve, me dit-il, rien n'est pour moi « plus consolant que le dévouement des catholiques de « France. Je les bénis ; je vous bénis, mon cher fils, d'une « manière particulière. Je bénis spécialement votre femme, « que vous avez quittée pour moi ; je bénis votre famille, où « les sentiments chrétiens se sont conservés. J'espère que « vous serez bientôt réuni à elle. » Puis il entra dans des détails particuliers qu'il voulait faire connaître par moi au

Digitized by Google

général sur le personnel de l'administration d'Ancône. Il exprima de nouvelles inquiétudes sur l'avenir, qui disparurent bientôt sous l'impression d'une confiance sans bornes dans la miséricorde de Dieu.

« Je n'avais plus rien à faire à Rome après avoir vu Pie IX, Saint-Pierre et le Colisée, et j'avais hâte de rejoindre le général.

« Je montai dans la malle-poste avec Mgr Nardi. Nous arrivâmes à Lorette au milieu de la nuit. J'assistai au point du jour à la messe célébrée dans l'intérieur de la Santa Casa, à la place peut-être où la Vierge Marie reçut la salutation de l'ange. Une joie ineffable inondait mon cœur dans ce sanctuaire béni, consacré par la piété de tant de générations éteintes. J'aimais ce qu'avaient aimé, je croyais ce qu'avaient cru ces milliers de pélerins, princes, rois, nobles, prêtres, pâtres et soldats, ou pauvres à la manière de ce sublime mendiant, le bienheureux Joseph Labre, le grand pélerin de Marie, que l'Eglise vient d'élever sur nos autels...

« Le général Lamoricière, à mon arrivée à Ancône, y exécutait de grands travaux : il fallait mettre la place à l'abri d'un coup de main et défendre le port des tentatives des flibustiers. Il faisait fermer les brèches, réparer les forts avancés, relier à la ville les hauteurs du Gardetto par un mur bastionné, construire des citernes, des casemates et des abris pour la garnison des forts. N'ayant ni l'argent nécessaire ni le temps de fortifier le port, il en fermait l'entrée par une énorme chaîne, et ajoutait à sa défense six barques pontées, armées chacune d'une pièce de dix-huit.

« — Enfin vous voici, mon cher ami, me dit-il en m'embrassant. Je vous attendais avec impatience, car j'ai besoin ici de quelqu'un en qui j'aie une confiance complète, et je n'ai pas, comme saint François Xavier, le don d'*ubiquité*; dans trois jours il faut que je sois à Macerata. Quel grade voulez-vous ?

Digitized by Google

« — Celui qui coûtera le moins cher aux finances du Saint-Père. J'étais, il y a trente ans, nommé capitaine à Alger.

« — Je vois que vous ne croyez pas, comme les Allemands, que le grade ajoute à la valeur de l'homme; demain vous recevrez par le télégraphe votre brevet de capitaine.

« — Mais à quoi m'emploierez-vous?

« — Soyez tranquille, la besogne ne manque pas ici. Vous étiez officier d'état-major, vous devez vous rappeler la fortification?

« — C'est ce que j'ai le moins oublié.

« — J'en étais sûr; eh bien! vous serez chef d'état-major de la subdivision d'Ancône, et vous surveillerez les fortifications que je fais faire en ce moment. En cas de préparatifs de défense ou d'attaque de la place, vous serez en outre major de la défense.. Oubliez que vous avez une lacune de trente ans dans votre vie militaire et trente années de plus sur la tête. J'ai encore deux jours à rester ici, je vais vous mettre au courant de toutes choses; nous travaillerons ensemble jusqu'à deux heures du matin.

« Je n'avais rien à opposer à de pareils ordres que mon insuffisance; mais j'étais parti de ma Vendée sous la garde de Dieu, et une pensée de dévouement dominait toutes les autres. »

L'empereur d'Autriche et son conseil.

On lit dans les *Souvenirs d'Ancône :*

« Il est bon de connaître l'impression que l'invasion des Etats pontificaux fit naître en Autriche. Depuis un mois déjà, l'empereur François-Joseph s'attendait à cette nouvelle. Les divisions du Mincio étaient sur le pied de guerre, et un ordre suffisait pour leur faire passer le fleuve. *Cet ordre fut*

Digitized by Google

signé; mais avant de l'envoyer et de prendre sur lui seul cette immense responsabilité, l'empereur crut devoir réunir dans un même conseil ses ministres et ses principaux généraux.

« Prenant la parole, il exposa en termes clairs et précis la nouvelle situation que faisait à l'Autriche la violation de traités récents et l'obligation où il se trouvait de s'y opposer par les armes; son devoir de catholique, son honneur de souverain, y étaient également intéressés. Dieu semblait du reste avoir aveuglé la révolution, et l'invasion était tellement odieuse, que le Piémont ne trouvait pas un allié. « Je viens « de signer, ajouta-t-il, l'ordre d'entrer demain dans les « Romagnes, de poursuivre, d'attaquer à outrance l'armée « piémontaise. J'y ai joint un manifeste à l'Europe où je « déclare vouloir respecter le traité de Villafranca. J'ai cédé « la Lombardie, elle ne m'appartient plus, et je ne reviens « pas sur ma parole. La flotte de Trieste ira en même temps « croiser devant Ancône pour empêcher le blocus. »

« Un moment de silence suivit ce noble langage. Il fut interrompu, je crois, par le comte de Thun, qui, après avoir fait l'éloge du courage chevaleresque de l'empereur, exposa les périls de tout genre que cette généreuse résolution pouvait faire naître. « L'armée n'avait pas comblé ses vides, et « les blessures de Solferino et de Magenta étaient encore « saignantes. La France passera de nouveau les Alpes, et la « révolution, loin d'être étouffée, sera plus menaçante que ja- « mais. »

« — Eh bien! interrompit François-Joseph, si ma couronne « doit être brisée, j'aime mieux qu'elle le soit sur les mar- « ches du Vatican, en défendant le Souverain Pontife, qu'aux « portes de Vienne ou de Presbourg par l'émeute et l'anar- « chie. »

« — Sire, nous admirons tous votre courage et votre foi, « reprit le comte de Thun; mais le sort de l'empire est dans

Digitized by Google

« les mains de Votre Majesté, et un moment d'enthousiasme « peut tout compromettre. Nous sommes aujourd'hui sans « alliance; en cas de revers, ni la Prusse, ni la Russie, ni « même les Etats secondaires d'Allemagne ne nous donne- « ront un seul bataillon, et si la révolution jette dans les « bras de la Russie la Hongrie et la partie slave de l'Autri- « che, dans les bras de la Prusse la partie allemande, que « deviendra le grand empire catholique de l'Allemagne? Vo- « tre Majesté n'aura-t-elle pas hâté, sans le vouloir, le triom- « phe du protestantisme et du schisme grec? »

« Le conseil se prolongea plusieurs heures sans que le jeune empereur changeât de résolution. Abandonné par ses ministres et ses principaux généraux, resté seul de son avis, il se décida enfin à rapporter l'ordre qu'il venait de signer. La flotte de Trieste continua de demeurer à l'ancre dans la rade, d'où elle put entendre quelques jours après le bombardement d'Ancône, et les divisions de l'armée du Mincio continuèrent de garder en frémissant les cantonnements qu'elles ne devaient plus quitter.

« Ainsi, le bon vouloir de l'Autriche et son dévouement au Saint-Siége au moment de l'invasion se bornèrent à la *vente* de dix-huit canons, dont pas un seul n'était rayé; et lorsque plus tard le général en chef rappela, dans son rapport, une lettre de Trieste d'une personne *très-suffisamment autorisée*, qui annonçait le concours actif de la flotte, la *Gazette de Vienne* ne trouva pas d'autre rectification que celle-ci : « Le général de Lamoricière parle dans son rapport d'une « lettre d'une personne suffisamment autorisée; lisez : *peu* « *autorisée* (1). »

(1) On aime à trouver des sentiments français et chevaleresques dans un jeune enfant formé à l'amour de l'Eglise et de son auguste Chef par une autre reine Blanche, sincèrement chrétienne.

S. A. R. Mme la duchesse régente de Parme reçut à l'hôtel Baër une lettre datée de Genève et portant la signature du général.

Digitized by Google

Les ministres et les généraux de François-Joseph ont empêché leur jeune empereur de secourir le Pape par crainte de la France et de la révolution. Nous voyons maintenant à quoi leur prudence a servi. Si François-Joseph eût suivi sa généreuse pensée de défendre son Père, qui est le Père de tous les fidèles, peut-être n'aurait-il pas été vaincu à Sadowa. C'est aux princes qu'il a été dit : « Honorez et défendez votre père, afin de vivre et de régner longtemps sur la terre (1). »

Après en avoir pris connaissance, elle fit immédiatement appeler le duc Robert, et voici le colloque qui s'établit entre la mère et le fils : « Connaissez-vous, mon fils, le général Lamoricière ? — Oui, maman, j'en ai beaucoup entendu parler : c'est un des plus nobles et des plus valeureux généraux de l'armée française. — Le général, qui se rend à Rome pour y défendre la cause du Pape, m'écrit pour savoir si nous voulons lui céder les armes que nous avons en dépôt dans la citadelle de Mantoue. Cela vous regarde, mon fils. Voulez-vous vendre ces armes au général ? — Les vendre, maman ! Il faut les lui donner ; elles ne peuvent servir pour une cause plus sainte et plus légitime. — Très-bien, Robert, très-bien ; c'est précisément ce que je voulais vous entendre dire. » Le jeune duc Robert de Parme n'avait alors que douze ans.

(1) On lit dans le journal *le Monde* du 6 septembre 1866 :

« Si nous nous en rapportons à des informations qui nous parviennent de l'Autriche, et qui concordent d'ailleurs avec les indications précédemment données dans ce journal, l'état moral des peuples de cet empire laissait fort à désirer. Livrés au funeste esprit de l'indifférence religieuse qui est la grande plaie de notre temps, séduits par le rationalisme, les habitants de Vienne et des grandes villes (nous parlons surtout des classes lettrées et aristocratiques) oubliaient tout naturellement, et sans y prendre garde, les traditions religieuses de la monarchie apostolique pour se livrer aux jouissances d'une vie sensuelle et frivole. On sait depuis longtemps que dans les universités la philosophie hégélienne était en pleine faveur. Quelle jeunesse pouvait se former à cette école ? et quel âge mûr préparait-elle à la patrie ? Chose incroyable, et qui témoigne de l'empire des préventions : à Vienne, on avait les yeux fixés sur Berlin ; on cherchait dans la capitale du protestantisme rationaliste des exemples et des modèles, et le borussianisme avait fait des prosélytes jusque dans la monarchie autrichienne.

« De là un déplorable affaiblissement de la foi et une effrayante dépravation de mœurs. »

Digitized by Google

Lamoricière avant le bombardement.

Dans ces circonstances, le gouverneur d'Ancône s'attendait à voir cette place assiégée ; il en prépara la défense et improvisa des hôpitaux avec le secours des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Il faut lire dans son livre tous ces détails si simples et si touchants.

Après s'être emparés de Sinigaglia, la ville et le berceau de Pie IX, les Piémontais hâtaient leur marche vers Lorette, dans le but de couper à Lamoricière la route d'Ancône. Le 18 septembre, la flotte napolitaine, livrée sans combat, devenue piémontaise par trahison, et commandée par l'amiral Persano, parut devant Ancône et se prépara au bombardement de cette place, bien que le blocus n'eût pas été encore déclaré. Mais qu'importait aux généraux piémontais cette nouvelle infraction aux lois de la guerre ? Après avoir envahi les Etats pontificaux sans déclaration de guerre, ils pouvaient bien bombarder une ville maritime sans déclaration de blocus.

« Le bombardement avait continué toute la journée, et le bruit incessant des détonations et des bordées qui se succédaient sans interruption dominait tout autre bruit de guerre. Cependant, en prêtant une oreille attentive, nos soldats, qui défendaient les points les plus élevés, avaient cru entendre la canonnade du côté de Lorette. »

Sous les murs de Lorette en effet, ce même jour, à cette même heure, Lamoricière soutenait une lutte héroïque avec quelques milliers d'hommes contre une armée entière qui lui barrait le chemin d'Ancône. Il suffira désormais de citer sans phrases le combat de Castelfidardo, comme on parle des Thermopyles. Quoique vaincu, Lamoricière arriva à son but suprême, qui était de tout tenter pour pénétrer dans Ancône. Il croyait que, tant que le drapeau pontifical flotterait sur

Digitized by Google

les remparts, rien n'était désespéré ni perdu; la place pouvait soutenir un long siége et attendre ainsi les secours qui étaient officiellement promis.

« Je parcourais l'enceinte du port, raconte M. de Quatrebarbes, lorsque tout à coup le bruit des clairons et des tambours, les hourras et les cris mille fois répétés de *Vive Lamoricière !* ébranlèrent la ville et firent taire la canonnade. Le général entrait au galop avec son escorte. Arrivé sur la place du Théâtre, il imposa d'un geste silence aux soldats et à la foule, et fit taire les applaudissements. Sa figure était calme, et un sentiment d'indomptable énergie dominait la fatigue et la douleur. Il s'arrêta pour me serrer la main et ne me dit que ces deux mots : « Je n'ai plus d'armée. » Il ajouta que c'était la première fois qu'il n'était pas heureux à la guerre, mais que Dieu ne lui avait jamais promis de miracles pour maintenir ce bonheur et faire battre une armée de plus de 30,000 soldats reposés, aguerris et bien armés par quelques milliers de volontaies harassés par le manque de sommeil et une marche forcée de plusieurs jours.

« J'écoutais avec une admiration profonde ce récit fait du ton le plus calme, sans un seul mot d'amertume et de colère. Il y avait tout à la fois dans ses traits, son langage et son regard la certitude du devoir accompli, la résignation la plus absolue à la volonté de Dieu et l'abnégation de lui-même jusqu'au sacrifice de sa gloire, et j'ignore encore aujourd'hui si je l'eusse plus aimé, plus admiré vainqueur que vaincu. »

La cause de l'Eglise trahie par l'Europe chrétienne.

Le général n'avait plus que 4,200 hommes pour défendre une place attaquée par terre et par mer, dont les remparts et les forts présentaient un développpement de plus de

Digitized by Google

7,000 mètres en face d'une armée assiégeante de 45,000 hommes et d'une flotte armée de 400 bouches à feu. De son côté, le gouverneur d'Ancône se multipliait pour assurer les subsistances de la ville confiée à ses soins. Voici une page charmante que j'emprunte à son livre :

« On m'avait mis en rapport avec un marchand de bœufs fort intelligent, et surtout dévoué de cœur et d'âme à la cause du Saint-Père. Ce brave homme m'assura qu'il ferait entrer chaque nuit des bœufs dans la ville, et que les Piémontais n'en mangeraient pas un seul nourri dans la vallée des Jardins. Tous les matins, entre trois et quatre heures, nos sentinelles le voyaient arriver à la porte Farina avec un troupeau de moutons et vingt-cinq ou trente bêtes à cornes. Il venait aussitôt me trouver, et voici le dialogue quotidien qui s'établissait entre nous : « Père Antonio, combien avez-vous « de bœufs aujourd'hui? — Tant, Excellence. — Venez, mon « bon ami, que je vous embrasse. » Il s'approchait timidement, roulant les larges bords de son chapeau entre ses doigs, et répondait invariablement : « Excellence, quel honneur! » Je l'embrassais sur les deux joues et l'adressais à l'intendance, où il faisait payer ses bœufs à peu près au même prix qu'avant le siége. Il en introduisit dix-sept encore dans la nuit qui précéda la capitulation.

« L'escadre n'avait point cessé son feu depuis le 18, et chaque pièce tirait en moyenne une vingtaine de coups dans l'espace de vingt-quatre heures. C'étaient donc environ huit mille projectiles, bombes ou boulets creux qui éclataient sur la ville. Ils nous tuaient ou nous blessaient de vingt à vingt-cinq hommes par jour, sans compter un certain nombre d'habitants que les nécessités de la vie forçaient de sortir de leurs maisons, car les rues étaient désertes. La population presque entière était descendue dans les caves.

« Le 23 était un dimanche, et le général, qui avait communié à la Santa Casa le jour même de Castelfidardo, voulait

Digitized by Google

entendre la messe. Il me semble le voir encore immobile, à genoux, dans l'attitude du recueillement le plus profond pendant toute la durée du saint sacrifice. On eût dit une de ces statues de chevaliers croisés, sans reproche et sans peur, que nos pères aimaient à sculpter les mains jointes, appuyés sur leurs épées. »

Un matin, le général dit au gouverneur : « Avez-vous quelques nouvelles du général de Goyon ? J'apprends qu'il est débarqué avec une division nouvelle. Il doit être en marche depuis deux jours ; l'honneur de la France y est intéressé. J'ai reçu aussi une lettre presque officielle de Trieste. L'archiduc Maximilien commande la flotte autrichienne, qui est impatiente de prendre une revanche. Nous verrons demain, je l'espère, la fumée de ses vapeurs. »

Mais vainement, depuis huit jours, les flots de la mer portaient jusqu'à Trieste le bruit du bombardement d'Ancône ; les yeux des assiégés avaient beau se tourner sur l'Adriatique, pas une voile amie ne paraissait à l'horizon, pas un navire de guerre n'était en vue pour protéger ses nationaux. « Si un port d'Egypte ou de Turquie, si une bourgade de la Grèce ou la ville de Monaco avaient été traîtreusement, sans motif ni déclaration de guerre, assiégés et bombardés, à coup sûr, et au nom de l'équilibre européen en péril, les escadres des puissances maritimes de l'Europe se seraient dirigées à toute vapeur vers le point menacé. Mais ici il ne s'agissait que du Chef spirituel de deux cents millions de catholiques, du représentant de Dieu sur la terre, du Vicaire de Jésus-Christ, attaqué traîtreusement par des forbans, au mépris des lois de la guerre, du droit des gens, du christianisme, de l'humanité, de la justice ; qu'importait aux empereurs et aux rois ! Télégraphe, escadre, diplomatie pouvaient rester en repos. » Mais Lamoricière ne pouvait encore arracher de son âme une dernière espérance. « Dans son cœur de Français, de chrétien et de soldat, dans son admi-

Digitized by Google

rable bon sens d'homme politique, il avait cru et croyait encore que, lorsque la France menaçait au nom du droit et de la justice, l'effet suivait de près les paroles; que la fille aînée de l'Eglise ne pouvait sans honte abandonner sa mère; que le prince qui avait rétabli sur son trône le saint vieillard du Vatican ne laisserait pas son œuvre inachevée; qu'enfin il y avait, en dehors même de l'intérêt religieux, un intérêt français de premier ordre, pour lequel Henri IV ou Louis XIV eussent fait vingt ans la guerre : celui d'empêcher une puissance turbulente et sans foi, élevée à l'école de Machiavel, de créer à nos portes un royaume de vingt-six millions d'habitants, avec quatre cents lieues de côtes et les meilleurs ports de la Méditerranée. »

Episodes du siége d'Ancône en septembre 1860.

Nous trouvons dans les *Souvenirs d'Ancône*, quelques traits de courage qui méritent de trouver place ici, et qui montrent combien était grand le dévouement des vrais amis de Pie IX à son auguste personne :

« La pluie, qui, le 26, tombait depuis une heure, interrompit le bombardement; il reprit sur les cinq heures et ne s'arrêta qu'à la nuit close. Le général Lamoricière, toujours debout malgré une attaque de goutte, suivait les mouvements de l'ennemi, sa longue-vue à la main. Il allait, en s'appuyant sur sa canne, aux points les plus menacés, restait pensif aux embrasures, et donnait partout ses ordres; ils étaient transmis à l'instant par le comte de Lorgeril, son vieil Africain, comme il aimait à le nommer. Ce brave officier était occupé dans ce moment à placer des sacs à terre pour défiler quelques mètres de parapet entamés par des boulets, lorsqu'une bombe renversa une partie du merlon sur lequel il

Digitized by Google

s'appuyait, et le couvrit de terre et de décombres. Le rude gentilhomme se leva comme il put, secoua la poussière dont il était couvert, et revint en boitant rendre compte au général de l'exécution de ses ordres. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il fit allusion au léger accident qui lui était survenu. « Ce n'est rien, disait-il, qu'une meurtrissure « de quelques jours ; car j'ai, grâce à Dieu, les os durs des « vieux Bretons, et les jours de *pardon* et de fête, quand « les cruches de cidre circulent à la ronde et que les têtes « sont échauffées, les *penbas* peuvent se briser sans inconvé- « nient sur le crâne des gars de mon village : ils en- « tament tout au plus la peau, et le lendemain il n'y pa- « raît plus. »

« Un autre Breton, guide du général, le bon et loyal Francis de France, n'était pas moins admirable. Pouvant à peine se traîner (la roue d'un caisson lui était passée sur le corps et la jambe), on le voyait appuyé sur un bâton partout où il y avait un péril à courir et un ordre à transmettre. Les majors Caïmi et Lepri, Montmarin, le jeune comte de Maistre, avaient pour le général le même dévouement passionné. Au milieu d'eux, Roger de Terves, toujours prêt à courir aux postes périlleux, toujours chantant et le sourire sur les lèvres, me semblait le type accompli du sous-lieutenant sorti de Saint-Cyr, heureux de faire sa première campagne. Tous partageaient le logement du général, et couchaient sur des matelas près du sien, à l'un des bouts de la casemate ; à l'autre extrémité dormaient sur la paille les soldats du peloton de réserve ; au milieu, près d'une grande table couverte d'armes et de papiers, bouillait en permanence une énorme marmite de café, où chacun venait puiser à volonté la force nécessaire pour soutenir la fatigue et oublier le sommeil.

« Le sous-lieutenant de Metternich fut grièvement blessé dans un engagement où nous perdîmes le lieutenant Bali-

Digitized by Google

zoni, un des plus braves officiers du 1er régiment de ligne. J'avais eu l'occasion de causer longuement la veille avec cet intrépide jeune homme ; il était d'origine corse, parent ou allié de toutes les grandes familles de l'île. Il m'avait parlé de sa mort prochaine avec une certaine joie ; il était bien préparé et tout disposé à donner sa vie à Dieu pour la plus sainte des causes. « La lutte de tous les jours, disait-il, « si incertaine, est si pénible à vingt ans, avec des passions vi- « ves, et il est bien plus facile à un soldat de faire son salut « en gros qu'en détail. » Je ne le revis qu'à l'hôpital deux heures avant sa mort, et je n'oublierai jamais le triste et doux sourire qu'il m'adressa. Son lit était placé à côté de celui du capitaine Cappucini, dont la tête ne tenait en quelque sorte qu'avec des bandelettes, mais qui devait, grâce à Dieu, guérir de ses horribles blessures. »

Le douzième jour du siége eut lieu l'explosion du môle, qui, au dire de l'amiral Persano, frappa de stupeur la flotte et fut entendue à vingt lieues à la ronde. Les débris, lancés à une hauteur considérable, allèrent tomber jusqu'auprès de l'arc de triomphe de Trajan. Un silence de mort succéda au lugubre dénouement de ce drame. Toute résistance devenait impossible : la chaîne qui fermait le port était coulée au fond de la mer avec la maçonnerie qui la soutenait ; il n'y avait plus d'obstacle qui empêchât la flotte de débarquer ses soldats sur les quais, au centre de la ville. Il fallut se rendre, et Lamoricière envoya un parlementaire.

« Nous attendions le retour de notre parlementaire, lorsqu'un coup de canon, suivi d'une fusillade, retentit subitement. Le général croit à une erreur, à une méprise, et donne l'ordre aux clairons de sonner sur toute la ligne la cessation du feu. Le canon continue de gronder, et bientôt de nouvelles pièces placées dans la batterie construite la nuit précédente à la tête du Borgo, et que nous avions réduite au silence, ouvrent le feu dans la direction de la porte Pia. Le

Digitized by Google

général écrit à la hâte une lettre au général Fanti, charge le major Caïmi et un autre officier de la remettre. Les Piémontais commencent à tirer sur nos parlementaires, viennent les reconnaître ensuite, puis leur bandent les yeux et les conduisent chez un officier général qui brise le cachet de la lettre adressée à Fanti, répond qu'il n'a pas d'ordre pour faire cesser le feu et les congédie. Trois nouvelles batteries sont ouvertes sur la citadelle et la ville. La population, folle de frayeur, encombre la place du Théâtre.

« Cent ou cent cinquante bouches à feu continuaient de vomir sur Ancône des projectiles de toute nature. Le général, en proie à une inquiétude mortelle, avait envoyé, à trois heures du matin, au général Fanti une seconde lettre et un parlementaire, le capitaine Balzani. Arrêté plusieurs heures par le brigadier Cugia avant de pénétrer auprès du général Fanti, le capitaine Balzani n'était pas encore de retour. Le général crut devoir envoyer un troisième parlementaire, et son choix s'arrêta sur Roger de Terves. Parvenu près de Fanti, l'énergique jeune homme lui demanda avec une certaine hauteur comment il avait continué de bombarder une place couverte par le drapeau blanc, qui ne se défendait pas, et pourquoi jusqu'ici il n'avait adressé aucune réponse aux deux lettres du général de Lamoricière. « *Je n'ai pas reçu la première,* répondit le général ; quant à la seconde, votre parlementaire emporte ma réponse. » Puis il envoya un de ses aides de camp à la recherche de la lettre qu'il disait égarée.

« Le bombardement cessa alors de toutes les batteries : la capitulation était définitivement acceptée, mais elle ne fut signée que sur les deux heures du soir, après divers échanges de parlementaires. A midi, les Piémontais occupaient les portes de la ville. »

Digitized by Google

Honneur aux vaincus.

Lamoricière était encore vaincu, oui, mais « à la manière de ces grands Machabées dont l'Eglise, après deux mille ans, célèbre toujours la gloire. Il avait été vaincu, mais il avait sauvé l'honneur de la chrétienté ; il l'avait emporté avec lui dans les plis du drapeau de Lépante, qu'il était seul digne de prendre sur l'autel de la Santa Casa pour le remettre à Pie IX (1). »

L'amiral Persano fit embarquer le général de Lamoricière et le comte de Quatrebarbes sur le vapeur *le Cavour*, qui devait les conduire à Gênes en faisant le tour de l'Italie. Le gouverneur d'Ancône nous donne de curieux détails sur cette navigation, pendant laquelle le général prisonnier fut appelé à sauver le navire engagé dans un écueil, tandis que le capitaine et les officiers avaient perdu la tête.

Arrivé à Turin, le premier soin de M. de Quatrebarbes fut d'écrire une lettre au marquis de Brignoles, qui eut le courage de la lire devant le sénat piémontais. Cette lettre dénonçait à l'Europe civilisée le bombardement d'Ancône après l'envoi des parlementaires. Dans une autre lettre adressée aux journaux à propos du rapport du général Fanti, l'ancien gouverneur d'Ancône disait :

« Ainsi, il est acquis à l'histoire que l'armée piémontaise a bombardé Ancône après l'envoi des parlementaires, et malgré le drapeau blanc hissé dès la veille sur tous les forts.

« Mais le général Fanti se vante : ce n'est pas à une heure

(1) Le matin du combat de Castelfidardo, le général s'était fait remettre le drapeau de Lépante, qu'il ne voulait pas, en cas de revers, laisser au pouvoir des Piémontais. Il l'a remis lui-même, à son retour à Rome, dans les mains de Pie IX.

Digitized by Google

et demie du soir que le feu a cessé, mais bien à sept heures du matin ; et il est au moins maladroit de charger son blason de six heures de plus d'infamie. »

M. de Quatrebardes termine son ouvrage par quelques pages intitulées : *Mort et chute des souverains persécuteurs de l'Eglise*. Mais cette liste s'arrête aux temps modernes, qui fourniront de nouveaux chapitres à l'antique ouvrage de Lactance : *De Morte persecutorum*.

Depuis la publication récente des *Souvenirs d'Ancône* le châtiment au pied boiteux, comme l'appelle Homère, a commencé enfin pour l'Italie. Au moment où le gouvernement florentin publiait le décret qui complète la spoliation de l'Eglise, au moment où Pie IX renouvelait ses anathèmes contre les spoliateurs, à ce moment même avait lieu la bataille de Custozza, dans laquelle les Italiens, quoique plus nombreux que les Autrichiens, subissaient une défaite qui allait se renouveler bientôt sur l'Adriatique, en face d'Ancône. Oui, après Garibaldi battu, blessé et démonétisé, voici que le roi *galant homme* est à son tour battu sur terre et sur mer, et qu'il s'avance péniblement, de défaite en défaite, jusqu'à Venise, cadeau de l'étranger ; c'est ce qui peut s'appeler tomber de chute en chute au trône adriatique. Le désastre de Custozza est le premier payement de Castelfidardo, et peu de temps après la flotte autrichienne, avec dix vaisseaux de moins, coulait à fond une partie de la flotte italienne près de l'île de Lissa, vis-à-vis Ancône (1). L'amiral Persano, après avoir quitté pendant le combat son poste sur la frégade amirale, a ramené les débris de sa flotte dans le port d'Ancône ; mais il n'a pas osé descendre à terre, et

(1) Un des navires de la flotte italienne s'appelait *le Castelfidardo*. Ce nom ne lui a pas porté bonheur. Deux autres vaisseaux italiens, *le Roi d'Italie* et le fameux *Affundatore* (l'Enfonceur), ont été coulés à fond. Victor-Emmanuel ne l'avait-il pas prédit quand il avait prononcé son célèbre mot : *Andremo al fundo*, « Nous irons jusqu'au fond » ?

Digitized by Google

la réprobation générale le força à rester à son bord. Le bombardeur d'Ancône et de Gaëte, réduit à se cacher, en attendant sa destitution, en face de cette ville où il avait abattu le drapeau pontifical à coups de canon, en face de cette ville qu'il se vantait d'avoir prise par mer bien plus que Fanti et Cialdini par terre, voilà par quel tableau il nous plaît de compléter les *Souvenirs d'Ancône*.

Dernier jour du siége d'Ancône.

M. de Castella, chef de bataillon des carabiniers, a écrit une relation sur le *Dernier Jour du siége d'Ancône*. Voici quelques fragments de ce travail.

M. de Castella remplissait en 1860, à Ancône, les fonctions de capitaine commandant la place. Il raconte les événements qui précédèrent la reddition.

Le lazaret était tombé le 27 septembre au pouvoir de l'ennemi, qui avait jeté plusieurs compagnies de bersagliers et avait brûlé le pont qui liait cet ouvrage à la terre ferme. La perte du lazaret entraînait celle de la porte Pia, et partant celle de la ville. Aussi tous les efforts de l'attaqne et de la défense se concentrèrent-ils pendant quelque temps de ce côté. Le général en chef de Lamoricière voulut d'abord reprendre le lazaret, et en chargea M. de Castella, à la tête de deux cents hommes; mais la pensée qu'il allait sacrifier, peut-être sans profit aucun, un hardi capitaine et une troupe fidèle, le détourna de cette entreprise. Il ordonna de bombarder le lazaret pour contraindre l'ennemi à l'évacuer. Ce fut alors que la flotte de l'amiral Persano se dirigea vers le port, et, pour faire diversion au bombardement, ouvrit le feu contre la batterie dite de la Lanterne, ouvrage casematé au-dessus duquel s'élevait la tour du phare.

Laissons parler M. de Castella :

« Le combat éclata dans toute sa fureur. Il faut avoir vu

Digitized by Google

cet imposant et terrible spectacle, éclairé par un beau soleil, pour s'en faire une idée.

« Telle était la rapidité du feu à volonté de la flotte, qu'on eût dit le feu de file d'un bataillon. Le grondement de la canonnade était encore dominé comme par des clameurs lointaines et par le sifflement lugubre des boulets, que l'écho renvoyait jusqu'à l'oreille comme une plainte. Les navires ennemis, semblables à des êtres fantastiques, noirs, sillonnés d'éclairs, couronnés d'un nuage de blanche fumée, décrivaient sans relâche leurs fatales courbes, tantôt avançant, tantôt reculant, frappant toujours. On eût dit des monstres furieux enlaçant leur proie dans leurs plis et replis et donnant la mort partout.

« Les batteries hautes des navires lançaient des projectiles creux, et les batteries d'entrepont des boulets sphériques qui rasaient la mer. On voyait ces boulets, subissant l'effet de l'attraction de l'eau, courir par bonds rapides sur la surface des flots et arriver comme par enchantement à leur but.

« Chaque frégate avait en outre en proue et en poupe deux canons de chasse rayés de 80.

« Un incident vint encore ajouter à l'émotion de cette scène de destruction.

« On vit tout à coup une des frégates s'élancer à toute vapeur, comme un cheval de course, présentant sa proue droit à l'angle de la Lanterne du côté du midi. Une angoisse indescriptible s'empara de tous les spectateurs. On avait cessé de tirer ; un silence de mort régna pendant quelques instants. On sentait que quelque chose de terrible allait s'accomplir.

« La frégate, inflexible et comme frémissante de rage, continuait son audacieuse course ; puis, arrivée à 30 mètres de la Lanterne, elle tourna brusquement, décrivant un angle d'environ 115 degrés, et écrasa à bout portant de toute sa bordée de tribord la face sud-ouest de l'ouvrage.

« Aussitôt recommença le feu sur toute la ligne.

Digitized by Google

« Que se passait-il dans cette malheureuse Lanterne? C'est ce que je puis raconter mieux que personne.

« Après avoir reçu le contre-ordre dont j'ai parlé pour l'attaque du lazaret, je me rendis au palais du délégat, chez le général de Courten, pour lui demander des éclaircissements à cet égard. Je le trouvai sur la terrasse du toit du palais, observant les mouvements de la flotte, qui dessinait son attaque. Il y avait là le comte de Quatrebarbes, gouverneur civil d'Ancône; un chef d'escadron d'état-major général, son officier d'ordonnance; le comte Odescalchi; de la Perraudière, de l'escadron des guides du général en chef; le lieutenant de Courten, aide-de-camp de son père. Nous suivions avec nos lunettes les phases de la scène que je viens de raconter.

« Au bout d'une heure, nous vîmes, à notre grand étonnement, un drapeau blanc remplacer, au sommet de la tour du phare, la bannière pontificale. M. de Quatrebardes, indigné, s'écrie :

« — Qu'est-ce que c'est que ce drapeau de capitulation? Personne dans la place n'a droit d'arborer un drapeau. Qui veut aller le reprendre?

« — Moi, répondis-je. Et me voilà à descendre en tout hâte l'escalier et à m'élancer au pas de course vers la Lanterne.

« La Lanterne est à l'extrémité d'une jetée d'environ 300 mètres de long, et défendant le port par une muraille du côté du nord.

« Arrivé à la porte Marina, qui conduit à cette jetée, j'entendis une musique qui calma mon ardeur.

« Tous les boulets que la flotte dirigeait sur le pouton, à l'entrée du port, se donnaient rendez-vous, après l'avoir traversé ou manqué, à la porte Marina, à hauteur d'homme. Plusieurs maisons derrière la porte s'écroulaient peu à peu. Le capitaine Grazioli, dont j'avais remarqué plus d'une fois le sang-froid, et le lieutenant di Pietro veillaient à la porte avec une compagnie et faisaient bonne contenance.

Digitized by Google

« D'autres projectiles adressés à la Lanterne, après avoir touché le rempart sur un angle très-aigu, roulaient sur le chemin que j'avais à parcourir. Après un moment d'hésitation, je recommandai mon âme à Dieu, et je m'élançai en avant.

« Je traversai cette méchante barre sans avoir d'autre mal que le tympan déchiré par d'affreux sifflements.

« A une vingtaine de pas de la porte de la Lanterne, j'en vis sortir vingt-cinq hommes conduits par un sous-lieutenant de nos bersagliers autrichiens, M. Werbeck. Ils ressemblaient bien plus à des démons qu'à des hommes; leurs cheveux et leurs habillements étaient brûlés; leurs visages noircis étaient plaqués de taches de sang et de plâtre.

« Je leur demandai ce que cela signifiait.

« — Venez voir vous-même, me dit le lieutenant en me prenant par le bras et me conduisant dans la casemate.

« Aucune plume humaine ne saurait rendre l'horreur la scène qui s'offrit à mes yeux.

« — Oh ! l'enfer de Dante ! m'écriai-je.

« Aucun de nos canons ne reposait plus sur son affût; les meurtrières étaient devenues de larges brèches par lesquelles entrait de temps en temps un projectile qui éclatait. Des monceaux de cadavres et de blessés, du sang partout; des ombres qui s'agitaient au milieu de l'épaisse fumée qui remplissait la casemate, le tout dominé par le tonnerre de l'ouragan qui s'acharnait sur nous et par les cris des blessés.

« J'aperçus, à travers des débris de chair humaine, un uniforme et une épée d'officier.

— « Quel est cet officier? demandai-je au lieutenant Werbeck, qui était derrière moi.

« — C'est, me répondit-il, le lieutenant Weissmantel.

« C'était lui qui commandait la batterie, et qui avait soutenu avec une bravoure au-dessus de tout éloge cette inégale lutte.

Digitized by Google

« Je me découvris devant cet héroïque jeune homme, et, par une réaction nerveuse que je ne pus maîtriser, je me mis à pleurer; puis, serrant la main de M. Werbeck, je lui dis :

« — Respect à vous et à vos hommes; mais vous avez raison, vous ne pouvez plus tenir, il n'y a plus rien à faire ici.

« J'avais un engagement à remplir, celui de faire disparaître le drapeau blanc. Je quittai M. Werbeck et me dirigeai vers l'escalier tournant de la tour. Les premières marches de l'escalier étaient détruites par les boulets; la tour elle-même, toute trouée de part en part, tremblait sous mes pieds. Enfin j'arrive au sommet. Je coupe avec mon sabre les attaches qui retenaient le drapeau blanc, j'en fais un torchon et le jette à la mer du côté de la frégate qui était à une portée de pistolet; puis, avisant dans un recoin de la plate-forme un bahut rempli de drapeaux de toutes couleurs destinés aux signaux, j'en tire un blanc et jaune, et, faute de corde, je le fixe sur la corniche de la plate-forme avec des pierres.

« Je redescendis.

« Une fumée épaisse montait par l'escalier. A l'entrée de la Lanterne, on avait amassé une quantité de matériaux en bois destinés à blinder, si on en avait eu le temps, la batterie à barbette. C'était ce bois qui brûlait. En sortant de l'ouvrage, j'aperçus, blottis dans l'angle rentrant formé par le rempart, quatre soldats auxquels je fis signe de me suivre en leur montrant l'incendie qui s'étendait. Je savais qu'il y avait dans l'ouvrage un magasin de poudre, et je me doutais bien que tout n'était pas fini. En effet, c'est pendant notre rapide course de la Lanterne à la porte Marina qu'a eu lieu cette fameuse explosion qui, au dire de l'amiral Persano, frappa de stupeur la flotte et fut entendue à vingt lieues à la ronde. Les débris, lancés à une hauteur immense, allèrent tomber jusqu'à la porte Marina. Un silence de mort succéda au lugubre dénouement de ce drame.

Digitized by Google

« Je retrouvai le lieutenant Werbeck et ses hommes, qui étaient le restant des cent cinquante braves Autrichiens, défenseurs de la Lanterne. Honneur à eux!

« Le capitaine Grazioli et le lieutenant di Pietro avaient pris position avec leur monde pour s'opposer à un débarquement que l'on croyait imminent.

« Je me rendis à la citadelle pour rendre compte au général en chef. Il était cinq heures du soir. En gravissant la pente raide qui y conduit, j'aperçus au sommet du mât qui domine la citadelle un drapeau blanc. C'était le rideau du lit du général, que lui-même avait arraché après l'explosion de la Lanterne pour le faire servir à l'accomplissement du sacrifice. Lui, il n'avait jamais tenu de drapeau semblable; il n'en avait jamais vu qu'entre les mains des ennemis.

« Ce lambeau de toile arboré au sommet de la montagne allait annoncer à la terre que le dernier bastion de cette grande chose qu'on appelle le pouvoir temporel venait de tomber sous l'effort de la plus lâche des trahisons. Les puissances catholiques, la flotte autrichienne à l'ancre à Pola et les avant-postes français pouvaient en quelque sorte apercevoir le fatal signal et demeuraient tranquilles!

« Dormez; votre sommeil ne sera plus troublé par le bombardement d'Ancône. Désormais la montagne comme la plaine et la mer vont rester muettes. Ce canon qui avait retenti à votre oreille comme un remords va cesser de tonner, en attendant qu'on le dirige contre vous. Dormez, mais votre réveil sera plus triste que notre défaite.

« Si Lamoricière eût été seul, je le sais, il se fût glorieusement enseveli sous les débris de la citadelle, en mettant le feu aux poudres, plutôt que de rendre son épée au proconsul de la révolution.

« Si jamais le brave comte de Quatrebarbes, ce type si achevé de l'ancien chevalier français, lit ces lignes, il se rap-

Digitized by Google

pellera sans doute certaine conversation que nous avons eue sur la question de nous faire sauter.

« Mais le devoir d'un général est d'abord de ne pas sacrifier inutilement la vie de ses soldats et de songer à sa réputation après. C'est cette pensée qui a dirigé notre chef.

« Du reste, toute résistance ultérieure eût été insensée. »

Vanité de la gloire humaine.

« Nous avions perdu successivement le monte Pelago, le monte Pulito, le lazaret; l'ennemi était maître des deux faubourgs de Porta Pia et Porta Calamo; la lunette San Stefano, dont le flanc gauche n'avait pu être achevé, et la citadelle étaient fortement endommagées; un grand nombre de nos canons étaient hors de service, nos hommes étaient exténués de fatigue, nos ambulances pleines de blessés (1); enfin, chose capitale, par suite du désastre de la Lanterne, la chaîne du port avait coulé bas; la flotte pouvait entrer dans le port sans que nous pussions lui envoyer un seul boulet.

« Il fallait donc demander à capituler. Je trouvai le général en chef se promenant dans sa casemate. Il était entouré des officiers de son état-major : le général Kanzler, le major

(1) A propos d'ambulance, je ne puis omettre une circonstance qui prouve combien l'aspect du dévouement et de la loyauté exerce d'ascendant même sur des ennemis. Ils s'agissait d'établir, aux premiers jours du siége, une nouvelle ambulance dans la vaste église de Saint-Dominique; mais il nous manquait les lits. Alors M. de Quatrebarbes résolut, en sa qualité de gouverneur civil, de faire appel par une proclamation à la générosité du peuple d'Ancône. Nous regardions tous comme assez problématique le succès de cette démarche, en laquelle M. de Quatrebarbes seul avait foi. Moi, qui connaissais combien les Ancônitains avaient été travaillés par la révolution, j'étais le premier à déconseiller pour ne pas s'exposer à une déconvenue. Mais, contre toute attente, les habitants répondirent à la pensée qui avait inspiré M. de Quatrebarbes, et lui envoyèrent un grand nombre de matelas, linge, etc.

Digitized by Google

de Quatrebarbes, le major de Lorgeril, le major Caïmi, le capitaine Lepri, et des guides de France, de Terves et de la Perraudière.

« En m'apercevant, le général de Lamoricière me dit en me serrant la main : « Tiens, vous n'êtes pas mort ? »

« Plusieurs de ces messieurs, qui me croyaient sous les débris de la Lanterne, m'embrassèrent. Le général continua sa promenade ; sa figure était pâle, mais calme.

« De temps en temps ses épais sourcils noirs se contractaient, son regard de lion se détachait du sol et lançait un éclair.

« Que se passait-il dans cette âme de feu si impressionnable, dans cette tête si complète, si énergique, qui ne nous avait jamais paru aussi noble que dans ce moment solennel ? Nous l'observions en silence, et nous sentions tout ce qu'il y avait d'expressif dans cette douleur muette. Nous comprenions bien quelles amères pensées devaient l'assaillir, combien il en devait coûter à sa fierté de demander à traiter de reddition à un ennemi félon et déloyal, lui la droiture, la loyauté personnifiée, lui ancien ministre de France, lui dont la gloire militaire était restée si pure et si brillante, lui enfin qui, n'ayant jamais été battu, n'avait pas hésité d'accourir à la voix du Vatican, de tirer son épée quand tout faisait prévoir une défaite, et qui, après avoir tout sacrifié à cette cause qui paraissait perdue, se voyait lui-même, pauvre vaincu, dans une humide casemate, désarmé, sans moyens d'action, obligé de dévorer toute l'indignation qui bouillonnait en lui. Il pouvait se figurer à l'avance toute l'ironie des sourires et le sot orgueil des vainqueurs lorsqu'ils viendraient l'expulser de l'enceinte de ces vieilles murailles toutes couvertes des écussons des Papes.

« Ce combat intérieur sembla se résumer par une exclamation qui prouva que le chrétien avait dompté son amour-propre de soldat qui se révoltait. *Sic transit gloria mundi,*

Digitized by Google

s'écria-t-il; puis il recommença à donner des ordres, comme si de rien n'était, avec cette voix brève, incisive, avec cette clarté, cette précision que je n'ai jamais rencontrées chez aucun autre homme. »

Capitulation de Lamoricière.

Voici, d'après le comte de Quatrebarbes, la conduite de Lamoricière dans cette circonstance :

« Placé en face d'une capitulation inévitable, après d'inutiles efforts pour rallier des troupes en désordre, le général s'était déterminé à traverser les lignes piémontaises, n'ayant pour toute escorte qu'une cinquantaine de chevau-légers sous les ordres du capitaine Ziczhi et une compagnie du 1er étranger, à la tête de laquelle marchait le brave capitaine Delpech avec le drapeau du régiment. Il avait gagné la petite ville de Poggio, en laissant Camerano sur la gauche, et s'était arrêté un instant au couvent des camaldules. Un nuage qui s'était élevé subitement d'un ravin du mont d'Ancône, à portée de fusil d'une colonne piémontaise, avait complètement dérobé sa marche à l'ennemi. Il dit que c'était la première fois qu'il n'était pas heureux à la guerre, mais que Dieu ne lui avait jamais promis de miracles pour maintenir ce bonheur, et faire battre une armée de plus de trente mille soldats reposés, aguerris et bien armés par quelques milliers de volontaires harassés par le manque de sommeil et une marche forcée de plusieurs jours; que les meilleurs soldats en pareilles conditions auraient senti peut-être fléchir leur courage; qu'il avait vu en Afrique, au premier siége de Constantine et à la Macta, des déroutes presque semblables, mais qu'il était inutile de rappeler le passé en face des grands devoirs qui restaient à remplir.

« Il était alors cinq heures et demie du soir, et le bombardement durait toujours. Le général prit un quart d'heure de

Digitized by Google

repos, assis dans un fauteuil, tandis que les officiers se jetaient tout habillés sur des matelas étendus à terre. Il se leva peu d'instants après, et fit transmettre à tous les chefs de corps l'ordre de l'attendre à sept heures au palais de la Délégation, où il allait se rendre lui-même. J'écoutais avec une admiration profonde cet ordre dicté du ton le plus calme, sans un seul mot d'amertume ou de colère. Il y avait tout à la fois dans ses traits, son langage et son regard la certitude du devoir accompli, la résignation la plus absolue à la volonté de Dieu et l'abnégation de lui-même jusqu'au sacrifice de sa gloire, et j'ignore encore aujourd'hui si je l'eusse plus aimé, plus admiré vainqueur que vaincu. »

Le droit chrétien méconnu par les nouveaux barbares.

« A six heures, il y eut, comme d'habitude, le rapport du soir, auquel assistaient tous les chefs de service. Le général nous expliqua brièvement les motifs qui l'avaient forcé à arborer le drapeau blanc et à envoyer des parlementaires au général Fanti et à l'amiral Persano; puis il ajouta ces mots : « Messieurs, comme il n'y aura rien cette nuit, faites reposer « vos hommes, et reposez-vous vous-mêmes, afin d'être dispos « demain, car on ne sait ce qui nous attend. »

« A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un coup de canon retentit au milieu du silence absolu qui se faisait depuis l'explosion de la Lanterne. Que signifiait ce coup de canon? Il paraissait si rapproché, que nous l'attribuâmes à une méprise de nos hommes. Nous sortîmes en toute hâte et parcourûmes en courant le camp retranché et la plate-forme de la citadelle, d'où la détonation paraissait être partie. Mais tous nos artilleurs, couchés en ce moment sous leurs pièces, dormaient profondément. Un second coup se fit entendre un moment après, puis un troisième, un quatrième, et ainsi de

Digitized by Google

suite. Nous pûmes voir alors que cette canonnade partait de la batterie que les Piémontais avaient élevée au milieu du faubourg, battant la muraille à côté de la porte Pia.

« Le général de Lamoricière n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. « Ce doit être, disait-il, une méprise de l'officier qui « commande la batterie. » Comme celle-ci se trouvait à portée de notre voix, nous criâmes à plusieurs reprises : « Cessez de tirer, on parlemente pour capituler. » Puis je pris une trompette, et je fis le signal : « Cessez le feu. » Mais ce fut en pure perte.

« Lamoricière persistait à croire qu'il y avait là un malentendu et envoya le capitaine Balzani en parlementaire au général Fanti ; mais, comme pour ne laisser aucun doute dans notre esprit, aussitôt toutes les batteries de terre de l'ennemi s'allumèrent et recommencèrent leur bombardement. Quant à la flotte, il faut lui rendre cette justice, à la vue du drapeau blanc, elle se retira hors de portée de tir et éteignit ses feux.

« Nous ne répondîmes pas un seul coup ; d'où il résultait que les artilleurs ennemis, n'étant plus dirigés par le feu de nos pièces, tiraient un peu au hasard, et que ce bombardement furieux, qui dura jusqu'au lendemain matin à huit heures, endommagea beaucoup la ville sans faire grand mal à la garnison.

« Le parlementaire capitaine Balzani, portant les bases de la capitulation, ne put arriver chez le général Fanti que sur le matin, arrêté qu'il fut par le général Cugia, qui le retint pendant plusieurs heures.

« Mais tout n'était pas fini ; l'armée de Fanti devait couronner dignement l'œuvre de trahison qu'elle avait commencée.

« Le lendemain 30 septembre, je m'embarquai à six heures du matin avec le comte de Quatrebarbes sur une chaloupe de la flotte pour rejoindre le général de Lamoricière, qui

Digitized by Google

avait mis pour condition d'être transporté à Gênes par mer. Nous le trouvâmes, entouré de son état-major, dans le salon de l'amiral Persano, à bord de la frégate *Marie-Adélaïde.* C'était un dimanche. Vers huit heures, un officier de marine vint prévenir le général que l'aumônier du bord allait dire la messe et l'invitait à y assister.

« Le général, après s'être consulté avec M. de Quatrebarbes, répondit : « Monsieur, je vous remercie ; mais le « prêtre qui doit vous dire la messe étant, en sa qualité d'au- « mônier, sous le coup de l'excommunication comme le res- « tant de l'armée, je ne puis entendre la messe d'un ex- « communié. »

« Du reste, nous n'eûmes qu'à nous louer des procédés des officiers de la flotte.

« Le jour suivant, on nous transféra sur un grand bâtiment de transport appelé *le Comte de Cavour,* où nous fûmes rejoints le 2 octobre par tous les autres officiers de la garnison, qui arrivaient mourant littéralement de faim. On ne leur avait donné à manger, pendant deux jours et demi, que du pain noir et de mauvais fromage.

« Le soir on leva l'ancre.

« Comme on le voit, j'ai prolongé mon récit au-delà du dernier jour du siége d'Ancône.

« Je ne puis m'empêcher de mentionner encore un épisode de notre traversée.

« Le 3 octobre, à sept heures du soir, notre navire, qui filait douze milles à l'heure, toucha, à hauteur de Brindisi, un banc de sable à deux milles de la côte.

« Il était sept heures du soir ; la mer était très-calme. Le pilote prétendit que la boussole, qui était *incantata,* l'avait égaré. A dix pieds du navire, du côté de bâbord, s'élevait un récif à fleur d'eau. L'officier de quart, au lieu d'être à son poste, faisait la partie dans la cabine du capitaine. Celui-ci perdit la tête au milieu de la confusion générale. Nous

Digitized by Google

avions à bord un lieutenant de frégate qui avait perdu un œil pendant le siége et qui se rendait à Gênes pour se faire soigner; il alla au général de Lamoricière, qui était accouru sur le pont au choc qui avait engagé la quille aux trois quarts.

« — Mon général, lui dit-il, le navire est en danger; que faut-il faire?

« — Il vous faut d'abord prendre le commandement, répondit le général.

« — Mais de quel droit?

« — Eh parbleu! du droit que donne la nécessité. Il s'agit de sauver la vie à plus de trois cents personnes.

« — Eh bien! mon général, je le ferai, mais à la condition qu'arrivé à Gênes, vous me donnerez un certificat attestant que c'est à votre instance que j'ai pris ce commandement.

« — Vous aurez votre certificat.

« Le général, qui n'était pas étranger à l'art nautique, convint avec le lieutenant, qui joignait à une exquise courtoisie une profonde connaissance du métier, des manœuvres qu'il y avait à faire pour dégager le navire; mais un vent furieux qui s'éleva de poupe et qui souffla toute la nuit neutralisa ces manœuvres. Si nous avions eu le vent par le flanc, nous étions perdus. Parfois le bâtiment se penchait outre mesure et paraissait vouloir se coucher tout à fait dans la mer, qui était devenue très-forte.

« Le général de Lamoricière, dont le calme ne se démentit pas un instant, s'adressant aux guides de France et de Terves, leur dit :

« — Quand nous serons arrivés à pouvoir opérer le sauvetage par les embarcations, vous vous tiendrez près d'elles le révolver à la main, et vous ferez exécuter aveuglément mes ordres. Je veux empêcher que les embarcations ne coulent par l'encombrement.

Digitized by Google

« J'ai été témoin d'une conversation que je trouve trop belle pour ne pas la répéter. M. de France avait apporté à M. de Quatrebarbes, qui était couché dans sa cabine, une bouée de sauvetage. Celui-ci répondit :

« — Ne sachant pas nager, je suis sûr de me noyer même avec cette bouée; de sorte que je ne veux pas l'accepter, puisqu'elle peut vous sauver la vie, à vous qui êtes nageur. Seulement je vais dormir un peu; quand le moment sera venu, venez m'éveiller : je serais bien aise de faire une prière avant de mourir.

« Heureusement le vent tomba sur le matin. Le courant, qui portait contre la côte, avait amené beaucoup d'eau sous le navire, qui se trouva à flot vers les huit heures.

« Nous continuâmes sans autre incident notre voyage. »

(*Rapport de M. de Castella.*)

Dévotion de Lamoricière à saint Michel archange.

On écrivait de Rome, le 21 septembre 1866, les lignes suivantes au journal *le Monde* :

« A l'occasion de l'*invito sacro* publié par S. E. le cardinal-vicaire pour la neuvaine préparatoire à la fête de l'archange saint Michel, notre correspondant nous faisait observer que c'est le jour consacré à fêter le glorieux archange que le noble et regretté général de Lamoricière se rendit, à Ancône, à Cialdini et à Persano, que l'histoire n'honorera certes pas du nom de *vainqueurs*. Le héros pontifical estima, en voyant les remparts démantelés de la ville cernés par des bandes dix fois plus nombreuses que ses soldats et pourvues d'engins de guerre supérieurs, qu'il avait assez fait.

« Saint Michel archange, dit-il en lui-même (comme il « l'a raconté), je ne suis qu'un pauvre homme; mon épée « s'est brisée entre mes mains. Vous êtes le défenseur de « l'Eglise; chargez-vous donc du soin que Dieu vous a

Digitized by Google

« confié. Je choisis le jour que les chrétiens consacrent à « vénérer votre nom pour me rendre à l'ennemi. »

« Voilà déjà six ans écoulés depuis ce jour, et la patience divine ne s'est point lassée, et ces ennemis foulent encore de leurs pieds impurs le sol de l'Eglise. Mais l'Eglise ne perd pas la mémoire de ses droits, parce qu'ils sont les droits des hommes libres et des faibles; et l'Europe a beau accepter les faits accomplis, les droits demeurent, l'Eglise ne cesse de les revendiquer et d'attendre avec confiance que l'archange chargé des vengeances divines les fasse valoir. Rome, du reste, garde aussi la douce mémoire de ses défenseurs. « Dans le temple auguste Farnésien, dédié au très-saint nom « de Jésus, a été célébré, le 18 au matin, dit le journal « officiel, le solennel et funèbre anniversaire pour le suffrage « des âmes des soldats pontificaux qui perdirent la vie à « Castelfidardo et en d'autres lieux, en combattant contre « les armées qui, en 1860, envahirent sacrilégement (*sacri-« legamente*) les Etats de la sainte Eglise romaine. » Les autorités militaires et des détachements des diverses armes ont assisté au service, célébré pontificalement par Mgr le vice-gérant de Rome, assisté des chapelains de l'armée. « Les « fidèles, ajoute la feuille officielle, y sont accourus en grand « nombre, afin d'implorer la paix éternelle des justes pour « ces preux défenseurs de la bannière glorieuse sous laquelle « ils combattirent. »

« Lorsque les enivrements de la révolution italienne seront passés et qu'il ne restera plus de ses triomphes que des ruines, du sang et une corruption épouvantable, ce ne sera pas un médiocre honneur devant la postérité d'avoir servi la cause de la justice divine et de la liberté humaine sous l'uniforme pontifical. »

Digitized by Google

Reconnaissance de Pie IX à Lamoricière.

On écrivait de Rome, le 16 octobre 1860 :

« Le général de Lamoricière, débarqué dimanche à Civita-Vecchia, est arrivé à Rome par le dernier convoi du chemin de fer. Un grand nombre de personnes s'étaient rendues à la gare pour le saluer de leurs respectueuses acclamations et faire acte de sympathie et de sincère attachement pour l'illustre et héroïque général. Il était à peine descendu à son hôtel, place d'Espagne, que Sa Sainteté l'envoyait complimenter. M. de Lamoricière, touché profondément, s'empressa de demander qu'il lui fût permis d'aller déposer aux pieds du Souverain Pontife l'épée que les ennemis du Saint-Siége lui ont laissée.

« Si nos renseignements sont exacts, la suite du général de Lamoricière, quand il est reparti pour Rome, se composait de 2 généraux, 3 colonels et 26 officiers.

« Le général de Lamoricière a présenté son rapport à Sa Sainteté. Ce rapport est extrêmement remarquable, et, bien qu'il mette en lumière les négligences de quelques autorités et les fautes graves de plusieurs officiers pontificaux, il est destiné à produire, nous n'en doutons pas, un heureux effet. »

La *Guienne* disait quelques jours auparavant :

« Nous n'avons pas encore le rapport du général de Lamoricière sur la glorieuse campagne qui vient de finir, mais nous avons de lui un mot d'une concision terrible et qui flétrit à tout jamais la conduite de ses adversaires : « L'ar-« mée pontificale, a dit l'héroïque général, n'a pas été vain-« cue, elle a été *assassinée*. »

Quand le général revint à Rome, vaincu à la manière des

Digitized by Google

croisés (1), Pie IX, touché de tant de bravoure et d'un si noble dévouement, ne sachant dans son cœur comment s'acquitter de Castelfidardo, eut un moment la pensée de jeter sur le glorieux vaincu l'honneur du principat romain. « Non, répondit le général, je m'appelle et je désire m'appeler toujours Léon de Lamoricière. » Alors Pie IX trouva dans son cœur et lui écrivit ces touchantes paroles : « Je vous envoie du moins ce que vous ne pourrez refuser, l'ordre du Christ, pour lequel vous avez combattu, et qui sera, je l'espère, votre récompense et la mienne. »

L'héroïque général en chef de l'armée pontificale, en arrivant à Rome, remit au Saint-Père l'épée qu'il en avait reçue et qui se trouvait brisée par la capitulation d'Ancône. Mais rien n'a pu affaiblir l'admiration et l'amour des catholiques pour le héros chrétien. En le louant comme il l'a fait dans son allocution, Pie IX, si nous pouvons parler ainsi, l'a confirmé en gloire. Il reçut partout sur son passage d'honorables ovations. La magistrature romaine lui offrit une médaille dont l'inscription, à elle seule, est le plus bel éloge : *Se et anteactos triumphos libenter devovit.* Il a fait volontairement, de propos délibéré, au service de Dieu l'offrande de lui, de

(1) De retour à Rome, Lamoricière, qui avait, durant son commandement, occupé un appartement très-modeste sur la place d'Espagne, prit à ses frais un logis encore plus humble, au n° 3 de la *Via delle cinque Lune*. C'est là qu'il reçut la lettre sublime de Pie IX.

Pour aller remercier le Pape, il prit un fiacre numéroté, et comme l'étiquette ne permet qu'aux voitures de maître de traverser les cours du Vatican, il marcha à pied, se sentant plus relevé dans sa simplicité que ne l'étaient dans leur orgueil et dans leur indifférence les vainqueurs et les témoins de ses revers.

Nous croyons que ces détails suffisent à montrer en même temps le désintéressement du général de Lamoricière et la bassesse du parti qui, non content de l'avoir battu de son vivant, le poursuivit lâchement par-delà le tombeau. »

(*Correspondance de Rome.*)

Digitized by Google

son talent, de son génie, de ses anciennes victoires, de son auréole militaire.

Laissons M. Alfred Nettement raconter l'accueil qui fut fait en France au glorieux vaincu de Castelfidardo :

« Je m'étais assis au foyer du général de Lamoricière en Belgique; j'avais eu l'occasion d'admirer la sollicitude tendre et vigilante avec laquelle il remplissait ses devoirs de chef de famille, vivant pour sa digne compagne, l'ornement de ses courtes prospérités, la meilleure consolation et le charme de ses épreuves, heureuse alors de voir le général revenu à cette religion catholique qu'elle avait toujours pratiquée, moins malheureuse aujourd'hui en songeant que le Dieu qui l'a jugé est celui pour lequel il a combattu; vivant pour ses trois enfants : à cette époque, son fils nouveau né, Michel, n'avait pas encore été ravi à sa tendresse. Quand je sus qu'après la bataille de Castelfidardo, le général de Lamoricière était revenu à Paris, je voulus, comme tant d'autres catholiques, lui présenter mes hommages. Je le trouvai le front triste, comme un homme qui vient de voir succomber sous le nombre une juste et noble cause, mais cependant le front haut et ferme, comme un homme qui a la conscience d'avoir rempli jusqu'au bout son devoir. Evêques et prêtres, hommes de guerre, magistrats, membres du barreau, vieillards et jeunes gens de toutes les conditions et de tous les âges accouraient chaque jour pour lui exprimer leurs sympathiques respects. Ses anciens camarades surtout, ses lieutenants d'autrefois, devenus ses égaux en grade, quelques uns ses supérieurs, vinrent serrer cette vaillante main, tenant à honneur de lui prouver, pour emprunter de nobles paroles au général de Lamoricière lui-même, « qu'aucun de « ses anciens camarades ne l'avait renié et que tous l'avaient « reconnu. »

Digitized by Google

Allocution de N. S. P. le Pape Pie IX dans le consistoire secret du 28 septembre 1860 (1).

« Vénérables frères,

« De nouveaux attentats, des attentats jusqu'à ce jour inouïs, du gouvernement piémontais contre nous, contre ce Siége apostolique et contre l'Eglise catholique, sont encore venus remplir notre âme d'une douleur inexprimable, et nous imposer le devoir, vénérables frères, de les déplorer et de les flétrir. Vous le savez, ce gouvernement, abusant du triomphe que, par les secours d'une grande et belliqueuse nation, lui a procuré la guerre la plus funeste, a étendu sa domination en Italie au mépris de tous les droits divins et humains, excité les peuples à la révolte, dépouillé de leur souveraineté, par une suprême injustice, les princes légitimes, envahi et usurpé, par un attentat inique et sacrilége, les provinces de l'Emilie, qui font partie de notre domaine pontifical. Répondant à nos justes plaintes, tout l'univers catholique s'élevait contre cette usurpation impie, et voilà que ce même gouvernement a entrepris de s'approprier d'autres provinces du Saint-Siége, dans le Picenum, l'Ombrie et le Patrimoine. Il voyait que les populations de ces provinces, jouissant de la plus parfaite tranquillité, nous demeuraient fidèlement attachées, et que, malgré tout l'argent répandu à

(1) On sait combien le Saint-Père était touché de la piété et du dévouement de tant de chrétiens fidèles aux engagements contractés au saint baptême et le jour de leur confirmation ; son affliction fut au comble lorsqu'il apprit les désastres de cette armée, héritière des vertus et de la valeur des anciens croisés. Dans son allocution au consistoire secret du 28 septembre 1860, le sublime Pontife s'exprimait ainsi. De si belles pages mériteraient d'être écrites en lettres d'or dans toutes les chancelleries.

Digitized by Google

profusion et toutes les manœuvres honteuses employées dans ce but, il ne pouvait parvenir à les ébranler et à les détacher de la souveraineté civile de ce Saint-Siége; alors il y a envoyé une troupe d'hommes perdus pour y exciter des troubles et des séditions, et puis sa nombreuse armée pour les envahir et les soumettre par la force.

« Vous connaissez, vénérables frères, la lettre impudente écrite à notre cardinal secrétaire d'Etat par le gouvernement piémontais pour justificer son brigandage. Il n'a pas rougi de nous déclarer qu'il avait donné à ses troupes l'ordre d'occuper nos provinces, si l'on ne renvoyait les étrangers enrôlés dans la petite armée que nous avons formée pour assurer la tranquillité du domaine pontifical et des peuples de ce domaine. Vous savez aussi que, presque au moment même où cette lettre nous parvenait, ces provinces étaient occupées par les troupes piémontaises. Qui pourrait ne pas se sentir profondément ému et pénétré d'indignation à la pensée des accusations mensongères, des calomnies multipliées et des outrages par lesquels ce gouvernement cherche à justifier son agression impie contre l'autorité civile de l'Eglise romaine et à incriminer notre propre gouvernement? Qui ne trouverait étrange le reproche qu'il lui fait d'avoir enrôlé des étrangers dans notre armée ? Tout le monde ne sait-il pas qu'on n'a jamais refusé à un gouvernement légitime le droit d'admettre des étrangers dans ses troupes? Assurément ce droit appartient à un titre plus spécial à notre gouvernement et à celui du Saint-Siége, puisque le Pontife romain, Père commun de tous les fidèles, ne peut pas ne point accueillir d'un grand cœur ceux qui, poussés d'un zèle religieux, veulent servir dans l'armée pontificale et concourir à la défense de l'Eglise. Et il faut remarquer ici que ce concours de catholiques étrangers est dû principalement à la perversité de ceux qui ont attaqué le pouvoir civil du Saint-Siége. Personne, en effet, n'ignore de quelle indigna-

Digitized by Google

tion et de quel deuil fut saisi le monde catholique à la nouvelle de l'agression si injuste et si impie faite contre le domaine du Siége apostolique. Aussitôt, de diverses contrées du monde chrétien, un grand nombre de fidèles accoururent d'eux-mêmes et avec le plus grand empressement vers notre domaine pontifical, et s'enrôlèrent dans notre milice pour y défendre nos droits, ceux du Saint-Siége et de l'Eglise. C'est avec un singulère malignité que le gouvernement piémontais ne craint pas de flétrir calomnieusement nos soldats du nom de *mercenaires;* nos soldats, dont un grand nombre, nationaux ou étrangers, issus de noble race et brillant d'un nom illustre, ont voulu servir dans nos troupes sans solde et par unique amour pour la religion. Le gouvernement piémontais n'ignore pas de quelle fidélité incorruptible était notre armée, lui qui sait bien l'inutilité des manœuvres perfides employées pour corrompre nos soldats. Il n'est pas besoin que nous nous arrêtions à réfuter l'accusation mensongère de barbarie portée contre nos troupes, puisque les calomniateurs ne peuvent en produire aucune preuve; et bien plus, on pourrait à bon droit retourner contre eux cette accusation, que justifieraient pleinement les proclamations atroces publiées par les chefs de l'armée piémontaise.

« Il vaut mieux faire remarquer ici que notre gouvernement n'a pu avoir aucun soupçon de cette invasion hostile, puisqu'on lui assurait que les troupes piémontaises s'approchaient de notre territoire, non point pour l'envahir, mais bien pour en écarter les bandes des perturbateurs. Aussi le général en chef de nos troupes ne pouvait même pas penser qu'il eût à combattre contre l'armée piémontaise. Les choses ayant changé, contre tout droit et toute attente, dès qu'il apprit l'invasion hostile d'une armée évidemment plus forte et plus nombreuse, il résolut sagement de se retirer dans la ville fortifiée d'Ancône pour ne pas exposer nos soldats à une mort inévitable. Mais, arrêté sur sa route par les troupes enne-

Digitized by Google

mies, il dut en venir aux mains pour s'ouvrir un chemin à lui et à ses soldats.

« En même temps, d'ailleurs, que nous décernons des éloges si dus et si mérités au général en chef de nos troupes, à leurs officiers et soldats, qui, attaqués à l'improviste par l'ennemi, ont courageusement combattu, bien qu'avec des forces inégales, pour la cause de Dieu, de l'Eglise, de ce Siége apostolique et de la justice, nous pouvons à peine contenir nos larmes en apprenant combien de valeureux soldats, de jeunes gens d'élite surtout, que leur foi et leur noble cœur avaient fait voler à la défense du pouvoir temporel de l'Eglise romaine, ont trouvé la mort dans cette injuste et cruelle invasion. Nous sommes douloureusement ému du deuil qui va rejaillir sur leurs familles. Plût à Dieu que nous pussions sécher les pleurs de ces familles par nos paroles! Ce sera pour elles au moins, nous en avons la confiance, un sujet de consolation non médiocre que la mention honorifique si méritée que nous faisons de leurs enfants et de leurs proches tués, pour l'éclatant exemple de foi, de dévouement et d'amour envers nous et ce Siége, qu'ils ont, in immortalisant leur nom, donné au monde chrétien. Nous entretenons, en outre, l'espérance que tous ceux qui ont glorieusement succombé pour la cause de l'Eglise obtiendront cette paix et cette béatitude éternelles que nous avons demandées et que nous ne cesserons de demander au Dieu très-bon et très-grand. Nous devons également accorder ici des éloges à nos chers fils les gouverneurs des provinces, surtout des provinces d'Urbino-Pesaro et de Spolète, qui, au milieu de cette triste vicissitude des temps, ont constamment et courageusement accompli leur devoir.

« Et maintenant, vénérables frères, qui pourrait supporter l'impudence et l'hypocrisie insignes avec lesquelles nos coupables envahisseurs ne craignent pas d'affirmer dans leurs proclamations qu'ils viennent occuper nos provinces et d'au-

Digitized by Google

tres de l'Italie pour y rétablir les principes de l'ordre moral ? Et ceux qui tiennent ce langage menteur, ce sont précisément ceux qui, faisant depuis longtemps une guerre acharnée à l'Eglise catholique, à ses ministres, à ses intérêts, et méprisant les lois et les censures ecclésiastiques, ont osé emprisonner les cardinaux les plus illustres, les évêques et les membres les plus recommandables de l'un et l'autre clergé, chasser les religieux de leurs couvents, piller les biens de l'Eglise, porter le ravage dans le domaine temporel de ce Saint-Siége.

« Sans doute les principes de l'ordre moral vont être rétablis par des gens qui ouvrent des écoles publiques pour toutes les erreurs, même des maisons de débauche ; qui, par des écrits et des pièces de théâtre abominables, s'efforcent à l'envi de blesser et de détruire toute pudeur, toute chasteté, toute vertu ; de livrer à la dérision et au mépris les mystères sacrés de notre divine religion, ses préceptes, ses institutions, ses ministres, son culte et ses cérémonies ; enfin d'abolir toute notion de justice et de renverser les fondements de la société civile aussi bien que de la société religieuse !

« En présence de cette injuste et odieuse invasion des Etats du Saint-Siége par le souverain du Piémont et son gouvernement, accomplie contre toutes les lois de la justice et du droit international, nous élevons de nouveau et avec force la voix, comme nous en avons le devoir, au sein de cette auguste assemblée et devant tout l'univers catholique ; nous éprouvons et nous condamnons en tout les détestables et sacriléges attentats de ce roi et de ce gouvernement ; nous déclarons nuls et de nul effet leurs actes ; nous protestons avec énergie et nous ne cesserons de protester pour le maintien intégral du pouvoir civil, dont jouit l'Eglise romaine, et de ses droits, qui appartiennent à tous les catholiques.

« Nous ne saurions dissimuler, vénérables frères, l'amer-

Digitized by Google

tume profonde qui nous accable en voyant que, par suite de difficultés diverses, nous en sommes encore à désirer l'appui d'un secours étranger contre cette invasion criminelle qu'on n'exécrera jamais assez. A la vérité, vous connaissez très-bien les déclarations réitérées qui nous ont été faites par l'un des plus puissants princes d'Europe. Cependant, tandis que nous en attendons depuis longtemps l'effet, nous ne pouvons pas ne pas éprouver un trouble et des angoisses cruelles en voyant les auteurs et les fauteurs de cette usurpation coupable persévérer et avancer audacieusement et insolemment dans leur détestable projet, comme s'ils avaient l'assurance qne personne, en effet, ne s'y oppose.

« Cette perversité en est venue au point que, des troupes de l'armée piémontaise ayant été envoyées presque jusqu'aux murs de notre capitale, toute communication a été interrompue, les intérêts publics et privés compromis, les convois interceptés, et, ce qui est le plus grave, le Pontife suprêm de l'Eglise universelle réduit à ne pouvoir que difficilement pourvoir aux intérêts de l'Eglise, à cause de l'état des voies de communication avec le reste du monde, qui se resserrent de plus en plus. C'est pourquoi, au milieu de si grandes angoisses, en présence d'une situation si périlleuse, vous le comprenez bien, vénérables frères, nous nous voyons poussé à la triste nécessité de nous occuper, même malgré nous, des mesures à prendre pour sauvegarder notre dignité.

« En attendant, nous ne pouvons nous abstenir de déplorer, entre autres choses, ce funeste et pernicieux principe, dit de *non-intervention*, que depuis assez peu de temps certains gouvernements proclament et mettent en pratique, avec la tolérance des autres, même lorsqu'il s'agit de l'injuste agression d'un gouvernement contre un autre, au point de paraître assurer une espèce d'impunité et de licence, contre toutes les lois divines et humaines, aux attaques et à la spoliation des droits d'autrui, des propriétés et des Etats eux-

Digitized by Google

mêmes, comme nous en sommes les témoins dans ce temps malheureux. Et, certes, il est étrange qu'il soit impunément permis au seul gouvernement piémontais de mépriser et de violer un pareil principe, lorsque nous le voyons, avec une armée ennemie, l'Europe entière le regardant, faire irruption dans les Etats d'autrui et en chasser les princes légitimes. Il en découle cette pernicieuse absurdité, qu'on n'admet l'intervention étrangère que pour provoquer et entretenir la rébellion.

« C'est ce qui nous fournit une occasion favorable d'engager tous les princes de l'Europe à examiner sérieusement, avec toute la maturité et la sagesse de leurs conseils, quels grands et innombrables maux renferme le détestable événement que nous déplorons. Il s'agit, en effet, de la monstrueuse violation qui s'est accomplie d'une manière inique contre le droit universel des gens, et qui, si elle n'était entièrement comprimée, ne laisserait plus de force et de sécurité à aucun droit légitime.

« Il s'agit d'un principe de rébellion que favorise honteusement le gouvernement piémontais, et qui donne facilement à comprendre quel danger menace chaque jour tout gouvernement et quel fléau il entraîne pour toute société civile, puisqu'il ouvre ainsi une issue au fatal *communisme*. Il s'agit de conventions solennelles qui exigent, dans les Etats pontificaux aussi bien que dans les autres Etats européens, le respect et le maintien inviolable de notre pouvoir civil. Il s'agit de la violente spoliation de ce pouvoir qui, par une singulière disposition de la Providence divine, a été donné au Pontife romain pour exercer avec une entière liberté son ministère apostolique dans l'Eglise tout entière. Cette liberté doit assurément exciter la souveraine sollicitude de tous les princes, afin que le Pontife n'obéisse à l'impulsion d'aucun pouvoir civil, et que la tranquillité spirituelle des catholiques qui habitent les Etats de ces mêmes princes soit à l'abri de tout danger.

Digitized by Google

« Aussi tous les souverains doivent être persuadés que leur cause est intimement liée à la nôtre, et qu'en venant à notre secours ils pourvoient également à la préservation de leurs droits et des nôtres. Nous les pressons et les conjurons donc, avec la plus grande confiance, de nous prêter assistance chacun selon sa condition et ses moyens. Nous ne doutons point que les princes et les peuples catholiques n'emploient surtout avec la plus grande ardeur leurs soins et leurs efforts pour se hâter, d'un commun accord, de secourir, de défendre et de protéger par tous les moyens le Père et le Pasteur de tout le troupeau du Seigneur, attaqué par les armes parricides d'un fils dégénéré.

« Mais vous savez très-bien, vénérables frères, que tout notre espoir doit être mis en Dieu, notre aide et notre refuge en nos tribulations, en Dieu qui blesse et panse la blessure, qui frappe et guérit, donne la mort et donne la vie, mène aux enfers et en retire. C'est pourquoi, en toute confiance et humilité de cœur, ne cessons pas de répandre assidument devant lui nos plus ferventes prières, implorant avant tout l'intercession très-efficace de la très-sainte et immaculée Mère de Dieu, la Vierge Marie, et le suffrage des bienheureux apôtres Pierre et Paul, pour qu'il fasse éclater la puissance de son bras et brise l'orgueil de ses ennemis, qu'il mette en fuite ceux qui nous attaquent, humilie et écrase tous les ennemis de sa sainte Eglise; enfin, pour que les cœurs des prévaricateurs soient changés par la vertu toute puissante de sa grâce, et que la sainte mère l'Eglise se réjouisse au plus tôt de leur conversion si désirée. »

Dix jours après cette admirable allocution, c'est-à-dire le 8 octobre 1860, on lisait dans le *Journal de Rome :*

« Nous continuons toujours à recevoir des documents qui viennent compléter les témoignages offerts au Saint-Père pour attester la part douloureuse que tous les catholiques du monde prennent aux afflictions dont le Vicaire de Jésus-

Digitized by Google

Christ est rempli ; à ces témoignages se joignent des protestations contre la violation de tout droit à l'égard de l'Etat de l'Eglise, patrimoine du Saint-Siége romain.

« Aux nombreuses adresses que souvent nous avons fait connaître, nous pouvons ajouter aujourd'hui celle qui est venue de l'archidiocèse de Gran, dont les signatures forment un gros volume, et les deux envoyées de Cracovie, l'une du clergé et du peuple, l'autre des ordres religieux. De Belgique, il en est venu une de la ville et arrrondissement de Verviers. De la Suisse, soixante-dix-sept paroisses en ont envoyé une qu'elles ont accompagnée d'une offrande d'argent. De diverses parties de la France, il en est venu un bon nombre. De l'Angleterre, il en est venu une des catholiques de la ville de Glossew, dans le diocèse de Nottingham. Entre celles qui ont été envoyées par des corportaions religieuses, nous devons signaler l'adresse de la commission des écoles pies d'Espagne, au nom de tous les membres de cet institut qui se trouvent dans la péninsule ibérique, et l'adresse de tous les moines bénédictins de l'empire du Brésil, réunis en chapitre sous la présidence de l'archevêque de Saint-Sauveur de Bahia. »

Mort chrétienne du défenseur de Pie IX.

Dans ce qui devait être son échec, Dieu octroya à Lamoricière une gloire aussi rare que délicate et impérissable. Il a compté au premier rang de ceux qui sont les témoins de Dieu dans le grand duel du bien et du mal, des hommes prédestinés à être les répondants du bien, de l'honneur et de la justice. Une poignée de jeunes gens, misérablement exiguë par le nombre, répondit seule à l'appel d'un si magnifique, d'un si séduisant exemple ; et de tous les symptômes

Digitized by Google

de la décadence ou de la transformation européenne, il n'y en a point de plus alarmant, de plus humiliant que cette exiguïté. *Leur petit nombre nous honore, mais il nous accuse,* a dit avec trop de raison un homme de cœur, mort au moment d'aller les rejoindre. Mais ce petit nombre a suffi pour ce que voulait et ce que pouvait Lamoricière ; il lui a suffi pour représenter l'honneur de la France catholique au milieu du lâche abandon de l'Europe ; il lui a suffi surtout pour arracher le masque au mensonge de l'usurpation piémontaise, et pour tacher de sang les mains hypocrites qui allaient se poser sur l'épaule et la blanche tunique du Vicaire de Jésus-Christ.

Cela fait, il ne lui restait plus qu'à mourir comme il est mort. La mort le trouve debout, vigilant, décidé, indompté, comme naguère au temps de sa jeunesse, quand il la regardait chaque jour en face. Elle le trouve de plus armé d'une force et d'une foi qu'elle ne lui connaissait pas. « Elle a été douce envers la mort, comme elle avait été douce envers la vie, » a dit Bossuet de Henriette d'Angleterre. Il aurait dit de notre héros qu'il a été fort contre la mort, comme il avait été fort contre la vie ; il aurait salué de ses accents immortels cette mort de soldat qui est encore et surtout la mort d'un saint, dit Mgr Pie.

La mort a saisi le vaillant général sans le surprendre ; il se tenait toujours prêt.

Elle est venue subitement, à l'improviste, et comme honteuse de frapper ce grand capitaine ailleurs que sur le champ de bataille. Elle n'a pas pu l'abattre : il l'a reçue debout.

Le général était au château de Prouzel, se préparant à rejoindre Mme de Lamoricière, qu'une maladie du larynx avait obligée de se rendre aux eaux des Pyrénées, et qui venait d'arriver au Chillon, en Anjou. Il se berçait des joies du retour ; car cette âme, de fer sous le harnais, était, dans l'intérieur du foyer domestique, accessible aux plus douces, aux

Digitized by Google

plus intimes émotions. Rien de délicieux comme la tendresse de Lamoricière pour ses filles; rien d'affectueux comme son respect et son attachement pour celle qui était l'ange gardien de sa vie.

Tout à coup, au milieu de la nuit du 11 au 12 septembre 1865, presque à l'anniversaire de Castelfidardo, le général se sentit saisi d'un étouffement violent : c'était la suite des douleurs gagnées en Afrique pendant ses laborieuses campagnes, et que n'avait pu vaincre un tempérament d'une vigueur si prodigieuse.

Il se lève, il appelle, il demande un prêtre. On court, on arrive : le général marche encore. Ainsi que l'a dit un excellent évêque, il « a décroché son crucifix comme autrefois il décrochait son épée. » Cette image du Dieu sauveur, il la tient sur sa poitrine. Le curé de Prouzel se présente. Sous sa bénédiction, Lamoricière s'incline et s'agenouille : c'était pour ne plus se relever.

Sa dernière pensée avait été pour la France, pour sa famille, pour Pie IX. Dieu avait voulu de lui ce dernier sacrifice de mourir loin des siens, loin de son armée, loin du Pape : le héros avait tout accepté (1).

(1) Voici quelques détails donnés par l'évêque d'Orléans : « Le soir, il s'était rendu encore au salut, et était resté tout le temps à genoux au milieu des paysans, lui, le vieux soldat de nos guerres africaines. Et sa bonne journée de chrétien ainsi faite, il était rentré paisible et content chez lui. Il avait lu ensuite, comme il le faisait chaque soir, quelques pages de l'histoire des luttes de l'Eglise. Le bon curé était venu, comme il en avait l'habitude le dimanche, passer sa soirée avec lui, et ils étaient restés à causer ensemble jusqu'à dix heures et demie. Quand le curé le quitta : « Je suis très-content, monsieur le curé, lui avait dit le général, « de ce que vous m'avez dit ce soir. » L'entretien avait roulé sur le purgatoire, le ciel et la vie future. Il ne savait pas en être si proche.

« Près de son lit, sur une table, se trouvait encore ouverte cette histoire de l'Eglise ; non loin de là, sur un guéridon, une *Imitation de Jésus-Christ*, avec des marques mises par lui aux chapitres qu'il préférait ; plus

Digitized by Google

L'évêque d'Amiens, dans l'éloge du vaillant héros chrétien, a raconté avec une éloquence émue quelques circonstances touchantes de ses derniers moments.

Monseigneur, après avoir dit l'apaisement qui s'était fait, sous l'action de la grâce, dans cette âme bouillante, où plus d'une amertume aurait pu trouver place, a raconté que le dimanche, après avoir assisté aux offices de sa paroisse, et particulièrement au salut, où il était resté tout le temps à genoux, après avoir passé la soirée avec son curé, le général fut réveillé la nuit par une oppression violente. Se sentant déjà mourir : « Monsieur le curé, dit-il, vite monsieur le curé. » Et comme la mort avançait toujours, il saisit son crucifix, comme il prenait autrefois son épée; il se mit à genoux, et c'est dans cette attitude que le prêtre le trouve, pressant la croix, et qu'il l'absout, car il vivait encore, et que bientôt après il reçoit son dernier soupir (1).

L'émotion était vive dans l'auditoire à ce récit simple et touchant. Aussi, quand le prélat, en finissant, a mis dans la bouche de ce héros chrétien ces magnifiques paroles de l'Apôtre : *Bonum certamen certavi* (et quel combat!), *cursum consummavi, fidem servavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet Dominus in illa die justus ju-*

loin, des livres de guerre ; tout, dans cette chambre, respirait la foi et la vie d'un grand capitaine catholique et français.

« Ainsi s'éteignit ici-bas ce vaillant cœur ; ainsi mourut-il sans appareil, seul, dans ce château désert, au milieu des ombres de la nuit, dans le silence du ciel et de la terre ; rien là que Jésus-Christ et son soldat, en présence d'un pauvre prêtre, et le soldat serrant la croix de son Dieu sur son cœur. Tu mourus ainsi, ô Bayard, seul au pied d'un arbre, baisant, à défaut de crucifix, la croix de ton épée. »

(1) Un service funèbre a été célébré à la cathédrale de Vannes le mardi 19 septembre, à dix heures du matin, pour le repos de l'âme du général de Lamoricière.

La lettre d'invitation porte ces mots si expressifs : « Mort le 12 septembre, en serrant sur son cœur le signe de la victoire, le crucifix. »

Digitized by Google

dex; quand il a exhorté de la voix la plus paternelle ses nombreux auditeurs à s'instruire par cet exemple et à bien vivre pour bien mourir, plus d'une réflexion a été faite, plus d'une résolution prise ; car c'est le propre de l'éloquence chrétienne de déterminer les hommes à devenir meilleurs (1).

Dans l'éloge funèbre du grand capitaine, Mgr Pie s'écriait :

« Quoi de plus admirable et de plus complet ! cette nuit dernière, après une journée partagée entre la prière humble et publique, et l'étude de l'histoire de l'Eglise, où il aura sa page, et une page resplendissante ; cette seule parole pour appeler un prêtre, ce cri unique pour se procurer la grâce de l'absolution ; ces rapides moments passés debout dans la solitude, le crucifix entre les mains ; et enfin le moment suprême qui le trouve en pleine adoration, en pleine préparation, à genoux devant son Dieu ! Se peut-il imaginer une vie plus généreusement et plus chrétiennement achevée, une mort plus heureuse dans sa soudaineté? Le voilà préservé de

(1) On sait que le général de Lamoricière fut ramené par les événements de 1851 aux pratiques religieuses que les agitations de sa vie militaire lui avaient fait oublier. Un jour à Bruxelles, où les circonstances l'avaient relégué, un de ses anciens collègues et amis le trouva penché sur ses cartes, où il marquait avec une fiévreuse anxiété et une sympathie passionnée le progrès de nos armées. en Crimée. Pour assujétir ses cartes déroulées, il avait employé les livres qui lui étaient devenus le plus usuels, le catéchisme d'abord, son livre de messe, puis l'*Imitation de Jésus-Christ*, et je ne sais quel volume du P. Gratry. A la vue de ces quatre témoins d'une préoccupation si nouvelle, le visiteur ne dissimula pas sa surprise. « Eh bien ! oui, dit le général, j'en suis là, je m'occupe de cela ; je ne veux pas rester comme vous, le pied en l'air, entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit ; je veux savoir où je vais, à quoi m'en tenir, et je n'en fais pas mystère. »

A mesure qu'il plongeait dans l'océan des divines clartés, son désir de s'en mieux pénétrer devint plus grand. Alors il aborda la théologie la plus abstraite ; saint Thomas devint le compagnon de ses jours et de ses nuits, il ne le quitta plus, et, à force de le lire, il le possédait si bien, qu'on eût cru, en l'écoutant, entendre quelque vieux professeur de Sorbonne. Ce fait est assez rare pour être signalé.

Digitized by Google

sentir goutte à goutte l'amertume de la séparation des siens, de la noble femme, toujours si digne de lui, que Dieu lui avait donnée pour compagne et pour lumière, puis de ses filles, adorées avec la tendresse et l'anxiété passionnée du vieux soldat. Le voilà transporté, du sein de son obscure et fatigante oisiveté, dans l'activité éternelle, dans une splendeur et une gloire que nul ne pourra plus lui enlever. Quelle triomphante sortie de l'exil d'ici-bas! Quelle triomphante entrée dans la patrie céleste, dans l'armée des élus, des confesseurs de la foi, des chevaliers du Christ! *Te martyrum candidatus laudat exercitus.*

« Combien il aime et estime à présent ces quinze années de disgrâce humaine, où la grâce divine envahissait son âme et le menait, à travers les épines et les croix, les avanies et les désastres, les angoisses et les amertumes, au couronnement chrétien de sa carrière! »

Funérailles du général.

A peine répandue dans le public, la douloureuse nouvelle de la mort de Lamoricière y a causé un deuil universel. Toutes les dissidences se sont tues, ou elles n'ont reparu que pour s'effacer volontairement devant le tribut de justice et d'hommages dû à ce grand caractère.

La France s'est retrouvée là tout entière, uniquement occupée de la perte immense qu'elle venait d'éprouver, jalouse de se montrer fière de ce fils qui l'avait tant aimée et si noblement servie, jalouse de se montrer malheureuse du coup qui la prive d'un tel serviteur (1).

(1) La mort de ce grand serviteur de la France est annoncée par journal officiel de l'empire français parmi les faits divers, après un article de la conduite des eaux dans Paris. Au déclin du jour, son cercueil, se dirigeant vers un cimetière de village, traverse obscurément les rues de cette Babylone qu'il a sauvée réellement de la barbarie, ces rues naguère

Digitized by Google

Le funèbre convoi a été tout ensemble un cortége de douleur et une marche triomphale. De Prouzel à Amiens, d'Amiens à Paris, durant la traversée de la capitale, puis de Paris à Nantes, et enfin dans cette catholique cité, des honneurs de tout genre ont été rendus aux restes du héros. Les vieux soldats mêlés aux populations des campagnes, ses anciens amis accourant d'eux-mêmes et par un hommage spontané sur la route et dans les rues de la capitale, le clergé de deux diocèses se groupant à l'appel de deux évêques, les pompes militaires succédant au concours non moins touchant des ouvriers, des volontaires pontificaux, des écrivains de la presse, des hommes de tribune et des hommes d'Etat : rien

sillonnées par le pompeux cortége d'un maréchal de France, nommé grand-maître de la franc-maçonnerie par décret impérial.

La *Gazette de Franee* s'exprimait ainsi :

« La France n'apprendra pas sans émotion la perte d'un de ses meilleurs soldats, qui a tant contribué, pendant dix-huit campagnes, à la conquête et à l'agrandissement du sol algérien. Le souvenir du général de Lamoricière est demeuré populaire dans notre armée d'Afrique.

« Mystérieux contraste de la fortune ! le vainqueur d'Abd-el-Kader meurt dans une retraite forcée, sans autres honneurs que l'estime de ses concitoyens, au moment même où le vaincu s'en retourne à grand fracas, aux frais de l'Etat, accablé de distinctions officielles, après un voyage tel qu'en font les souverains.

« Citoyen intrépide en 1848 et 1849, comme il avait été vaillant soldat, M. de Lamoricière tint, au milieu de l'émeute et dans nos assemblées délibérantes, l'attitude qui convient à un homme également jaloux de sauvegarder l'ordre et la liberté.

« L'Europe entière sait comment le général de Lamoricière occupa les loisirs que lui avaient faits les événements politiques de notre pays, et avec quelle abnégation il offrit au Chef de l'Eglise catholique son épée, son expérience militaire et sa renommée. Les catholiques n'oublieront Castelfidardo et Ancône. Le général de Lamoricière supporta avec une modestie vraiment chrétienne l'injure du sort, attendant pour la cause du Saint-Siége des jours plus heureux qu'il ne lui aura pas été donné de voir. Le cœur de Pie IX sera cruellement éprouvé par cette mort inattendue, dont la nouvelle a dû déjà parvenir à Rome. »

Digitized by Google

ne lui a manqué de ce qui représente ici-bas la foi, le dévouement, la dignité, l'indépendance.

Et là-haut, sans doute, Dieu lui a déjà donné cette couronne qui est réservée à ceux qui ont « vaillamment combattu les combats du Seigneur. »

Le discours du général Trochu, prononcé en face du cercueil du général de Lamoricière, a fait couler les larmes de ceux qui l'ont entendu. On l'a lu d'un bout de la France à l'autre avec une émotion profonde. Quels accents! quel cri de l'âme! L'illustre mort a trouvé, pour le louer, un homme de sa taille, et ce grand cœur, qui a cessé de battre, a dû un moment tressaillir. Le général Trochu a repassé en peu de mots toutes les douleurs comme toutes les gloires de son ami. Il a parlé de « la dernière page de sa vie » comme un homme qui comprend la grandeur, et n'a pas craint « de protester contre ceux qui ont cherché à le flétrir, en méconnaissant la sublimité de l'action qui éternisera sa mémoire. »

Ancien frère d'armes de Lamoricière montait ainsi à la hauteur du héros chrétien. Il a été admirable lorsque, étendant la main sur le cercueil du défenseur de la Papauté, il a prononcé ces mots : « Nous jurons, sur cette tombe qui va se fermer, de vivre et de mourir comme lui, catholiques dévoués et fidèles Bretons. » La Bretagne, qui a si richement payé sa dette à la cause du Saint-Siége, entendra ces paroles avec une religieuse fierté, et le zèle de tous les catholiques en éprouvera une chaleur nouvelle. Ce serment sur le cercueil de Lamoricière est le serment de tous les gens de cœur et d'honneur ; le cœur et l'honneur ont parlé par la bouche de l'illustre général Trochu : la grandeur des difficultés et des épreuves n'égalera pas la grandeur des dévouements.

M. le comte de Quatrebarbes, d'une voix oppressée par la douleur, et avec un accent de cœur que rien ne saurait rendre, s'est adressé en ces termes au général de Lamoricière lui-même :

Digitized by Google

« Messieurs, après les éloquentes paroles que vous venez d'entendre, permettez à un ami du général, à un témoin de sa dernière lutte, de mêler sur cette tombe des larmes et des prières. Hier encore, nous pouvions espérer qu'après avoir été à la peine, il serait au triomphe. Dieu en a décidé autrement, et, au lieu d'une gloire périssable, il a ceint la tête de son serviteur d'une couronne immortelle. En douter un instant serait presque un blasphème.

« Du haut du ciel, mon bien cher général, priez donc pour l'Eglise, pour laquelle vous auriez versé, à toutes les heures du jour, votre vie et votre sang. Priez Dieu pour cette armée héroïque que vous avez formée, et qui a donné au ciel tant de martyrs. Que votre indomptable courage, que votre amour de l'Eglise passent dans l'âme et dans le cœur de ces braves jeunes gens ! Le jour du triomphe approche, il est certain, mais auparavant aura lieu une lutte suprême; que Dieu leur vienne en aide ! Mon général, que votre esprit, votre souvenir et votre foi les animent ! Qu'ils en naissent des héros, comme leurs devanciers de Castelfidardo, ce château de foi ardente, dont les annales de l'Eglise conserveront le nom immortel ! Qu'ils soient prêts comme eux à mourir pour la défense du Vicaire de Jésus-Christ, ou plutôt qu'ils vivent, et qu'ils triomphent et réalisent ainsi mon espérance et ma foi ! »

Voici de belles paroles d'un pieux évêque :

« Ah ! si la foi et la reconnaissance élèvent un jour un monument à la mémoire de Lamoricière, que l'artiste ne cherche pas ailleurs ses inspirations. Le voilà tout entier, le héros chrétien : debout, l'œil au ciel, le crucifix sur la poitrine, et près de lui sans doute, comme un résumé éloquent de sa grande vie, l'épée de Constantine encore teinte de sang de Castelfidardo. »

(*Lettre de l'évêque d'Angers.*)

Digitized by Google

Mme de Lamoricière, la noble compagne du grand capitaine que pleurent la France et l'Eglise, a reçu dans cette douloureuse circonstance de très-nombreux témoignages d'une pieuse sympathie.

La réponse qu'on va lire a été adressée à l'une des familles des zouaves pontificaux qui avaient servi sous les ordres de l'illustre défunt :

« Le Chillon, ce 15 octobre 1865.

« Monsieur,

« Au milieu de la douleur qui m'accable, rien ne pouvait m'être plus doux que de la voir partagée par tant de nobles cœurs dévoués à cette cause qu'ils ont défendue sous la conduite de celui que je pleure, et dont le souvenir, j'en ai la confiance, revivra et fera naître de nouveaux courages.

« Puisse sa mémoire et sa protection, du haut du ciel, susciter de nouveaux défenseurs au Saint-Siége ! Nous verrons un jour son triomphe; et de la patrie céleste, celui qui a soutenu son drapeau applaudira aux efforts des soldats dont la mission n'est pas terminée. Mes vœux sont plus ardents que jamais pour le triomphe de l'Eglise ; unissons donc nos prières et nos efforts.

« Veuillez, monsieur, exprimer en mon nom à tous nos amis combien j'ai été touchée de leur démarche, et agréez l'assurance de mes sentiments distingués et reconnaissants.

« D'A. DE LAMORICIÈRE. »

Une adresse à Mme de Lamoricière a été rédigée et signée à Quimper, où elle a reçu de nombreuses adhésions.

Voici le texte de cette adresse, telle que l'a publiée l'*Impartial* :

« Madame,

« Profondément touchés du malheur qui vous afflige, nous vous prions d'agréer le témoignage de notre douloureuse sympathie.

Digitized by Google

« L'illustre époux dont vous pleurez la mort appartient sans doute à la France tout entière, où les voix les plus éloquentes rappellent ses titres de gloire et ses services rendus à la commune patrie. Mais la Bretagne le revendique en particulier. Elle l'avait vu naître; elle était heureuse de le posséder; elle honorait en lui la plus digne et la plus haute expression des sentiments de foi et d'honneur dont elle garde les nobles traditions.

« Nos regards avaient suivi le général de Lamoricière dans toutes les phases de sa brillante carrière, soit dans les armes, soit dans la vie politique. Mais c'est lorsque, placé au premier rang des guerriers de la France, nous l'avons vu mettre sa vaillante épée au service de la lutte la plus inégale, et, sans se préoccuper des forces supérieures de l'ennemi, combattre pour la justice contre la plus odieuse et la plus inique oppression, qu'il nous a été donné d'admirer la courageuse et chrétienne abnégation qui l'inspirait dans cette généreuse entreprise.

« Ces souvenirs, madame, qui font la plus douce consolation de votre âme pieuse, atteinte par l'amertume d'une cruelle séparation, sont aussi ceux que nous gardons le plus précieusement du grand capitaine dont nous déplorons avec vous la perte.

« Quand finiront-ils, ces jours de tristesse par lesquels il plaît à Dieu que son Eglise soit éprouvée? Nous l'ignorons; mais ce que nous savons, c'est que le monde catholique gardera, de même que le livre de vie, la mémoire des guerriers qui combattirent pour l'indépendance du Siége pontifical, et que la fidèle Bretagne demeurera toujours fière du général et des nombreux soldats qu'elle a eu l'honneur de fournir à la défense de cette cause sainte et héroïque.

« C'est dans ces sentiments, madame, que nous nous associons à vos regrets.

« A. DE KERANGAL. »

Digitized by Google

Sachons le reconnaître et le dire : Lamoricière triomphant et satisfait, maréchal de France, vainqueur à l'Alma ou à Magenta, salué par la curiosité empressée des multitudes, alourdi et engraissé par la prospérité, ne fût point sorti de la foule éclatante des généraux heureux, n'eût point atteint une autre gloire que cette gloire militaire dont la France a été de tout temps éprise et de tout temps saturée. Sa figure, placée à son rang dans les galeries de Versailles, au milieu de tant d'autres, n'eût éveillé dans les âmes qu'une émotion banale et passagère. Mais Lamoricière trahi par la fortune, disgracié, proscrit, insulté ; Lamoricière vainqueur de l'anarchie et victime de la dictature ; Lamoricière vaincu à Castelfidardo et captif à Ancône ; Lamoricière subissant l'injure du sort avec une modestie et une gravité toutes chrétiennes, puis mourant tout seul, mais debout et le crucifix à la main : voilà un personnage qui sort tout à coup des rangs vulgaires pour monter aux grands sommets de l'admiration humaine ; voilà une gloire tout à fait à part, qui rajeunit l'âme, qui l'exalte en la purifiant, et qu'on ne voudrait échanger contre aucune autre (1).

L'anniversaire de Castelfidardo.

L'Eglise n'est pas ingrate, elle conserve la mémoire du cœur pour tous ceux qui l'ont servie (2).

(1) Mgr Pie.

(2) Castelfidardo, quoique souvenir d'une défaite, s'est inscrit en lettres de diamant dans l'histoire de l'Eglise, comme dit le courageux et éloquent évêque de Nimes. Les jeunes héros belges appartenant à cette milice sacrée ont pris le meilleur de tous les moyens d'éterniser ce fait si mémorable et si glorieux.

On lit dans le *Bien public* de Gand :

« Une association a été récemment formée dans notre ville parmi les anciens zouaves de l'armée pontificale, sous le titre de *Pius-Genootschap*

Digitized by Google

Dans un grand nombre de cathédrales et de paroisses, on a prié pour le repos de l'âme du grand capitaine que la mort venait de lui ravir. Dans la chapelle funéraire de Saint-Philibert, M. l'abbé Richard, vicaire général du diocèse de Nantes, qui présidait la cérémonie religieuse, a prononcé cette touchante allocution :

« Messieurs,

« Je devrais peut-être garder le silence après les paroles si belles, si émues, si éloquentes, que vous venez d'entendre. Mais n'ai-je pas un devoir à remplir, en présence du cercueil de l'illustre général que nous pleurons? Notre évêque n'est pas ici ; la souffrance l'a empêché de présider cette grande assemblée de catholiques rendant un dernier hommage au défenseur dévoué de l'Eglise, et je dois, en son nom, déposer sur cette tombe aimée et vénérée l'expression de sa profonde douleur.

(Association de Pie IX). Elle a pour but de resserrer les liens de la fraternité chrétienne parmi les anciens soldats de Pie IX et de leur fournir au besoin aide, protection et assistance. L'association, installée le jour de la fête de saint Pierre (29 juin dernier), compte déjà un bon nombre de membres, tous anciens défenseurs du Saint-Siége. Le 18 septembre de chaque année, anniversaire de la glorieuse défaite de Castelfidardo, le *Pius-Genootschap* fait célébrer un service funèbre pour le repos des âmes des héros tombés sous les murs de Lorette ou décédés depuis lors au service de Pie IX.

« La première commémoraison des glorieux morts de Castelfidardo a été célébrée en l'église des RR. PP. dominicains en notre ville, en présence d'une affluence considérable de fidèles, parmi lesquels une trentaine de zouaves et de dragons pontificaux arrivés dans ce but des autres provinces de la Belgique. Le catafalque était orné d'un uniforme de zouave et de la médaille commémorative de la campagne de 1860. Un souvenir pieux distribué, à l'issue du service, à tous les membres de l'association, porte les noms de Pimodan, de Lamoricière, de Misson, de Limminghe, etc., et rappelle les lieux où l'armée pontificale a eu l'honneur de verser son sang pour la plus belle et la plus sainte des causes : Pesaro, Pérouse, Castelfidardo, Spoléte et Ancône. »

Digitized by Google

« Vous le savez, messieurs, le cœur de l'évêque et le cœur du général s'étaient admirablement compris. Après la glorieuse journée de Castelfidardo, où, pour me servir de l'expression de Bossuet, Dieu permit que l'épreuve vînt donner à Lamoricière « ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs « ajoutent aux grandes vertus, » son évêque, notre évêque fut le premier à élever la voix et à protester à la face du monde que la force ne constituait pas le droit.

« Je me rappelle le jour où nous allions offrir au grand homme de guerre la médaille commémorative de son acte de dévouement au Saint-Siége. C'était dans le sanctuaire de la famille que nous déposions entre ses mains le gage de l'affectueuse admiration que lui avaient vouée ses compatriotes, les catholiques de ce diocèse. Il avait près de lui cette femme si digne de comprendre et de partager l'héroïsme de son dévouement, aujourd'hui si profondément abîmée dans la douleur, mais merveilleusement fortifiée par les consolations de la foi. Le général était ému des témoignages de notre affection toute bretonne; nous étions émus avec lui, et nous nous rappelions une belle parole de saint Augustin. L'évêque d'Hippone traite des luttes, des épreuves, des humiliations momentanées des soldats de la vérité, et il conclut par ces mots sublimes : *Sed veritas non humiliatur in eis.* Les défenseurs de l'Eglise peuvent être un moment abattus, mais la vérité, pour laquelle ils combattent, n'est jamais humiliée et vaincue : *Veritas non humiliatur in eis.*

« Qu'il me soit permis d'ajouter à la pensée du saint docteur une réflexion qui naît de cette tombe d'où nos regards ne peuvent se détacher. Messieurs, il vient un jour où la gloire impérissable de la vérité se répand sur ses défenseurs et les enveloppe de sa splendeur. Nous en avons la preuve dans ce cercueil qui rayonne des deux gloires les plus belles qui soient en ce monde, la gloire militaire française et la gloire catholique.

Digitized by Google

« Et comme, après les plus grandes choses de la terre, il faut toujours revenir aux choses de l'éternité, n'oublions pas, et c'est là notre suprême consolation, que l'illustre général fut un grand chrétien. Laissez-moi, en présence de cette tombe, vous révéler les secrets de l'amitié chrétienne. Il est un souvenir qui m'a toujours touché jusqu'au fond de l'âme. Au premier anniversaire de Castelfidardo, Lamoricière, avec son admirable foi et la noble simplicité de sa vertu, se recueillait près de Dieu dans la prière et faisait la la sainte communion. Grande âme qui s'élevait au-dessus des agitations de la terre, et puisait dans l'accomplissement des actes de la vie chrétienne l'énergie du devoir.

« Aussi, quand tout à l'heure nous répandions sur son cercueil, avec nos larmes, les dernières bénédictions, nous pouvions demander à Dieu, avec la confiance d'être exaucés, que celui qui avait été uni en ce monde par la foi aux enfants de l'Eglise fût associé dans le ciel à la gloire des anges et des saints. Ce n'était pas notre prière à nous seulement qui sommes ici, c'était la prière de l'Eglise catholique pour son défenseur. »

Lettre de Pie IX à Mme de Lamoricière.

Dieu, dans son amour, avait donné à l'illustre général une compagne digne de lui, et qui sut toujours se montrer à la hauteur des événements (1).

Dans l'éloge funèbre du vaillant capitaine, Mgr Pie, évêque de Poitiers, a raconté, avec une émotion qui a gagné tous ses auditeurs, les sentiments qui animaient le cœur de cette femme forte quand elle a appris la mort de celui auquel elle avait voué sa vie.

(1) Un médecin de Nancy, lié avec le général de Lamoricière, a reçu de

Digitized by Google

« Ce que je sais, dit Mgr Pie, c'est qu'après s'être fait raconter minutieusement tous les détails des derniers instants de son mari, après avoir appris comment il pressait de toutes ses forces le crucifix sur ses lèvres et sur son cœur, comment il implorait de son regard la miséricorde de son divin Rédempteur, la noble veuve prononça ces paroles que nous tenons pour authentiques :

« Dieu soit béni! Il n'aura donc pas eu le temps de s'af-
« fliger de notre absence, et notre pensée ne l'aura pas dé-
« tourné de la pensée de Dieu. »

« Quelle foi! quelle sublime résignation! »

— Le *Mémorial* d'Amiens et l'*Union de l'Ouest* d'Angers ont annoncé que Mme de Lamoricière avait reçu une lettre autographe du Pape.

Dans cette lettre, écrite tout entière de sa main, le Saint-Père exprime à la veuve du général toute la sympathie que lui inspire sa légitime douleur; il lui rappelle l'estime qu'il éprouvait pour le général de Lamoricière.

sa digne veuve, comme *memento*, une très-belle gravure du Christ ave les textes qui suivent :

Beati qui in Domino moriuntur.

PRIEZ POUR LE REPOS DE L'AME
DU
GÉNÉRAL DE LAMORICIÈRE,
DÉCÉDÉ AU CHATEAU DE PROUZEL
LE 11 SEPTEMBRE 1865,
A L'AGE DE 59 ANS.

O Dieu, vous m'avez couvert de votre protection au jour du combat (Ps. 139.)

Je n'ai point caché dans mon cœur votre justice, j'ai dit à tous votre vérité et vos miséricordes. (Ps. 39.)

Suis-je né pour demeurer ici témoin de la ruine de la ville sainte (Livre Ier des Machabées.)

Seigneur, traitez Sion avec bienveillance, et que Jérusalem voie relever ses murs. (Ps. 50.)

Digitized by Google

Nous trouvons dans l'*Espérance du peuple* le fragment suivant de la lettre :

« A peine la nouvelle de la mort de l'illustre général de « Lamoricière, votre digne époux, m'est-elle arrivée, ma « très-chère fille en Jésus-Christ, que, après avoir levé les « yeux vers le ciel afin de demander la paix pour le défunt, « ma pensée s'est dirigée vers vous et vers vos très-chères « et pieuses filles, en partageant avec vous et avec elles la « douleur d'une si grande perte. Je me rappelai les sacrifices « qu'un si grand homme fit pour la cause de la religion et du « Saint-Siége, et je sentis accroître mes sentiments d'affec- « tion et de reconnaissance envers ce capitaine catholique « et ce fils rempli d'affection pour sa mère la sainte Eglise. « Quoique la reconnaissance reste fixée dans mon cœur, ma « douleur cependant diminue à mesure que je réfléchis à la « mort véritablement chrétienne qu'il fit et aux sentiments « qui la précédèrent. Consolons-nous donc en Dieu... »

Plus tard, le Saint-Père chargea M. de France, capitaine d'état-major pontifical, d'une mission très-délicate, celle de porter à Mme de Lamoricière un corps saint tiré des catacombes, et auquel Pie IX crut devoir ne pas imposer d'autre nom que celui du général : *Christophe* ou Porte-Christ.

On lit dans l'*Osservatore romano* du 13 septembre 1865 :

« Le télégraphe nous apporte aujourd'hui la nouvelle que le général de Lamoricière est mort inopinément, dans la nuit du 10 au 11 courant, dans sa terre de Prouzel, près d'Amiens.

« Celui qui tant de fois, l'épée à la main, avait affronté courageusement la mort, a été trouvé l'attendant à genoux, tenant le crucifix avec la foi et la résignation du plus fidèle et du plus humble chrétien. Le prêtre appelé est arrivé à temps pour lui donner l'absolution.

« Les victoires qu'il avait remportées en Algérie ont servi de point de départ pour de plus grandes, alors que, en face

Digitized by Google

de la ligue infernale dirigée contre le Vicaire de Jésus-Christ, il se dévoua à Pie IX.

« Désormais le nom du héros de Constantine, du vainqueur d'Abd-el-Kader, a reçu l'empreinte de l'immortalité par les défaites de Castelfidardo et d'Ancône. Le nom de Lamoricière, comme celui du preux chevalier *sans peur et sans reproche*, dira plus pour sa gloire que toutes les distinctions humaines, digne comme il est du noble éloge contenu dans l'inscription de la médaille que lui offrit la magistrature romaine : *Se et anteactos triumphos libenter devovit.* »

A l'occasion de la mort du général de Lamoricière, l'ordre du jour qu'on va lire a été adressé à l'armée pontificale par le proministre des armes :

« Le général Christophe-Louis-Léon Juchault de Lamoricière, capitaine illustre parmi les capitaines de son siècle par sa valeur, par ses vertus, par sa réputation sans tache, était à votre tête. Plus soucieux de répondre au noble élan de son cœur magnanime que de pouvoir dire avec Epaminondas : « Je meurs invincible, » il était accouru à la grande voix qui l'appelait au Vatican à la défense des droits du Père commun des fidèles, gardien suprême de la liberté et de la dignité du genre humain racheté.

« Fils très-tendre de la nation qui se glorifie d'être appelée l'aînée de l'Eglise, l'amour même de la patrie l'enflammait à défendre sa mère, sans craindre le nombre et les artifices de l'ennemi. Vous savez comment il a été vaincu. Il n'attendait maintenant que l'occasion propice de pouvoir encore utilement offrir et sacrifier sa vie. Il a plu à Dieu de le rappeler à lui dans la nuit du 10 au 11 septembre 1865 ; frappé mais non surpris par la mort, Christophe de Lamoricière a été trouvé mourant, à genoux et le crucifix dans les mains.

« Dans cette perte si douloureuse de celui qui avait vécu pour l'honneur, pour le devoir, il reste ses exemples, sa mé-

Digitized by Google

moire; que l'ambition d'être digne d'un si grand chef soit dans le cœur de tous.

« Des funérailles solennelles seront célébrées vendredi 22 courant, à dix heures du matin, dans l'église d'Ara-Cœli.

« *Le proministre des armes,*

« XAVIER DE MÉRODE. »

Le tombeau du général.

Plus nous voyons se propager les idées anti-catholiques, plus aussi les ennemis du Saint-Siége redoublent leurs attaques et leurs violences, et espèrent assister à la ruine de la souveraineté pontificale. C'est un motif de plus pour que les catholiques redoublent leur dévouement et leurs offrandes.

Un autre témoignage bien consolant de la fidélité de la France envers le Saint-Siége, c'est le succès rapide de la souscription ouverte pour le monument à élever au général de Lamoricière. Les catholiques ont compris que cette souscription, dans les circonstances actuelles, était un acte de foi. La souscription recueillie, soit par les journaux (il n'y en a pas plus d'une dizaine), soit directement par le comité, s'est élevée au-dessus de 250,000 francs ; par cette manifestation en mémoire d'un glorieux vaincu, fidèle au droit et à l'honneur, le catholicisme affirmait à la fois, devant la révolution, sa force et sa reconnaissance. Quand on se rappelle d'autres souscriptions ouvertes pour de grands personnages, et qui n'ont pu atteindre le chiffre de 10,000 fr., cet éclatant succès de la souscription pour le général de Lamoricière est de nature à inspirer de sérieuses et salutaires réflexions.

Rien de plus touchant que les lettres qui souvent accompagnent l'envoi de la modeste offrande d'un soldat, d'une servante, d'un pauvre curé de campagne; ils veulent, dans

Digitized by Google

la personne de Lamoricière, honorer le dévouement au Saint-Siége (1).

L'illustre évêque de Poitiers avait donc raison de s'écrier, en terminant la touchante oraison funèbre prononcée dans sa cathédrale au milieu d'un grand concours de fidèles de toutes les classes de la société :

« Seigneur mon Dieu, vous avez créé la France pour l'Eglise, et jamais la France n'abdiquera entièrement sa mission. Il y a dans le naturel de ce pays des ressources infinies, et les esprits y sont capables de retours inespérés. Lamoricière, je l'ai dit, a été un des types les plus vrais du naturel français. Homme ancien et homme nouveau, homme de tribune, homme d'initiative et homme de tradition, homme de premier mouvement et homme de conseil, il réunit en lui toutes les extrémités et tous les contrastes. Nul plus que lui n'a vécu des idées, des mœurs, des préjugés, en un mot, de la vie de son temps; il en a partagé toutes les faiblesses et toutes les grandeurs, toutes les illusions et tous les désenchantements, toutes les prospérités et tous les revers. Eh bien! j'ose l'espérer, la nation dont il a été l'une des brillantes personnifications, cette nation ardente et mobile, mais foncièrement honnête et sensée, triomphera des mêmes défauts par les mêmes qualités et au moyen des mêmes grâces. Dieu tient dans ses mains les cœurs des peuples aussi bien que les cœurs des hommes. Courage, ô France! c'est ainsi que tu reviendras à ta vocation première. De précieux instincts, qui se dérobent encore à toi, mais qui ne sont qu'endormis, se réveilleront dans ton sein. Et tandis que, comme Saul respirant encore les menaces et le carnage, tu sembleras lancée peut-être sur la route de Damas dans la voie

(1) S. E. le cardinal de Bonald a envoyé à l'*Espérance du peuple*, journal de Nantes, la somme de 600 fr., destinée à la souscription ouverte pour l'érection d'un monument à la mémoire du général de Lamoricière.

Digitized by Google

de l'impiété et de la violence, tout à coup une force secrète te renversera, une lumière subite t'enveloppera, et une voix se fera entendre. « Qui êtes-vous? » t'écrieras-tu. *Qui es, Domine?* « Je suis Jésus que tu poursuis, que tu persécutes. » *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* O France, il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon. Faire la guerre à Dieu n'est pas ta nature. Relève-toi, race prédestinée, vase d'élection, et va, comme par le passé, porter mon nom à tous les rois de la terre (1). »

(1) Parmi les lettres pastorales qui ont été adressées par les évêques, le 15 août 1866, à leurs diocésains, à l'occasion de la fête de l'Empereur, nous avons remarqué celle de Mgr Berteaud, l'éloquent évêque de Tulle, dont nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir le passage suivant :

« La France est la fille aînée de l'Eglise ; quelques uns ont juré d'altérer sa glorieuse essence. Ces gens travaillent à installer dans le monde une vaste aliénation mentale; voilà pourquoi ils en veulent tant au Vicaire du Verbe, *seul et vrai prince de l'âme publique.* Tristes conseillers de langue ou de plume, ils en seront pour leurs frais de haine : on ne renverse pas le plan divin.

« La France est ornée d'un titre incomparable. Le Verbe incarné l'a élue comme le premier auxiliaire de son immortelle fondation. Elle ne consentira jamais à la félonie ; elle ne veut ni de la honte ni du remords. Elle a des promesses divines ; son vaillant glaive est consacré.

« Le Verbe incarné prend des causes secondes non par besoin, mais par amour. Il apporte, lui, dans les duels de la lumière et des ténèbres, ses énergies souveraines ; mais il entend employer des libertés humaines loyales et fortes. C'est chez nous, les Francs, qu'il maintient ces conscriptions glorieuses. Merci, ô Verbe, vous aimez la France. Epanoui sous les blanches lignes de chair que l'Esprit saint tissa lui-même au flanc virginal de Marie, apparu radieux de sagesse et de vérité sur les bras de sa Mère, il veut que celle-ci ait le patronage universel de son Eglise. Mais les prédilections écloses en son cœur, il les partage avec elle. Marie est la protectrice ardente de la France ; nous sommes ses clients préférés.

« Qu'elle intervienne avec son amour en face du trône de son Fils, l'amour substantiel et infini. Qu'elles se taisent vite, les fureurs qui rugissent sur la terre ; qu'elles rentrent dans leur fourreau, les épées brutales. Que les ruminants de complots contre le Christ soient bafoués ici-bas, afin que les moqueries divines éclatées dans le temps leur donnent l'intelligence et leur épargnent les moqueries irrémédiables de l'éternité.

Digitized by Google

Deux touchants témoignages de sympathie à la mémoire de Lamoricière.

On l'a dit avec juste raison, si le général de Lamoricière n'avait travaillé que pour la gloire, sa renommée, comme celle de ses compagnons d'armes, se serait évanouie comme un son, comme une vaine fumée : *Periit memoria eorum cum sonitu.*

Mais comme l'illustre général s'est dévoué à la plus sainte des causes, sa mémoire ne périra pas ; sa mort si chrétienne a trouvé des admirateurs jusqu'aux extrémités du monde.

Du fond de l'Asie, un évêque missionnaire, Mgr Chauveau, vicaire apostolique du Thibet, en apprenant, au mois de février dernier, la mort du général de Lamoricière, adressa à la veuve du glorieux défenseur de l'Eglise la touchante lettre qu'on va lire et que nous empruntons au *Correspondant :*

« De Saint-Tâ-Tsien-Loû, frontière du Thibet,
17 février 1866.

« Madame,

« Les grandes douleurs aiment à se concentrer dans le silence, et je sais qu'il y a des regrets dont on ne se console jamais, parce qu'on ne veut pas être consolé.

« A ce titre, j'eusse dû me taire, moi étranger, moi inconnu ; j'eusse dû peut-être me contenter de mes prières devant Dieu et répandre dans le secret mes larmes solitaires.

« Je ne puis cependant maîtriser mon émotion, et je vous prie d'agréer les soupirs profondément sympathiques

Finisse la race des déclamateurs de blasphèmes ; que la terre de France, fière et chrétienne, secoue des fardeaux ignobles, et crie bien haut qu'elle n'entend porter que le Verbe, sa lumière et son harmonie, *bajula lucis.* ».

Digitized by Google

que m'arrachent les malheurs qui vous ont atteinte le 12 septembre 1865.

« Ma raison principale, c'est que vous n'avez pas été frappée seule; nous avons tous été frappés, et je doute que, dans son long pontificat, notre bien-aimé père, Pie IX, ait éprouvé un plus cruel chagrin que la perte du commandant en chef de ses armées, le brave, le pieux, l'héroïque général Juchault de Lamoricière.

« Je demande donc à présenter mes compliments de condoléance à vous, Madame, et à toute votre noble famille. Vous comprenez ce que vaut cette parole du prêtre et la sincérité des sentiments qui l'animent, quand il vient offrir, avec son hommage à la gloire passée et pourtant immortelle de l'illustre capitaine, ses souhaits de paix et une bénédiction à son tombeau et à celui de ses pères.

« Lundi prochain, 19 du courant, une messe aussi solennelle que possible sera célébrée dans notre petite chapelle, à laquelle devront assister tous nos chrétiens, Thibétains et Chinois.

« Ainsi il sera vrai que le sublime vaincu de Castelfidardo aura trouvé des amis, des admirateurs et des frères dévoués à la même cause que lui jusque dans les contrées les plus éloignées de son berceau, jusque sur ces plateaux glacés de l'Asie centrale où les autres gloires humaines ne trouvent pas même un écho. J'ai voulu que le missionnaire qui réside à mes côtés signât cette lettre avec moi pour lui donner un caractère collectif qui annonce en même temps la profondeur et l'universalité de nos regrets.

« Je m'abstiens de faire même allusion aux saintes espérances qui vous restent; vous savez comme moi où sont récompensées les grandes vertus, où l'on se repose des longs combats, et où l'on se revoit après le douloureux voyage de la vie.

« Daignez agréer l'hommage du très-profond respect avec

Digitized by Google

lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« † JOSEPH-MARIE CHAUVEAU,
« *Evêque de Sébastopolis, vic. apost. du Thibet.*

« S. B. GONTENELLE,
« *Miss. apost.* »

— Voici un autre trait fort touchant.

On lit dans l'*Union de l'Ouest* du mois d'octobre 1866 :

« M. le comte de Quatrebarbes veut bien nous adresser la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Un honorable négociant de Reims, M. François Bernard, vient de m'adresser la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

« Je suis chargé par un ami, ancien zouave pontifical, au-
« jourd'hui religieux capucin, de vous remettre le billet de
« banque ci-joint de 500 francs pour la souscription au mo-
« nument de l'illustre général de Lamoricière ; il aurait dé-
« siré remplir ce devoir plus tôt, mais son entrée en religion
« a été cause du retard.
« Veuillez, etc. »

« Quoique la souscription soit depuis plusieurs mois fermée, nous n'avons pas cru devoir refuser cette généreuse offrande. Cette somme de *cinq cents francs* était tout ce qui restait à ce noble jeune homme, un des blessés de Castelfi-

Digitized by Google

dardo. Après avoir distribué en entier son patrimoine à sa famille et aux pauvres, le disciple du bienheureux d'Assise a marché sur les traces de son maître; lui aussi s'est dépouillé de toutes choses, et n'a voulu garder de sa vie passée que le souvenir du glorieux chef sous lequel il a versé son sang pour la défense de l'Eglise et de son Christ.

« Humble et courageux enfant de saint François, continuez votre bon combat par la conquête des âmes; je ne révélerai point votre nom, inscrit déjà dans le livre du ciel. Aujourd'hui votre rosaire a remplacé votre épée. Mais les saints connaissent seuls la puissance de la prière, et vous hâterez, à votre façon et malgré toutes les prévisions humaines, le triomphe prochain, inévitable, de la justice et de la vérité.

« Veuillez agréer, etc.

« Comte DE QUATREBARBES. »

Service pour le général de Lamoricière.

On lira avec intérêt le résumé du discours prononcé à Prouzel par Mgr Boudinet, à la suite de la messe célébrée le jour anniversaire de la mort du général de Lamoricière; nous nous empressons de le communiquer à nos lecteurs, et d'offrir ainsi un nouvel hommage à la mémoire de l'illustre défenseur du Saint-Siége.

Monseigneur, en commençant, a fait allusion aux longs jours de deuil qui ont traversé la ville d'Amiens, désolée par le choléra.

« D'où vient, a-t-il dit, qu'en présence de ces tentures funèbres, mon âme ne ressente pas cette tristesse tant de fois éprouvée depuis deux mois? Pour tous, ce sont encore les livrées de la mort. Elles frappent mes yeux, mais n'affligent pas mon cœur. Nos prières ne serviront plus à celui pour lequel elles sont faites.

Digitized by Google

« Comment douter qu'après une telle vie, une telle mort et toutes ces prières adressées pour le salut de cette âme, comment douter de son bonheur présent? L'Eglise n'est pas ingrate, elle devait beaucoup à Lamoricière; il lui a donné plus que sa vie, il lui a sacrifié ce qu'un guerrier estime de plus précieux, une gloire militaire pure et sans tache.

« Mais l'Eglise a noblement reconnu de si généreux sacrifices, non par des prières commandées, comme peuvent les obtenir les souverains du monde, mais par les vœux spontanés de tous ses enfants, mais par les supplications de la catholicité tout entière.

« Non, il ne peut y avoir place pour la tristesse. Que je voudrais faire pénétrer ces sentiments dans les cœurs que je voyais tout à l'heure encore si profondément affligés! Saint Paul a dit que nous ne devons pas pleurer nos morts comme ceux qui n'ont pas d'espérance; les familles se reforment au ciel.

« Quand le général aura paru sur le seuil, sa première joie aura été d'y retrouver ce fils unique enlevé si tôt à son amour.

« Ce qui s'est passé dans cette étreinte du père et de l'enfant, la pauvre mère seule est digne de le comprendre. »

Monseigneur, s'adressant plus spécialement à Mme de Lamoricière, s'est servi des paroles de Fénelon.

« Ma fille, disait ce saint prélat, et pourquoi ne me servirais-je pas de cette expression qui rend si fidèlement les sentiments paternels de mon cœur? ma fille, Dieu n'est-il pas le lieu des âmes? Vous êtes en lui par sa grâce et par son amour. Vous êtes bien près encore de l'âme du cher absent; vous pouvez lui parler, il vous répondra.

« Et vous, habitants de Prouzel, que vous dirai-je? Vous devez être fiers de lui; il a illustré votre village. Si longtemps, si loin que l'on écrira l'histoire, on dira que le général de Lamoricière vivait parmi vous, qu'il est mort dans cette chambre du château de Prouzel.

Digitized by Google

« C'est là qu'il a livré son dernier combat. *Agonie* vient d'un mot grec qui signifie combat; et n'est-elle pas mille fois plus terrible que toutes les luttes humaines, cette bataille suprême que le chrétien livre aux portes de la mort? Il a vaincu là aussi comme aux champs d'Afrique, le noble général; il est entré dans l'éternité les armes à la main, serrant la croix sur sa poitrine.

« Se pourrait-il, chers habitants de Prouzel, que la foi sommeillât parmi vous? Après les exemples qu'il vous a laissés, pouvez-vous ne pas croire? Vous savez pourtant que la foi du général n'était pas aveugle.

« Il voulait aller au fond des choses, comme il avait aimé à enfoncer les bataillons.

« Ah! quand les plus sensibles épreuves et les vertus de son admirable compagne lui firent sentir le don céleste de la foi, avec quelle généreuse ardeur se mit-il à les poursuivre!

« Ah! vous qui l'avez si puissamment aidé à la retrouver tout entière, dites, ne fut-ce pas le plus beau jour de votre vie, celui où il s'agenouilla à vos côtés pour recevoir, plein de foi et de ferveur, le Dieu pour lequel il devait vivre désormais?

« Vous souvenez-vous, chers habitants de Prouzel, de cette dernière adoration qu'il a passée avec vous, le premier à l'église et le dernier à la quitter?

« Pour moi, je veux mettre mes genoux là où il a mis les siens, et je demanderai à votre curé de me montrer la place où s'agenouillait ici ce grand chrétien.

« Imitez-le dans sa vie, imitez-le dans sa mort. Elle fut subite, cette mort, elle ne fut pas imprévue; et pour le chrétien qui est prêt, une fin rapide est souvent plutôt une grâce qu'un châtiment.

« Dieu soit béni! m'a dit sa noble compagne lorsque je lui « appris les détails de cette mort si belle, Dieu soit béni!

Digitized by Google

« Il n'a eu le temps de penser ni à moi ni à ses filles, il n'a « pensé qu'à Dieu. »

« On cite des paroles illustres de femmes célèbres, mes frères ; je n'en connais pas de plus sublimes que celles-là.

« Et vous chers enfants de l'école de Prouzel, vous occupiez tout particulièrement son cœur. Cette œuvre, je dirai presque *notre œuvre*, car il avait bien voulu nous y associer, cette œuvre de l'école fut une des ardentes préoccupations de sa vie. Ah! c'est que personne mieux que lui ne savait le prix d'une femme chrétienne et la douce et puissante influence qu'elle exerce dans la famille; aussi voulait-il que les femmes de Prouzel devinssent de vraies chrétiennes, et pour cela il savait que le seul moyen était d'entourer les jeunes filles des soins pieux des sœurs et de les former à l'école solide de la religion.

« Et vous enfin, messieurs, qui fûtes ses amis, et que la Providence a placés dans des positions qui font l'exemple des autres, imitez son dévouement à l'Eglise, et soyez, comme lui, des champions fidèles de la foi catholique : *Imitamini fidem*. Il n'a pas rougi de Jésus-Christ, puisqu'il a mis la gloire de le servir au-dessus de tous les intérêts de sa gloire humaine. Il était prêt à tout lui sacrifier. Prenez donc modèle sur ce généreux courage; soyez à Dieu comme lui, tout entiers, et vous le retrouverez dans le ciel, où il vous attend. »

Les larmes coulaient de tous les yeux quand Monseigneur est descendu de la chaire. Il a prononcé lui-même les paroles de l'absoute, puis on l'a vu s'avancer vers le banc de la famille pour s'agenouiller pieusement un instant à la place de l'illustre mort. En passant à côté de Mme Lamoricière et de ses filles, Monseigneur les a bénies avec effusion.

Digitized by Google

Le monument du général de Lamoricière.

On lit dans l'*Union de l'Ouest* :

« La commission pour le monument du général de Lamoricière vient de fixer son choix. C'est le projet soumis à son examen par M. Paul Dubois qui l'a emporté.

« M. Paul Dubois est au premier rang de nos sculpteurs. Il est l'auteur de ce ravissant chanteur florentin qui a obtenu la grande médaille d'or au dernier Salon. Son projet a paru bien supérieur à tous les autres, et il a été accepté à l'unanimité. Il se compose d'une sorte de tombeau sur lequel est couché le glorieux mort, enveloppé dans un suaire, pressant le crucifix contre sa poitrine et ayant son épée étendue à ses côtés. Quatre colonnes s'élèvent du tombeau et supportent une sorte de baldaquin, au-dessus duquel est un lion dans une pose magnifique, protégeant de ses griffes puissantes la tiare et les clefs de saint Pierre. Enfin aux quatre angles du monument se dressent quatre statues symboliques : la Religion brisant des fers et la Foi d'un côté, de l'autre le Courage militaire et le Courage civil. En outre, deux bas-reliefs montrent : l'un, Lamoricière sur la brèche de Constantine, d'après le tableau d'Horace Vernet ; l'autre, Lamoricière offrant son épée au Chef de l'Eglise. »

Digitized by Google

IV

Fêtes et ovations.

Le voyage de Pie IX en 1857 (1).

L'histoire nous montre Pie IX vainqueur de quatre sortes d'ennemis pendant les dix premières années de son pontificat; les aveux mêmes des hypocrites libéraux les ont démasqués, et l'on sait ce qu'il faut penser de la bonne foi des Gioberti, des Mazzini, des Gavazzi, des Ferrari et des autres chefs des manifestations de 1846 et de 1847. L'allocution du 29 avril 1848, en indiquant nettement les intentions du Pape, a vaincu la démagogie, qui, forcée de reconnaître qu'elle ne pourrait en imposer au Souverain Pontife, se montra telle qu'elle est dans l'assassinat de Rossi, et dans le siége du Quirinal, et dans les scènes sanglantes ou honteuses qui signalèrent le gouvernement de la république romaine; la lettre aux Orientaux, le rétablissement de la hiérarchie en Angleterre et en Hollande, les concordats, surtout celui qui fut conclu avec l'Autriche, et la définition dogmatique de l'Immaculée Conception, ont porté un coup mortel à l'hérésie; enfin la conduite ferme et prudente de Pie IX et de son gouvernement vis-à-vis des attaques de la diplomatie révo-

(1) Voyez *les Victoires de l'Eglise*, par l'abbé Margotti.

Digitized by Google

lutionnaire, les améliorations introduites dans les Etats romains, la réforme des abus, les vrais progrès obtenus dans les différentes branches de l'administration ont triomphé de l'orgueil, de la haine, de l'astuce et de la perfidie des plus redoutables ennemis de l'Eglise. Voilà quelle était la situation du Saint-Siége au commencement de l'année 1857. Le faux libéralisme était réduit au silence, ou, s'il osait encore faire entendre des plaintes hypocrites, on lui montrait Pie IX en 1846 et en 1847, et on lui demandait qui avait arrêté le magnifique mouvement dont le Pape avait si généreusement pris l'initiative. La démagogie avait perdu tout crédit auprès des honnêtes gens : qu'avait-elle fait de Rome en 1848 et en 1849? quelle liberté avait-elle donnée? quels souvenirs laissait-elle? quels progrès, quelles améliorations pouvait-elle montrer? L'hérésie, complice de l'hypocrisie libérale et de la démagogie, frémissait impuissante, et sa haine ne pouvait plus que répéter des sophismes mille fois réfutés, des calomnies discréditées depuis longtemps; et la diplomatie révolutionnaire, qui avait fait espérer, au congrès de Paris, un nouveau triomphe à l'hérésie et à la démagogie, voyait les meilleurs esprits revenir peu à peu à une plus juste appréciation des choses, en même temps que les faits se chargeaient chaque jour de justifier la conduite du Saint-Père.

Mais il pouvait rester une dernière objection à faire, ou plutôt un dernier doute pouvait encore troubler quelques esprits. Si le gouvernement pontifical était si sage, si habile, si véritablement ami du progrès; s'il était vrai qu'il eût amélioré déjà tant de choses, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral; s'il était vrai que Pie IX, dont tout le monde se plaisait à proclamer la bonté, la clémence et la charité, n'était entouré que de ministres dignes de lui; s'il était vrai enfin que le gouvernement pontifical pouvait hardiment soutenir la comparaison avec tout autre gouvernement, comment se faisait-il donc que ce gouvernement n'eût pas su

Digitized by Google

conquérir les sympathies de la population? comment se faisait-il que Pie IX ne fût plus populaire?

Le voyage du Pape dans ses Etats, en 1857, a répondu aux objections et dissipé tous les doutes. Ce long voyage de quatre mois, commencé le 4 mai et terminé le 5 septembre, n'a été qu'un long triomphe; il a été comme la victoire décisive qui contenait toutes les autres victoires des dix années précédentes; il a définitivement fermé la bouche à l'hypocrisie libérale, vaincu les derniers restes de la démagogie, renversé les mensonges de l'hérésie, et répondu péremptoirement aux accusations des diplomates de l'Angleterre et du Piémont.

Ce voyage, annoncé assez longtemps à l'avance, était l'objet de toutes les préoccupations; Rome s'affligeait, les provinces étaient dans l'allégresse, les âmes pieuses pressentaient qu'il compterait parmi les grands événements de ce temps, et les ennemis de l'Eglise, inquiets et incertains, s'efforçaient d'atténuer d'avance la portée des manifestations qu'ils prévoyaient. Nous ne prétendons pas raconter ici ce triomphe de quatre mois; il faudrait un volume pour redire tous les témoignages de vénération et d'amour qui accueillirent le Saint-Père sur son passage, pour redire ces mille détails d'une simplicité touchante qui montrent mieux encore que les fêtes bruyantes le cœur des populations, pour rappeler particulièrement toûtes les circonstances qui firent briller dans Pie IX le souverain, le pontife, le père et le saint. Partout Pie IX fut reçu au milieu des acclamations les plus enthousiastes, partout sa présence fit couler des larmes d'attendrissement; partout la foule, accourue pour contempler les traits du souverain, demandait à grands cris la bénédiction du Pontife, et fléchissait le genou sous la main qui appelait sur elle et sur le monde toutes les grâces d'en haut. Il faut bien l'avouer, ce sont là des témoignages d'amour que ne pourrait obtenir une pression officielle. Cette marche triomphale de plusieurs mois, ces fêtes qui se répètent jus-

Digitized by Google

que dans les moindres villages, ce concours immense qui se retrouve partout, et tout cela sans autre espoir que de voir quelques instants un souverain adoré et de recevoir sa bénédiction, voilà ce qu'on ne voit que dans les Etats romains; c'est là un genre d'enthousiasme que le Pape seul peut entretenir, et c'est pour cela que le voyage du Pape est un événement d'une immense portée. En montrant que ce roi si faible, et qu'on représente comme ayant perdu toute popularité, a pu s'absenter quatre mois de sa capitale, dans des circonstances graves, pendant que la révolution s'agitait dans les pays voisins, et sans que ses Etats aient cessé un instant de jouir de la tranquillité la plus profonde, ce voyage réfute péremptoirement les accusations intéressées et calomnieuses d'un faux libéralisme; en montrant le souverain partout accueilli comme un père chéri et vénéré, il prouve que les populations se sentent heureuses et qu'elles n'éprouvent nullement le besoin de prétendues améliorations qu'on voudrait leur imposer; en montrant enfin le Pontife partout accueilli comme le représentant de Jésus-Christ et sollicité de bénir, il prouve que la foi n'est pas morte dans ces populations, qu'elle est, au contraire, pleine de vie, et que par conséquent, si la révolution peut les surprendre et les subjuguer un moment, elle ne pourrait ni les gagner, ni s'en faire des instruments dociles.

A mesure que le voyage du Souverain Pontife se prolongeait, on voyait tomber toutes les fausses prophéties des incrédules et des révolutionnaires. « Il n'y a là qu'un enthousiasme factice, disait-on; ce ne sont que des manifestations officielles, l'enthousiasme ne se soutiendra pas, et c'est dans la Romagne, c'est à Bologne, dans les Légations, qu'on verra ce qu'il faut penser de cette popularité tant vantée par les journaux ultramontains. » L'enthousiasme, loin de s'affaiblir, ne faisait que grandir; l'empressement des populations, même les plus éloignées, était tel, qu'il fallait bien renoncer

Digitized by Google

à l'attribuer à des manœuvres de police ; les Légations, Bologne surtout, montrèrent un tel amour et une telle joie, qu'il fallut encore renoncer à ces calomnies. « Mais, disait-on, le Saint-Père est inabordable, les vœux des populations ne peuvent aller jusqu'à lui ; » et tous les jours on voyait le Saint-Père traverser à pied la foule empressée, et il était évident que tous pouvaient l'aborder, qu'il s'occupait de tous les besoins, qu'il entrait dans les moindres détails de l'administration ; il visitait les églises, les hôpitaux, les ateliers, les usines, les travaux des ponts et des routes ; on le voyait partout, il voyait tout par lui-même. Enfin, on imagina de répandre le bruit qu'une pétition lui avait été adressée, qui demandait des réformes importantes, entre autres une complète sécularisation ; et l'on apprit bientôt en effet que des pétitions avaient été adressées au Saint-Père, mais que les pétitionnaires demandaient à être replacés sous le gouvernement des cardinaux comme autrefois ; on se plaignait, c'est vrai, mais on se plaignait que la sécularisation fût trop largement pratiquée par le gouvernement pontifical. Il restait une dernière insinuation malveillante à faire, on la fit. « Oui, dit la presse révolutionnaire, le Saint-Père a été acclamé dans tous ses Etats, mais c'est parce qu'on attend beaucoup de son voyage qu'on lui témoigne tant d'amour ; quand on verra que rien ne se fait à son retour, à l'amour succédera la haine, parce qu'on verra que ce voyage n'a été qu'une immense déception. » Depuis que le Saint-Père est de retour à Rome, cette insinuation a été doublement réfutée : le gouvernement pontifical a poursuivi avec activité les réformes et les améliorations commencées, et les populations romaines se montrent de plus en plus attachées au Saint-Siége.

Ce n'est pas seulement de la part de ses sujets, on s'en souvient, que Pie IX reçut, pendant son voyage, des témoignages d'amour et de vénération. L'archiduc Charles de

Digitized by Google

Toscane, le grand-duc de Toscane, l'archiduc Maximilien d'Autriche, le duc de Parme, le duc de Modène, lui présentèrent leurs hommages de fils dévoués de l'Eglise, et les villes de Modène et de Florence obtinrent la faveur qu'elles avaient sollicitée de recevoir le Saint-Père dans leurs murs. Les souverains italiens, parmi lequels nous devons compter le roi de Naples, dont le dévouement au Saint-Siége est connu de tout le monde, montraient ainsi qu'ils comprennent, comme princes et comme catholiques, que la Papauté est la plus grande gloire de l'Italie et la plus puissante sauvegarde de sa nationalité. Le gouvernement du Piémont, étranger à ces sentiments, se crut cependant obligé à une démarche de courtoisie qui fut faite avec une mauvaise grâce dont le ministère sarde n'attendit pas longtemps le châtiment. Et si l'on songe que des soldats français gardaient Rome pendant l'absence du Saint-Père, que des soldats autrichiens le reçurent pendant son voyage, et que c'est l'Espagne qui occupait la place d'honneur lors de l'inauguration du monument commémoratif de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception faite par Pie IX à son retour, on verra que l'Europe catholique tout entière a eu sa part dans le voyage triomphal de Pie IX. Aussi le cœur du Saint-Père fut-il pénétré de joie et voulut-il rendre grâces à Dieu et obtenir du ciel la confirmation de si belles espérances, en accordant un jubilé au monde catholique pour l'année 1858. L'allocution prononcée dans le consistoire secret du 25 septembre 1857, qui annonça ce jubilé, renferme un magnifique compte-rendu du voyage du Pape.

Digitized by Google

Les discours du Pape pendant son voyage en 1857 (1).

Quand le temps le lui permettait, le Saint-Père ne se contentait pas seulement de recevoir en audience les autorités et les corps constitués des villes; il se plaisait encore à leur adresser la parole, et il le faisait toujours avec cet à-propos et cette délicatesse qu'on admire en lui. Il exhortait les magistrats à être les pères des peuples, à faire passer avant tout les intérêts des villes; aux juges et aux membres des tribunaux il rappelait l'obligation d'éviter les retards inutiles dans l'expédition des affaires, de rendre la justice en combinant la lenteur de la prudence avec la célérité de la charité; aux officiers il recommandait la bienveillance dans le commandement, une juste sévérité dans la répression des désordres; aux administrateurs des chemins de fer il représentait la nécessité d'activer les travaux et de les diriger avec une prévoyante attention de l'avenir, de manière que toutes les localités pussent être, autant que possible, satisfaites.

Mais c'est surtout quand venait le tour des ecclésiastiques et des religieux que le Saint-Père trouvait des discours plus animés, des exhortations plus senties. Oh! alors il répandait vraiment son âme dans celle de ses auditeurs, et avec ces paroles s'imprimait dans tous les cœurs un nouveau désir de procurer la gloire de Dieu et de travailler au salut du prochain, une nouvelle ardeur pour le ciel, un plus sincère attachement pour l'Eglise.

Si dans ces paroles le Pontife craignait d'avoir pu faire quelque allusion qui pût être pénible, quelque recomman-

(1) Cet article et le suivant sont empruntés à l'ouvrage de M. l'abbé Dumax.

Digitized by Google

dation que l'on pût prendre pour un reproche, il ajoutait avec une bonhomie charmante et une sorte de regret :

« Messieurs, n'allez pas croire que je veuille vous adresser la moindre réprimande, ni vous donner une leçon ; non, non. Je vous exprime seulement des vérités qui peuvent être dites à tous, et sur lesquelles ceux-là même qui s'acquittent le mieux de leurs obligations peuvent méditer. J'ai déjà rappelé ces choses à d'autres ; je les répéterai partout. Encore une fois, ne prenez point mes paroles en mauvaise part : c'est pour vous, et non à cause de vous, qu'elles sont tombées de mes lèvres. »

Et ainsi, par ces péroraisons plus touchantes encore que les discours, Pie IX achevait de ravir toutes les admirations et de se concilier tous les cœurs.

Exhortation à une pauvre malade.

Une femme malade depuis longtemps attendait le Saint-Père avec la plus parfaite confiance qu'il pourrait la guérir en lui imposant les mains. Au moment de son passage, elle fend la foule, arrive jusqu'à lui, et montrant ses petits enfants qui l'entourent : « Saint-Père, s'écrie-t-elle, voici une pauvre mère qui se meurt, voici deux enfants qui vont tout perdre en perdant leur mère ; sauvez-moi, rendez-moi la vie ! »

« Ma pauvre enfant, lui répondit Pie IX tout ému, je n'ai pas la puissance de commander en maître à la maladie ; mais j'ai un cœur de père pour vous consoler, et je puis faire tomber dans votre âme une parole d'espérance. Mon enfant, Dieu est bon, il l'est infiniment : vous ne l'invoquez peut-être pas avec assez de confiance ; priez-le beaucoup. Pendant neuf jours, adressez-vous à lui, qui est la Providence des orphelins et des mères ; je m'unirai à vous durant tout ce temps ; j'espère que le ciel exaucera nos vœux. Commençons en ce moment. »

Digitized by Google

Et le Saint-Père se recueillit pour parler à Dieu. La pauvre mère tomba à genoux auprès de lui; les assistants s'agenouillèrent aussi. Quand la prière fut achevée, la pauvre femme s'en alla tout encouragée et fortifiée.

Les fêtes de la Pentecôte à Rome en 1862.

Le jour de la Pentecôte de 1862 est un jour à jamais mémorable dans les annales de l'Eglise. Le spectacle que Rome présentait en ce moment est unique dans l'histoire. Jamais la ville éternelle n'a vu un tel concours des représentants de l'Eglise universelle, des pasteurs de tant de peuples, des apôtres de tant de terres lointaines; jamais, on peut le dire, il ne s'est produit un pareil mouvement de concentration et d'unité. Ce jour-là, ce n'étaient pas seulement quatre cents évêques qui entouraient le Souverain Pontife, ce n'étaient pas seulement cent mille catholiques accourus de toutes les parties du monde, c'étaient deux cents millions de chrétiens qui étaient à Rome par leurs désirs et par leurs espérances, et tout ce qu'il y avait d'hommes éclairés dans les autres religions, tous les hommes d'Etat, comme tous les ennemis de l'Eglise, tournaient leurs regards vers cette ville qui renfermait dans son sein les plus illustres personnages, et qui semblait porter avec elle, ce jour-là plus que jamais, les destinées de l'humanité. La fête de la Pentecôte est la fête même de l'Eglise : c'est dans le cénacle qu'a commencé l'Eglise, au moment de la merveilleuse effusion du Saint-Esprit sur les apôtres. Jamais cette fête n'a été célébrée dans des circonstances plus solennelles ; jamais l'Eglise répandue dans le monde n'a plus magnifiquement consacré le souvenir de sa miraculeuse fondation. Ce jour-là, comme à la première Pentecôte chrétienne, les apôtres et les disciples ont été réunis

Digitized by Google

autour de Pierre ; ce jour, comme alors, tous les fidèles étaient en prière, attendant une nouvelle effusion de l'Esprit de Dieu.

Pour nous, heureux témoin de ces magnifiques solennités, nous en conserverons à jamais le souvenir ineffaçable dans notre cœur.

« Malgré l'angoisse de ces temps lugubres et petits, nous étions bienheureux, nous tous qui nous trouvions là. Nous regardions faire une grande chose, une chose voulue, déclarée, préparée, et qui se faisait noblement dans la forme annoncée, en toute lumière. Le mortel qui est ici-bas par excellence le fils de l'homme et le fils de Dieu, celui par qui le ciel et la terre se réconcilient, pose de ses mains pacifiques sur le sol délayé un de ces blocs où s'affermit le pied du genre humain. Nous contemplions de nos yeux, nous pouvions en quelque sorte toucher de nos doigts la grâce de la protection divine. L'acte de foi n'était plus que le cri de l'évidence, l'aveu même de la raison; avec l'admiration, avec l'amour, dans le centre du monde menacé par la folie du monde, nous goûtions la sécurité. »

Rome, à qui un mystérieux conseil de la Providence a fait donner le nom d'*éternelle*, et qui est devenue la dominatrice du monde, d'abord par la force des armes, et ensuite par celle de l'autorité, apparaissait en ce jour vraiment dans la plénitude de la majesté souveraine de capitale de l'univers, qui lui appartient. En butte aux attaques de l'iniquité ouvertement impie ou couverte du masque de l'hypocrisie, ainsi qu'à celles de factions violentes, menacée de perdre cette existence spéciale et caractéristique qui en fait une ville sacrée et inviolable, elle ouvrait ses portes à tous ses fils qui lui venaient des quatre points cardinaux, et, sans inquiétude comme sans crainte, elle les réunissait tous autour de la Confession du pêcheur de Galilée; et tandis que l'angoisse de

Digitized by Google

tristes pressentiments fait palpiter la société rebelle aux lois qu'elle promulgue, elle, sûre de ses destinées, se réjouissait de voir ses fils se serrer autour du trône du Vicaire de ce Dieu qui, lorsqu'il vécut sur la terre, se plut surtout à porter et à recevoir le doux nom de *roi pacifique* (1).

Qu'on se reporte seulement à un siècle en arrière, qu'on se reporte à l'année 1762; qu'on recule même jusqu'au règne de Louis XIV, si l'on veut, et qu'on nous dise si le spectacle que Rome présentait en ce jour eût été possible. Qu'on nous dise même à quelle époque des siècles antérieurs il l'eût été. Le Pape aurait convoqué à Rome les évêques pour la canonisation des martyrs; combien d'évêques se seraient rendus à cet appel? Les gouvernements auraient mis à leur voyage

(1) Voici un passage de la belle conférence de Mgr Gerbet à ses prêtres à son retour de Rome :

« C'est une grande consolation réservée aux douleurs catholiques de notre époque, que cette union éclatante de l'épiscopat avec son Chef. Les évêques qui ont signé l'adresse au Pape étaient à peu près aussi nombreux que les Pères du concile de Trente. Si, dans la série des conciles généraux, on excepte celui de Chalcédoine, le second et le quatrième de Latran et le second de Lyon, aucun synode œcuménique n'a prétenté un chiffre notablement supérieur ; dans six ou sept, la liste numérique est restée au-dessous. Mais, si vous parcourez le vaste recueil de documents dont je vous ai parlé, vous remarquerez une proportion bien plus forte, parce que les écrits voyagent plus librement que les prélats. Ce recueil contient de sept à huit cents noms appartenant à tous les pays du monde catholique. En mettant à part les actes du concile de Latran, sous Innocent II, où siégèrent mille évêques, je ne trouve, dans les dix-huit siècles qui ont précédé le nôtre, aucune circonstance où l'adhésion de l'épiscopat ait été constatée par un aussi grand nombre de signatures. Vous comprenez, messieurs, qu'en faisant ces rapprochements, je n'ai pas pour but d'assimiler, en point de droit, ces déclarations au décret d'un concile général ; je veux seulement signaler le fait de l'assentiment et de son universalité. Je dis que la force de l'unité religieuse, quelle que soit la forme qu'elle ait prise, vient de se manifester de toutes parts à un degré presque incomparable. Beau spectacle, surtout si l'on met en regard les symptômes universels de cet esprit de division qui travaille aujourd'hui de tant de manières les sociétés humaines ! »

Digitized by Google

des obstacles d'autant plus puissants que la plupart des évêques eux-mêmes se seraient peu souciés de les franchir. Que de préjugés alors existants contre l'exercice d'une juridiction qu'on reconnaissait cependant en théorie, tout en la contestant souvent en pratique ! Que de rivalités, que de mesquines jalousies excitées par les puissances, et qui finissaient par pénétrer dans le corps épiscopal ! Aujourd'hui que voyons-nous ? Tous les évêques, comme un seul homme, répondant à la voix du Pontife ; ils n'ont pas d'autre pensée que l'accomplissement du devoir et la gloire de Jésus-Christ. *Voyez comme ils s'aiment entre eux* et comme ils aiment le Pape ! Plus de pensées contraires, plus de rivalités nationales, plus de jalousie de prérogatives et de préséances ; il n'y a plus que des frères dans la maison du Père commun ; ce n'est plus qu'une immense famille où règne la plus parfaite concorde, où éclate la plus admirable unité de sentiments. « Que sont, demande une excellente revue catholique de Mayence, *Der Katholik*, que sont devenus les temps où les évêques se renfermaient avec un soin jaloux dans leurs diocèses ? Que sont devenus les temps où ils se croyaient plus obligés d'obéir au roi qu'au Pape ? La vie catholique circule librement de la tête jusqu'aux extrémités du corps ; il n'y a plus de révoltes des membres contre le chef, et quand les communications sont interrompues, c'est par une violence extérieure qui témoigne encore à sa manière de l'unité de l'Eglise. Aujourd'hui plus que jamais se réalise la prière du Sauveur : *Ut omnes unum sint*. C'est un nouvel esprit, c'est l'esprit des premiers temps qui anime tous les membres de l'Eglise ; c'est une rénovation qui permet d'espérer des miracles. »

Voilà pourquoi la réunion des évêques à Rome est un des plus grands événements de ce siècle ; voilà pourquoi elle tient en suspens tous les esprits, même des incrédules et des impies ; voilà pourquoi nous espérons, malgré tant de motifs de crainte et malgré tant de signes menaçants. Tous les en-

Digitized by Google

nemis de l'Eglise dirigent leurs coups contre Rome, et à Rome se sont réunis tous les pasteurs de l'Eglise autour du Pasteur suprême; tous proclament que c'en est fait de la Papauté, et jamais la Papauté n'a été plus respectée, plus obéie ; tous répètent que le catholicisme se meurt, et le catholicisme donne des signes d'une vitalité qui peut défier les siècles; tous battent des mains en apercevant çà et là quelques défections, quelques apostasies, et jamais l'on n'a vu l'unité de l'Eglise se manifester à tous les yeux d'une manière plus éclatante; tous s'imaginent que cette vigne mystérieuse plantée sur le Calvaire et arrosée du sang de Jésus-Christ va être déracinée, brûlée et dispersée aux quatre vents du ciel, et ils ne voient pas que le divin vigneron ne fait que tailler sa vigne pour lui faire porter des fruits plus abondants, tandis qu'il se prépare à déraciner ces arbres de mort qu'il n'a pas plantés.

Catholiques, n'ayons pas peur, nous écrierons-nous avec l'*Armonia;* ce n'est pas nous qui devons trembler, ce sont nos ennemis. Le Pape, affligé et persécuté, ne tremble pas; il pleure, mais il a confiance, tandis que la peur règne parmi tous ses ennemis : le Piémont triomphant a peur de Garibaldi et de Mazzini, l'Europe a peur des sociétés secrètes qui la minent, les révolutionnaires eux-mêmes ont peur les uns des autres, et ceux qui frappent aux portes du Vatican pour renverser le trône de Pie IX et la chaire de saint Pierre, tremblent dans le pressentiment des catastrophes qui suivraient l'accomplissement de cet attentat. Les ennemis de Pie IX ont peur, peur pour leurs biens, peur pour leur vie. Pie IX ne craint rien; il ne craint rien pour son trône terrestre, qui a toujours été rétabli, parce qu'il est nécessaire à la tranquillité des consciences et à la paix de l'Europe; il ne craint rien pour l'Eglise, qui a les promesses d'immortalité; rien pour son pouvoir spirituel, qui est hors de l'atteinte des hommes. Quoi qu'il arrive, que Dieu, dans sa miséricorde,

Digitized by Google

nous épargne les dernières épreuves, ou que, dans sa justice, il ait résolu de ramener à lui le monde par la douleur, que ces jours de joie ou de consolation soient ou non suivis de nouvelles ignominies, nous n'avons aucun doute sur l'issue définitive des événements. Nos ennemis voient dans le renversement de la Papauté la solution de la question romaine, et nous leur disons que la mort de l'Homme-Dieu n'a pas été une solution; ce n'a été que la préparation d'un incontestable et magnifique triomphe. Courage donc, catholiques! Laissons la peur aux ennemis de l'Eglise; nous pouvons avoir des épreuves à traverser, nous n'avons pas de défaites à redouter : les martyrs du Japon n'ont-ils pas trouvé la gloire sur leurs croix, et Pie IX, l'objet de tant d'outrages et de tant d'indignes attaques, n'était-il pas en ce jour entouré, près du tombeau de saint Pierre, des évêques du monde entier, de milliers de prêtres et de fidèles, et acclamé d'un bout de la terre à l'autre comme le représentant de Jésus-Christ et le plus intrépide défenseur des droits de Dieu et des véritables droits des hommes (1)?

(1) « Quelle force, dit l'évêque de Moulins, a ébranlé le monde catholique tout entier? Quel aimant a tiré les évêques de leurs siéges? Qui les a arrachés à leurs troupeaux et à leurs affaires? Qui a couvert chez le grand nombre les réclamations de l'âge? Qui a parlé plus haut que l'infirmité de plusieurs? Qui, chez aucun, n'a permis au dénuement d'apporter ses objections, si faites cependant pour être reçues? Qui a aplani les chemins? Qui a comblé les espaces? Qui a dissimulé les fatigues, ou qui même les a rendues précieuses? Qui a précipité vers Rome, sous le souffle des vents, sous l'impétuosité de la flamme, et encore plus sous l'emportement de l'amour, tant d'hommes de toute race, de toute nation, de toute langue? Qui a fait de cette cité bienheureuse le terme de toutes les démarches, le centre de tous les vœux, et à l'heure présente la joie et l'enchantement de tous les souvenirs? Est-ce un ordre du Souverain Pontife, notre père et seigneur? Aucun ordre n'a été donné. Dirai-je au moins que ç'a été un désir? Appelons-le de ce nom, si vous le voulez; mais un désir contenu, une invitation discrète, une convocation à peine formée sur les lèvres, mais soupçonnée à travers les larmes, surprise parmi les gémissements et démêlée dans un soupir. » (*Instruction pastorale de Mgr de Dreux-Brézé à l'occasion de son voyage à Rome.*)

Digitized by Google

Audience de quatre mille prêtres.

Le 6 juin 1862, le Saint-Père a reçu en audience publique, dans la chapelle Sixtine, tous les prêtres des diverses nations venus à Rome pour la fête du 8. Cette vaste chapelle était comble, et l'on y était singulièrement serré. On compte qu'il devait y avoir là plus de quatre mille prêtres. Une centaine n'étaient à Rome que depuis quelques heures, et n'avaient pas même eu le temps de trouver un logement et de quitter leurs habits de voyage (1).

Le Saint-Père a adressé à l'assistance une allocution en langue latine, que nous traduisons :

(1) Nous avons entendu beaucoup de prêtres faire ce raisonnement, qu'ils sont venus adhérer par un acte filial plus marqué aux tribulations du Pontife-roi, le consoler de leur présence, et jouir de la cérémonie plus par les aspirations de l'âme et l'union de la prière que par leurs yeux. « Chacun de nous, disaient-ils, est le messager des fidèles d'une paroisse, d'une ville. Nous tenons en nos mains des milliers de cœurs amoureux de Pie IX et de la gloire de la sainte Eglise, et nous pouvons rester sous les péristyles de marbre, sous les colonnades, comme dans l'intérieur du temple, *stantes cuncti coram Domino.* » Ah ! Mgr de Tulle avait bien raison de s'écrier : « Le monde catholique est présent ici. Et vous prêtres, vous êtes les lumières de ce monde, *lucetis sicut luminaria in mundo.* Vous êtes les saints instruments du Vicaire de Jésus-Christ, lequel personnifie la force morale qui doit enfin avoir raison de la brutalité des faits appelés *accomplis.* Vous êtes comme les étoiles suspendues au-dessus des nuages : votre chaleur, votre amour, vos prières dissiperont ces nuages, et les méchants repentis vous salueront. Oh ! soyez bénis pour ce que vous avez fait. Vous êtes accourus ; reposez-vous sur le sein de Rome que vous aimez, de Rome qui vous aime. Et toi, Rome, Rome, notre mère, sois fière. Tu es le salut du monde, *salus mundi ;* la maîtresse des nations, *domina gentium ;* tu es l'arche de l'unité sainte, tu justifies ton nom de *Force et Amour.* Les méchants t'ont confirmée par leurs outrages et leur cupidité dans le titre que Dieu t'a donné de *capitale,* et tu es bien la capitale et le centre moral et maternel de l'univers, *caput et mater.* »

Digitized by Google

« Votre grand nombre inaccoutumé nous offre un spectacle admirable et très-agréable à voir en ce temps très-favorable où nous vous voyons rassemblés, avec les vénérables évêques du monde entier, autour de nous et de cette chaire maîtresse du bienheureux Pierre. A ce spectacle, nous ne sentons pas seulement nos douleurs s'adoucir, mais nous les oublions presque. Cela s'est fait uniquement par l'opération de Dieu, auteur de la paix et de la concorde, qui a donné à son Eglise à garder l'unité dans le lien de la paix, afin que les fidèles fussent tous un seul corps et un seul esprit. Dans cette unité résident principalement la gloire des fidèles, l'honneur de l'Eglise, l'épouvante des ennemis ; aussi l'Eglise leur apparaît-elle terrible comme une armée rangée en bataille. Etablis dans cette armée sous vos pasteurs, présidés par le Chef suprême, chacun dans votre rang, pareils à une armée sous son général et ses capitaines, accomplissez les commandements. Cela arrive au milieu des causes de douleur de ce temps, afin que les pasteurs se serrent plus étroitement autour de leur Chef. Marchez sur leurs traces, et demeurez attachés à la chaire apostolique par le triple lien de la prière, de la charité, de la doctrine : de la prière, qui pénètre les nuées, par laquelle nous obtenons la possession de tout bien et la délivrance de tout mal ; de la charité, par laquelle nous croissons en toutes choses par Celui qui est le Chef, le Christ, par lequel tout le corps, compacte et unifié, grandit et s'élève ; de la doctrine enfin, par laquelle nous retenons intact le dépôt de la foi, et par laquelle l'Eglise, comme inondée de la lumière du Seigneur, projette sa lumière dans le monde entier. Nous savons que nous traversons des temps bien tristes, et que la chaire de Pierre est principalement attaquée. Mais elle est si solidement fortifiée par Dieu, que ni la méchanceté hérétique ne pourra jamais la corrompre, ni la perfidie païenne jamais la renverser. Ainsi, toutes les audaces de l'impiété incrédule se briseron

Digitized by Google

sur cette pierre et s'évanouiront comme de vieux rêves et des fables surannées. De retour dans vos patries, enseignez ces choses aux fidèles confiés à votre vigilance, et qu'ils soient par vous de plus en plus imbus de l'esprit catholique, dont vous avez pu vous abreuver plus pleinement à la source de l'unité; qu'ils sachent que ceux-là seront couronnés qui auront légitimement combattu; qu'ils sachent que tous doivent maintenir fermement et défendre l'unité de l'Eglise. Ainsi disposés, et suivant à l'envi les exemples de vos pasteurs, tenez pour certain que le Dieu très-bon, très-grand, confirmera par la bénédiction céleste ce lien d'unité, et ayez-en pour gage solide notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons à tous avec très-grand amour; et non seulement à vous, mais aux fidèles confiés à votre vigilance, espérant que votre présence auprès de nous leur apportera des fruits spirituels. Aussi accordons-nous volontiers cette grâce que, le jour désigné par votre propre évêque, chacun de vous qui êtes ici rassemblés, venus de vos diverses patries, vous puissiez accorder une fois aux fidèles confiés à vos soins spirituels la bénédiction apostolique, avec application de l'indulgence plénière, pourvu que chacun d'entre eux, purifié par la confession sacramentelle et nourri de la sainte communion, ait prié avec ferveur le Père des miséricordes pour l'exaltation et le triomphe de la sainte mère l'Eglise. »

Après l'allocution latine, Pie IX reprit la parole en français pour annoncer qu'il voulait donner une médaille à chacun des prêtres venus à Rome, et il ajouta :

« Celle que j'ai donnée aux évêques représente la basilique de Saint-Paul restaurée; la vôtre représentera cette basilique lorsqu'elle était encore en ruines, afin de vous rappeler que, malgré tous les efforts contraires, l'Eglise rétablit toujours ce qui doit rester debout. »

L'assemblée était frémissante sous la parole du Saint-Père; on sentait que le respect dû à la majesté pontificale pouvait

Digitized by Google

seul empêcher l'amour et la reconnaissance de faire explosion. Lorsque le Pape eut donné sa bénédiction, cédant à une heureuse inspiration, un prêtre entonna la prière liturgique : *Oremus pro Pontifice nostro Pio*, et toute l'assistance répondit d'une seule voix : *Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.* Trois fois cette invocation, s'élevant du cœur et de la bouche de ces quatre mille prêtres, monta vers Dieu.

Témoin de cette scène incomparable que nous n'oublierons jamais, nos yeux ne se détachaient pas du Pontife, dont la personne sacrée était en ce moment comme environnée d'une auréole céleste; ses yeux étaient remplis de larmes, et sur son front si calme rayonnait l'espérance.

Nous quittâmes la chapelle Sixtine, répétant dans le secret de notre cœur ces paroles fondamentales du Fils de Dieu :

TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON EGLISE, ET LES PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT JAMAIS CONTRE ELLE.

Belle réponse de Pie IX à un évêque espagnol.

Pendant notre séjour à Rome, au mois de juin 1862, on nous a raconté qu'un vénérable évêque espagnol, accouru, malgré son grand âge, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, après avoir offert ses plus respectueux hommages à Sa Sainteté, lui disait combien il regrettait que les magnifiques choses que la définition de l'Immaculée Conception avait fait espérer ne se fussent pas réalisées.

Pie IX, lui répondant avec cette bonté et cette mansuétude qui fait le fond de son caractère, lui dit :

« Vénérable frère, ne soyons pas si pressés; donnons à Dieu

Digitized by Google

le temps de faire son œuvre et de purifier ses enfants par la tribulation, afin de préparer le triomphe de son épouse. L'Eglise est patiente comme Dieu, parce qu'elle est immortelle.

« D'ailleurs, est-il bien vrai que les hommages que nous avons rendus à la Vierge immaculée n'aient aucun bon résultat pour le peuple chrétien? Parcourons les annales de l'Eglise, et voyons si vous pourrez trouver une époque où les évêques du monde entier, de concert avec leur clergé, aient été plus unis à celui que Jésus-Christ a chargé *de paître les brebis et les pasteurs, et de confirmer les esprits dans la foi*. Spectacle ravissant, qui fait l'admiration des hommes et des anges, et qui donne aux esprits sérieux une grande idée de ce Siége apostolique, dont l'influence s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. »

C'est ainsi que le Vicaire de Jésus-Christ a pu dire comme son divin Maître : Lorsqu'on m'aura dépouillé de tout, c'est alors que j'attirerai à moi toutes les nations, toutes les âmes d'élite qui ont l'intelligence de la vraie grandeur.

Jamais peut-être on n'avait tant admiré l'unité de l'Eglise, cette unité des âmes, des esprits et des cœurs, qui fait de tous les vrais catholiques et de tous les prêtres, de tous les évêques et du Vicaire de Jésus-Christ un seul cœur, un seul esprit, une seule âme parlant par la grande voix du Pontife romain (1).

Ce qui ressort encore de cette manifestation, c'est qu'elle met dans tout son jour l'attachement profond, l'amour ten-

(1) On sait que les évêques profitèrent de leur voyage à Rome pour apporter au Saint-Père le tribut du Denier de saint Pierre. Nous avons vu un évêque de l'infortunée Pologne remettre au Pontife vingt mille francs recueillis parmi ses diocésains qui avaient survécu à la persécution du nouveau Dioclétien. Mgr Hughes, l'ancien archevêque de New-York, lui apporta quinze cent mille francs offerts par les habitants de son diocèse, tant protestants que catholiques.

Digitized by Google

dre et fort, le dévouement sans bornes de l'épiscopat et de l'Eglise pour le Siége apostolique et pour la personne sacrée de son Pontife. Il faudrait, pour le bien comprendre, avoir été témoin de ces manifestations franches, sincères, ardentes, non pas commandées et tout officielles, comme ailleurs, mais partant du cœur, de l'âme tout entière (1). L'adresse

(1) Un prêtre très-dévoué au Saint-Siége a écrit ce beau passage à l'occasion du dernier anniversaire du couronnement de Pie IX :

« Mais, pour Pie IX, Dieu n'a pas remis, comme pour plusieurs de ses illustres devanciers, à une vie meilleure la joie des récompenses. S'il a plu à la Majesté suprême de le soumettre aux angoisses de la croix, il lui a plu de montrer à son cœur la vertu des souffrances. Jamais l'épiscopat ne s'est ému à la voix du Souverain Pontife comme de nos jours. Deux fois en quelques années, Rome a vu affluer dans ses murs les évêques de l'univers ; ils venaient de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne, des Amériques, de toutes les extrémités du monde, une fois pour acclamer Marie exempte de la tache originelle, une autre fois pour redire à la terre, avec l'évêque des évêques, cette parole à jamais bénie : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car à eux est le royaume des cieux.* Ils venaient déclarer saints les persécutés de la justice, les soldats de la foi. Déjà ils s'apprêtent à se rendre à une troisième invitation, à s'y rendre plus nombreux encore, s'il est possible, pour célébrer, après dix-huit siècles, le triomphe du pontificat romain sur la puissance des empereurs de Rome, le martyre de Pierre et de Paul, les plus illustres des champions de la foi. Le monde catholique est dans l'attente, ses regards se tournent déjà vers Rome ; déjà il se prépare à suivre de ses vœux ses évêques, à s'unir à leurs actions de grâces et à leurs chants d'allégresse.

« Mais à ces grandes et solennelles réunions succèdent de pieux et saints pélerinages. Quel motif secret pousse de mois en mois vers le trône apostolique les chefs de nos Eglises ? Que vont-ils demander à ce siége de la catholicité ? Ils vont lui demander des conseils, des lumières, des encouragements ; ils vont lui soumettre leurs travaux, leurs œuvres pour la cause de l'Eglise ; ils vont prévenir le jugement de Dieu en acceptant à l'avance le jugement de son Vicaire ; ils vont pressentir les récompenses préparées aux bons ouvriers ; ils vont se reposer de leurs fatigues épiscopales à l'ombre de la charité paternelle. Tous ces évêques ont une large part à la tendresse de Pie IX ; ils les aime, et eux, à leur tour, le chérissent, le vénèrent, se dévouent à lui de cœur et d'âme. Combien, sous ce

Digitized by Google

des évêques au Pape est un monument authentique et irrécusable de ce sentiment d'amour et de dévouement; il y respire d'un bout à l'autre, et elle en est tout imprégnée. « Nous rendons mille actions de grâces à Votre Sainteté, qui nous a permis, dans ces temps si difficiles, de nous approcher de son trône pontifical, de vous consoler dans vos afflictions, de vous

règne, se sont fondus de nuages qui obscurcissaient la beauté des Eglises particulières ! Qu'est devenu chez nous ce gallicanisme cauteleux, froid, calculateur, plus occupé de ce qu'il appelait ses priviléges que de la dignité de l'Eglise universelle? Que sont devenues ces liturgies particulières, misérables produits d'une littérature profane, fruits inintelligents du gallicanisme, quand elles n'avaient pas une source plus perverse, l'hérésie ? Tout cela s'est dissipé graduellement ; c'est à peine s'il en reste encore quelques vestiges, quelques ruines sans consistance, que le temps emportera bientôt, et à Pie IX en revient en grande partie la gloire.

« Aux évêques se sont unis les prêtres et les fidèles. Tous ont voulu donner à l'immortel Pontife des marques de leur amour et de leur vénération. Eux aussi se sont dirigés vers Rome; ils ont voulu contempler de leurs yeux le successeur de Pierre, l'acclamer comme leur père et leur guide, être bénis de sa main. Il l'ont vu, et ce jour a été le grand jour de leur vie, et son souvenir a survécu dans leur cœur à toute autre impression.

« Pie IX a été réduit à la misère, et aussitôt de toutes les contrées catholiques un cri d'angoisse s'est fait entendre. Une œuvre s'est formée, œuvre glorieuse entre toutes, pour venir en aide au Père, au Chef de la chrétienté, et elle s'est appelée *le Denier de saint Pierre*, rappelant ainsi par ce nom l'humilité et la grandeur, deux choses inséparables dans le catholicisme. Cette œuvre est née de l'amour des peuples pour le grand Pontife de Rome ; elle a produit des fruits admirables, et cependant elle n'est qu'à son début ; elle grandira et sera un lien nouveau de ralliement entre le Père et le plus petit de ses enfants ; un jour viendra où le plus pauvre d'entre les fidèles tiendra à honneur d'offrir son denier au prince des évêques, au successeur de Pierre.

« Arrêtons-nous. Nous ne pouvons, dans les étroites limites qui nous sont tracées, exprimer tout ce que cet anniversaire du 21 juin réveille en nous de doux souvenirs et d'amertumes profondes à la fois. Qu'il vive, le Pontife admirable donné au monde par la miséricorde du Père céleste ! qu'il vive ! Il est la lumière et le guide de la terre, il en est le soutien et

Digitized by Google

faire part des sentiments qui nous animent envers vous, nous, notre clergé et les peuples confiés à nos soins; nous vous acclamons d'une seule voix et d'un seul cœur, et demandons pour vous au ciel tous les biens et le bonheur le plus complet. Vivez longtemps, Très-Saint-Père; ayez la force de gouverner longtemps encore l'Eglise catholique. » Cette affection des évêques pour leur Chef, ou plutôt pour leur Père, n'est pas moins vive dans le cœur de celui-ci, et il aime ses frères et tous ses enfants comme il en est aimé : « Nous exprimons publiquement, s'écrie-t-il à haute voix, et de toutes nos forces, nos sentiments d'amour et de gratitude à vous, à tous nos vénérables frères et à tous les fidèles. » Le dévouement des évêques pour la personne du Pape égale l'amour qu'il leur inspire : « Remplis de la joie et de l'admiration qu'excitent en nous vos courageuses paroles, nous jurons de vous suivre dans les prisons et à la mort, et nous vous conjurons humblement de demeurer toujours ferme et inébranlable dans cette héroïque résolution, qui en vous présente aux anges et aux hommes le spectacle d'un courage invincible et des plus grandes vertus. » Aussi le Souverain Pontife, heureux et attendri, n'a-t-il pu s'empêcher de répondre par ces belles paroles : « Les sentiments que vous venez de nous exprimer, vénérables frères et très-chers fils, nous causent la joie la plus vive; ils sont en effet un gage de votre amour envers ce Siége apostolique et un témoignage éclatant de cette charité dont le lien n'unit pas seulement entre eux les pasteurs de l'Eglise catholique, mais les rattache encore, d'une manière

le conservateur, il en est l'espérance et la vie. Qu'il triomphe! Il est roi, le roi des rois, le seigneur des seigneurs; son trône affermit les trônes, il rassure les peuples. Qu'il règne non seulement sur nos cœurs catholiques, mais sur les peuples, sur les nations de l'univers; avec lui règnera Celui qui est la félicité des nations, Celui dont il est écrit : *Erit iste pax* : « Il sera la paix. »

(BERTHAUMIER.)

Digitized by Google

étroite, à cette chaire de vérité ; ce qui est une preuve manifeste que Dieu, l'auteur de la paix et de l'amour, est avec nous. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? »

Le retour des évêques.

Aux magnifiques manifestations de Rome ont succédé les démonstrations des fidèles dans tous les diocèses qui voient revenir leurs évêques : c'est un témoignage irrécusable de l'unanimité de sentiments et de pensées qui règne dans l'Eglise catholique. Le Pape parle, et les évêques lui répondent que ses sentiments sont les leurs, que ses pensées sont leurs pensées, qu'ils sont prêts à le suivre partout et à mourir, s'il le faut, plutôt que d'abandonner les doctrines et les droits du Saint-Siége.

Et aussitôt que les évêques ont fait cette réponse qui termine la question, ils reviennent dans leurs Eglises particuculières. Là, les prêtres les entourent, les fidèles se précipitent sur leurs pas et leur prodiguent les plus touchants témoignages d'affection et de respect. Eux aussi disent à Pie IX qu'ils pensent comme lui, car les cris qu'ils font entendre sont ceux de *Vive Pie IX! vive le Pontife-roi!* Qu'on apprécie comme on le voudra ces manifestations extraordinaires, qu'on dise que les évêques n'ont fait que paraphraser l'allocution pontificale, que les prêtres sont courbés sous la puissance épiscopale et que les fidèles sont abrutis ; il y a là une unité qui déconcerte les projets de schisme et qui est l'indice d'une force extraordinaire. Le *Temps*, qui est protestant, l'a reconnu, et il a dit que « le catholicisme est encore une puissance sociale avec laquelle il faut compter. » Le *Times*, son homonyme anglais, l'avait dit avant lui ; le correspondant de ce journal, si hostile au Saint-Siége et à tout ce qui est catholique, lui écrivait de Rome le 8 juin, après avoir assisté à la cérémonie de la canonisation :

Digitized by Google

« Si l'on descend un peu sous la surface, on voit que les effets moraux de cette cérémonie ont été grands. J'en ai décrit quelques uns. Le chant d'une vaste multitude est toujours imposant; mais lorsque cette multitude est composée de personnes venues de tous les points du globe, toutes unies entre elles par la même opinion et le même sentiment, et lorsqu'elles expriment ce sentiment et cette opinion dans un temple qui est une merveille de l'art, avec des accents d'une douceur sacrée ou d'une grandeur imposante, accents consacrés par l'antiquité, et plus encore par les affections et les souvenirs de la famille et de l'amitié, vous serez d'accord avec moi pour déclarer que l'effet moral a été grand au-delà de toute description possible. Quant à l'aspect religieux de la fête, je n'ai pas à m'en occuper. Je réclame pour mes opinions le respect que j'accorde à celles des autres; mais ceux-là sont bien légers ou bien ignorants, qui s'imaginent qu'un trait de plume ou la publication d'un traité suffiront pour détruire une religion à laquelle se mêlent les affections les plus vives du cœur, ou bien qu'ils sont destinés, eux ou leurs petits-enfants, à voir la chute d'une Eglise dont les fondements sont établis sur un sol formé par des siècles accumulés. »

Cet aveu d'une plume ennemie en vaut bien d'autres, et, s'ils étaient clairvoyants, les adversaires de l'Eglise en feraient leur profit. Au lieu de chercher à jeter le ridicule sur les manifestations de notre foi, au lieu de s'obstiner à ne voir que des mouvements politiques dans ce qui est l'expression des sentiments les plus intimes du dévouement au Saint-Père et de l'attachement aux doctrines de l'Eglise, ils feraient mieux de laisser ignorer à leurs lecteurs et ces manifestations et les sentiments de terreur et de rage qu'elles leur inspirent. Ce serait plus adroit; mais la passion ne raisonne pas. Par ses fureurs aveugles, la presse révolutionnaire montre qu'elle sent le coup qui l'a frappée. Sans doute,

Digitized by Google

elle n'est pas vaincue, et le triomphe que le Saint-Siége a remporté ne fait que l'irriter davantage et que l'exciter à précipiter les catastrophes; mais, quoi qu'elle fasse et quoi qu'elle obtienne, dès aujourd'hui elle sent que la victoire définitive ne sera pas pour elle : la confiance dans le succès s'exprime avec plus de calme, l'emportement n'est que l'un des caractères de la faiblesse et un signe de désespoir.

Nous voudrions pouvoir raconter en détail toutes les manifestations qui ont eu lieu, particulièrement en France, parce que ce sont celles-là qui nous intéressent le plus; mais notre plan nous oblige à nous borner à ces réflexions.

Impressions d'un pélerin.

Voici comment un célèbre publiciste français traduisait dans une admirable langue les émotions dont son cœur était rempli pendant ces belles solennités :

« Les fêtes succèdent aux fêtes : fêtes des yeux et du cœur, fêtes de l'âme et de l'esprit, fêtes du temps et de l'éternité. Ces joyeuses et saintes merveilles contiennent la démonstration de toutes les vérités contestées par l'erreur. Le roi de la paix y préside, entouré d'hommes venus de toutes les parties de la terre; et ces hommes sont les pasteurs du genre humain, les cœurs qui ne tremblent pas, les voix qui ne se taisent pas, les pensées qui ne meurent pas. On les voit prosternés dans ces poussières fécondes du Colisée, du Cirque de Néron, de la voie d'Ostie, des prisons Mamertines, des Catacombes, aspirant la vie inépuisable qui jaillit de ces grands tombeaux, recevant une nouvelle force du baiser de Pierre vivant et rayonnant au milieu d'eux (1).

(1) A Rome, dans la belle clarté du jour, nous allions visiter les basiliques de marbre et d'or, toutes pleines de chefs-d'œuvre, de grands sou-

Digitized by Google

« Pendant que le peuple, libre et content, multipliant les témoignages d'amour pour son roi, se repose du travail en contemplant la splendeur des pompes sacrées; pendant que les esprits plus cultivés visitent les trésors de l'art, de la science, de l'histoire, une intelligence tranquille pourvoit sans effort à cette première nécessité du genre humain que l'on appelle *le gouvernement de l'Eglise*. Malgré les fureurs de la tempête, le sublime pilote, assis à la barre, l'œil sur les cieux, d'une main aussi hardie que douce, d'un cœur aussi ferme que clément, prend dans la voile tout ce vent d'orage et lui livre le vaisseau (1).

venirs, de reliques sacrées; nous vénérions les tombeaux augustes et féconds, les ruines majestueuses où l'histoire est assise et parle toujours. Quels pélerinages et quels chemins! Sur ces chemins nous rencontrions la science, la piété, la pénitence, et toutes avaient des ailes et des sourires, et leurs yeux baignés de lueurs divines se tournaient vers le ciel. L'amitié était là aussi; et les fleurs dans les herbes recouvraient des débris dont la splendeur abattue n'avait fait que changer de beauté; et le silence, roi de ces nobles espaces, nous laissait partout entendre les plus douces voix de la vie.

(Louis Veuillot.)

(1) Il suffit d'habiter Rome avec un esprit droit et attentif pour s'apercevoir tout de suite de la sphère élevée où elle respire, et combien les nuages de la terre, qui troublent ailleurs et partagent quelquefois les Eglises particulières elles-mêmes, passent loin à ses pieds. On sent qu'on habite la patrie universelle, l'asile de la défaite et de la victoire, le lieu unique au monde où la réconciliation est éternellement assise, tenant dans ses mains les deux clefs qui ouvrent et qui ferment sans s'étonner d'être amies.

(Lacordaire.)

Parcourant notre Rome et l'embrassant d'un cœur filial, si nous venons à penser qu'on veut nous la ravir, nous éprouvons plutôt un mouvement de sainte colère qu'une impression d'effroi. Nous comprenons le crime immense, mais aussi l'immense sottise des médiocres larrons qui se targuent d'emporter pareil butin. Dans le livre du fils d'Amos, le roi des Assyriens, vainqueur de Samarie par le courroux de Dieu, demande qui l'empêchera d'aller à Jérusalem et de piller le temple. « Tout à l'heure, dit Dieu, je visiterai l'insolence du cœur d'Assur, et sous sa victoire j'allumerai un feu qui le consumera. » Nous nous rendons d'un sanctuaire à

Digitized by Google

« Tel nous apparaît Pie IX. La postérité le connaîtra mieux, parce qu'elle connaîtra l'ensemble et la suite de ses œuvres. Elle le verra victorieux; elle vénérera en lui l'un des plus majestueux Pontifes que la miséricorde divine ait voulu accorder à l'Eglise. Nous, ses contemporains, qui le contemplons si élevé au-dessus de la stature commune, nous avons de plus près le rayonnement de la douceur, la douceur de Moïse et de David. Les yeux filialement attachés sur lui, nous nous réjouissons de voir comme Dieu l'a bien fait pour soutenir les regards de toute la terre. Ses ennemis auront en vain dérobé de criminelles victoires; déjà leur destinée est visible : ils périront étouffés de rapines et criblés de sifflets. Pendant que ces victorieux d'un jour plongent dans une boue sanglante, la noble figure du Pontife-roi domine, de plus en plus forte, loyale, sereine, humble, ornée de toutes les saintes splendeurs, et le temps est proche où plus d'une voix, parmi celles qui l'ont nié, s'élèvera pour confesser qu'il est le pilier du monde. »

Deux anniversaires chers aux Romains.

Personne n'ignore les manifestations spontanées et éclatantes qui ont lieu à Rome, depuis plus de vingt ans, en l'honneur de Pie IX, le plus aimé des rois et le plus vénéré des pères. Nous citerons ici celle du 12 avril 1866.

On écrivait de Rome, le 14 avril, que la fête du 12 a été célébrée avec un enthousiasme extraordinaire. Voici un extrait de l'article qui a paru à ce sujet dans le journal officiel :

un autre, et nous entretenant de l'histoire d'Assur, nous nous informons des lieux où passera Pie IX pour nous prosterner devant le fort de Sion.

(Louis Veuillot.)

Digitized by Google

« La date du 12 avril rappelle deux des événements mémorables qui illustrent en si grand nombre le pontificat de Pie IX, deux événements qui touchent particulièrement le peuple romain, parce qu'il reconnaît en eux la preuve de l'assistance dont Dieu couvre le Chef de l'Eglise et la ville des Papes : le retour triomphal de Pie IX à Rome, le 12 avril 1850, après l'exil de Sa Sainteté dans le royaume des Deux-Siciles, et la préservation des jours de Pie IX, lors de l'accident qui les mit en danger à Sainte-Agnès-hors-les-murs, le 12 avril 1855. (Voyez *l'Esprit de Pie IX*, 2e édition, page 58.)

« Au milieu des incertitudes et des craintes que fait naître la situation actuelle, en présence des menaces qui font présager un péril imminent, cette date, qui rappelle deux traits de la protection divine gravés dans tous les cœurs, ranime le courage et l'espérance. Aussi voyons-nous la solennité du double anniversaire croître en même temps que les dangers. Tandis que les adversaires de la vraie grandeur de Rome lèvent le masque et se montrent plus audacieux, les sentiments de religion et de fidélité au Saint-Siége dont est animée la ville *u' siede il successor del maggior Pietro* (1). se manifestent par un langage accessible à tous, qui frappe les sens pour arriver à l'intelligence et au cœur.

« Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la démonstration a été encore plus éclatante cette année que par le passé. »

Réponse de Pie IX au général Gémeau.

Pie IX aime la France catholique, qui ne cesse de lui envoyer ses aumônes et ses enfants. Voici quelques touchantes paroles du vénérable Pontife à un brave général français.

(1) Où siége le successeur du grand Pierre. (DANTE, *Div. Com.*)

Digitized by Google

Le général Gémeau succéda au général (plus tard maréchal) Baraguay d'Hilliers dans le commandement de la division française à Rome. Ce général, le premier de l'an 1851, se présenta au Saint-Père, accompagné de son état-major, et lui adressa des paroles de religieux respect : « Une armée française, dit le général, a eu la gloire de verser son sang pour ramener le Pape dans la capitale du monde catholique ; la gloire du corps d'occupation sera de l'y maintenir. Pour cela, il aura toujours la volonté ferme, calme, persévérante, et au besoin la force et l'énergie que la religion met au cœur des soldats français et chrétiens. »

Le Saint-Père répondit :

« J'accueille toujours avec le plus grand plaisir chaque circonstance qui me permet de confirmer à la France et à son armée les sentiments de ma reconnaissance. Celle que vous m'offrez, monsieur le général, et qui répond si bien au vœu de mon cœur, me rappelle les pensées d'affection paternelle qui sortent si spontanément de mon âme à l'égard de la généreuse nation à laquelle vous appartenez, qui a si fort contribué au rétablissement de l'ordre dans la capitale du monde catholique.

« Les sentiments que je vous exprime sont partagés par la très-grande majorité des Romains. Hier encore, quand j'allai rendre, avec plus de raison qu'en tout autre temps, mes actions de grâces au Seigneur, au moment où je traversais la foule immense réunie dans l'église du *Gesù*, où se trouvaient des soldats français, j'ai été ému jusqu'aux larmes en voyant venir à moi une femme qui, élevant sa voix, me dit : « Saint-Père, bénissez les Français qui nous ont dé« livrés des poignards de l'anarchie et de tant de maux. » Autant donc par spontanéité propre que pour m'unir aux vœux si justes de cette population, je vous bénis, monsieur le général, je bénis l'armée, je bénis la nation française et son chef. »

Digitized by Google

Hommage rendu par Pie IX à la France catholique.

Nous avons, dit le journal *le Monde*, des nouvelles de Rome du 4 avril, et la lettre qui nous les apporte contient, avec le texte de l'adresse lue par M. le duc de Rohan-Chabot le 3 avril, en présence de Sa Sainteté, au milieu de six à sept cents Français, un résumé de la réponse donnée à cette adresse en notre langue par Pie IX.

En nous expédiant cette réponse, notre correspondant fait, comme d'habitude, ses réserves touchant l'exactitude des paroles prêtées au Souverain Pontife. Il n'a pas, dit-il, assisté à la réunion, et s'est contenté de rassembler et de lier les pensées que plusieurs de nos compatriotes avaient retenues.

Voici le texte de l'adresse que le noble duc a prononcée d'une voix émue et très-sympathique :

« Très-Saint-Père,

« La France, dont nous aimons tous à nous dire les enfants, a placé de tout temps à la tête de ses titres de gloire le titre de fille aînée de l'Eglise catholique, apostolique, romaine. Ses fautes, si elle en a commis, ont été expiées par de grandes infortunes et, nous osons le dire, rachetées par un amour plus vif et plus éclairé. Cet amour, qui a traversé tous les siècles chrétiens, s'est encore accru au spectacle si grand de vos vertus et de vos souffrances. Nous savons que votre cœur bat pour la France; mais, en France, combien de cœurs aussi battent pour vous! Et nous ne craignons pas

Digitized by Google

d'affirmer que le vœu de nos parlements n'est que le très-faible écho des sentiments de notre pays, dont la volonté ne peut être méconnue et ne le sera pas.

« Très-Saint-Père, quelques douleurs que puissent vous réserver l'avenir, nous venons tous, au nom de nos familles et de l'immense majorité de nos compatriotes, affirmer solennellement ici, en présence de Dieu et de vous, son Vicaire, que l'amour et le dévouement de la France catholique ne s'éteindront jamais, que toujours elle veillera autour de votre personne sacrée et de ce trône sur lequel siége cette royauté temporelle dont on a dit avec tant d'autorité que les siècles l'ont faite et qu'ils ont bien fait. (Applaudissements.) Oui, toujours les catholiques français regarderont votre cause comme celle de la foi, de la justice et de l'honneur, comme la cause de la civilisation et de la vraie liberté.

« Daignez, Très-Saint-Père, nous permettre, après les merveilleuses solennités auxquelles nous avons assisté, de venir déposer aux pieds de Votre Sainteté nos vœux les plus ardents pour vous voir porter encore pendant de longues années cette triple couronne dont, au prix de notre sang, nous voudrions arracher les épines, et donnez-nous votre bénédiction apostolique, gage et symbole de celle du Seigneur. »

A des sentiments si pieux, si élevés, et qui expriment si énergiquement la volonté de la France et de ses enfants, Pie IX a daigné répondre à peu près en ces termes :

« Ces jours de Pâques sont des jours de consolation et de joie.

« La France m'a toujours consolé, me console encore, et vous en êtes la preuve, car vous m'apportez aujourd'hui une grande joie au cœur.

« Au reste, ce ne sont pas seulement les Français en particulier qui m'ont prodigué ces témoignages. Quand je fus obligé de quitter Rome, un ambassadeur de France prépara et couvrit mon départ, et quand j'y rentrai, j'eus à la droite

Digitized by Google

de ma voiture un général français maintenant maréchal de France (1).

« Depuis vingt ans que je suis ici par la volonté de Dieu et malgré mon indignité, la France m'a donnée des preuves constantes de son attachement filial, et les gouvernants eux-mêmes, en ces derniers temps, ont, vous le savez mieux que moi, affirmé la nécessité de ma royauté temporelle. »

Ici le Pape a prononcé des paroles très-fermes, très-nobles sur la nécessité du pouvoir temporel comme garant du libre exercice de son autorité spirituelle.

« Les ennemis de l'ordre, les révolutionnaires, les impies nient cela, je le sais.

« Mais vous, vous y croyez ; vous voulez le pouvoir pontifical, non point réduit comme il l'est à cette heure, ce qui en amèrerait peu à peu l'affaissement, mais le pouvoir entier, dans les limites que Dieu et les siècles ont faites, et je vous remercie. »

Le Saint-Père, faisant, croyons-nous, allusion à l'union, à la foi, à la tranquillité confiante des catholiques autour du siége de Pierre, a cité alors le texte latin des Proverbes

(1) Il serait à désirer que Pie IX pût donner aux Italiens un peu de cette mémoire du cœur qui n'oublie aucun bienfait.

Personne n'ignore que la France a prodigué dans les derniers temps à l'Italie et les millions de ses trésors et le sang de ses enfants; voici comment ce *noble* peuple sait y répondre.

On lit dans la *Correspondance de Rome :*

« Les Piémontais de Naples vont chaque soir assister à la représentation des *Vêpres siciliennes*, au théâtre San-Carlo. Pendant que l'on massacre les Français, le parterre applaudit avec un enthousiasme qui tient de la frénésie.

« On a bien dit jusqu'ici : Niais comme un Béotien, extravagant comme un Anglais, orgueilleux comme un Espagnol, têtu comme un Allemand, fort comme un Turc, gueux comme un Bohémien, voleur comme un Grec; pourquoi ne dirait-on pas à l'avenir : Ingrat comme un Piémontais ? Ce ne serait que justice. La vérité y gagnerait, et la langue française se trouverait enrichie d'une locution qui lui manque. »

Digitized by Google

(ch. xv, v. 15) : *Secura mens quasi juge convivium :* « L'âme tranquille est comme un festin continuel. »

De chaleureux applaudissements, des cris de *Vive Pie IX, pontife et roi !* ont alors retenti ; et, après avoir du geste réclamé le silence, Sa Sainteté a ajouté en élevant au ciel ses yeux attendris :

« Et maintenant que vous dirai-je de spécial ? Je vous redirai les paroles que j'ai entendues à la messe à laquelle je viens d'assister.

« Les apôtres étant réunis après la résurrection, notre Seigneur paraît au milieu d'eux et leur dit : *Pax vobis.* Vicaire de Jésus-Christ, malgré mon indignité, je vous dis donc : *Pax vobis.* « Que la paix soit avec vous. » Oui que la paix soit avec vous, qu'elle soit avec cette Europe si tourmentée, avec cette pauvre Italie si tristement *travaillée* (en proie aux douleurs) ; qu'elle soit avec vous tous, avec vos parents, avec vos amis.

« Comme gage de ma paternelle affection, je prie Dieu de vous envoyer cette paix, et je vous donne ma bénédiction. »

Toute l'assistance est tombée à genoux, Pie IX a prononcé la formule de la bénédiction apostolique, et les cris de *Vive le Pontife-roi !* ont éclaté de nouveau avec des transports que Sa Sainteté, visiblement touchée, a laissés se manifester librement.

Bénédiction de Pie IX à la Belgique.

On écrivait de Rome en date du samedi 7 avril 1866 :

« Le Saint-Père, dont la santé est supérieure à toutes les fatigues de son ministère apostolique et de sa charge royale, continue à donner de grandes audiences publiques. Après avoir reçu les 3,000 personnes de toutes nations ;

Digitized by Google

les 600 Français, ayant à leur tête M. le duc de Rohan-Chabot ; la caravane belge, conduite par M. l'abbé de Meulder ; les Anglais et les Italiens réunis, et d'autres encore, Sa Sainteté a daigné accueillir, dans la salle consistoriale, environ 300 Belges.

« Cette dernière audience avait pour objet non seulement la lecture d'une adresse, mais encore la présentation du portrait du Pape peint par Gallais, et qu'un honorable membre de la chambre des représentants de Belgique, M. Barthélemy Du Mortier, avait apporté à Rome pour en faire hommage au Saint-Père au nom d'un très-grand nombre de souscripteurs.

« Au moment où l'orateur achevait la lecture de son adresse, la toile qui recouvrait le tableau de M. Gallais est tombée, et l'apparition de l'image de Pie IX a été saluée par trois cris enthousiastes de *Vive le Pape-roi !*

« Le Saint-Père avait écouté, debout et avec une profonde attention, les paroles de M. Du Mortier. Il y a répondu debout, d'une voix légèrement altérée par l'attendrissement, et au milieu d'un silence solennel :

« Merci, a-t-il dit, merci, mon cher fils, merci à vous tous. « Tout ce que vous venez de dire est l'exacte vérité en ce « qui concerne l'Eglise ; tout, sauf ce qui regarde ma per- « sonne. Le tableau que vous m'offrez est une perfection de « l'art, mais le modèle est bien imparfait. Par moi-même je « ne suis rien ; je suis comme la baguette de Moïse : ce n'é- « tait qu'un morceau de bois, mais entre les mains de Moïse « ce morceau de bois opérait des prodiges par la vertu de « Dieu. De moi-même, je le répète, je ne puis rien ; mais « comme Vicaire de Jésus-Christ, entre les mains de Dieu, je « puis tout.

« Je profite de l'occasion qui vous amène autour de moi « pour remercier la Belgique, ce catholique pays qui m'a « donné tant de témoignages d'amour et qui m'en donne

Digitized by Google

« un nouveau aujourd'hui. Oui, je le remercie de son dé-
« vouement au Saint-Siége, de son affection pour ma per-
« sonne.

« Je la bénis, cette Belgique où il se fait tant de bien. Je
« vous bénis, vous qui êtes présents et vos familles absentes.
« Puisse ma bénédiction éloigner de votre patrie les mau-
« vaises doctrines et les mauvaises passions, qui sont la perte
« des Etats! Puisse-t-elle rendre la vue aux aveugles, car il
« y en a aussi chez vous, et les ramener dans la droite voie,
« dans celle qui conduit au salut! »

« Puis le Saint-Père a donné sa bénédiction à l'assemblée.

« L'émotion était à son comble et aurait éclaté en manifestations extérieures sans le respect du lieu. Sur un signe de Sa Sainteté, tous ont été admis au baisement du pied. Une jeune enfant, petite-fille de M. Du Mortier, s'est présentée la première et a offert au Pape un riche album renfermant les noms des catholiques qui ont pris part à la souscription pour le tableau de M. Gallais. M. Du Mortier, Mme et Mlle Gallais ont été remerciés en particulier par le Saint-Père. Plusieurs personnes ont demandé des faveurs spirituelles qui leur ont été accordées. »

Hommage des Américains à Pie IX.

Personne n'ignore combien les Américains sont fiers et orgueilleux, et avec quelle peine ils verraient des étrangers se mêler de leurs affaires.

Voilà pourquoi il est vraiment merveilleux de voir des protestants, dont le nombre diminue tous les jours, entreprendre un long voyage pour venir solliciter une grâce de Pie IX.

Peu de temps avant la guerre qui a désolé les Etats-Unis, le président de la république de l'Union envoya à Rome un

Digitized by Google

ministre chargé de solliciter du Saint-Siége la création de deux cardinaux américains. En recevant à brûle-pourpoint cette demande, que lui transmettait un interprète, Mgr Nardi (car le ministre ne parle qu'anglais), le cardinal Antonelli manifesta quelque étonnement, et remarqua que telle chose ne s'était encore jamais faite.

— C'est pour cela, répondit le ministre avec le flegme de ses compatriotes, que je suis chargé de la proposer.

— Mais l'Amérique est si loin! répliqua le cardinal, et, à l'occasion d'un conclave, que de difficultés!

— Votre Eminence est-elle allée en Amérique?

— Mon Dieu! non.

— Moi, j'en viens, et j'y retournerai dans une semaine pour revenir le mois prochain. Un cardinal américain ne mettrait pas à faire le voyage de Rome la dixième partie du temps qu'y employait, il y a un siècle, un cardinal de Séville ou de Londres.

L'éminent secrétaire d'Etat, tout en s'étant montré très-réservé à cette ouverture, n'en apprécia pas moins la gravité, et promit d'en référer à Sa Sainteté.

Or, on raconte que Pie IX, entendant cette proposition, se mit aussitôt à remercier le Dieu tout puissant qui envoyait à des hommes séparés de l'Eglise-mère des pensées si hautes, que le monde ne tarderait pas à regarder comme un éclatant hommage à la vérité et au Siége apostolique, et il dit à Son Eminence, assure-t-on:

— Vous avez raison, il n'y a jamais eu de prince de l'Eglise américain; mais il n'y avait jamais eu aussi sur le trône de saint Pierre, avant que j'y sois monté, un Pape ayant fait le voyage d'Amérique. C'est donc peut-être à moi et à cause de cela que la Providence veut confier l'honneur de revêtir de la pourpre des hommes d'un autre hémisphère. Laissons mûrir ce projet. Nous profiterons des circonstances que Dieu fera naître. Il n'y a plus de distances: ce progrès

Digitized by Google

de la matière doit désormais servir à la diffusion de la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Grâce à Pie IX, à son zèle apostolique, le catholicisme a fait des progrès merveilleux en Amérique.

Aux Etats-Unis, les catholiques, il y a vingt-trois ans, n'avaient qu'une seule église dans la vaste étendue du pays qui formait alors la Nouvelle-Angleterre, et qui était tout entière comprise dans un seul diocèse, celui de Boston ; aujourd'hui ce même pays compte plus de trois cent cinquante églises, et il est divisé en quatre diocèses. Ces douze derniers mois, les catholiques de Boston ont bâti une église, et ils en ont acheté trois aux protestants. Ce dernier fait n'est pas rare en Amérique.

Le Pape et les protestants allemands.

Nous lisons dans le *Monde* :

« La faculté de théologie protestante de Bonn est en grand émoi depuis deux mois. M. Plitt, un de ses professeurs, s'était rendu à Rome au commencement du mois dernier avec sa fille. Il assistait aux cérémonies de la semaine sainte, et fut admis à l'une des grandes réceptions collectives qui eurent lieu au Vatican.

« Sous la date du 2 avril 1866, il adressa une lettre au directeur des *Feuilles colonaises*, qui en reproduisirent quelques passages, dont je cite les suivants :

« L'affluence des étrangers est très-grande cette année,
« mais la foule ne paraît pas croire que ce soit la dernière
« fois que le Saint-Père célèbre la pâque à Rome ; car la foi
« courageuse du Pape paraît se communiquer à tous ceux
« qui ont le bonheur de l'approcher. Il est debout comme
« un rocher, inébranlable dans sa confiance en Dieu, plein
« de douceur et de sérénité. Sa vigueur est admirable. Le

Digitized by Google

« jeudi saint il donna la sainte communion à un grand nom-
« bre d'ecclésiastiques allemands, et du haut de la *loggia*
« de Saint-Pierre, au pied de laquelle se trouvaient ré-
« unis des milliers d'hommes, il prononça la formule de la
« bénédiction d'une voix si forte qu'on pouvait distinguer
« chaque syllabe.

« Il accomplit ensuite la cérémonie du lavement des pieds
« dans la basilique, et servit la table des pauvres représen-
« tant les apôtres, dans une des loges du Vatican. Avant-
« hier, le Saint-Père donnait une grande audience. Dans la
« première pièce se trouvaient douze personnes, parmi les-
« quelles moi et ma fille. Le Saint-Père s'adressa d'abord à
« ma fille et lui dit en français : « Vous êtes Allemande,
« n'est-ce pas ? Que Dieu vous bénisse, mon enfant. » Sur
« sa demande, il bénit quelques rosaires qu'elle tenait à la
« main.

« Dans la pièce à côté, où se trouvaient bien cinq cents
« personnes, le Saint-Père prononça en français une allocu-
« tion aussi simple que touchante. Vous ne pouvez vous fi-
« gurer quelle impression produit la figure du Saint-Père.
« Quelle douceur ! quelle affabilité, et en même temps quelle
« dignité sans recherche aucune ! Celui qui l'a vu une fois
« ne peut que le vénérer. Hier le Pape célébrait la messe à
« Saint-Pierre, et tout en lui décelait une grande force ; il
« entonnait les chants de telle sorte, que sa belle voix était
« entendue dans toute l'Eglise et qu'on pouvait saisir chaque
« syllabe. Ensuite il bénit une seconde fois le peuple sur la
« place Saint-Pierre. On évalue à cent mille le nombre des
« personnes qui y étaient rassemblées. Cette foule tout entière
« était à genoux, sans qu'on pût percevoir aucun bruit, aucun
« mouvement, tant le silence était profond. On n'entendait
« que la voix du Saint-Père. Ce fut un moment sublime.
« Le soir, l'illumination de Saint-Pierre présentait un spec-
« tacle tel qu'on n'en peut voir qu'à Rome. La croix la

Digitized by Google

« plus élevée brillait d'un grand éclat dans la nuit : *Crux* « *fiat lux.* »

« Lorsque le docte professeur fut de retour à Rome, la susdite faculté ouvrit une enquête. M. Plitt était fortement soupçonné de *crypto-catholicisme* par l'aréopage orthodoxe. On ne sait comment M. Plitt se défendit ; mais M. Schlottmann, doyen de la faculté, publia, au nom de cette dernière, une déclaration certifiant la parfaite orthodoxie de l'accusé. Cette déclaration ne paraît avoir satisfait ni les autorités religieuses, ni les orthodoxes protestants, et leur mauvaise humeur s'est manifestée dans plusieurs articles de journaux dirigés contre le professeur qui s'est permis de suivre l'élan de son cœur en vénérant le Pontife catholique. Sa présence dans la faculté de Bonn mettait la foi protestante en danger ; il fallait à tout prix se débarrasser d'un homme qui avait causé un *tel scandale*. Les autres membres de la faculté, et surtout le doyen, ont supplié M. Plitt de donner sa démission ; ce qu'il vient de faire. »

Allocution de Pie IX dans le consistoire du 29 octobre 1866.

Plus nous approchons du dénouement de la question romaine, plus aussi le Pape se montre à la hauteur de sa position et des événements qui le menacent. En vérité, l'héroïque Pontife peut bien s'écrier sans crainte d'être démenti : *Je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte*. Son allocution du 29 octobre 1866 a jeté le trouble dans le camp des francs-maçons.

Le Souverain Pontife a parlé ; il souffrira, s'il le faut, le martyre pour la défense des droits de l'Eglise, ou il ira sur la terre étrangère chercher un refuge pour son indépendance. Nous le savions. Nous savions que l'admirable Pie IX

Digitized by Google

rendrait intact à Dieu le dépôt sacré qui lui a été confié, et qu'entre lui et la révolution il n'y a pas de transaction, pas de compromis possible. Si la révolution s'est un moment flattée de voir le Pape, c'est-à-dire l'Eglise, courber sa tête auguste devant le droit nouveau, l'illusion aura été courte. La mort s'il le faut, l'exil s'il le faut, voilà la réponse du Pape. A l'Europe qui a laissé faire, à l'Europe qui a entendu sans y répondre le cri de détresse du Saint-Père, de juger aujourd'hui son œuvre. Le Vicaire de Jésus-Christ, martyr ou fugitif, voilà donc où auront abouti toutes ces trames, toutes ces turpitudes dont la violation du traité de Villafranca fut le premier acte ; voilà où en est ce Pape à qui l'armée française victorieuse rouvrait, il y a dix-sept ans, les portes de Rome, et que l'on devait croire désormais à l'abri de tout danger, car l'épée de la France n'est pas de celles dont on se moque.

L'énergique détermination du Pape surexcite les fureurs de la presse révolutionnaire, car le Pape lui échappe. En effet, Pie IX, martyr du devoir, c'est la Papauté glorifiée, l'Eglise comptant une grandeur de plus, le ciel un nouveau confesseur. Ce n'est pas là ce que veut la franc-maçonnerie ; elle ne se dissimule pas l'immense effet moral que produirait dans le monde l'exil ou la captivité du Pape : son but, l'étouffement du catholicisme dans la boue, serait manqué. Ce qu'elle rêvait, ce qu'il lui fallait, c'était Pie IX faiblissant en présence du danger, Pie IX faisant des concessions, acceptant une rente de quelques millions en échange de cette couronne temporelle qui abrite son indépendance ; en un mot, c'était la Papauté se suicidant moralement. En cela, la révolution voyait juste : le prestige de la Papauté est un prestige moral ; le lui enlever, c'est l'anéantir. L'attitude du Saint-Père, sa détermination d'affronter la mort plutôt que de trahir les droits du Saint-Siége, déjouent tous les calculs de l'habileté révolutionnaire. Nous avons donc raison de dire que le Pape échappe à la révolution, son ennemie.

Digitized by Google

Il lui échappe encore s'il prend le chemin de l'exil, car du moins, sur la terre étrangère, il sera libre ; il pourra communiquer avec toutes les Eglises du monde catholique, enseigner toutes les nations, comme il en a reçu l'ordre : *Ite, docete omnes gentes.* Le flambeau de la vérité luira toujours sur la terre, et la révolution trouvera encore sur ses pas l'Eglise pour lui barrer la route. Or, si son triomphe définitif n'est possible que sur les ruines de l'Eglise ; si, tant qu'il y aura un Pape, l'erreur et l'esprit du mal ne prévaudront pas, on peut juger de quelle immense gravité sont les paroles du Saint-Père et quelle est la grandeur de la question romaine. Malheureusement, bien des gens ne la comprennent pas ; ils s'attachent au fait matériel : Rome capitale, sans souci du côté moral. Pourquoi, disent-ils, le Pape refuse-t-il de s'entendre avec Victor-Emmanuel ? Pourquoi n'abandonne-t-il pas cette couronne temporelle, cause de tant de soucis ? Pourquoi ne consent-il pas à rester au Vatican, comme tout le monde le lui offre ? En sera-t-il moins le Pape, parce que Rome deviendra la capitale de l'Italie ? Et ils ne sentent pas que Rome capitale n'est qu'un prétexte. La révolution y voit plus clair ; elle sait bien que, le jour où Pie IX accepterait le Vatican des mains du roi d'Italie, il signerait son abdication, et tel est but poursuivi depuis la convention de septembre. On s'est flatté dans le camp révolutionnaire que le Pape, à la veille de se trouver seul en face des bandes de la démagogie, faiblirait, qu'il aurait peur ; on s'apprêtait à lui offrir des millions ; on eût été généreux, on n'eût pas marchandé. Grâce à Dieu, tous ces calculs sont déjoués ; il a suffi d'un mot du Pontife suprême : *Plutôt la mort ! plutôt l'exil !* mot sublime, et qui sauvera peut-être la civilisation ; car, ne nous le dissimulons pas, c'est elle qui est en cause ; c'est l'ordre social, la propriété, la famille, qui sont attaqués, menacés dans la personne du Pape.

Que ceux qui douteraient ou seraient tentés de croire que

Digitized by Google

nous exagérons méditent les quelques lignes suivantes ; elles sont extraites des papiers de la *Grande Vente*, saisis il y a quelques années par la police romaine : « Ce que nous ambitionnons, ce n'est pas une révolution dans une contrée « ou dans une autre ; cela s'obtient toujours quand on le « veut. Pour tuer sûrement le vieux monde, nous avons cru « qu'il fallait étouffer le germe catholique et chrétien. Ne « conspirons donc que contre Rome ; l'Italie à cause de « Rome, et Rome à cause de la Papauté, voilà le point de « mire de nos efforts. Déjà nous avons mis la désorganisation « partout ; tout a subi le niveau sous lequel nous voulons « abaisser l'espèce humaine. Le catholicisme n'a pas plus « peur d'un stylet bien acéré que les monarchies ; mais ces « deux bases de l'ordre social peuvent crouler sous la cor- « ruption. Ne nous lassons donc jamais de corrompre ; popu- « larisons le vice dans les multitudes, qu'elles le respirent « par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en satu- « rent, etc. »

Ainsi, pour tuer le vieux monde, c'est-à-dire la société chrétienne et civilisée dont nous sommes tous les enfants, « il faut anéantir l'idée catholique. Ne conspirons donc que contre Rome, car là est la tête, le cœur, le centre, la vie du catholicisme. » Est-ce clair ? Et en présence de ces révélations des suppôts de l'enfer, comprendra-t-on l'immense rôle du Pape en ce monde et l'immense vide qui résulterait de sa chute ? Ne l'oublions pas, entre les barbares et nous, entre le hideux communisme et la civilisation, il n'y a plus qu'un homme, le Pape ! Et voilà pourquoi la question romaine est grande entre toutes, pourquoi devant elle tout s'efface. Être ou ne pas être, tel est le dilemme : à l'Europe de choisir (1).

Voici comment un journal italien apprécie cet acte qui a eu un si grand retentissement.

(1) X. de Fontaines.

Digitized by Google

On lit dans l'*Osservatore cattolico* de Milan, à propos de la dernière allocution pontificale :

« C'est un autre grand acte de Pie IX, et peut-être le plus grand de son pontificat. A quoi servira-t-il? demandent les utilitaires. A trois choses : à tranquilliser les bons catholiques, qui craignaient, bien qu'injustement ; à mettre fin aux ridicules bavardages d'une transaction impossible ; à prouver une fois de plus au monde ignorant et mauvais l'inflexibilité du *Non possumus*. Mais les allocutions empêcheront-elles les Français de partir, les Italiens de venir? Peu nous importe de le savoir. Est-ce que le Pape consulte l'avantage temporel, le départ de ceux-ci ou la venue de ceux-là, quand son devoir est de parler? En vérité, que serait devenu le christianisme si les apôtres, les martyrs, les Pères de l'Eglise et les saints avaient consulté l'avantage temporel? La presse révolutionnaire, en deçà et au-delà des Alpes, vomira, nous en sommes sûrs, ses blasphèmes et ses malédictions. Les gazettes furibondes de Florence, de Milan, et surtout celles de Venise, qui aujourd'hui jettent leur premier feu, nous couvriront de sarcasmes. Une tempête d'insolences et d'outrages se déchaînera à Berlin et à Paris contre le Pape et contre Rome. Les juifs de Cologne et de Vienne, les francs-maçons et les solidaires de Bruxelles nous assourdiront de leurs clameurs. Mais ils ne pourront refuser à Pie IX une grande chose : le courage. Oui, le courage de ce Pontife vénérable, qui, n'ayant plus qu'un abri incertain, ose parler haut et fort à des ennemis puissants, dont il peut demain devenir le prisonnier. Semblable aux martyrs qui baignèrent de leur sang l'amphithéâtre voisin, il entend déjà le rugissement des lions qui attendent en frémissant qu'on leur ouvre les portes, et l'œil serein, le cœur sans crainte, il regarde le ciel. Gloire à Pie IX! Nous l'avons vu, il y a quatre ans, dans toute la majesté de son pouvoir suprême, entouré de trois cents évêques venus de toutes les parties du monde ; et il ne rayonne

Digitized by Google

pas aujourd'hui d'une moindre gloire, proférant, à la veille de l'exil et de la prison, ces solennelles allocutions. La révolution sera terrible, nous le savons, nous l'attendons; mais quand elle nous aura arraché le morceau de pain que nous partageons avec le pauvre, quand elle nous aura ravi cette liberté déjà si restreinte, et peut-être cette vie si tourmentée, elle nous verra encore en possession de deux biens : l'honneur et la bonne conscience, qu'elle ne pourra pas plus nous prendre qu'elle ne prendra à Dieu l'avenir et l'éternité (1). »

Les belles considérations suivantes du P. Lacordaire trouvent ici leur place :

« Si une seule fois le Vicaire de Jésus-Christ eût manqué par faiblesse à sa mission, nul ne peut dire, humainement parlant, ce qui serait arrivé. Mais dans cette longue généalogie de la Papauté, il ne s'en découvre pas un seul qui ait été assez lâche pour vendre la vérité à la puissance séculière. Les évêques d'Angleterre ont livré l'Eglise catholique à Henri VIII, une partie des évêques de Suède a livré l'Eglise catholique à Gustave Wasa, les évêques de Russie ont livré l'Eglise grecque à Pierre Ier; beaucoup de prêtres et d'évêques ont succombé dans les cours à la crainte et à l'espérance, jamais un Pontife romain. Ils ont ordinairement poussé

(1) On lit dans *le Monde :*

« La révolution peut réussir un instant; elle a pour elle la presse et les sociétés secrètes, et elle a subjugué l'Italie. Elle touche au but de ses désirs, et elle est tout étonnée du coup qu'elle va frapper. La Papauté suivra la voie que lui trace son histoire. Ce n'est pas la première fois qu'elle rencontre une crise capable de briser la plus solide des institutions humaines; sa vie n'est qu'un combat où elle semble toujours vaincue. Un journal disait récemment qu'elle finissait comme l'empire romain. L'empire romain a eu bien de la peine à durer trois cents ans. La Papauté a enterré l'empire romain, qui l'avait tenue dans ses serres pendant trois siècles. Au prix de son sang et d'une assistance toute divine, elle a échappé au césarisme, qui, sous diverses formes, a tenté de l'asservir. Les aigles d'Autriche, de Prusse, de Russie, de France, ces petits de l'aigle romaine,

Digitized by Google

la condescendance jusqu'à ses dernières limites ; ils ont négocié, supplié, attendu, profité de toutes les conjonctures, afin que, l'heure venue, ils pussent souffrir sans reproche et présenter à Dieu dans toute sa pureté le spectacle de la justice humble et dénuée aux prises avec la force et l'orgueil. Il y a dans le courage à subir le sort que l'on s'est attiré une noblesse qui ramène les cœurs; mais quand une patience angélique a précédé un courage d'airain, et que ces deux caractères viennent à tomber du ciel sur le même front avec la majesté du malheur et des années, cela produit quelque chose qui émeut de soi les entrailles, et dont nulle gloire ne peut contrebalancer sur les hommes l'infaillible effet. Notre génération en a été témoin. Il plut à la Providence, pour humilier le monde, de rassembler dans un seul homme tout ce que le génie d'un siècle peut faire, et de montrer dans la Papauté sans défense, représentée par un vieillard d'une capacité commune, la supériorité de la foi sur l'intelligence, et la faiblesse des projets personnels comparée à l'accomplissement simple et soumis des projets divins notifiés par la tradition. On sentait dans Pie VII l'homme qui ne peut pas, qui voudrait compatir au génie manifesté par la victoire, mais qui trouve dans sa conscience un obstacle invincible à son penchant. Son adversaire croyait à son épée; il était inexo-

se sont tour à tour précipités sur elle. Elle a résisté à tout dans le cours des âges. Elle subit le choc des révolutions. Eh bien! les révolutions ne sont pas finies. Si Pie IX verse son sang pour la cause de l'Eglise, ce sang peut enfanter de nouvelles sociétés chrétiennes.

« Le langage de Pie IX est-il celui d'un vaincu? Un grand potentat a persécuté l'innocent et rendu d'iniques décrets. Qui osera le juger? Ses frères en dignité et en puissance n'oseraient ouvrir la bouche pour le condamner. Il a cependant comparu devant un tribunal plus auguste; il a vu l'autorité qui, humainement parlant, est la plue haute qui soit parmi les hommes, le citer à sa barre. Le sénat le plus illustre de la terre a entendu l'acte d'accusation et le jugement. Le Souverain Pontife a cassé et annulé les décrets de l'empereur de Russie. Se figure-t-on un sujet de Victor-Emmanuel exerçant une telle juridiction? »

Digitized by Google

rable autant que maître. On sait que la cendre de Pie VII repose sous le dôme de Saint-Pierre, et celle de Napoléon sur un rocher de l'Atlantique; c'était un de ces moments que j'ai dits, où le temps se rencontre avec l'éternité. »

La justice de Dieu ne passe pas.

On sait que Victor-Emmanuel est entré en *triomphateur* à Venise, qu'il a reçue humblement des mains de la France, comme il avait déjà reçu la Lombardie en 1859.

Si l'on doit s'en rapporter aux feuilles officieuses, on lui a fait un accueil *impossible à décrire,* comme on dit dans le style officiel.

Mais, au milieu de ces ovations, le héros des temps modernes a rencontré sur la voie triomphale un homme chargé de lui rappeler, comme autrefois aux empereurs romains, qu'il était mortel.

Nous lisons dans une correspondance adressée à l'*Union de l'Ouest :*

« Une lettre de Venise, au sujet du séjour de Victor-Emmanuel dans cette ville, raconte l'anecdote suivante :

« En sortant de la galerie de Saint-Marc, son attention fut attirée par une grande dalle rouge qui interrompt brusquement la mosaïque du pavé. Il demanda quel souvenir rappelait cette dalle. Le conservateur répondit : « C'est sur cette « pierre que le puissant empereur Barberousse rendit hom- « mage au pape Alexandre III. » Le patriarche de Venise, qui se trouvait à côté de Victor-Emmanuel, prit la parole pour raconter les violences et les usurpations de l'empereur d'Allemagne contre le Souverain Pontife, puis les revers et les châtiments qui vinrent le frapper, et enfin l'éclatante humiliation de Barberousse devant le pape Alexandre III; l'empereur fut forcé, pendant quatorze ans, d'errer en Italie, en France et en Allemagne.

Digitized by Google

« C'est donc ici, Majesté, sur cette pierre que fut brisée « toute l'habileté déployée contre le Pape par le plus puis- « sant empereur de ce temps. C'est ici que l'homme devant « lequel le monde tremblait, et qui avait réduit Milan en « poussière, dut enfin plier le genou devant le Vicaire de « Jésus-Christ. »

« Après ce récit, Victor-Emmanuel, visiblement impatienté, se tourna vers le baron Ricasoli et lui dit : *Tempi passati !* n'est-ce pas, cher baron ? — *Tempi passati !* Victor-Emmanuel apprendra peut-être bientôt que le temps de la justice de Dieu ne passe jamais. »

Il est écrit dans les livres saints : *Justitia Domini manet in æternum.* « La justice divine ne passe pas. » Un homme d'Etat célèbre, M. Thiers, s'exprimait à ce sujet, dit l'évêque d'Orléans, avec une originalité de pensée et une rudesse de langage qui égalaient son haut bon sens. On lui demandait un jour, dans un dîner, quelle était son opinion sur la question romaine. « Mon opinion ? dit-il, je n'en ai pas. — Mais enfin ? reprenait avec insistance l'auguste interlocutrice. — Mon Dieu, madame, la vérité est que mon opinion ne se peut guère exprimer convenablement devant vous. — Dites, dites, je vous en prie. — Eh bien ! répliqua l'homme d'Etat, puisque vous l'ordonnez, voici ma réponse : Je ne suis pas bon catholique, mais je suis papiste, parce que j'ai lu l'histoire, et l'histoire m'a appris que tous ceux qui ont mangé du pape en sont morts. » (*Sic.*)

Cette étrange parole pourrait être donnée comme une rude traduction de l'énergique sentence de Jésus-Christ lui-même : « Quiconque se heurtera contre cette pierre s'y brisera. »

Nos espérances dans l'avenir se fondent sur dix-huit siècles d'expérience; les espérances des ennemis de l'Eglise sont par là même en contradiction avec l'histoire. Que de fois on a cru en avoir fini avec la Papauté ! et la Papauté est toujours là, qui domine tous les autres pouvoirs de toute

Digitized by Google

la supériorité de la justice, du droit et de la vérité sur les misérables intérêts d'un moment. Que de fois le Pape a été obligé de quitter Rome! Que de Papes martyrisés, exilés, emprisonnés! Et le Pape est encore à Rome, le Pape règne et gouverne comme le Christ, dont il est ici-bas le représentant.

Il y a six cents ans, un empereur plus puissant que Victor-Emmanuel croyait déjà en avoir fini avec le Saint-Siége. Frédéric II espérait supplanter les Papes et renverser cette domination spirituelle qui s'opposait à ses idées d'empire universel et qui condamnait ses injustes entreprises; il prétendait être le marteau de Rome, et l'on put croire un moment que tout obstacle était enlevé devant lui, quand on vit arriver au souverain pontificat un cardinal qui était de ses amis, Sinibaldo de Fiesque; mais lui-même ne put s'y tromper, et il s'écria en apprenant l'élévation de celui qui fut Innocent IV : « Je crains bien qu'au lieu d'un cardinal ami, je n'aie qu'un pape ennemi déclaré. » Innocent IV ne fut pas son ennemi, mais il combattit énergiquement ses prétentions injustes; puis l'excommunication survint. Frédéric II finit misérablement, et, quelques années après, sa postérité était éteinte.

Telles sont les leçons de l'histoire.

Digitized by Google

VI

Le dévouement à Pie IX ne diminue pas (1).

Le rôle de la France à Rome (2).

L'histoire contemporaine aura quelque jour à raconter et à juger une très-étonnante campagne qui touche maintenant à son terme. C'est celle qui a été entreprise pour faire sortir les troupes françaises de Rome. Jamais coalition plus habile n'a été formée contre la grandeur de la France, et n'aura poursuivi son œuvre avec plus de variété dans ses ressources, de patience dans sa conduite, d'énergie dans ses efforts. La puissance des moyens a répondu à la grandeur du but.

(1) Sous ce titre nous allons enregistrer les événements qui se précipitent. On y verra Pie IX grandir avec les épreuves et redoubler de confiance en Dieu quand les hommes l'abandonnent.

Ce saint vieillard est devenu un spectacle d'admiration pour les hommes et pour les anges ; on peut dire que l'univers entier contemple avec ravissement cette noble figure qui n'a rien perdu de son calme et de sa sérénité au milieu des orages.

(2) Voyez *le Monde* du 29 novembre 1866.

Digitized by Google

La France avait à Rome le rôle le plus magnifique que, depuis le commencement de son histoire, elle eût été appelée à remplir. Le Pape est le chef vénéré de deux cents millions d'hommes; mais il n'exerce directement d'autre souveraineté temporelle que celle des Etats-Romains, base nécessaire de sa domination spirituelle, le seul point par lequel il touche à la terre, sur laquelle il faut bien cependant qu'il pose le pied. Debout derrière lui, la France, le couvrant de son épée, occupait dans le monde une place unique. Elle fixait sur elle les regards de tous; elle gagnait pour jamais la sympathie et la reconnaissance des catholiques. Elle pouvait intervenir et parler en leur nom partout : en Orient vis-à-vis de la Porte, en Pologne vis-à-vis de la Russie, en Allemagne vis-à-vis des protestants. Partout sa voix, aimée des peuples et redoutée des gouvernements, eû été écoutée avec déférence; partout, après avoir fait comprendre qu'elle renonçait aux conquêtes, elle aurait vu son intervention souveraine.

Ce n'est pas seulement en Europe que se serait étendue son influence. L'Angleterae tire des immenses développements de son commerce une sorte de droit d'intervention universelle, car sur toute la terre elle trouve des nationaux à protéger. En continuant à veiller sur le Saint-Siége, la France acquérait la même autorité. Toutes les missions catholiques l'auraient considérée comme leur protectrice, et seraient devenues pour elle comme des colonies qui, sans lui demander ni argent ni soldats, auraient porté partout la crainte et l'amour de son nom. Enfin, à une époque où tant de dynasties succombent, où tant d'empires s'écroulent, elle liait pour jamais sa destinée aux destinées de cette Papauté qui a été déclarée impérissable.

C'étaient là, ce semble, quelques avantages, et si la Prusse, ou la Russie, ou l'Angleterre, que nous prenons quelquefois pour modèles, les avaient possédés, rien n'eût jamais pu les leur arracher des mains.

Digitized by Google

L'importance de ce rôle n'a pas échappé aux ennemis de la France, et n'espérant pas le lui ravir de force, ils se sont concertés pour le lui faire spontanément abandonner.

Critiques, éloges, caresses, menaces, ils ont tout mis en œuvre. Le principe de non-intervention a été imaginé tout exprès pour ce but. On n'a pas trouvé mauvais que la France intervînt en Italie contre l'Autriche, mais on a déclaré contraire au droit moderne qu'elle intervînt à Rome en faveur du Souverain Pontife. On lui a représenté l'Italie comme une esclave en larmes, dont il serait glorieux de briser les chaînes et de conquérir l'amitié éternelle. On lui a fait voir en même temps le monstre de la révolution, qu'il serait habile de caresser pour lui jeter le mors et le frein, et l'atteler au char de sa puissance. L'imagination est la plus grande des qualités littéraires, mais c'est aussi le plus grand des défauts politiques. L'homme d'Etat qui l'écoute ne fait que des sottises. Pendant que les séductions se multipliaient pour entraîner la France dans cette voie, tous les pas qu'elle y faisait étaient soigneusement enregistrés et annoncés au milieu des plus nombreux éloges à l'univers entier pour la compromettre davantage et l'empêcher de reculer.

Dans cette œuvre funeste, les ennemis de la Papauté ont donné aux ennemis de la France un puissant concours. Ils se sont imaginé qu'après le départ des troupes françaises la Papauté périrait. Ils ne savent pas que la barque de Pierre, si souvent couverte par la vague des révolutions, est insubmersible. Depuis le jour où, sur la mer de Galilée, elle portait dans ses flancs Jésus endormi, elle a bien des fois traversé la tempête; et après l'orage, ses ennemis, qui la croyaient engloutie, l'ont vue reparaître saine et sauve à la surface des flots apaisés. Si des corsaires l'attaquent et qu'elle ait besoin de défenseurs, la Providence lui en suscite; et si ceux qu'elle envoie répudient l'honneur qui leur est fait, elle en a d'autres pour les remplacer. Or, l'art suprême des enne-

Digitized by Google

mis de la Papauté est d'avoir persuadé à la France de renoncer à cette mission, et d'avoir trouvé en France même des hommes qui secondent leurs desseins, des hommes chez qui la haine du Souverain Pontife est plus vive que l'amour de la patrie, et qui se résignent à voir la France amoindrie, pourvu que le Pape soit renversé.

En échange de ce sacrifice, la France a-t-elle au moins obtenu, dans le domaine de sa petite politique, un de ces triomphes momentanés, un de ces avantages partiels qui suffisent à tromper l'amour-propre et donnent le change à l'opinion? L'Italie est-elle faite? Non. Entre les éléments multiples dont elle se compose, il n'y a d'autre cohésion que celle que donne la peur à des gens menacés d'un danger commun. Il n'y a entre eux que l'unité du but, l'unité d'une proie à atteindre et à partager. Ils ont été d'accord en face de Venise; ils sont d'accord en face de Rome. Mais quand ils n'auront plus d'ennemis, ils se retourneront les uns contre les autres, gens du Midi contre gens du Nord, révolutionnaires contre modérés. La possession de Rome, au lieu d'être le sceau de l'unité italienne, en sera donc le terme. La constitution de l'Italie, formée de tant de provinces superposées, est en ce moment un miracle d'équilibre. Rome sera cette pièce trop lourde qui fait tomber l'édifice, faute de fondements à la base et de lien dans ses éléments.

Cette destinée inévitable de l'Italie, jointe à l'ingratitude parfaite qu'elle nous a toujours témoignée, sauf à l'heure du péril, ne lui ont conquis en France que peu de sympathies. Autant la Papauté y est populaire, autant l'Italie l'est peu; et entre les deux la nation, mise en demeure de choisir, n'eût jamais hésité. La présence de notre drapeau à Rome était donc comprise de tous ; chacun en était heureux, fier, et reconnaissait là cette grande politique de la France, qui l'a toujours conduite vers la gloire. Un coup de gouvernail nous a subitement fait changer de direction, et nous voguons au-

Digitized by Google

jourd'hui vers des destinées inconnues. Faut-il s'étonner qu'on s'en inquiète?

Le retour de Rome.

Sous ce titre, nous lisons dans la *Gazette de France :*

« Quelques jours seulement nous séparent du terme de la convention de septembre ; nos derniers soldats vont quitter Rome. Nous n'avons aucune récrimination à faire entendre, aucun conseil à donner; nous voulons seulement examiner dans quelles conditions le gouvernement français se retire de la ville éternelle, pour que le caractère de cette retraite soit bien défini et que les méprises ne soient plus possibles.

« Quelques personnes ont peut-être oublié qu'en 1849 le Pape, dans sa protestation du 14 février, faisait appel à l'intervention non pas de la France seule, mais de toutes les nations catholiques. Le cardinal Antonelli, dans une note du 15 février de la même année, constatait que cet appel avait été entendu, que l'Espagne avait pris résolument l'initiative de la défense de la cause pontificale. Et, en effet, l'Espagne et le royaume des Deux-Siciles envoyèrent des troupes comme la France. Mais la France ayant voulu assumer seule la tâche de replacer le souverain temporel dans sa capitale, accepta en même temps, avec le monopole de la gloire, le monopole de la responsabilité; en se substituant aux autres nations catholiques, elle s'engageait à ne pas laisser incomplète et inachevée l'œuvre dont celles-ci consentaient à lui laisser le mérite exclusif.

« Cette œuvre est-elle aujourd'hui achevée, et les puissances catholiques auxquelles la France s'est substituée avaient-elles en vue une évacuation dans les conditions où cette évacuation va s'accomplir ? Qui donc oserait répondre affirmativement ?

Digitized by Google

« Au commencement de l'année 1859, le Pape demanda lui-même l'évacuation. Elle était possible alors, et les Etats-Romains non encore entamés, non entourés comme aujourd'hui d'un cercle d'ennemis, eussent pu se protéger eux-mêmes. Pourquoi la proposition de Pie IX ne fut-elle pas alors accueillie? Dans l'année 1860 cependant, l'évacuation fut décidée en principe pour le mois d'août; mais elle ne s'effectua pas. Et pourtant, le cardinal Antonelli l'a déclaré dans sa dépêche du 19 novembre 1865, si elle n'eut pas lieu, « ce n'est « pas le Pape qui y mit opposition. »

« Voilà donc l'évacuation refusée quand le Pape la désire ; et aujourd'hui elle s'opère quand Rome la regarde comme le signal des derniers désastres, ainsi qu'en fait foi cette même dépêche du cardinal Antonelli que nous venons de rappeler.

« On voit que nous racontons simplement.

« De l'acte que va remplir le gouvernement français rapprochons ces déclarations réitérées et officielles.

« Dans la séance du 30 avril 1860, M. Baroche, président du conseil d'Etat, répondait au nom du gouvernement à des membres du Corps législatif qui avaient demandé si toutes les mesures étaient prises pour l'indépendance et la sécurité du Saint-Siége : « Aucun doute n'est possible à cet égard. « Le gouvernement prendra toutes les mesures nécessaires « pour que la sécurité et l'indépendance du Saint-Père soient « assurées. »

« A l'ouverture de la session de 1860, l'empereur faisait la déclaration qui suit : « Depuis onze ans je soutiens à Rome « le pouvoir du Saint-Père, et *le passé doit être une garantie « de l'avenir.* »

« A la même époque, M. Rouland, ministre des cultes, rassurait les évêques par ces paroles aussi explicites que possible : « Le prince qui a ramené le Saint-Père au Vatican veut « que le Chef suprême de l'Eglise soit respecté *dans tous ses « droits de souverain temporel.* »

Digitized by Google

« Le président du conseil d'Etat, M. Baroche, s'exprimait ainsi, le 12 avril, devant le Corps législatif : « Le gouverne-« ment français considère le pouvoir temporel comme une « condition essentielle de l'indépendance du Saint-Siége..... « *Le pouvoir temporel ne peut être détruit ; il doit s'exercer « dans des conditions sérieuses*. C'est pour rétablir ce pouvoir « que l'expédition de Rome a été faite. »

« M. Billault, ministre sans portefeuille, faisait, le 2 mars 1861, cette promesse au Sénat : « Il (l'empereur) *continuera*, « avec cette persévérance que l'Europe honore, à défendre « les justes intérêts de la France, l'indépendance du Saint-« Père et la liberté de l'Italie. »

« Vingt jours après, le même ministre, repoussant une proposition d'abandonner Rome présentée par M. Jules Favre et ses amis, s'exprimait en ces termes : « Non, le gouvernement « ne se lave pas les mains des faits, il y laisse sa main puis-« sante. (Très-bien !) Abandonner Rome, abandonner la po-« litique que suit la France depuis des siècles, oublier que « l'empereur Napoléon III a fait depuis dix ans plus peut-« être pour Rome que n'avait fait Napoléon Ier par le Con-« cordat, oublier que le Pape est depuis dix ans maintenu « à Rome par nous seuls, *cela est impossible*. »

« En 1862, la discussion de l'adresse par le Sénat fournit à M. Billault l'occasion de faire de nouvelles et mémorables déclarations :

« Evacuer Rome, messieurs, ce serait abandonner nos prin-« cipes, ce serait mentir au passé, ce serait amener des évé-« nements qui pourraient entraîner l'Europe à une interven-« tion forcée en Italie..... Voilà donc le Saint-Père placé en « face de son peuple. *Dans l'état d'effervescence où se trou-« vent l'Italie et Rome, l'insurrection est certaine*..... Le Pape « alors abandonnera Rome.....

« Je suppose, comme le beau idéal de cette révolution, « que le Saint-Père et sa suite s'échapperont sans qu'il leur

Digitized by Google

« soit fait de mal ; mais si ces criminels qui se mêlent à tous « les mouvements populaires viennent à frapper les prélats « de la cour romaine, si leurs mains ne s'arrêtaient pas de- « vant Sa Sainteté elle-même, *croyez-vous que la France et « l'empereur n'en auraient pas la responsabilité?*

« ..... Supposez, d'ailleurs, que la Papauté soit en exil; « croyez-vous qu'elle-même restera inactive, qu'elle ne sus- « citera pas en Europe des troubles dont d'autres peuples « chercheront à profiter ? *Vous aurez jeté pour un siècle peut- « être le brandon de la discorde.....*

« J'admets cependant que le Pape en exil soit impuissant, « qu'il soit insensible à ses propres douleurs, et qu'il n'ait « pas la tentation de troubler l'Europe, est-ce que les puis- « sances qui nous ont proposé de protéger le Saint-Père au- « ront abjuré leurs convictions? De quel droit, après tout, « sommes-nous à Rome? Nous y sommes en violation du « principe de non-intervention. Quelle grâce aurions-nous « donc à dire aux autres puissances : Je ne protége plus la « Papauté, mais je vous défends de la protéger?

« Dans le sein du Corps législatif, la parole du gouverne- ment n'était pas moins nette, et voici ce que disait encore M. Billault le 12 mars : « Je le demande, en présence de cette « politique qui a commencé à rétablir le Pape à Rome, qui « l'y maintient, est-il possible de rabaisser le drapeau fran- « çais devant les éventualités révolutionnaires? (Voix nom- « breuses : Non ! non ! c'est impossible !)

« Ce serait le plus petit souverain, la question religieuse « ne serait pas engagée, que la plus simple loyauté ferait au « grand gouvernement de la France la loi de ne pas aban- « donner celui qu'il aurait protégé pendant dix ans. (Très- « bien! très-bien !) Mais quand il s'agit du chef de la catho- « licité, de celui qui préside aux croyances de deux cents « millions d'hommes, quand il existe des traditions datant de « si loin, quand la France, depuis tant de siècles, a le nom

Digitized by Google

« de *fille aînée de l'Eglise*, notre devoir n'est-il pas rigoureu-
« sement tracé? Quoi! lorsque notre drapeau va aux extré-
« mités du monde couvrir la foi catholique, vous voulez qu'au
« centre de la catholicité ce drapeau s'incline et s'humilie!

« ..... Voilà, messieurs, comment se présente la situation.
« Le passé nous lie. Notre armée, je le suppose, se retire de
« Rome; une émeute ou une insurrection éclate, le gouver-
« nement romain est renversé, la personne du Saint-Père est
« compromise, le sacré collége est dispersé. Mais admettons
« que le Saint-Père a pu quitter Rome; il est en fuite. Qu'ar-
« rivera-t-il? Rome se livre à l'Italie, ou plutôt *les révolution-*
« *naires la lui livrent*, ou bien l'anarchie se déchaîne immé-
« diatement sur Rome. Répondrez-vous, je le demande, des
« complications que cela produira en Europe? Non, le gou-
« vernement ne cédera pas à cet entraînement; non, *il ne li-*
« *vrera pas la question romaine aux aventures.....* »

« Le langage est le même avec la diplomatie que devant le parlement. M. Drouyn de Lhuys écrivait à M. de Cadore le 25 novembre 1862 : « Bien que la France s'incline devant
« le principe de non-intervention, elle reconnaît cependant
« que la question du pouvoir temporel est de telle nature,
« *qu'elle ne ressemble à aucune autre, et que les règles d'un*
« *tel droit ne lui sont pas applicables.* »

« Le même ministre des affaires étrangères écrit encore à l'ambassadeur de France à Rome, le 12 septembre 1864, trois jours avant de signer la convention avec l'Italie, à l'insu du Saint-Siége, ces paroles que le cardinal Antonelli cite dans sa dépêche du 19 novembre 1866 : « Nous étions résolus à ne
« pas abandonner ce poste d'honneur avant que le but de
« l'occupation eût été atteint..... »

« L'Italie est-elle plus tranquille qu'en 1862? Offre-t-elle cette garantie d'ordre et de sagesse que M. Drouyn de Lhuys a signalée dans ses dépêches, à propos de la signature de la convention du 15 septembre?

Digitized by Google

« L'évacuation va s'effectuer quand toute la presse italienne affirme que cette évacuation sera la fin du pouvoir temporel; quand Victor-Emmanuel dit à une députation vénitienne : « L'Italie est faite, mais non encore achevée; » quand le marquis Pepoli, négociateur de la convention du 15 septembre, commissaire royal dans la province de Padoue, prononce un discours solennel dont voici un passage : « La question de « Rome n'est pas seulement une question nationale, c'est aussi « une question sociale ; la résoudre, c'est couronner l'œuvre « de la Révolution française et consolider les principes de 89 ; « c'est non seulement *rendre à l'Italie sa capitale historique*, « mais encore emporter le quadrilatère du droit féodal. »

« Reste la convention du 15 septembre pour comprimer les appétits piémontais et pour assurer le respect des principes si souvent et si hautement professés par le gouvernement français à l'égard du Saint-Siége; la convention du 15 septembre, que le Pape persiste à ignorer, et dont il a connu le premier mot le 28 septembre, c'est-à-dire treize jours après sa conclusion; la convention du 15 septembre, négociée par le marquis Pepoli, dont nous venons de rapporter de récentes paroles, et commentée on sait comment par l'Italie.

« Voilà le palladium de la Papauté.

« CHARLES GARNIER. »

Le chagrin de quitter Rome.

Les crimes et les assassinats se multiplient en Italie d'une manière effrayante. Cependant les bons catholiques ne se découragent pas; ils espèrent que l'excès du mal deviendra le remède à une situation si déplorable.

On écrivait au journal *le Monde* le 25 novembre 1866 :

Digitized by Google

« En présence de toutes ces horreurs, les catholiques ne demeurent pas sans consolation.

« Et d'abord, ce sont nos compatriotes qui ne cachent plus leur chagrin d'abandonner le Pape et la défense de sa cause sacrée. Cette défense faisait à leurs yeux l'honneur de la France, compensait bien des amertumes, conjurait bien des dangers. En ce moment nous n'avons pas de motifs de nous taire : nos généraux, nos colonels, nos chefs de bataillon, la plupart de nos officiers expriment leurs regrets et leurs appréhensions. On n'en a vu aucun, à la lecture de la circulaire de M. Ricasoli, partager l'optimisme du *Moniteur*. C'est naturel : ils connaissent les Italiens, ils savent par combien de portes secrètes l'ennemi est entré dans Rome. Ils visitent avec une sorte d'empressement mêlé de tristesse les beautés incomparables de la ville pontificale.

« Hier, plusieurs de nos officiers, mêlés à des diplomates, à des dames et à des hommes de la meilleure compagnie, s'étaient réunis dans les *stanze*, au Vatican, pour entendre les éloquentes dissertations de Mgr Bastide. On sait que ce prélat, si généreux, si dévoué à l'armée française, a su, mieux que personne, pénétrer le génie de Raphaël, lequel fut grand et sera éternellement grand, parce qu'il se fit l'interprète des philosophes catholiques et des théologiens de son temps. Temps glorieux, temps mille fois plus haut que le nôtre, où l'art et la science, trop souvent éloignés de la pensée de Dieu, s'abaissent à exciter la passion, ou se vouent à servir exclusivement la matière. Temps mille fois plus heureux, où la Papauté honorée assurait dans le monde l'empire des principes chrétiens, et élevait les peuples et les rois à la vraie liberté, à la vraie dignité, à la vraie lumière. En lisant devant son auditoire les pages sublimes où Raphaël a écrit, avec sa propre gloire, la gloire des Papes, la sainteté du dogme catholique et les élévations de la théologie, Mgr Bastide, sans le vouloir, augmentait les regrets de ceux qui quittent Rome pour n'y plus revenir.

Digitized by Google

« Comme nous descendions l'escalier du Vatican, nous avons rencontré quelques soldats.

« — Où allez-vous, mes enfants? a demandé Mgr Bastide.

« — Dame! a répondu l'un d'eux, nous allons chez notre bon Pape.

« Chacun avait une photographie de Pie IX.

« Ils allaient en toute simplicité prier le Pape de les bénir et d'écrire de sa main un mot au bas de la photographie.

« Il y a bien des photographies de Pie IX en France, et au bas de ces photographies bien des paroles évangéliques tracées par cette main bien-aimée, si pleine de bénédictions pour les bons, si terrible pour les méchants.

« Depuis 1850, plus de deux cent mille de nos soldats ont vu Pie IX, ont touché ses vêtements, ont pressé et baisé sa main. Ils sont tous entrés chez lui comme dans la maison de leur père, et ni eux, ni leurs familles, ni leurs amis ne sauraient oublier cela.

« Que diront-ils, si la convention est violée, si, obligé de fuir devant la révolution triomphante, Pie IX va demander un asile à l'Angleterre, à l'Espagne ou à la Prusse?

« Pendant que les soldats français quittent Rome, des Français, des Belges, des Hollandais y arrivent, sinon avec l'espoir de protéger efficacement le Pape, au moins avec le dessein de mourir pour lui; car c'est là la pensée de chacun, pensée partagée par le monde entier, que l'Italie agira en 1866 comme elle a agi en 1860, et par conséquent qu'il faudra acheter le triomphe de l'Eglise et la conservation de la souveraineté et de l'indépendance du Vicaire de Jésus-Christ par de nouveaux sacrifices sanglants, par un nouveau Castelfidardo.

« Parmi une foule de traits d'abnégation qui consolent les âmes chrétiennes, nous citerons le suivant :

« M. le comte de Bourbon-Chalus, ancien commandant des guides du général de Lamoricière, que les fièvres romaines avaient depuis quelques mois éloigné de Rome, y est revenu

Digitized by Google

prendre sa place, amenant son fils, jeune homme de dix-huit ans. Le jour même de son arrivée, le comte a présenté son fils au bureau d'enrôlement, l'a vu vêtir de l'uniforme des zouaves, et l'a aussitôt conduit au bataillon, à Velletri.

« Servons Jésus-Christ et son auguste Vicaire, mon enfant, « lui a-t-il dit en le quittant, et, s'il le faut, mourons sans « crainte ; nous serons ainsi dignes de notre patrie et de no- « tre nom. »

« On le voit, s'il y a de grandes tristesses, de douloureuses défaillances d'un côté, il y a de l'autre de suprêmes résignations, de courageux dévouements. Le Pape, d'ailleurs, domine tout par son attitude calme et digne ; sa confiance en Dieu semble surhumaine. Disons-le, tout le monde ne partage pas cette confiance. A l'approche des ravisseurs, on veut sauver au moins quelque chose de son bien. Des chefs d'ordres religieux se présentent au Pape et implorent la faculté de pouvoir aliéner une propriété, une maison de ville, un terrain. Et Pie IX est inflexible ; il ne tolère pas qu'on distraie rien du patrimoine de l'Eglise. A un religieux qui cherchait à motiver une mesure de ce genre, il a répété, dit-on, la parole de Jésus à Pierre : *Modicæ fidei !*

« Certes, nous ne doutons pas du triomphe définitif de la cause pontificale ; mais, au moment des épreuves prochaines, nous devons tous demander à Dieu quelque chose de la confiance qu'il inspire au Chef de l'Eglise. »

Sentiments de Pie IX pour la France.

On lit dans le *Monde* :

« Toute incertitude au sujet du rappel de nos troupes a cessé à Rome. L'ordre du ministère de la guerre est arrivé.

« Déjà des officiers sont allés prendre congé du Saint-Père, qui les a reçus avec plus d'affection encore que de coutume.

Digitized by Google

Plusieurs de ces officiers n'ont pu s'empêcher de pleurer; quelques uns ont dit à Pie IX : « Ah ! Très-Saint-Père, croyez « que, si cela dépendait de nous, nous ne vous abandonne- « rions pas. »

« Pie IX, encore qu'il soit persuadé que la convention est comme le dernier coup porté à son pouvoir temporel, aime la France, et il répète souvent cette parole : « Je plains la « France. »

« Il ne peut s'empêcher, en effet, de voir dans la chute de sa propre royauté un échec pour la politique traditionnelle de notre pays, échec qui, rapproché des événements accomplis en Allemagne et des nouvelles qui viennent du Mexique, acquiert à ses yeux encore plus de gravité par la joie que manifestent les révolutionnaires italiens.

« Il y a dans notre armée d'occupation une véritable frénésie de rubans pontificaux. Chacun veut être décoré de la croix du Pape, qui les a bénis eux et leurs familes. Il n'y a pas un officier, même de ceux qui montraient de l'hostilité ou des dispositions d'esprit injustes envers le Saint-Siége, dont le cœur ne se sente fortement remué à l'aspect du Pape. Tous protestaient de leur regret de partir, ajoutant que, si cela dépendait d'eux, ils resteraient. Pie IX leur a dit, à ce que l'on prétend : « Eh bien ! mes enfants, je prie Dieu de « vous tenir compte de vos bons désirs, de vous garder de « tous maux. Partez et soyez tranquilles sur mon compte. « Dieu ne m'abandonnera pas et saura bien défendre son « Eglise. »

Le plus grand spectacle que puisse présenter l'histoire est celui d'un roi menacé dans son pouvoir, dans ses biens, dans sa liberté, dans sa vie, abandonné de l'univers entier, et n'élevant la voix que pour défendre la justice outragée et le droit méconnu.

Tel est Pie IX. En vain lui crie-t-on de toutes parts qu'il

Digitized by Google

n'a rien à redouter, que sa vie est à l'abri, sa liberté assurée, son pouvoir spirituel garanti. Ceux mêmes qui lui répètent ces paroles n'y croient pas; ils parlent ainsi pour calmer au fond de leurs cœurs quelques remords mal étouffés, ou pour donner le change à la conscience des catholiques et l'empêcher de se soulever. Mais chacun s'effraye de cette redoutable échéance du 15 décembre; chacun reconnaît que cette lutte est décisive pour l'avenir du monde, et qu'elle a un autre enjeu que l'emplacement d'une capitale ou la conservation d'une couronne.

Ce que le Pape a en face de lui, ce n'est pas l'Italie, c'est la révolution. Quelles que puissent être ses destinées ultérieures, l'Italie n'est en ce moment qu'un cadavre que galvanise la révolution. C'est la révolution qui vaut des amis à l'Italie parmi ceux qui, suivant les calculs d'une politique raisonnable et fière, devraient être indifférents à ses succès, et tout au moins blessés de ses insolences. C'est la révolution qui tient tous les fils de la politique italienne. C'est elle qu donne le mot d'ordre. Hier encore, la presse italienne, avec un ensemble qui prouve sa discipline, répétait le programme de Mazzini : *Roma o morte !*

Ce que veut la révolution, c'est abattre le Pape. Pourquoi? Que lui importe cette ville de Rome, sans commerce, sans fortifications, remplie de souvenirs écrasants pour le roi qui s'y établira? Pourquoi, si la révolution cherche des combats dignes d'elle, ne s'attaque-t-elle pas plutôt au gouvernement de Saint-Pétersbourg, oppresseur des consciences et ennemi déclaré de toute liberté? Pourquoi va-t-elle s'en prendre à ce vieillard désarmé qui règne au Vatican, dont les prédécesseurs ont tant de fois sauvé la liberté, soit des violences du césarisme, soit des barbares, et qui peut-être cette fois encore la sauvera des excès qui peuvent la perdre? C'est que le Pape, par sa royauté désarmée, est l'expression la plus haute du droit; pour que le Pape, sans finances, sans armée,

Digitized by Google

sans territoire, règne, parle librement au monde, donne des leçons aux plus puissants souverains, il faut qu'il s'appuie sur la conscience publique. Tant qu'il sera roi, la force ne pourra pas tout oser. Il y aura dans l'univers une voix libre qui l'arrêtera, ou tout au moins la marquera, la flétrira. Voilà ce que la révolution, incarnation vivante et organisée de la force, a parfaitement compris.

Elle sent que, ce trône détruit, les autres ne pourront plus se soutenir, puisqu'ils n'auront d'autre base que la volonté changeante des hommes. Elle sent que, si une dynastie qui s'appuie sur trois siècles de martyrs et dix-huit siècles de bienfaits succombe à ses coups, les autres s'écrouleront au seul bruit de sa parole. La Papauté est la clef de voûte des royautés de ce monde; elle soutient qui la porte. Cette pierre de l'édifice social retirée, les autres tomberont d'elles-mêmes. Voilà ce que la révolution, avec sa perspicacité, entrevoit; ce qui prouve que la haine est encore plus clairvoyante que l'intérêt, car cette ruine totale qui suivra la chute de la Papauté, personne en Europe, la révolution exceptée, ne paraît s'en apercevoir.

Nous nous trompons, la Papauté le voit aussi. C'est ce qui explique la fermeté et l'énergie de sa parole. En ce grand péril, ce n'est point à elle-même qu'elle songe, et elle est plus effrayée des malheurs d'autrui que de sa propre chute.

Si elle obéissait à des considérations d'intérêt, comme certains de ses ennemis l'en accusent, qui donc la forçait à attaquer le gouvernement puissant de Saint-Pétersbourg en dévoilant ses iniquités? Ne pouvait-elle pas au moins gagner ses sympathies par son silence? Ne pourrait-elle pas accorder quelques unes des concessions qu'on lui demande, et ne placerait-elle pas dans de terribles embarras ceux mêmes qui les demandent? Mais non. Si la révolution a la clairvoyance de la haine, la Papauté a la clairvoyance de l'amour; elle sait que la révolution veut tout ou rien, et voilà pourquoi elle

Digitized by Google

répond : Tout ou rien. Les deux adversaires se sont compris, et ils ont posé le problème l'un comme l'autre.

Collation des soldats français chez le Pape avant leur départ.

On écrit de Rome qu'un certain nombre de soldats français, avant de repartir pour la France, ont tenu à honneur de prendre congé du Pape. Ils se sont rendus au palais du Vatican au nombre de quarante-deux, et sont allés sonner à la porte de Mgr Pacca, grand-maître de la chapelle de Sa Sainteté. Celui-ci a reçu aussitôt nos braves compatriotes, en leur demandant ce qu'il pouvait faire pour leur être agréable.

— Monseigneur, dit l'un d'eux, nous partons pour la France, et dame ! avant de filer, nous voudrions faire nos adieux au Pape.

— C'est pas ça, monsieur le curé, interrompit une vieille moustache aux triples chevrons ; on n'a qu'un Pape, et nous voudrions qu'il nous fît cadeau d'un chapelet ou d'une médaille pour les mères et les sœurs.

— Rien de plus naturel que votre désir, mes amis, répondit Mgr Pacca. Attendez-moi ici ; je vais immédiatement prendre les ordres de Sa Sainteté.

Le grand-maître de la chambre sortit, et, pendant son absence, une appétissante collation fut servie aux braves soldats, qui ne cessaient de se louer tout haut, dans un style plus ou moins pittoresque, de l'aménité de leur vénérable hôte.

Une demi-heure après Mgr Pacca rentrait en disant :

— Mes amis, Pie IX vous attend. Veuillez me suivre.

Les soldats se précipitèrent sur ses pas, et furent bientôt en présence du Saint-Père. Les uns étaient un genou en terre ; les autres, la main au schako, faisaient le salut mili-

Digitized by Google

taire, ceux-ci le schako à la main, ceux-là tête nue et à genoux.

— Eh bien! mes enfants, leur dit Pie IX avec cette paternelle bonhomie qu'on sait irrésistible, vous allez me quitter? Les Français sont mes fils de prédilection; dites-le bien dans votre chère patrie. Je prie tous les jours pour elle. Voyons, mes enfants, il faut que vous emportiez de *Pio nono* un petit souvenir; vous savez que je suis pauvre, mais je demanderai à Dieu d'attacher à mes dons ses plus grandes grâces.

Ce disant, Pie IX ouvrit un tiroir de son modeste bureau, en tira de belles médailles d'argent à son effigie, et les distribua aux soldats.

A ce moment, un formidable sanglot fit tressaillir le Souverain Pontife. C'était la vieille moustache qui pleurait d'attendrissement et de joie.

— Nom de nom! mon Pape! il y a dix-sept ans que je suis chez vous, et sapristi! j'étais si content de retourner en France!... A présent, je ne voudrais jamais m'en aller!

— Mon ami, lui dit le Pape, voici pour vous consoler, et en souvenir de Pie IX.

Le vieux chevronné ouvrit le petit écrin écussonné que lui tendait le Pape, et en sortit la croix de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire.

Je passe sous silence son explosion d'enthousiasme, et je termine comme la correspondance à laquelle j'emprunte ce touchant récit : Si tout le monde connaissait Pie IX, tout le monde l'aimerait.

Une dernière bénédiction de Pie IX à l'armée française.

On lit dans le *Monde :*

« Nous avons des nouvelles de Rome du 7 décembre 1866 au soir.

Digitized by Google

« Un enthousiasme extraordinaire a éclaté sur le passage du cortége pontifical se rendant à quatre heures du soir à la basilique des Saints-Apôtres. Partout la foule était compacte et envoyait au Pape des *evviva*. Les gens du menu peuple l'appelaient des noms les plus tendres, et Pie IX, dont le visage avait une expression ineffable de tristesse et d'amour, répondait à tant de témoignages par ses bénédictions. Quand il apercevait des uniformes français, il se penchait davantage hors de sa voiture et élevait ses mains bénissantes sur nos soldats. Après avoir assisté aux exercices de la clôture de la neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception, le Pape, sortant de la basilique, a vu sur la vaste place des Saints-Apôtres une masse encore plus considérable de peuple. Aux balcons, aux fenêtres, sur les terrasses des maisons, des femmes romaines et étrangères agitaient leurs mouchoirs. Un long cri a de nouveau salué Pie IX, et il était impossible de se méprendre sur la signification de ce cri. Il était certainement pour Pie IX comme l'écho de la chrétienté tout entière, qui à cette heure s'attache plus que jamais étroitement à sa personne sacrée, et proteste en faveur de sa royauté et du rétablissement de tous ses droits.

« Il faut que ceux qui avaient espéré jusqu'au dernier moment le maintien de l'occupation de Rome par la France en prennent enfin leur parti. Nos officiers, leur général en chef en tête, se sont rendus au Vatican jeudi 6 décembre, à midi, pour prendre congé du Saint-Père. En voyant la tristesse et le découragement peints sur leurs traits, les Romains ont pu apprécier tout ce qu'il y a de regret dans le sentiment de la France, et combien la générosité naturelle de la grande nation chrétienne répugne à l'abandon du Vicaire de Jésus-Christ. Cet acte aura les plus graves conséquences ; chacun en est convaincu, et fait des vœux pour que ces conséquences ne soient point fâcheuses pour notre pays.

Digitized by Google

« Introduit chez le Pape, M. de Montebello a récité d'une voix basse et pleine d'émotion un discours dont la forme avait été visiblement très-étudiée. Le mot de *pouvoir temporel* a été éludé, et le conseil de la conciliation avec l'Italie s'y trouve, bien qu'enveloppé dans quelques phrases très-respectueuses. »

Voici ce discours tel que les journaux l'ont donné :

« Très-Saint-Père,

« En venant pour la dernière fois présenter à Votre Sainteté nos respectueux hommages et lui demander sa sainte bénédiction, je ne puis me défendre de la plus grande émotion. Il est des circonstances où la tristesse inséparable des adieux se change en vraie douleur, Mais une pensée me console. Si l'empereur, fidèle à ses engagements, retire ses troupes de Rome, il ne retire pas son appui au Saint-Siége. A nos dix-sept années d'occupation va succéder une protection morale aussi imposante et non moins efficace, parce qu'elle sera un frein pour les uns, un encouragement pour les autres. Puisse le temps qui, dans la main puissante et miséricordieuse de Dieu, apaise les passions comme il calme les douleurs et fonde plus encore qu'il ne détruit, puisse le temps inspirer à tous cet esprit de conciliation qui seul peut amener la solution des difficultés actuelles, et assurer au Souverain Pontife l'indépendance et la sécurité dont il a besoin pour étendre librement son action spirituelle jusqu'aux extrémités du monde ! Tels sont les vœux, hommage de mon profond respect, de ma vive reconnaissance, que je dépose humblement aux pieds de Votre Sainteté. »

Le Pape a répondu :

« A la veille de votre départ, je suis ici, mes chers enfants, pour vous faire mes adieux.

Digitized by Google

« Votre drapeau est parti de France avec la mission de soutenir les droits du Saint-Siége. Aujourd'hui il va y rentrer. Je désire qu'il soit accueilli avec le même sentiment que lorsqu'il est parti. En effet, on m'écrit que tous les cœurs catholiques sont en alarmes; ils tremblent en pensant aux difficultés dans lesquelles se trouve le Vicaire de notre Seigneur Jésus-Christ, le Chef de l'Eglise catholique.

« Il ne faut point se faire illusion : la révolution viendra ici ; on l'a proclamé, on l'a dit et redit. Un personnage italien haut placé a dit que l'Italie était faite, mais non complète. L'Italie serait défaite s'il y avait encore ici un coin de terre où règnent l'ordre, la justice et la tranquillité !

« On veut venir arborer le drapeau piémontais au Capitole. Vous savez comme moi que la roche Tarpéienne n'en est pas éloignée.

« Autrefois, il y a six ans, je parlais à un représentant de la France ; je le chargeai de dire à l'empereur que saint Augustin, évêque d'Hippone, qui est aujourd'hui de l'empire français, effrayé des fléaux qu'il pressentait pendant que les barbares assiégeaient la ville, demanda au Seigneur de mourir avant d'en être témoin. Le représentant me répondit : « Les barbares n'entreront pas. » Mais il n'était point prophète.

« Un autre m'a dit que Rome ne pouvait pas être capitale d'un royaume, mais qu'elle ne pouvait être que la capitale de tous les catholiques. Mais je crains la révolution. Que faire ? que dire ? Je suis dénué de ressources. Cependant je suis tranquille, car la plus grande puissance, Dieu, me donne la constance. »

Ici la voix du Pape trahit son émotion, qui gagne toute l'assistance. Il s'arrête un moment, lève les yeux vers le ciel et porte la main sur son cœur. Après un instant de repos, il poursuit en ces termes :

« Partez avec ma bénédiction et mes adieux paternels. Si

Digitized by Google

vous voyez l'empereur des Français, votre empereur, vous lui direz que je prie pour lui... Moi, je vis dans la miséricorde de Dieu, et ma bénédiction vous accompagnera dans votre voyage (1). »

Le visage de Pie IX avait quelque chose d'austère et de calme à la fois. Nos officiers étaient émus très-fortement. Plusieurs pleuraient et ne cachaient point leurs larmes.

Le Pape les a bénis, eux et leurs familles, et leur a dit encore : « Adieu, mes enfants, adieu ! »

Aux officiers du 85e il avait fait, deux jours auparavant, cette recommandation : « Dites bien à vos familles que le Pape *fera son devoir jusqu'au bout.* » Mais il n'a point répété ces paroles, ni rien d'approchant, à M. de Montebello, pour n'avoir pas à lui reprocher ses insinuations à l'endroit de la conciliation.

Pie IX s'est montré d'une affabilité extrême envers nos soldats, a signé des quantités de suppliques, d'indulgences, de photographies, et distribué des milliers de médailles et de chapelets.

C'est un grand et terrible fait que ce départ *plein de tristesse et de douleur*, et nos soldats en sont tous pénétrés. L'expédition de Rome, la restauration du Pape sur son trône, disons-le, sont les vrais titres de gloire de l'empire ; ils ont même, on ne saurait le contester, fait l'empire, et Pie IX, en disant les sentiments du monde catholique à dix-sept ans de distance, a d'un trait montré notre situation.

(1) On se rappelle involontairement ici les paroles de l'empereur au cardinal-légat dans l'audience solennelle du 13 juin 1854, à l'occasion du baptême du prince impérial ; les voici : « Je suis très-reconnaissant envers Sa Sainteté le pape Pie IX de ce qu'il a bien voulu être le parrain de l'enfant que la Providence m'a donné. En lui demandant cette grâce, j'ai voulu attirer d'une manière particulière sur mon fils et sur la France la protection du ciel. Je sais qu'un des moyens les plus sûrs de la mériter, c'est de témoigner de toute ma vénération pour le Saint-Père, qui est le représentant de Jésus-Christ sur la terre. »

Digitized by Google

Notre armée ne s'y trompe pas : elle comprend que nous perdons une situation politique considérable. Elle sait qu'il était facile de garder Civita-Vecchia, de tenir ainsi en respect l'Italie, et de calmer les inquiétudes des catholiques. Au lieu de cela, nous renonçons à notre prépondérance, nous rendons plus vives les alarmes des fidèles, et nous n'en avons pas moins la haine, une haine ardente des Italiens.

La mission de la France est de protéger l'Eglise.

M. le comte de Maumigny a fait à ce sujet des réflexions qu'il est bon de rappeler ici :

« L'italianisme est bien autrement dangereux que le germanisme, car il enivre l'Italie par les souvenirs décevants de son ancienne grandeur. La révolution dit à l'Italie : Adore-moi, chasse ton vieux Pontife, dédaigne et trompe la France, et je mettrai de nouveau l'Europe à tes pieds. N'as-tu pas déjà les hommages et la reconnaissance de tous les rois ? *Va jusqu'au fond*, et je te rendrai ta puissance, ta richesse, ta gloire antiques.

« Cet immense danger est évident, et Pie IX, qui reste seul sur la brèche, nous en avertit.

« Que Dieu, dans l'abondance de sa miséricorde, dit-il « dans sa dernière allocution, dissipe par sa force toute « puissante les desseins impies de ces hommes ennemis ; qu'il « ne permette jamais que cette cité magnifique qui nous « est si chère, et où, par un bienfait tout à fait unique, il « a placé la chaire de Pierre, fondement inébranlable de la « foi divine et de la religion, *revienne à son ancien état*, « à cet état lamentable que notre prédécesseur saint Léon a « si exactement décrit. »

« Rendons grâces à Pie IX, qui seul aujourd'hui combat pour l'Europe chrétienne, dont il sera le libérateur.

Digitized by Google

« Oui, grâce à Pie IX, la révolution sera vaincue ; mais par quelles douleurs Dieu veut-il lui faire acheter la victoire ? par quels fléaux vengera-t-il son Eglise outragée ? Nous l'ignorons ; nous savons seulement que le départ de nos troupes prépare au Pontife l'épreuve qui précédera son triomphe, car il ne cesse de l'annoncer depuis un an.

« On m'a dit, on m'a répété, disait le Pape à la réception « du 1er janvier, que l'armée française devait quitter Rome. « C'est donc pour la dernière fois que j'ai la satisfaction de « vous donner ma bénédiction apostolique. Aussi je vous la « donne de tout mon cœur, la plus large, la plus complète, « la plus remplie d'affection et d'amour.

« Je vous rappellerai une parole du grand apôtre saint « Paul que je traduis ainsi : *Je sais qu'après votre départ « les bêtes farouches entreront*. Alors je serai comme Jésus- « Christ avant de monter sur le Golgotha, lorsqu'il pria au « jardin des Oliviers et qu'un ange vint le consoler.

« Plus approche l'heure prévue de son agonie, plus ses avertissements deviennent solennels.

« Tout le monde peut voir et conjecturer facilement, dit- « il dans son allocution du 29 octobre, à quels nombreux « et grands périls le Siége apostolique est exposé, et com- « ment il est en butte aux menaces cruelles de la révolu- « tion, aux haines des incrédules, aux colères des ennemis « de la croix du Christ. De toutes parts retentissent inces- « samment ces cris furieux que ne cessent de proférer ses « ennemis les plus acharnés, disant que cette ville de Rome « doit participer aux bouleversements et à la révolution fu- « neste de l'Italie, et que même elle doit en être la tête. »

« Puis le Pape annonce que, « bien qu'à peu près dé- « pourvu de tout secours humain, » il défendra l'Eglise « au « péril même de sa vie. »

« Il est vrai que la protection de la France reste à Pie IX ; mais quand nous aurons quitté Rome, pour qu'elle soit efficace

Digitized by Google

cace, il faudra un immense effort, tandis qu'avant les audaces de Castelfidardo et d'Ancône, avant les imprudences de la convention de septembre, avant la cession prématurée et sans conditions de la Vénétie ou même du quadrilatère, un caporal et quatre hommes avec notre drapeau auraient suffi. Aujourd'hui, malgré nos tolérances et nos libéralités intempestives, notre faible armée d'occupation pouvait suffire encore; car le monde catholique l'appuyait de ses vœux, et les bénédictions de Pie IX centuplaient ses forces.

« Et cependant, en dépit des difficultés que nous nous créons à plaisir, il faudra à tout prix sauver Rome; car laisser l'italianisme, qui guette sa proie, s'en emparer, ce serait et nous déshonorer et nous suicider :

« Nous déshonorer après tant de solennelles promesses;

« Nous suicider, parce que notre vie nationale est étroitement liée à la royauté pontificale.

« Quatorze siècles d'expérience et la tradition nous apprennent en effet que Dieu a créé la France pour protéger et venger l'Eglise romaine.

« Tout Français, s'il est catholique, le croit sur le témoignage des Papes et des saints, le sait s'il a ouvert un livre, le sent d'instinct s'il est ignorant; car Dieu lui-même a gravé cet instinct dans nos cœurs, afin que la France eût le sentiment inné de sa grande mission.

« Chaque nation, chaque famille a en effet sa mission providentielle, sa vocation spéciale, non moins que chaque individu. Comme les individus, comme les familles, les peuples disparaissent quand cette mission est remplie ou quand ils y sont radicalement infidèles; Dieu appelle alors d'autres nations pour remplir le rôle qu'ils ne veulent plus remplir.

« Chargée de défendre le patrimoine de saint Pierre, de défendre cette Rome chétienne qui durera autant que le monde, qui durera jusqu'à l'heure maudite de l'Ante-

Digitized by Google

christ (1), la France participe à la durée de la ville éternelle; et, dans le temps de Justinien, Agathias écrivait « que les Francs, parmi tous les peuples chrétiens, bril- « laient par leur foi; que leur empire serait très-grand, « très-fermement établi, et aurait une durée *toute divine.* » Notre sort, en effet, est lié au sort temporel de l'Eglise romaine; ensemble sont nés les deux Etats; ensemble ils ont vécu, et de la même vie. Dieu veuille les faire durer ensemble de longs jours encore, et resserrer des nœuds que lui-même a formés pour l'honneur de la France et la liberté de l'Eglise !

« C'était jadis une maxime vulgaire parmi nous, que « la « sainte Eglise serait conservée et gardée tant que le royaume « de France serait en prospérité et victoire; » et Alexan- « dre III déclare à son tour que l'exaltation de l'empire des « Francs est inséparable de l'exaltation de l'Eglise. »

« C'est pour cela sans doute que Dieu a choisi le glorieux saint Michel pour commun patron de l'Eglise et de la France, et que la même devise brillait sur nos vieilles monnaies d'or et sur l'obélisque du Vatican : *Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande.*

« La longue durée des Etats de l'Eglise est le gage de la longue durée de la France, créée et conservée pour les défendre. Tant qu'elle est fidèle à sa mission, *Dieu protége la France.*

« Le Fils de Dieu, dont le monde entier exécute les lois, « et aux désirs duquel les armées célestes s'empressent d'o- « béir, écrivait Grégoire IX à saint Louis, a établi sur la « terre divers royaumes et divers gouvernements pour l'ac- « complissement des célestes conseils. Mais comme autre- « fois, entre les tribus d'Israël, la tribu de Juda reçut des « priviléges tout particuliers, ainsi le royaume de France a

(1) Cornelius in Ap., XVII.

Digitized by Google

« été distingué entre tous les peuples de la terre par une « prérogative d'honneur et de grâce.

« De même que cette tribu n'imita jamais les autres dans « leur apostasie, mais vainquit, au contraire, en maints com- « bats les infidèles, ainsi le royaume de France ne peut « jamais être ébranlé dans son dévouement à Dieu et à l'E- « glise; jamais il n'a laissé périr dans son sein la liberté « ecclésiastique; jamais il n'a souffert que la foi chrétienne « perdît son énergie propre; bien plus, pour la conser- « vation de ces biens, rois et peuples n'ont pas hésité à « s'exposer à toutes sortes de dangers et à verser leur sang.

« Il est donc manifeste que ce royaume béni de Dieu a « été choisi par notre Rédempteur pour être l'exécuteur « spécial de ses divines volontés. Jésus-Christ l'a pris en sa « possession comme un carquois d'où il tire fréquemment « des flèches choisies qu'il lance avec la force irrésistible « de son bras pour la protection de la liberté et de la foi « de l'Eglise, le châtiment des impies et la défense de la « justice (1). »

« Dès le berceau la France reçut cette mission, et le pape Anastase écrivait à Clovis :

« Glorieux et illustre fils, soyez la consolation de votre « mère; pour la soutenir, soyez une colonne de fer; car la « charité de beaucoup se refroidit, et notre barque est « battue par une furieuse tempête. Mais nous espérons « contre toute espérance, et nous louons Dieu de ce qu'il « vous a tiré de la puissance des ténèbres *pour donner à « son Eglise,* dans la personne d'un si grand roi, *un pro- « tecteur capable de la défendre contre tous ses ennemis.* « Daigne le Seigneur continuer de vous accorder, à vous et « à votre royaume, sa divine bénédiction ! »

« Saint Remi, dit Bossuet, sacra les rois de France en la

(1) Labbe, *Collect. des Conc.*, t. XIV, p. 266.

Digitized by Google

personne de Clovis, pour être, comme il le dit lui-même, les perpétuels défenseurs de l'Eglise et des pauvres. Saint Avit, cet illustre archevêque de Vienne, qui avait pour prédécesseur et pour père saint Hésychius, pour frère saint Apollinaire, et qui comptait un empereur romain parmi ses ancêtres, écrivait au même Clovis :

« Votre foi devient notre victoire. Voici une nouvelle lu-
« mière qui s'élève dans la personne d'un roi de notre Oc-
« cident, et, certes, ce n'est pas sans mystère qu'elle a com-
« mencé à luire le jour de la naissance du Rédempteur. Il
« était convenable que vous fussiez régénéré dans l'eau sainte
« le même jour que le Seigneur du ciel était né pour le salut
« du monde.

« Pusque le Seigneur a bien voulu se servir de votre mi-
« nistère pour gagner votre nation, je voudrais que vous éten-
« dissiez votre zèle aux autres peuples de la Germanie. Tout
« retentit de vos triomphes; vos sujets ne sont pas les seuls
« qui y prennent part, et nous sommes vainqueurs toutes les
« fois que vous combattez. »

« Les victoires de Clovis, en effet, arrêtaient l'arianisme, et c'est pour le combattre qu'il marche contre Alaric. A l'instigation de sainte Geneviève, il se prépare au combat par le vœu d'élever un temple en l'honneur des princes de l'Eglise, et après la victoire il fait bâtir l'église Saint-Pierre et Saint-Paul sur l'emplacement occupé depuis par Sainte-Geneviève. Comme hommage au prince des apôtres, il envoya sa couronne au Pape. »

Voilà pourquoi la France a envoyé de nouveau sa vaillante armée à Rome, et elle y restera tout le temps que la sécurité du Saint-Siége l'exigera. M. le ministre d'Etat en a pris l'engagement formel dans la fameuse séance du 5 décembre 1867, où les députés se sont prononcés d'une manière si solennelle et si unanime en faveur du maintien du pouvoir temporel du Saint-Siége.

Digitized by Google

Nouveaux triomphes éclatants de Pie IX.

Depuis que la première édition de cet ouvrage a été publiée, la divine Providence a ménagé de nouveaux triomphes à Pie IX.

Des événements considérables se sont accomplis pendant cette année qui s'achève.

Nous ne pouvons que les mentionner ici, nous les avons décrits ailleurs d'une manière complète (1). L'année 1867 sera marquée dans les fastes de l'Eglise comme une des plus glorieuses à la Papauté. Après le départ de l'armée française des Etats pontificaux, en vertu de cette fameuse convention de septembre, destinée à couvrir les trahisons du Piémont, les esprits forts célébraient d'avance la chute de cette grande institution qui pendant dix-huit siècles a rempli le monde de ses bienfaits. Les sociétés secrètes préparaient leurs batteries afin de livrer à la ville éternelle un suprême assaut. Le forban Garibaldi et ses fils, dignes de lui, faisaient dans la loyale Angleterre des emprunts qu'ils hypothécaient sur les objets d'art et les vases sacrés de la ville sainte (2).

Dans le camp des francs-maçons et des libres penseurs, on avait beaucoup ri de la témérité de Pie IX, qui, au moment où le dernier soldat français quittait le lambeau de terre qui forme ses Etats, convoquait à Rome tous les évêques du monde pour y célébrer magnifiquement le dix-huitième anniversaire séculaire du martyre de saint Pierre.

(1) Voyez *les Gloires de Pie IX et les grandes fêtes de Rome en* 1867. 1 vol. in-12 de 400 pages. — *Victoires de Pie IX sur les garibaldiens, et les soldats du Pape devant l'histoire.* 1 vol. in-12 de 300 pages.

(2) On trouvera dans *les Victoires de Pie IX sur les garibaldiens* les preuves de cette monstruosité.

Digitized by Google

Cependant l'auguste vieillard, plein de confiance en Dieu, répétait dans le secret de ses prières ces paroles du Roi-Prophète : *Hi in curribus et in equis, nos autem in nomine Domini :* « Pour eux, ils comptent sur leurs chariots de guerre et sur leurs chevaux légers; pour nous, nous mettons notre confiance dans la vertu du nom du Seigneur. » Et avec l'apôtre saint Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum :* « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

Les espérances de ce grand Pontife n'ont pas été déçues. Attaché à la croix comme son divin Maître, Pie IX a attiré à lui toutes les âmes honnêtes et provoqué dans toutes les classes de la société le dévouement le plus héroïque.

La parole des évêques sur les fêtes de Rome.

Mgr Manning, autrefois une des gloires des anglicans, aujourd'hui archevêque de Westminster, a publié sur *le Centenaire de saint Pierre* un beau mandement dont nous détachons la page suivante :

« Aucun Pontife peut-être n'a eu l'occasion de faire plus fréquemment que Pie IX l'exercice de son autorité suprême sur l'Eglise. La création des hiérarchies, la définition de l'Immaculée Conception, les déclarations de la puissance temporelle, les condamnations dans l'encyclique de 1864, portent témoignage au plus haut degré de la plénitude de son autorité suprême comme Chef et Docteur de l'Eglise universelle. Il n'est peut-être pas non plus de Pontife qui se soit rattaché d'une manière aussi intime l'épiscopat tout entier, en l'appelant aussi souvent à ses côtés. En 1854, les évêques ont été invités à assister à la déclaration du dogme que l'Eglise attendait et désirait depuis si longtemps. Deux cent cinquante prélats se sont assemblés autour de son trône pour témoigner de la foi de l'Eglise universelle dans l'immaculée

Digitized by Google

conception de notre sainte Mère, et reporter à leurs troupeaux la pieuse croyance de leurs cœurs comme article de foi décrété par le Vicaire de son divin Fils.

« En 1862, quand le conflit du pouvoir temporel était à son point culminant, Pie IX a proposé la canonisation des martyrs japonais, et invité pour la seconde fois les évêques à se rendre à Rome. Environ deux cents évêques ont répondu à l'invitation, et en termes qui ne seront jamais oubliés, se sont unis à lui dans le conflit qu'il a si longtemps soutenu pour les droits et les libertés du Saint-Siége, qui sont les droits et les libertés de l'Eglise universelle.

« C'est maintenant pour la troisième fois qu'il a convoqué les évêques du monde entier. Vous vous rappelez tous l'époque où il a fait connaître pour la première fois ses intentions. C'était au moment où les deux ans de la convention expiraient, où tout secours humain se retirait de lui, et où les hommes croyaient le moment venu de la chute du pouvoir temporel. L'armée française devait se retirer au mois de décembre 1866. C'est alors que le Saint-Père invita tous les évêques de l'univers à venir à Rome en juin 1867. Les gens du monde traitaient cette invitation de folie. Tandis qu'ils prophétisaient la révolution, l'anarchie et je ne sais quoi, le Saint-Père, plein d'une calme confiance dans la divine Providence, commençait les préparatifs pour célébrer le Centenaire du martyre de saint Pierre sur la tombe de l'apôtre. L'événement a justifié sa confiance et donné une leçon au monde comme à nous-mêmes. A nous il a enseigné à être plus courageux, et au monde à être moins prétentieux dans ses prophéties. Il a manifesté, avec un témoignage que personne n'oserait mettre en doute, la vie et la puissance de l'Eglise catholique.

« Nous avons entendu chaque jour des discours sur le déclin et la chute de l'Eglise comme puissance parmi les nations. Au moment où les hommes se félicitaient et échan-

Digitized by Google

geaient leurs compliments sur ce qu'ils croyaient son cadavre, le Chef de l'Eglise prenait la parole, et les évêques, venus littéralement des quatre points cardinaux, s'assemblaient autour de lui. Ce n'était pas un commandement, ce n'était même pas une injonction, c'était une simple invitation, une expression de son désir. Cinq cents évêques et une multitude de fidèles sont venus du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, par terre et par mer, vers le successeur de saint Pierre. Il y avait des évêques venus de la Chine et du fond de l'Asie; il y en avait de la Californie et de l'Amérique occidentale; il y en avait du nord de la Tartarie et du Canada; il en était venu de l'Australie et des îles des mers du Sud. Là se trouvaient réunis les principaux pasteurs de plus de trente races et nations différentes. Une seule voix dans le monde avait pu convoquer une pareille assemblée, et cette voix était celle du successeur de saint Pierre, à qui le monde entier a été confié, la voix du Vicaire de Celui à qui « tout pouvoir est donné « dans le ciel et sur la terre. »

Mgr Landriot, archevêque de Reims, a publié aussi, sur le même sujet, une belle instruction pastorale dont voici un extrait :

« Nous nous rappelions avec bonheur ces paroles de l'Ecriture : « Le grand-prêtre était debout, environné de ses « frères comme d'une couronne de gloire : » *Sacerdos magnus stans juxta aram, et circa illum corona fratrum.* « Ils « étaient autour de lui comme des cèdres plantés sur le mont « Liban, comme des branches de palmier, et tous les enfants « d'Aaron étaient dans leur gloire autour de lui : » *Quasi plantatio cedri in monte Libano, sic circa illum steterunt quasi rami palmæ, et omnes filii Aaron in gloria sua* (1).

« Et nous, ô Père de la grande famille, lorsque votre cœur surabondait ainsi de joie, nous ressentions toute la vérité de

(1) Eccli., L.

Digitized by Google

vos paroles : « Plus les liens de la foi, de la tendresse et de « l'amour vous attacheront à la pierre angulaire de l'édifice « mystique, plus aussi, comme nous l'enseigne la mémoire « de tous les âges de l'Eglise, vous vous sentirez revêtus de « cette force et de ce courage qui sont exigés de la grandeur « de votre charge contre les assauts de l'ennemi et les ad- « versités de la fortune (1). »

« Cette grande réunion a donc été une immense consolation pour le cœur du Souverain Pontife et des évêques. Tous nous aimions à répéter les paroles du Psalmiste : « Que c'est « une douce et agréable chose, que les frères soient ainsi « confondus dans l'unité de la foi et de la charité! C'est « comme la rosée qui tombe sur la montagne de Sion, et « Dieu a réservé des bénédictions toutes spéciales à ces fra- « ternelles assemblées : » *Quoniam illic mandavit Dominus benedictionem* (2).

« C'était en même temps une solennelle réponse à ceux qui prétendent que l'Eglise catholique est sur son déclin, qu'elle a fait son temps, et qu'elle s'affaisse dans les langueurs de la décrépitude. Il y a longtemps que de semblables prophéties circulent dans le monde; déjà elles existaient du temps de saint Augustin, et l'Eglise n'en a pas moins continué sa marche triomphale et glorieuse à travers les siècles; et cette marche semée d'épreuves et de victoires, elle la poursuivra en la compagnie de Celui qui commande aux tempêtes et qui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Au milieu des doctrines perverses et immorales d'un siècle où tout menace de se décomposer, les idées, les croyances et les principes nécessaires à la conservation des empires; au milieu de ces perturbations sociales où l'homme, emporté par tout vent de doctrine, finit par retomber sur lui-même avec les tristesses de la défaillance, du dé-

(1) Alloc. du 26 juin.
(2) Ps. 132.

Digitized by Google

couragement et d'un froid scepticisme, l'Eglise catholique vient d'affirmer sa vie d'une manière solennelle ; elle a affirmé sa foi, son amour ; elle a resserré les liens de son indéfectible charité. Et si douze apôtres, malgré la corruption du paganisme, ont pu changer la face de la terre, infiltrer une vie nouvelle dans ce vieux cadavre du monde romain qui s'en allait par lambeaux, quelles espérances ne nous donnent pas cette réunion des successeurs des apôtres autour de la chaire apostolique, cette unanimité de sentiments, cette puissance de conviction, et ces saintes ardeurs d'un zèle divin qui va se répandre partout et allumer de nouveau dans les intelligences et les cœurs les flammes de ce céleste incendie dont le Christ disait : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, « et je n'ai qu'un désir, c'est qu'il embrase toutes les âmes : » *Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur* (1) ?

« La présence des évêques à Rome a été l'occasion d'un événement dont la haute importance mérite d'être signalée : c'est l'annonce officielle d'un concile œcuménique. « Depuis « longtemps, dit le Pape, nous méditions dans notre esprit « un dessein qui a déjà été connu de plusieurs de nos véné- « rables frères, et que nous espérons pouvoir mettre à exé- « cution aussitôt que nous en trouverons l'opportunité vive- « ment désirée par nous. Ce dessein est de tenir un sacré « concile œcuménique et général de tous les évêques du « monde catholique, où seront recherchés, avec l'aide de « Dieu, dans l'union des conseils et des sollicitudes, les re- « mèdes nécessaires et salutaires aux maux qui affligent « l'Eglise. »

« Saluons donc avec amour et joie cette époque prochaine et glorieuse où tous les chefs des diocèses, réunis sous la présidence du Pape, s'occuperont des grandes questions re-

(1) Luc., XII, 49.

Digitized by Google

ligieuses, et surtout de celles dont l'application est plus immédiatement nécessaire. Ils les traiteront avec cet esprit de sagesse, de prudence, de fermeté, de tendre charité qui a toujours animé les décisions solennelles de l'Eglise. »

Nous terminons ces citations, que nous pourrions multiplier à l'infini, par ces admirables considérations de Mgr l'archevêque de Tours :

« Le catholicisme fleurit sur le tombeau de tous ceux qui voulaient sa ruine; ses dogmes sont prêchés comme ils l'étaient par les apôtres, et notre foi, toujours ancienne et toujours nouvelle, est encore la foi des premiers fidèles. Cette perpétuité des institutions chrétiennes, au milieu de tant d'ennemis ardents à les combattre, ne proclame-t-elle pas la divine origine de l'Eglise?

« On ne triomphe pas de toutes les puissances et de toutes les perversités de la terre quand on n'est pas la vérité. On peut même ajouter que cette implacable aversion contre nos croyances est un frappant témoignage en leur faveur, et c'est avec raison qu'un philosophe chrétien, au commencement de ce siècle, a pu dire qu'il n'est pas donné à l'erreur d'inspirer tant de haine. Le dix-huitième centenaire nous a trouvés fidèles à la même doctrine, vainqueurs des mêmes attaques, à genoux devant les mêmes autels, et le cœur rempli des mêmes espérances. Après dix-huit siècles, Pie IX, notre grand Pape, parle encore par la bouche de Pierre, et la barque impérissable dont il est le pilote continue sa marche sur les flots du temps.

« Si la fête en l'honneur du crucifié du mont Janicule nous a fait voir la perpétuité de notre foi, les cinq cents évêques rangés autour du Pasteur suprême en ont fait resplendir l'unité. De vénérables collègues, dont nous sentions le cœur d'apôtre sans connaître leur langue, étaient arrivés des pays les plus lointains, plusieurs des extrémités du globe. Ils

Digitized by Google

avaient traversé les océans pour se rendre au lieu que la Providence a marqué pour être le centre du catholicisme. Les contrées qu'ils représentaient sont les plus diverses qu'on puisse imaginer par les climats, par les mœurs, par les lois et les formes du gouvernement. En entrant dans la ville sainte, tous ces évêques se sont retrouvés dans la patrie de leur foi, et Jésus-Christ, notre Maître, s'est montré vivant à leurs yeux dans la personne de son Vicaire. A Rome, nous avons vu comme une représentation de la grande famille humaine ; et cette représentation, où éclataient tant de lumières et de vertus, ne formait qu'un cœur et qu'une âme par l'unité des croyances, de l'amour et de l'enseignement. Tous ces pasteurs, réunis autour de Celui qui a reçu la mission de paître les brebis et les agneaux, adoraient le même Christ, récitaient le même symbole, pratiquaient les mêmes commandements, soutenaient les mêmes combats et chantaient les mêmes prières. Spectacle vraiment admirable, qui ne se voit que dans l'Eglise de Dieu.

« Que trouve-t-on, en effet, en dehors de nos rangs, à côté de cette magnifique et consolante unité? Le désaccord et la contradiction sur toutes choses, des opinions qui se combattent, des systèmes qui se détruisent et se succèdent sans fin. Hors du catholicisme vous ne découvrirez pas trois hommes qui s'entendent parfaitement sur une question de religion ou de morale, sur Dieu, sur l'âme, sur la destinée de l'homme; la confusion des doctrines et l'anarchie des esprits forment le caractère distinctif de ce qu'on appelle le progrès contemporain; et si, dans cette complète déroute des intelligences, nous arrêtions nos regards sur nos frères séparés, nous pourrions vous signaler des divisions parvenues à leurs dernières limites, et toutes les conséquences de ce libre examen qui n'est plus que le triste privilége de ne croire à rien. O sainte unité de l'Eglise catholique, en vous retrouvant à Rome dans toute votre gloire, nous avons mieux compris la vérité

Digitized by Google

dont vous êtes la marque sublime, et nous avons mieux senti la force indestructible de notre foi. O sainte unité, d'ineffables joies sont réservées à ceux qui ne se séparent pas de toi, et ceux qui t'abandonnent sont punis dès ce monde par les tourments du doute, par les défaillances du cœur et les égarements de la pensée. »

Ces paroles si éloquentes et si pleine de foi de nos illustres évêques ont produit un vif enthousiasme parmi les fidèles de toutes les classes de la société, qui ont senti redoubler leur dévouement à Pie IX.

On a pu s'en convaincre quand les bandes de la révolution sont venues de nouveau menacer son trône.

On a dit avec raison que notre siècle n'a plus rien à envier aux temps des persécutions, des martyrs ou des croisades; car, parmi nous, il est encore des chrétiens, dignes des temps apostoliques, qui, pour le triomphe de l'Eglise, après avoir donné leur argent, disent en ce moment adieu à leur famille, à leur patrie, et vont combattre et peut-être mourir; parmi nous, il y a encore des mères qui offrent leurs enfants pour l'Eglise, et de jeunes femmes qui pour elle offrent plus que leur vie, car elles offrent celle de leurs époux.

Quelle époque aura été plus féconde en dévouements et en héroïsmes chrétiens que les jours que nous traversons ?

On a exalté les types des soldats du premier empire ; l'art, la poésie, l'histoire, leur ont fait une célébrité que les grands revers des campagnes d'Espagne, de Russie et de France ont servie; et ces types sont grands et beaux.

Mais combien plus grands et plus beaux sont les types de nos héros pontificaux ! Quelle lumière sur leur front, et que l'auréole du martyre l'emporte sur la couronne de laurier ! Lamoricière, Pimodan, de Pas, Guérin, de Thérouanne, Guillemin, de Quélen, Dufournel, et tant d'autres ! Quelle noble diversité de physionomies parmi ces nobles morts !

Digitized by Google

Nous ne citerons pas en ce moment les vivants ; ils forment une légion sacrée qui ne sera pas une des moindres beautés du pontificat de Pie IX, une des moindres illustrations de l'histoire de notre temps, de notre temps dont les ombres épaisses feront mieux ressortir aux yeux de la postérité ces clartés catholiques.

Nous ne saurions mieux terminer ce volume que par les belles paroles de Pie IX commentées par l'illustre évêque de Poitiers :

Les espérances de l'Eglise.

« Nous devons ouvrir nos cœurs au sentiment de la confiance et nous rassurer pleinement sur le dénouement final de la crise que subit en ce moment la société chrétienne dans les diverses parties du monde. Du milieu de ses angoisses, le Pontife romain nous encourage, et sa noble voix invoque la voix de notre grand saint Hilaire pour relever les cœurs qui seraient tentés de défaillir. Ce n'est pas sans une émotion particulière que nous avons entendu ces paroles de l'allocution pontificale (13 juillet 1860) :

« Nonobstant un bouleversement si profond des temps et « des choses, au milieu de ces attaques acharnées contre l'E- « glise et de cette violation effrontée de tous les droits divins « et humains, en face de ce mépris jeté de toutes parts au sa- « cerdoce, ne laissons pas fléchir notre courage, vénérables « frères. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles et les « promesses de Dieu ne passeront point. Vous le savez, les « empires les plus florissants, les royaumes, les nations, les « villes et les provinces peuvent être détruits, renversés, « anéantis ; mais l'Eglise fondée par Jésus-Christ notre Sei- « gneur, et constamment soutenue et éclairée par sa vertu « puissante, ne peut jamais en aucune manière être déra-

Digitized by Google

« cinée ni ébranlée ; elle n'est ni vaincue ni amoindrie par « les persécutions, elle en tire au contraire de nouveaux « accroissements et de nouveaux triomphes. *Car c'est le « propre de l'Eglise,* dit saint Hilaire de Poitiers, *de vain- « cre quand elle est blessée, d'être mieux comprise quand elle « est accusée, de tout gagner quand elle est abandonnée.* »

« Fort de ces paroles, nous osons le prédire : les blessures faites en ce moment à l'Eglise sont un gage de ses prochaines victoires : *ut tunc vincat cum læditur ;* l'insolence avec laquelle toutes ses doctrines religieuses et sociales sont incriminées, n'aboutira qu'à remettre mieux en lumière et qu'à faire mieux accepter de tous les bons esprits la vérité, la nécessité et la haute portée de ces doctrines : *tunc intelligatur cum arguitur ;* enfin, la lâcheté avec laquelle elle est trahie et délaissée par les puissants du siècle, nous est un signe qu'une part considérable lui sera bientôt rendue dans la direction du monde : *tunc obtineat cum deseritur.* Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, et quelques efforts qu'on fasse pour procurer de nouvelles temporisations, la force désormais inévitable des choses ne tardera pas à poser, des pays de l'aurore à ceux du couchant, une foule de questions que l'Europe, dans son organisation actuelle, n'est pas de taille à résoudre. Il est vrai, dans les grandes luttes qui sont pendantes, le démon croit s'être assuré le succès par la rage qu'il a communiquée en même temps à ses séides de l'Orient et de l'Occident contre tout ce que ces contrées renferment de plus pur et de plus noble. Mais nous, au contraire, qui savons le prix du sang des fidèles et des soupirs des justes, nous disons avec notre saint docteur : « Victoire, « victoire à l'Eglise, puisque l'Eglise est momentanément « en souffrance ! Elle va rallier les intelligences à sa cause « et à son autorité, puisque la conspiration du dénigrement « a été hautement fomentée et patronnée contre elle. Elle « est à la veille de reprendre son influence dans les conseils

Digitized by Google

« des nations, puisque les nations l'ont abandonnée. » *Hoc enim Ecclesiæ proprium est, ut tunc vincat cum læditur, tunc intelligatur cum arguitur, tunc obtineat cum deseritur.*

« Nous sommes du reste étranger à cette disposition optimiste qui rêve pour la terre des destinées indéfinies, que la parole divine ne lui a point promises. Non, nous ne nous exagérons point à nous-même les symptômes de régénération qu'offre le monde actuel, et nous ne nous dissimulons aucune des conquêtes profondes que l'esprit du mal a obtenues sur la société chrétienne. Toutefois, nous croyons avoir l'esprit de Dieu en nous, quand, en comparant les éléments de bien et de mal qui s'agitent et se remuent à cette heure, nous osons prévoir encore le retour d'une ère de prospérité pour l'Eglise de Dieu ici-bas. Dans tous les cas, nous l'avons dit déjà, c'est et ce sera jusqu'à la fin le devoir des vrais chrétiens, des hommes de foi et de courage, de travailler sans relâche au triomphe du règne de Dieu sur la terre. Le découragement ne doit jamais atteindre notre apostolat, et quand l'univers croulant nous engloutira sous ses ruines, nous devrons tomber ayant encore la parole de salut sur nos lèvres et dictant aux princes et aux peuples les conditions et les lois de la vie des nations. »

Digitized by Google

APPENDICE

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1. — La mort de Rossi.

La conférence des avocats stagiaires s'est ouverte le samedi 7 décembre 1867 au Palais-de-Justice. Le barreau de Paris a su, par une tradition fidèle, faire de cette solennité annuelle une fête des lettres, du droit et de l'éloquence. Cette année, la séance n'a pas été moins brillante que les précédentes.

Appelé pour la seconde fois aux honneurs du bâtonnat, M. Allou, dont le talent et la renommée ont si heureusement grandi pendanl l'exercice, souvent redoutable, de cette charge de confiance, a saisi l'occasion de donner à la jeune et studieuse génération qui se presse dans la carrière des leçons excellentes.

Il a traité de l'art oratoire devant la justice. C'est un regret véritable pour nous de ne pouvoir reproduire intégralement cette belle et ferme harangue, digne des meilleurs temps, marquée au coin de principes élevés et sûrs, empruntant à la fois à l'antiquité et à nos annales l'autorité de leurs préceptes et de leurs modèles, et, par une délicate et sincère justice, célébrant à leur tour ces gloires du présent qui ne le cèdent à nulle autre.

Après M. le bâtonnier, la parole a été donnée à un des secrétaires de la conférence, M. Maurice Sabatier, qui a prononcé l'éloge du courageux et infortuné Rossi.

Voici la fin de ce morceau, dont l'éloquence émue et contenue fait honneur au jeune stagiaire :

Digitized by Google

« Le voilà au sommet de sa vie! En Suisse, en France, en Italie même, il n'a jamais été aux prises avec une œuvre plus grande et plus belle. La religion, la liberté ont les yeux fixés sur lui. Il tient dans ses mains l'avenir du monde. La grandeur de l'entreprise l'inspire et l'anime. Il se multiplie. Il porte dans tous les détails de l'administration un regard vigilant et sévère. Il obtient du clergé romain un don considérable qui doit relever les finances. Il organise une force publique sur laquelle il puisse compter. Sa pensée s'étend en même temps sur l'Italie tout entière. Il reprend le projet d'une ligue italienne, deux fois tentée par Pie IX. Il négocie à ce sujet avec le Piémont, dont il rencontre et dont il combat les précoces convoitises.

« Deux mois d'une administration active et ferme ont déjà ranimé les courages. Enfin le parlement est convoqué pour le 15 novembre, et il ouvrira lui-même la session par un discours qui doit, dans sa pensée, porter le dernier coup aux partis extrêmes. Que fût-il sorti de tant de dévouement, d'habileté, de génie? Etait-il temps encore de relever l'Italie défaillante et de l'organiser sous les regards et sous la main de la Papauté? Le succès allait-il couronner une œuvre si courageuse et si belle? L'Italie aurait-elle gagné à sa vie autant qu'elle a perdu à sa mort? Croyons-en la perspicacité de l'esprit de désordre et d'anarchie. Il y a sur la route de la démagogie un homme qui l'importune, qui l'arrête, qui est capable de la vaincre : c'est Rossi. Il sera sacrifié!

« On raconte que, la veille du jour fixé pour le meurtre, quelques hommes se réunirent, à la faveur des ombres de la nuit, dans une petite salle de spectacle des faubourgs de Rome, et que là, dans ce lieu du plaisir et de la joie, à la lueur d'une lampe obscure, l'un d'eux s'essaya sur un cadavre à porter d'une main assurée un coup mortel. Mais de telles fictions sont inutiles pour ajouter à l'horreur de ce crime.

« Des présages de mort circulaient depuis quelques jours. Le matin même du 15 novembre, Rossi eut de divers côtés des avertissements précis. La duchesse de Rignano, femme du ministre de la guerre, lui écrit un billet auquel il répond avec assurance et enjouement.

« Pendant le déjeûner, il essaye de calmer, par son attitude plus encore que par ses paroles, les pressentiments de sa femme et de ses deux fils. A midi, il se rend au Quirinal et demande au Pape ses dernières instructions. « Je n'en ai

Digitized by Google

« pas d'autres à vous donner, dit Pie IX, que de prendre « toutes les précautions nécessaires pour éviter à nos enne- « mis un grand crime, et à moi une immense douleur. » En sortant de l'appartement du Pape; il rencontre un curé de Rome qui le prend à part. « Que voulez-vous? lui demande « brusquement Rossi. — Vous sauver, » répond l'ecclésiastique, qui lui raconte, tout épouvanté, comment il a eu la révélation du crime qui se prépare.

« L'âme héroïque de Rossi se trouble; il s'arrête, il réfléchit un instant, puis il reprend sa marche en disant : « La « cause du Pape est la cause de Dieu. » Il monte en voiture avec le banquier Righetti, sous-secrétaire d'Etat au ministère des affaires étrangères; il s'entretient tranquillement avec lui de ses périls, de ses projets, de la victoire qu'il va remporter. Ils arrivent dans la cour de la chancellerie, que remplit une foule tumultueuse. Le silence le plus profond les accueille; puis, la voiture s'étant arrêtée, quelques murmures s'élèvent.

« Rossi les entend sans émotion. Il laisse tomber lentement sur la foule un regard où se peignent l'assurance et le mépris. Il monte au milieu des groupes compactes l'escalier qui conduit au palais; mais à peine a-t-il gravi quelques marches, qu'un des conjurés, un vieillard, dit-on, le frappe à l'épaule gauche : c'était le signal; pendant qu'il retourne la tête, un autre lui plonge son poignard dans le cou. Il tombe, se relève, porte le mouchoir à sa blessure, fait quelques pas, retombe et expire, sans proférer un seul cri, sur le seuil de ce palais qu'il allait remplir de son éloquence.

« On sait tout ce qui a suivi : la garde civique demeurant témoin impassible du meurtre; le parlement romain continuant à écouter la lecture du procès-verbal; le soir, la joie éclatant dans Rome; la foule répandue dans les rues avec des flambeaux, chantant des hymnes en l'honneur du nouveau Brutus, les chantant même sous les fenêtres du palais de Rossi, comme une insulte à la douleur; le meurtrier promené en triomphe; le gouvernement anéanti; ces manifestations de joie féroce s'étendant en dehors de Rome; l'Italie célébrant comme un bienfait le meurtre de l'homme qui pouvait la sauver; l'émeute faisant explosion autour du Vatican; Pie IX contraint de se réfugier à Gaëte; l'Europe entière ébranlée dans ses fondements, et, au milieu de cette commotion qui dure encore, les esprits déconcertés, la liberté compromise; tant d'ombres enfin descendues tout à coup

Digitized by Google

autour de ce tombeau, comme pour témoigner à quelle profondeur avaient été frappées, dans Rossi, l'humanité, la justice, la religion, la liberté : toutes causes heureusement immortelles. »

Ah! oui, immortelles, parce que Pie IX les défend et les bénit, parce qu'il en est aujourd'hui le représentant et la victime, parce qu'il triomphera avec elles sous l'œil et sous la garde de Dieu.

N° 2. — L'épée offerte au général Oudinot.

La prise de Rome est le plus beau fait d'armes de nos annales contemporaines, et l'expédition française restera, par l'élévation de son but, par ses conséquences sociales, par l'immense service qu'elle a rendu à la cause de la religion catholique et de l'autorité dans le monde, une de nos gloires les plus pures et les plus dignes d'envie. Tout ce qui s'y rattache est donc pour les catholiques d'un prix inestimable, et cet intérêt, lorsqu'il s'agit du noble et vaillant capitaine qui a valu à notre jeune armée un tel triomphe, prend, dans les circonstances présentes, un caractère spécial d'importance et d'honneur.

On se souvient qu'aussitôt après la nouvelle de l'entrée de nos troupes dans la ville éternelle, plusieurs notables catholiques de Lyon eurent l'heureuse pensée d'offrir au vainqueur une épée qui fût pour lui le gage de l'admiration et de la reconnaissance publiques. Ce chef-d'œuvre d'art et de goût a été présenté au général duc de Reggio par les délégués de la commission de souscription.

« Nous avons assisté, dit M. Henri de Riancey, à cette scène qui, pour s'être passée sans la pompe et l'éclat qu'elle aurait pu avoir en d'autres temps, n'en a pas moins été féconde en vives émotions. Comment ne pas être profondément touché en voyant l'héritier d'un des héros immortels de nos grandes guerres, entouré des trophées, des insignes, des souvenirs de son illustre père, recevoir un témoignage nouveau, libre et spontané de la gloire personnelle qu'il a ajoutée à celle du nom qu'il porte, et répondre à cette démonstration si honorable de ses concitoyens avec une modestie, une simplicité, une abnégation vraiment admirables ? »

Digitized by Google

L'épée étant complètement achevée, une délégation est allée à Paris et l'a remise au général. Un membre de la délégation s'est exprimé en ces termes :

« Général,

« Pendant que la chrétienté tout entière applaudissait au glorieux fait d'armes qui délivra Rome du joug de ses oppresseurs et rendit le Souverain Pontife à son siége, il appartenait à la Rome des Gaules de prendre l'initiative des sentiments de reconnaissance dus à l'armée expéditionnaire et à son illustre général en chef. Cette pensée, qui trouva un généreux écho dans notre France demeurée fidèle à la foi de ses pères, fut accueillie avec plus d'empressement encore par les contrées qui ont le bonheur d'être le berceau de votre famille, et par l'armée dont votre nom est une des gloires les plus chères. L'épée que nous vous présentons aujourd'hui, et dont vous avez bien voulu accepter l'hommage, est l'expression de ces sentiments de reconnaissance. Œuvre d'un Lyonnais, produit de l'initiative lyonnaise, elle confondra, nous l'espérons, dans votre cœur les souvenirs de ces deux Rome. Agréez-la comme un témoignage de notre gratitude et de nos vives sympathies, et permettez-nous, en vous l'offrant au nom de tous, de nous borner à vous dire ces simples mots que la pensée de tous a gravés sur l'acier :

« *A la foi du chrétien ! Au génie du chef !*
Au courage du soldat ! »

Ensuite M. Boullée a parlé en termes bien sentis des vives sympathies que s'est acquises le général Oudinot, duc de Reggio, par l'expédition de Rome, et par les services que nous a rendus l'armée des Alpes, dont le général a été l'organisateur et le premier commandant en chef.

Le général a répondu :

« Vous venez, messieurs, avec autant d'autorité que de bienveillance, de donner une nouvelle et puissante consécration à des faits incontestables, mais dont le mérite revient à la Providence.

« C'est elle qui, en 1848, m'a permis de combattre avec succès, à la tête de l'armée des Alpes, les passions anarchiques alors si menaçantes pour notre belle patrie.

Digitized by Google

« C'est elle qui, l'année suivante, a daigné faire de moi l'instrument de ses desseins pour l'accomplissement d'une grande œuvre.

« Ce dernier événement, objet de toutes vos sympathies, a été, vous le savez, très-diversement jugé. Il y a des hommes qui qualifient de crime politique le rétablissement de l'autorité temporelle du Saint-Siége. Ce crime, je l'ai commis ; car je n'ai partagé avec personne la responsabilité du commandement, et je m'en suis glorifié alors qu'il y avait peut-être quelque témérité à braver la violence des partis.

« Au moment de la reddition de Rome, la ville de Lyon a voulu donner, par voie de souscription nationale, un témoignage éclatant d'estime au général en chef de l'armée des Alpes et de l'armée d'Italie.

« Cet appel a été entendu. Je reçois aujourd'hui avec bonheur, et comme un patrimoine commun à mes compagnons d'armes, l'épée lyonnaise. Placée en regard des glorieux insignes de mon père et à côté de l'épée qui m'a été décernée par la ville de Rome, elle ne charmera pas seulement la vue, elle offrira de sérieux enseignements.

« Oui, ce merveilleux chef-d'œuvre artistique est aussi une éloquente page d'histoire ; il constate une fois de plus que la justice et la vérité sont impérissables en France.

« Fier de votre suffrage, messieurs, heureux d'une récompense qui met le comble à mon ambition de soldat et de catholique, je ne saurais trouver d'expressions pour rendre la reconnaissance dont je suis pénétré pour la généreuse initiative de la ville de Lyon ; mais j'ai besoin de déclarer que le nom de MM. les souscripteurs sera sans cesse présent à ma pensée, cher à mon souvenir et gravé dans mon cœur. »

La remise de l'épée a eu lieu dans le cabinet de M. le général ; il y avait quelque chose de touchant à voir les organes d'une pensée éminemment religieuse et française apportant leur tribut de reconnaissance dans ce lieu plein des souvenirs de la reconnaissance de plusieurs villes, et où s'étalent les trophées de la valeur militaire. Gloire aux familles qui savent ainsi conquérir les témoignages de l'estime et de l'affection des peuples !

L'épée d'honneur offerte au duc de Reggio se distingue des armes de même nature en ce que la richesse de ses ornements est complètement subordonnée au caractère mâle et

Digitized by Google

sévère dont elle est empreinte et qui frappe tout d'abord ; c'est à la fois une arme très-sérieuse et suffisamment ornée pour paraître digne du but que les souscripteurs se sont proposé : honorer dignement, comme militaire illustre et comme catholique, le chef de l'armée française qui a ramené le Pape dans Rome.

Une pensée assez complexe, mais que l'exécution a réduite aux conditions d'unité et de simplicité voulues, a présidé à la composition de cette œuvre d'art, qui rappelle, dans un cadre étroit et restreint, les grands faits de l'institution de l'Eglise par Jésus-Christ, institution qui a motivé plus tard celle de la souveraineté temporelle du Pape, l'appui que la France a toujours prêté généreusement pour défendre et maintenir cette souveraineté, les luttes et les triomphes de l'Eglise, et enfin les actions d'éclat qui signalèrent la présence du général Oudinot sur les rives du Tibre.

L'arme a la forme des épées dites *chevalières*. Au sommet de la poignée, sur le plat du pommeau, le premier Vicaire de Jésus-Christ à genoux reçoit les clefs que le Sauveur lui tend d'une main, pendant que de l'autre il lui montre le ciel, d'où l'Eglise catholique tire sa divine origine, et où elle a mission de conduire les hommes à travers les luttes et les obstacles que la chute d'Adam a multipliés sous leurs pas.

Un peu plus bas, les deux colonnes de l'indépendance du Saint-Siége, Charlemagne et Constantin sont adossés aux deux faces principales du quillon. Debout et appuyés sur leurs vaillantes épées, ils veillent à la garde des prérogatives du Pontife souverain. Constantin est revêtu de la pesante cuirasse à lambrequins et ceint de lauriers ; Charlemagne, drapé dans un manteau impérial aux larges plis, la jambe nue et enveloppée de courroies lacées, tient le globe de la main gauche. Malgré la petitesse de leurs proportions, ces deux figurines ont du caractère ; elles reposent, ainsi que le quillon, sur une base ronde qui descend en s'évasant jusqu'à ce qu'elle s'amortisse au-dessus du bouclier et du croisillon. Les ornements ciselés qui l'entourent se relient, au-dessous de Constantin, au monogramme du Christ, et, au-dessous de Charlemagne, à une petite devise qui exprime d'une manière concise la part que Lyon a prise à la délivrance de Rome en 1849 (1). Devise et monogramme sont écrits sur une

(1) *Roma liberata, plaudente Galliarum Roma.*

Digitized by Google

petite rondelle d'or émaillée rouge et noir, appliquée au centre d'une couronne de laurier.

Le croisillon, sur lequel courent des rinceaux de feuillage, se termine par des fleurons également feuillagés, au milieu desquels on voit, du côté de Constantin, les armes de Rome et la façade de Saint-Jean de Latran; du côté de Charlemagne, les armes de Lyon et la façade de la cathédrale de cette ville. Les deux petits monuments n'ont qu'une hauteur de 14 millimètres et sont néanmoins très-exactement modelés en argent doré sur fond d'émail bleu.

Les métaux des armoiries sont exprimés par des émaux coloriés.

Rome porte *de gueules à une bande chargée des lettres S P Q R en or.*

Lyon porte *de gueules au lion d'argent, tenant de la patte dextre une épée haute de même, au chef cousu de France et de l'Empire.* Ce chef a été supprimé, sans doute à cause de l'insuffisance de l'espace. Nous pensons qu'il eût mieux valu, dans ce cas, adopter un autre ornement que des armoiries; car celles-ci, dès qu'elles ne sont pas exactement copiées, cessent d'avoir une signification; elles indiquent le contraire de ce qu'on veut leur faire indiquer, et le plus souvent n'indiquent rien du tout.

Entre les armes de Rome et la façade de Saint-Jean de Latran, au centre du croisillon et sur le champ du bouclier, la victoire de Constantin sur Maxence symbolise le triomphe de la religion du Christ sur ses ennemis anciens et nouveaux. De l'autre côté, à la place correspondante, Pie IX, assis sur son trône et assisté du cardinal Antonelli, reçoit du général Oudinot les clefs de Rome. Le général Oudinot est entouré de son état-major, dont on peut reconnaître les principaux officiers. Au fond, dans un entrecolonnement, apparaît la façade de Saint-Pierre. Le talon du bouclier se termine de ce côté par un médaillon de Pie IX, encadré de palmes, et, de l'autre, par un médaillon du général, encadré de branches de laurier.

Immédiatement au-dessous de ce dernier portrait sont émaillées, à la naissance de la lame, les armes de celui qu'il représente : *parti au 1 de gueules à 3 heaumes d'argent, au 2 d'argent au lion rampant de gueules, tenant de sa patte dextre une grenade de sable enflammée de gueules, au chef de duc de l'Empire, qui est de gueules, semé d'étoiles d'argent, avec l'écu de Rome posé sur le tout.*

Digitized by Google

Au dessous de ce riche blason flottent les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur, de commandeur de Saint-Louis, de grand officier de la Réunion, de grand cordon de Pie IX, de grand cordon de Saint-Janvier et du Nichan de Tunis, plaque ronde.

Les inscriptions dédicatoires ont été gravées au fond des gouttières de la lame en lettres augustales du beau type, incrustées d'or (1) ; elles rappellent les titres du général à la reconnaissance de la France catholique et la date de la prise de Rome.

La poignée a été extraite d'un bloc d'acier qui pesait, en sortant de la forge, 3 kilog. 992 grammes, et que la ciselure a réduit au poids de 485 grammes. La comparaison de ces deux chiffres permet d'apprécier ce qu'il a fallu de patience, de travail et de temps pour donner à l'œuvre cette perfection de détails qui la rend si remarquable.

Les extrémités des fleurons, les quatre petites consoles qui assujettissent le pommeau, les accolades qui servent de cadre aux bas-reliefs du bouclier, sont évidées à jour dans l'épaisseur de l'acier, et le burin a fait sortir de cette matière rebelle des têtes de lion, des feuillages délicats, des enroulements d'acanthe qui voilent la nudité des fonds et le retrait des saillies, des cordons de petites perles qui suivent les arêtes des lignes principales et en effacent la sécheresse, sans que les finesses de la ciselure ôtent rien à la vigueur et à l'aspect sévère de l'ensemble. La forme générale est solide et nettement accusée, et la teinte grise et sombre de l'acier domine l'éclat de l'argent doré qui a été employé pour les statuettes, les bas-reliefs, le pommeau, les médaillons-portraits et les fleurons.

La hauteur totale de l'arme mesure 1 mètre 15 centimètres, celle de la lame 95 centimètres, et la longueur du croisillon 20 centimètres.

Telle est l'œuvre de prix qu'a produite la souscription ouverte à Lyon en 1849, et à laquelle prirent part des membres de l'armée et des diverses classes de la population, dans cette ville d'abord, et ensuite dans d'autres parties de la France.

Les inscriptions ont été mises en latin par deux épigraphistes lyonnais que de savants travaux ont fait connaître.

(1) *Fidei christiani. Genio ducis. Virtuti militis.*
Clarissimo duci Oudinot, titulo Rhegiensi. Roma expugnata prid. kal. jul., anno Dni. MDCCCXLIX.

Digitized by Google

Le fourreau, en tôle d'acier, sort des mains d'un ornemaniste de Lyon, M. Brunet ; il est incrusté de fines arabesques or et argent au-dessus et au-dessous des bélières, et entre les contreforts de l'extrémité inférieure.

M. Jalabert a dirigé, à Saint-Etienne, la confection de la lame en damas.

La boîte, en ébène poli, a été exécutée par MM. Daubet et Dumarest, ébénistes de Lyon.

L'épée offerte au duc de Reggio, et que nous venons de décrire, a pris place dans une riche panoplie où étincellent en grand nombre des armes chargées d'or et de diamants, décernées au maréchal Oudinot et à son fils par des villes qui ont pu apprécier leurs vertus militaires et leur caractère généreux ; elle rivalisera avec elles par la richesse du travail, mais surtout par la communauté de l'origine, qui est due au besoin de traduire, aussi éloquemment que possible, des sentiments d'estime, de reconnaissance et d'admiration universellement partagés.

N° 3. — Sur l'assassinat de Castelfidardo.

L'assassinat de la petite armée pontificale, à Castelfidardo, par les troupes piémontaises, trois fois plus nombreuses, est un fait historique trop important pour que nous n'ayons pas cherché à l'éclaircir, afin que l'on sache à quoi s'en tenir sur ce guet-apens. Nous avons lu à peu près tous les écrivains qui ont traité ce sujet, et, quoiqu'ils soient tous d'accord sur le fond, il nous a semblé que M. le comte de Quatrebarbes était le plus clair et le plus complet. Voici comment il parle lui-même dans ses *Souvenirs d'Ancône :*

« La révolution jetait enfin le masque. Dans la nuit du 8 au 9 septembre, Urbino, Fossombrone, Citta del Pieve étaient envahis par des bandes piémontaises, et les premiers coups de fusil partaient du palais des descendants des ducs d'Urbin. Il y avait eu un certain nombre de morts dans ce guet-apens à la Mazzini ; la résistance s'était montrée énergique, et les gendarmes et les auxiliaires s'étaient retirés en bon ordre, sans laisser un seul blessé derrière eux.

« Le général Lamoricière ordonna immédiatement au général de Courten de se diriger avec sa brigade sur Fossombrone et de pousser ensuite jusqu'à Urbino, en manœuvrant

Digitized by Google

de manière à ne point laisser couper ses communications avec Ancône. (Rapport du général en chef.) Un demi-bataillon allemand, sous les ordres du comte Zichi, fut immédiatement détaché de la garnison pour rejoindre, à Pesaro, le colonel Zappi, qui commandait la place.

« Je n'ai point à raconter ici l'étrange sommation du général Fanti, la noble réponse du général Lamoricière, et l'invasion de l'armée piémontaise avant toute déclaration de guerre. Borné au récit des faits passés devant Ancône, il me reste à dévoiler assez d'autres violences iniques et de plus grandes turpitudes encore.

« Le 11 septembre, à sept heures du matin, la dépêche suivante m'était adressée de Sinigaglia :

« Pesaro est entouré d'une armée ennemie nombreuse ; on « entend de ce côté une forte canonnade. »

« Au même moment je recevais au palais de la délégation M. le comte de Courcy, consul de France à Ancône. Malgré son âge avancé, il avait gravi en courant le grand escalier, tenant en main une dépêche qu'il venait de recevoir du duc de Grammont, ambassadeur à Rome. Il me la remit aussitôt, et dès qu'il put parler : « J'avais bien raison, monsieur le « comte, de vous dire d'avoir en l'empereur une confiance « entière : le Pape est sauvé ! »

« Voici le texte de la dépêche :

« L'empereur a écrit de Marseille au roi de Sardaigne « que si les troupes piémontaises pénètrent sur le territoire « pontifical, il sera forcé de s'y opposer. Des ordres sont déjà « donnés pour embarquer des troupes à Toulon, et ces ren- « forts doivent arriver sans retard.

« Le gouvernement ne tolérera pas la coupable agression « du gouvernement sarde. Comme vice-consul de France, « vous devez régler votre conduite en conséquence.

« *Signé* Duc de Grammont. »

« Je venais d'achever la lecture de ce message, et je réfléchissais sur ce qu'il y avait à faire ; puis, m'adressant à M. de Courcy : « Nous n'avons pas un instant à perdre. Douze « lieues nous séparent de Pesaro, on peut faire la route en « trois heures ; il nous faut à l'instant même une voiture de « poste, de bons chevaux, un drapeau français et un drapeau

Digitized by Google

« parlementaire. Un employé du consulat remettra la dépê-
« che aux généraux Fanti et Cialdini ; son contenu est de
« nature à faire réfléchir et arrêtera peut-être l'effusion du
« sang. »

« M. de Courcy, attaché de cœur au Saint-Père, ne pouvait que partager cette opinion. En moins d'un quart d'heure la voiture de poste était prête, et un employé du consulat, intelligent et dévoué, se chargeait de cette mission.

« Arrivé devant Pesaro, où l'on tirait les derniers coups de canon, il est arrêté aux avant-postes et conduit devant les généraux Fanti et Cialdini, à qui il montre sa dépêche.
« C'est très-bien, lui répond l'un d'eux ; nous allons vous
« donner un reçu qui sera bon à joindre aux autres pièces
« diplomatiques. » Et comme l'employé du consulat demandait vivement, au nom de la France, la cessation du feu :
« De grâce, monsieur, n'insistez pas, nous savons à quoi nous
« en tenir ; nous avons vu, il y a quinze jours, l'empereur à
« Chambéry. »

« Ce langage fut renouvelé par Cialdini à Lorette, devant tous les prisonniers de Castelfidardo, d'une manière bien autrement accentuée. « Comment! messieurs, disait le général
« au comte de Bourbon-Chalus et aux autres officiers des
« guides, avez-vous pu croire un instant que nous aurions
« envahi les Etats pontificaux sans l'assentiment complet du
« gouvernement français? » Un officier supérieur ajoutait :
« On parle d'une nouvelle division française qui va débar-
« quer à Civita-Vecchia. A quoi bon? la France n'a pas be-
« soin de nouveaux régiments. » Puis, montrant le télégraphe : « Regardez ces fils; ils suffiraient, s'ils parlaient, pour
« arrêter notre marche. »

« Cialdini exprimait la pensée de son gouvernement, et la sanglante comédie jouée depuis la signature du traité de Villafranca n'était pas encore à son dernier acte.

« Dans le but de donner satisfaction aux honnêtes gens, notre ambassadeur était rappelé de Turin et notre flotte envoyée sur les côtes de Naples ; mais le Souverain Pontife restait abandonné, trahi, livré à ses plus impitoyables ennemis.

« Vainement, pour excuser cette longanimité, pour expliquer cette politique contraire aux traditions de la France, le gouvernement publia de nouvelles dépêches et donna des explications étranges ; il ne parvint pas à faire prendre le change à l'opinion publique, qui s'obstina à croire que l'invasion des Etats pontificaux pouvait être facilement évitée.

Digitized by Google

« Pour en finir avec la dépêche du duc de Grammont au consul d'Ancône, il me reste à donner quelques détails peu connus; et d'abord, ce qui paraît étrange, cette dépêche était sincère. Voici en deux mots l'explication de l'énigme :

« Lorsque MM. Thouvenel et Billault apprirent à Paris l'invasion des Etats pontificaux, l'empereur était à Marseille, sur le point de s'embarquer pour l'Algérie. Il n'avait laissé aucune instruction à son départ, et les deux ministres, pris au dépourvu, ne purent que demander par le télégraphe ce qu'il fallait faire. Aucune réponse ne leur fut donnée. L'empereur était embarqué et ne devait revenir qu'au bout de douze jours. Ce fut alors que, pour rassurer leur conscience catholique, et dans l'incertitude de l'avenir, ils envoyèrent au duc de Grammont, à la garde de Dieu et du télégraphe, la fameuse dépêche, quittes plus tard, au retour de l'empereur, à la démentir, à la dénaturer ensuite; puis enfin, lorsque le texte fut connu et que toute négation devint impossible, à l'expliquer à leur façon en s'inclinant devant les faits accomplis et l'invasion piémontaise. »

. . . . . .

Dans un autre passage, le même auteur dit :

« Le général Lamoricière ne s'était jamais fait illusion sur le siége d'Ancône; cependant il conservait au fond de l'âme une vague espérance. Le bruit s'était tout à coup répandu que le général de Goyon était arrivé à Macerata, et que des contadini avaient entendu de ce côté une vive canonnade. Tous les matins, par son ordre, je demandais au colonel Zambelli si ses gendarmes ne lui avaient pas transmis quelques renseignements nouveaux ; j'attendais aussi avec impatience le rapport de l'excellent comte Milesi, commandant du port, qui, dès les premières lueurs du jour, montait au sommet du phare et fouillait avec sa longue-vue les plus lointains horizons de l'Adriatique; mais la réponse était toujours la même : « Tant que la vue peut s'étendre, il n'apparaît sur « la mer que des voiles piémontaises. »

« Quand on a connu l'amour passionné du général pour l'honneur de sa patrie, on s'étonnera peu de cette généreuse confiance. Il avait lu dans la dépêche officielle envoyée par le duc de Grammont : *Si les troupes piémontaises pénètrent sur le territoire pontifical, l'empereur sera forcé de s'y opposer; le gouvernement ne tolèrera pas la coupable agression du gouvernement sarde.* Dans son cœur de Français, de chré-

Digitized by Google

tien et de soldat, dans son admirable bon sens d'homme politique, il avait cru et croyait encore que, lorsque la France menaçait au nom du droit et de la justice, l'effet suivait de près les paroles; que la fille aînée de l'Eglise ne pouvait sans honte abandonner sa mère; que le prince qui avait rétabli sur son trône le saint vieillard du Vatican ne laisserait pas son œuvre inachevée; qu'enfin il y avait, en dehors même de l'intérêt religieux, un intérêt français de premier ordre, pour lequel Henri IV ou Louis XIV eussent fait vingt ans la guerre : celui d'empêcher une puissance turbulente et sans foi, élevée à l'école de Machiavel, de créer à nos portes un royaume de vingt-six millions d'habitants, avec quatre cents lieues de côtes et les meilleurs ports de la Méditerranée. Cette espérance qu'il ne pouvait arracher de son âme, il la conserva peut-être jusqu'à la dernière heure. »

N° 4.

Voici un extrait du volume publié par le brave colonel des zouaves pontificaux, M. de Becdelièvre, et qui confirme le témoignage du comte de Quatrebarbes :

« Pendant les deux jours que nous passâmes à Recanati, M. le général piémontais Leotardi reçut les officiers supérieurs à déjeûner, et fit publiquement l'éloge des tirailleurs, qu'il appelait zouaves, à l'exemple du public. A ce déjeûner, je fus placé à côté du général Cujia, aujourd'hui ministre de la guerre à Florence. Notre conversation roula sur les événements qui étaient en train de s'accomplir, et je lui fis cette observation : « Est-ce que le cœur ne vous bat pas « quelquefois quand vous vous voyez acteur dans une partie « où votre pays joue un si vilain rôle? — Mais non, me ré- « pondit-il; nous sommes révolutionnaires, nous jugeons les « choses différemment, et ce que vous trouvez exécrable ne « nous effarouche pas. Nous respectons la personne et le « caractère du Saint-Père, mais nous obéissons aux vœux « des Italiens en allant à eux. Voyez plutôt ce qui se passe : « nous sommes acclamés et vous sifflés. — Oui, lui répon- « dis-je, il est vrai que vous payez les sifflets et les applau- « dissements, et qu'on vous sert à ravir; mais ne craignez- « vous pas que la France vous arrête? N'avez-vous pas « lu la dépêche du duc de Grammont, disant au consul

Digitized by Google

« d'Ancône que l'empereur s'opposera par la force à vos « envahissements ? — Oh ! me dit-il en riant, nous en sa- « vons plus long que votre duc... »

(*Souvenirs de l'armée pontificale.*)

N° 5.

L'extrait suivant d'une lettre adressée d'Italie au journal *le Monde* renferme des détails qui méritent d'être conservés :

« En présence d'un tel fait, ah ! nous disons sans crainte à Victor-Emmanuel et à tous ceux qui sont avec lui et derrière lui : « Nous succombons, mais vous êtes vaincus ! »

« Au reste, le succès que vantent les journaux ennemis de l'Eglise peut être apprécié d'après les renseignements qu'ils nous donnent, et qui diffèrent peu par cet endroit des appréciations des soldats. Il y avait du côté de l'honneur et de la justice 8 à 9,000 hommes et 14 canons ; du côté opposé, 45,000 hommes, sans compter les brigands et les voleurs qui, sous le nom de volontaires, accompagnent l'armée, et 90 canons rayés.

« Le 17, des masses de Piémontais s'étaient portées dans les plaines et sur les collines qui entourent Loretto. Le général de Lamoricière suivait leurs dispositions et devait reconnaître sans doute que la ligne d'Ancône lui était fermée par des obstacles immenses. Peut-être, si l'on s'en rapporte à quelques expressions de sa dernière lettre, y a-t-il lieu de supposer qu'il songeait à se replier vers l'Ascolano, où semblait l'attendre le comte de Chevigné avec ses 1,000 paysans armés ; toujours est-il que le 18, vers dix heures du matin, le général de Pimodan, à la tête d'une colonne, fut envoyé en reconnaissance. Les lecteurs sentent bien que, n'ayant aucune donnée officielle sur les mouvements qui ont suivi, il serait absurde de penser que le noble Pimodan a manqué de prudence, et qu'on doit accueillir avec une réserve extrême les récits des soldats qui veulent qu'après avoir détruit les premiers et les seconds avant-postes, il se soit jeté avec une bravoure sans pareille au milieu du gros de l'armée. En un instant Pimodan a vu se démasquer seize pièces d'artillerie qui, du haut d'un mamelon, vomissaient la mitraille sur sa troupe déjà criblée de balles des tirailleurs cachés derrière des ri-

Digitized by Google

deaux de peupliers. Bientôt Pimodan a reçu une balle au dessous de l'œil. « Ce n'est rien, mes enfants, s'est-il écrié. « En avant ! » Et ils ont continué à marcher. Une autre balle a atteint Pimodan au bras droit. Il a pris son épée de la main gauche, et il a répété : « En avant, mes enfants ! » Une troisième balle lui est entrée dans la cuisse droite ; il est demeuré sur son cheval, et il a dit d'une voix forte : « Dieu est avec nous, mes enfants ! En avant ! » Peu après, un boulet le prenant au milieu du corps, il est tombé... Dieu était avec lui.

« Lamoricière n'avait pas voulu laisser Pimodan et sa colonne sans secours. Avait-il espéré les sauver ? Je ne sais. Il s'était mis à la tête d'un bataillon de chasseurs, je crois ; les Franco-Belges, les guides l'accompagnaient. Il paraît qu'alors le combat s'est engagé sur tous les points à la fois et que des nuées de Piémontais se sont précipitées sur la petite armée. Le héros de Constantine s'est porté comme un lion au plus fort de la mêlée. J'ignore les détails, les positions, les phases diverses de la bataille. Ce que je sais, c'est que les soldats de la chrétienté ont été égorgés et sont tombés sous le nombre toujours croissant de nos ennemis. Un Franco-Belge, M. de Châteaubriand, m'a dit que son bataillon avait horriblement souffert. La fleur de la noblesse chrétienne de France et d'Europe a été immolée. Elle n'a rien à envier aux grands gestes de ses aïeux ; elle vient d'assurer sa vie par sa mort. Tous les soldats s'accordent à dire que le général de Lamoricière accomplissait des prodiges de valeur. Il fondait sur l'ennemi ; à sa vue, les troupes criaient : « Vive notre général ! » et les balles pleuvaient, tuant autour de lui les cavaliers, les chasseurs, les Franco-Belges. Le héros semblait chercher la mort, mais elle ne devait pas le frapper sur ce champ de bataille.

« Voilà tout ce que je puis dire sur cette défaite mémorable, qui donne des martyrs à la plus sainte des causes, et qui assure par conséquent dans l'avenir le triomphe du pouvoir temporel de la Papauté. »

N° 6.

Nous empruntons ces notes biographiques sur le brave général de Pimodan à *la Croisade d'Italie en* 1860 :

Digitized by Google

« Georges de La Vallée de Rarécourt, marquis de Pimodan, né en 1822, descendait d'une de ces races chevaleresques qui furent pendant des siècles l'honneur et le soutien de la vieille France.

« Fidèle à la devise de sa maison : *Potius mori quam fœdari*, il l'a ennoblie encore, et sa mémoire n'aura rien à envier à celle de ses pères.

« Peu de temps après avoir quitté le pensionnat de Fribourg, il prit du service dans l'armée autrichienne. Ses parents étaient fixés en Styrie depuis 1830.

« Son aptitude à tous les exercices de la guerre, ses heureuses dispositions, la franchise de son caractère, son inaltérable gaîté, le firent promptement remarquer de ses chefs. La révolution de 1847 surprit le lieutenant aux chevau-légers de l'empereur en cantonnement dans un pauvre village de Styrie. Le maréchal des logis lui annonce que le régiment partira deux jours après pour l'Italie. Il allait quitter une partie de sa famille, un pays qu'il habitait depuis sept ans, tout ce qu'il avait aimé ; cependant il ne peut modérer l'élan de sa joie. « L'Italie, Venise, Milan, Florence, écrivait-il alors, et « peut-être la guerre, les combats, la gloire : tout était pour « moi dans ces mots ! »

« Pimodan était à Vérone lorsqu'éclata la révolution du mois de mars. Chargé par le général Gherardi de porter des dépêches importantes au général Giulay, qui commandait à Trieste, il fut arrêté à Salice par les insurgés et conduit devant une sorte de gouvernement provisoire. Il s'avance fièrement dans la salle, et d'une voix tonnante il s'écrie : « Qui donc se permet de faire arrêter un courrier impé- « rial ? » Personne n'osa répondre au vaillant jeune homme, qui redescendit tranquillement, monta dans sa voiture et partit au galop. Sa mission remplie, il revient à Terni, mais en passant par Venise. Il arrive le jour du triomphe de l'insurrection. Saisi à bord du navire qui l'avait amené, il fut conduit en présence de Manin.

« Le dictateur le considéra d'abord d'un air étonné, comme s'il cherchait à deviner quel but l'amenait à Venise dans un pareil moment ; puis, ouvrant un tiroir où il y avait de l'or, il y mit la main, et, regardant le brave officier, il lui dit en remuant cet or : « Vous voulez être des nôtres, n'est- « ce pas, et combattre pour notre liberté ? — Monsieur, ré- « pondit Georges avec un éclair dans les yeux, je suis d'une « noble famille et officier de l'empereur ; je ne connais que « mon devoir. »

Digitized by Google

« Arrêté à la suite de cette scène, Pimodan parvient à s'échapper, et, lorsque le maréchal Radetzky arriva à Vérone, la réputation militaire de Georges était si bien établie, que le vieux guerrier l'attacha tout de suite à sa personne comme officier d'ordonnance, et c'est en cette qualité qu'il fit toute la campagne.

« La campagne terminée, Pimodan, qui avait été nommé capitaine d'état-major, fut chargé par Radetzky de porter à Vienne les drapeaux pris sur l'ennemi ; c'est assez dire qu'il s'était distingué. Aussi, lorsque le prince Windischgrætz, au moment d'entrer en Hongrie, écrivit au maréchal pour lui demander quelques officiers, c'est Georges qui fut désigné le premier. Nous ne le suivrons pas dans ces marches interminables, mais arrêtons-nous quelques instants encore dans cette prison de Peterwardein, où les hasards de la guerre l'avaient amené prisonnier des Hongrois. Les chefs de l'insurrection n'étaient pas heureusement des généraux piémontais. et ils avaient un tout autre style que M. Cialdini, pour ne pas le nommer. « Je ne vous ferai pas de question « sur les opérations de votre armée, lui dit le général Pere- « zel, qui commandait la forteresse ; je sais d'avance que « vous ne me répondriez pas. J'aurais le droit de vous faire « fusiller, mais nous ne sommes pas des sauvages. Vous « resterez prisonnier ici. »

« Condamné à mort, plus tard, pour avoir tenté de s'évader et de livrer la forteresse aux soldats de l'empereur, Georges, résigné à son sort, attendait l'heure fatale et se jurait à lui-même de mourir en soldat. « Les espérances que j'a- « vais souvent caressées dans mon cœur, il fallait les aban- « donner ; mais je pouvais, en ce moment suprême, gagner « encore de l'honneur. » Et alors le condamné tirait de son doigt une bague en brillants et écrivait ces mots sur un des carreaux de sa prison : « Adieu, chers parents, je vais être « fusillé ; je suis tranquille et résigné, je meurs plein de « foi et d'espérance. Chère mère, mon seul chagrin est le « vôtre. »

« La marche triomphante du général Haynau fit surseoir à l'exécution, et il fut sauvé.

« A la veille d'être promu au grade de colonel, M. de Pimodan dut renoncer à un avancement qu'il ne pouvait obtenir qu'en perdant sa qualité de Français, parce qu'en Autriche les étrangers au service de cette puissance, pour arriver à un grade supérieur à celui de lieutenant-colonel,

Digitized by Google

doivent obtenir des lettres de naturalisation. Pour cette loyale nature, le titre de Français devait l'emporter sur tous les honneurs. Il se démit de son grade et revint dans sa patrie. C'était en 1855 ; un mariage heureux le fixa à Paris, où il s'allia au sang des Montmorency en épousant Mlle Anna de Couronnel, dont la mère était une Montmorency-Laval.

« Rentré sous le toit de ses ancêtres, il vivait heureux, goûtant tous les charmes de la vie de famille entre une femme digne de lui et sa vieille mère, morte l'année dernière seulement. Il était tout entier à son bonheur et à ses glorieux souvenirs, quand il apprit que le Souverain Pontife faisait appel au dévouement de ses fils et réclamait des bras pour la défense du Saint-Siége.

« Georges de Pimodan n'hésita pas une heure : il courut se ranger sous les ordres de Lamoricière. Un coup d'œil eut bientôt suffi à l'illustre homme de guerre pour juger le nouveau venu. Il le nomma son chef d'état-major avec le grade de général.

« Cependant, dès les premiers jours de juillet, le contingent de l'armée pontificale était presque au complet. 180 volontaires irlandais venaient d'arriver ; le général en chef les passa en revue, et, en faisant un choix parmi eux et ceux déjà au service du Saint-Siége, il forma un régiment de 1,800 hommes qui était sous tous les rapports un corps d'élite comparable à ce qu'il y avait de mieux dans les meilleures troupes de l'Europe.

« Quelques jours après il réunissait 12,000 hommes à Spolète, afin d'habituer le soldat à la vie des camps et aux grandes manœuvres militaires. Dans ce petit corps d'armée figurait le bataillon-école des tirailleurs franco-belges, qui, quelques mois plus tard, devait immortaliser la plus glorieuse des défaites en face de la plus honteuse des victoires. »

Digitized by Google

RAPPORT DU GÉNÉRAL DE LAMORICIÈRE

AU MINISTRE DES ARMES

SUR L'INVASION PIÉMONTAISE (1).

PREMIÈRE PARTIE

Exposé de la situation à la fin d'août et dans les premiers jours de septembre. — Effectif et emplacement des troupes. — Envahissement du territoire pontifical par les bandes piémontaises. — Sommation du gouvernement sarde.

Rome, le 3 novembre 1860.

Monseigneur,

Je viens tardivement vous rendre compte de nos opérations pendant la dernière partie du mois de septembre dernier Votre Excellence connaît déjà la plupart des faits dont j'ai à l'entretenir; elle sait aussi que, par suite de l'immense déploiement de forces qu'on a fait contre nous, toutes nos communications ont été coupées dès le commencement de la guerre, et que presque tous les chefs de l'armée ayant été emmenés en captivité, c'est à peine si j'ai pu réunir aujourd'hui les renseignements que j'aurais dû recevoir.

Mais si ce rapport apprend peu de choses à Votre Excel-

(1) La bataille de Castelfidardo et le siége d'Ancône sont deux grands faits de l'histoire contemporaine. Voilà pourquoi nous avons voulu compléter les documents à ce sujet, en publiant dans cette nouvelle édition le rapport du brave général de Lamoricière, qui a été si justement admiré.

Digitized by Google

lence quant aux résultats, il fera mieux comprendre l'ensemble des opérations de notre petite armée, montrera les fatigues et les dangers contre lesquels elle a eu à lutter, précisera certains détails qu'il importe de ne pas laisser dans le vague où ils sont restés, et indiquera la part qu'ont prise les divers corps à ces luttes, qui, bien qu'ayant abouti à une défaite, n'ont pas été sans gloire.

Dans le commencement du mois de septembre, Votre Excellence m'avait communiqué les assurances données par l'ambassadeur de France au nom du Piémont, que non seulement cette puissance n'envahirait pas notre territoire, mais qu'elle s'opposerait même à ce qu'il fût envahi par les bandes de volontaires qui se formaient de l'autre côté de nos frontières.

Les mesures prises contre le colonel Nicotera, qui avait réuni 2,000 hommes aux environs de Livourne et voulait les jeter sur nos côtes, venaient à l'appui des promesses qu'on nous avait faites, et il paraissait que c'était du côté du royaume de Naples que nous avions à craindre une invasion.

Déjà à plusieurs reprises on nous avait annoncé des embarquements de troupes dans la Sicile et dans les Calabres pour venir attaquer les côtes des Marches, et, après l'occupation de Naples par le général Garibaldi, tout semblait faire croire que nos provinces du sud ne tarderaient pas à être envahies.

D'après ces données diplomatiques, que confirmaient les indications recueillies dans le pays, j'arrêtai comme suivent l'organisation et la répartition de l'armée sur le territoire à défendre.

Première brigade. — Général Schmidt.

Quartier-général à Foligno.

2e régiment de ligne.	bataill.	2
2e régiment étranger.	»	2
	»	4

Une compagnie de gendarmerie mobile.
6e batterie. . . . . 6 pièces.
Un détachement de chasseurs à cheval.

Digitized by Google

Deuxième brigade. — Général marquis de Pimodan.

Quartier-général à Terni.

1er et 2e chasseurs.	bataill.	2	
2e bataillon de bersaglieri.	»	1	
Bataillon de carabiniers.	»	1	
Demi-bataill. de tirailleurs franco-belges.	»	»	1/2
	»	4	1/2
Deux escadrons de dragons.		2	
Un escadron de chevau-légers.		1	
		3	
11e batterie.	6 pièces.		

Troisième brigade. — Général de Courten.

Quartier-général à Macerata.

1er et 2e bataillons de bersaglieri.	bataill.	2
1er de ligne.	»	2
	»	4
Un escadron de gendarmes.		
7e et 10e batteries.	6 pièces.	

Cette brigade était destinée à compléter la garnison d'Ancône, dans le cas où cette place serait sérieusement menacée.

Réserve. — Colonel Cropt.

Sous les ordres du général en chef.

Quartier-général à Spolète.

1er régiment étranger.	bataill.	2
Volontaires pontificaux à cheval.		
8e batterie.	6 pièces	

Digitized by Google

Outre ces troupes qui pouvaient être mobilisées, nous étions obligés de prélever sur notre petite armée, d'abord la garnison de sûreté pour la ville d'Ancône, formée du 4e bataillon de bersaglieri et de la moitié du 5e en formation, de la moitié du bataillon de Saint-Patrick, de deux compagnies du 2e étranger et d'une compagnie de gendarmerie mobilisée. Enfin nous occupions la citadelle de Pesaro par environ 600 hommes, celle de Pérouse par 500, la ville d'Orvieto par une compagnie, la Rocca de Viterbe par quatre compagnies, celle de Spolète par une force à peu près égale ; 300 hommes du 1er régiment étranger étaient à Rome, et les prisons de San-Leo, Paliano et Civita-Castellana nous occupaient chacune une compagnie.

Obligés de réduire notre effectif par tous ces détachements, il avait été décidé que, pour ne pas diminuer le nombre de nos bataillons mobilisables, toutes ces petites garnisons seraient formées en prenant deux compagnies de chacun des bataillons qui en avaient huit, sauf le bataillon de Saint-Patrick, qui, n'ayant encore ni sacs ni gibernes, était partagé entre les garnisons de Spolète, Pérouse et Ancône.

Nous avions en tout seize bataillons et deux demi-bataillons; la garnison d'Ancône en absorbait deux; il en restait quatorze à mobiliser, qui fournissaient vingt compagnies aux garnisons de nos places : c'est ce qui explique le faible effectif qu'ils présentaient, lequel était inférieur à 600 hommes en moyenne.

Soit en tout 8,000 baïonnettes, environ 500 hommes d'artillerie et 300 chevaux. Nos ambulances ne se composaient que de quelques chariots, et quant au train des équipages, nous en manquions absolument.

Pour compléter cet exposé, je dois ajouter que, dans le but de faire face à l'agitation qu'on nous avait signalée dans les Abruzzes et aux menaces d'invasion, j'avais de ce côté envoyé le capitaine de Chevigné, mon aide-de-camp, organiser les montagnards d'Ascoli, qui demandaient des armes et des munitions, et dont le dévouement au gouvernement pontifical ne nous a point fait défaut.

Notre armement laissait sans doute beaucoup à désirer : un seul de nos bataillons était armé de carabines Minié, un autre avait des carabines suisses qui nécessitaient un approvisionnement particulier. Deux bataillons et demi et trois compagnies de voltigeurs avaient pu seuls recevoir des fusils rayés. Le gouvernement pontifical, malgré ses démarches réitérées

Digitized by Google

auprès des diverses puissances, n'avait pu encore se procurer un nombre suffisant d'armes de précision, aujourd'hui indispensables à l'infanterie.

Notre artillerie, formée à la hâte, comptait beaucoup de conducteurs incomplètement exercés; nos pièces n'étaient attelées que de quatre chevaux, et quand, pour manœuvrer, nous devions leur en donner six, nous étions obligés de requérir des chevaux ou des bœufs pour traîner les réserves de munitions attachées aux batteries. Enfin nous n'avions pu encore organiser un parc de réserve.

Telle qu'elle était, notre petite armée était pleine de confiance.

Nous ne craignions donc pas d'attaque sérieuse par mer sur Ancône, et, l'effectif des troupes organisées du général Garibaldi ne dépassant pas beaucoup le nôtre, la défense du territoire pontifical paraissait assurée.

Telle était notre situation lorsque, dans les premiers jours de septembre, une communication de S. M. l'empereur François-Joseph, adressée aux officiers et soldats des quatre bataillons de bersaglieri recrutés en Autriche, vint jeter quelque hésitation parmi eux et parmi les régiments de langue allemande. C'était, suivant moi, par une très fausse interprétation de la pensée de Sa Majesté que ce résultat s'était produit.

Mais comme, dans la circulaire précitée, on prévoyait le cas où notre armée, attaquée par des forces trop supérieures, verrait triompher la révolution, et qu'on promettait à ceux qui auraient glorieusement résisté et combattu jusqu'au dernier moment de les recevoir dans l'armée autrichienne, dans laquelle la plupart avaient servi déjà, certaines imaginations brodèrent sur ce thème. On disait que, puisque Sa Majesté prévoyait le cas où la révolution devait triompher, cela prouvait que nous devions être attaqués à la fois du côté du nord et du côté du sud, et que nous ne serions soutenus par aucune puissance; et chacun mesurait à son courage la longueur de la résistance qu'il faudrait faire pour obtenir les avantages promis.

Les événements devaient bientôt faire trève à ces préoccupations, sans cependant en détruire entièrement le fâcheux effet.

Votre Excellence se rappelle que, dans les premiers jours de septembre, certaines gens voulant distraire notre attention des frontières de Toscane et des Romagnes, on essayait

Digitized by Google

de produire une agitation factice du côté de Frosinone, annonçant d'une part le soulèvement de 5,000 ouvriers, presque tous étrangers, employés au chemin de fer, entre Ceprano et Frosinone, et de l'autre l'invasion de notre frontière par des bandes de garibaldiens venant du royaume de Naples par Rieti. Ces bruits, quoique mensongers, ayant jeté de l'inquiétude jusqu'aux environs de Frosinone, Votre Excellence avait cru nécessaire d'y envoyer une petite colonne mobile et de s'y rendre elle-même pour examiner de plus près l'état des choses. La seule présence des troupes avait suffi pour calmer les inquiétudes et les agitations, qui furent reconnues plus simulées que réelles.

A peine Votre Excellence avait quitté Rome, que des informations que je ne pouvais révoquer en doute annonçaient la formation de bandes d'insurgés sur la frontière des Romagnes et de la Toscane, en avant de la Cattolica et d'Urbino, dans les environs de Borgo San-Sepolcro d'Arezzo, de Cortone et de Chiusi.

En même temps on signalait, dans les mêmes parages, des colonnes piémontaises plus nombreuses que celles qui s'étaient présentées jadis pour empêcher les bandes d'envahir notre territoire. Mgr Bella, délégat de Pesaro, annonçait qu'un parc de siége avait été vu aux environs de Ravenne. Les révolutionnaires disaient hautement que les troupes piémontaises allaient suivre les bandes sur notre territoire, et que le parc de siége serait embarqué pour Sinigaglia et dirigé sur Ancône; les agents piémontais affirmaient qu'il serait embarqué pour Gaëte.

Je priai alors le cardinal Antonelli de demander à l'ambassade de France, qui voulait bien servir d'intermédiaire entre le gouvernement pontifical et le Piémont, des explications sur la formation des bandes et les mouvements des Piémontais. On nous répondit, comme par le passé, que, d'une part, le Piémont continuerait, comme il l'avait fait récemment, à s'opposer à l'envahissement de notre territoire par les bandes, et que, quant aux troupes piémontaises, elles ne nous attaqueraient pas.

Dans la nuit du 8 au 9 et dans la matinée de ce jour, j'appris qu'Urbino, Fossombrone, Citta della Pieve avaient été envahis par des volontaires, et qu'après une assez vive résistance des gendarmes et des auxiliaires, qui avaient eu des blessés, les armes pontificales avaient été renversées pour faire place à celles de la maison de Savoie.

Digitized by Google

J'ordonnai immédiatement au général de Courten de se diriger sur Fossombrone avec sa brigade et de pousser ensuite jusqu'à Urbino, mais en lui recommandant de se renseigner et de manœuvrer toujours de manière à ne point laisser couper ses communications avec Ancône, et au général Schmidt de se porter sur Citta della Pieve avec deux bataillons et une section d'artillerie, afin de réoccuper cette ville et de protéger notre territoire.

En donnant ces ordres, je me trouvais, je l'avoue, dans une grande perplexité : je n'étais point rassuré contre une invasion de notre territoire par le sud, et, malgré les assurances reçues au nom du Piémont, il me restait de graves inquiétudes de ce côté.

L'ensemble avec lequel les bandes avaient franchi notre frontière, l'assurance avec laquelle les révolutionnaires annonçaient le concours des troupes piémontaises, et enfin l'inquiétude inaccoutumée qui se voyait dans les populations dévouées au Saint-Siége, semblaient indiquer quelque chose de grave dans la situation.

Si le Piémont devait soutenir les bandes avec tout ou partie des troupes réunies sur nos frontières, je devais tenir mes troupes réunies et marcher sur Ancône ; si le général Garibaldi devait nous attaquer, il fallait laisser la brigade du général de Pimodan à Terni et me tenir prêt à le rejoindre avec le reste des troupes pour couvrir les provinces au sud de Rome. Cependant j'étais obligé de tenir compte de l'invasion de nos frontières par les bandes et de faire marcher des troupes contre elles, commençant ainsi à diviser mes forces.

J'envoyai dans la journée une dépêche télégraphique à S. E. le cardinal Antonelli, dont je recevais à neuf heures dix minutes du soir la communication suivante :

« On ne connaît encore rien de nouveau sur le but des mouvements de la troupe piémontaise. On a demandé des explications à ce sujet, mais on n'a pas encore reçu la réponse. Aussitôt qu'elle arrivera, elle vous sera communiquée. Agissez en attendant librement, suivant vos plans. »

Cette dépêche ne me fixait point sur ce que j'aurais voulu savoir ; mais les journaux et les correspondances que je reçus quelques jours après me montrèrent que le reste de l'Europe était alors fort au courant des projets du Piémont.

J'étais aux prises avec toutes ces incertitudes, lorsque, dans

Digitized by Google

l'après-midi du 10, l'arrivée du capitaine Farini, aide de camp du général Fanti, vint m'en faire sortir.

Il était porteur d'une lettre que m'adressait le général Fanti, ministre de la guerre et commandant en chef de l'armée piémontaise. Bien que cette pièce ait été publiée, je dois la résumer ici.

Cet officier-général me faisait connaître, par un ordre du roi de Piémont, que ses troupes occuperaient au plus tôt les Marches de l'Ombrie dans les cas suivants :

1° Si des troupes à mes ordres, se trouvant dans une ville de ces provinces, avaient à faire usage de la force pour comprimer une manifestation dans le sens national ;

2° Si je donnais l'ordre à des troupes de marcher sur une ville des mêmes provinces où une manifestation dans le sens national s'était produite ;

3° Si, une manifestation dans le sens national s'étant produite dans une ville et ayant été comprimée par nos troupes, je ne donnais pas l'ordre immédiat à ces troupes de se retirer, afin de laisser la ville libre d'exprimer ses vœux.

Le général me demandait une réponse immédiate à sa lettre. Je me bornai à lui écrire par le télégraphe que je n'avais ni qualité ni pouvoir pour répondre à une communication de la nature de celle qu'il m'avait faite, que je la transmettais à Rome, et qu'il recevrait sous peu la réponse que son aide de camp semblait vouloir attendre.

J'étais indigné de la lettre qui venait de m'être remise. Le capitaine Farini, reçu par moi très-courtoisement, m'ayant dit qu'il connaissait le contenu de la dépêche qu'il m'avait apportée, je lui fis observer que ce que l'on me proposait, c'était d'évacuer sans combat les provinces que j'avais pour mission de défendre ; que c'était pour nous la honte et le déshonneur ; que le roi de Piémont et son général auraient pu se dispenser de m'envoyer une pareille sommation, et qu'il eût été plus franc de nous déclarer la guerre ; enfin que, malgré la supériorité numérique du Piémont, nous n'oublierions pas qu'à certains jours officiers et soldats ne doivent ni compter l'ennemi ni ménager leur vie pour sauver l'honneur outragé du gouvernement qu'ils servent.

Je terminai en renouvelant ma déclaration que ce que je venais de dire n'avait rien d'officiel, et que je m'en référais à la réponse qui viendrait de Rome.

Digitized by Google

A peine avions-nous dîné, que le général Fanti me priait, par le télégraphe, de faire repartir immédiatement son aide de camp sans attendre la réponse du gouvernement pontifical.

Il voulait dès le lendemain même faire passer la frontière à ses troupes et commencer l'attaque de Pesaro, où on ignorait encore les communications qui nous avaient été faites.

Il était clair d'ailleurs que les bandes n'avaient agi que par ordre du gouvernement piémontais et dans le but de diviser nos forces ; et alors qu'on nous déclarait la guerre le 10 au soir, on nous la faisait en réalité depuis trois jours.

Que si on voulait prétendre, contre toute vraisemblance, que les bandes avaient agi spontanément sans ordre du gouvernement piémontais, nous nous bornerions, pour toute réponse, à citer un document officiel émané du gouvernement piémontais et publié dans le *Journal de Rome* du 26 octobre 1860, document duquel il résulte que le colonel Masi avait été remis en activité de service pour rentrer en solde à partir du 8 septembre, et que c'est précisément ce jour-là qu'il passait nos frontières à Citta della Pieve.

Le 10 au soir, Votre Excellence, revenue dans la journée de Velletri, m'écrivait la dépêche suivante, que je fis immédiatement connaître aux troupes : « L'ambassade de France a été informée que l'empereur Napoléon III avait écrit au roi de Piémont pour lui déclarer que, s'il attaquait les Etats du Pape, il s'y opposerait par la force. »

Le débarquement du 62e de ligne, arrivé à Civita-Vecchia le 6, venait à l'appui de cette importante nouvelle.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

Dispositions prises pour faire face à la situation. — Les troupes disponibles marchent sur Lorette. — Les Piémontais prennent les citadelles de Pesaro, Pérouse, Spolète, la ville d'Orvieto. — Arrivée à Lorette. — Embarquement du trésor pour Ancône.

Malgré ces espérances qui, malheureusement pour nous, devaient bientôt s'évanouir, je me hâtai de me préparer à la lutte inégale qui allait s'engager, et dont nous étions résolus d'accepter les chances quelles qu'elles fussent.

Dès le 10 au soir, j'avais prévenu le général de Pimodan de rassembler ses cantonnements, qui s'étendaient jusqu'à Narni, et de rappeler un escadron envoyé vers Ponte-Eucano pour appuyer la colonne qui manœuvrait en avant de Velletri.

La journée du 11 était nécessaire pour opérer ces mouvements de concentration, distribuer les vivres, compléter les munitions, requérir les transports dont nous avions besoin. Votre Excellence sait que le gouvernement pontifical, n'étant en guerre avec personne, n'avait point voulu mettre ses troupes sur le pied de guerre, et que nos mouvements se faisaient toujours comme pour des changements de garnison, et avec une quantité de bagages que, malgré nos efforts, nous n'avions pu réduire à des proportions raisonnables.

Enfin il fallait à la hâte mettre la Rocca de Spolète en état de se défendre seule. Le commandement en fut confié au major O'Reilly avec 300 Irlandais, une soixantaine de gendarmes et 150 hommes environ de divers corps non encore équipés. Le commandement de l'artillerie de la petite place fut donné au capitaine Baye, arrivé de France depuis trois jours.

J'écrivis au général de Courten pour lui dire de se replier sur Ancône, au général Schmidt pour l'informer de ce qui se passait, en lui disant de se replier sur Viterbe ou sur Pérouse s'il se trouvait en présence de forces piémontaises supérieures aux siennes, et je l'informais que j'emmenais avec

Digitized by Google

moi dans les Marches un bataillon du 2e étranger faisant partie de sa brigade et laissé en observation avec une section de campagne aux environs de Pérouse.

Le 12, de grand matin, je me mettais en marche de Spolète avec le 2e bataillon du 1er étranger, une compagnie du bataillon Saint-Patrick et un petit bataillon de cinq compagnies du 1er de ligne.

Le soir, je faisais ma jonction à Foligno avec le 2e bataillon du 2e étranger rappelé de Pérouse, en tout quatre bataillons. Le général de Pimodan partait de Terni, une marche derrière moi, avec quatre bataillons et demi et trois cents chevaux. Nous avions entre nous deux seize pièces d'artillerie.

Nous suivions la route ordinaire d'étapes par Foligno et Tolentino pour gagner Macerata, où il était très-important d'arriver avant les colonnes piémontaises.

Notre route se fit sans accident, et j'arrivai, en faisant une marche de nuit, le 15 au matin à Macerata. Les têtes de colonnes piémontaises qui s'avançaient pour cerner Ancône n'étaient qu'à une marche de nous, dans la direction d'Iesi, et elles avaient été retardées de vingt-quatre heures par la résistance désespérée que le colonel Zappi avait faite dans la petite forteresse de Pesaro, où, avec une poignée d'hommes et trois canons, il avait arrêté pendant vingt-quatre heures le corps d'armée du général Cialdini. N'ayant hissé un pavillon blanc et envoyé un parlementaire que quand il se vit à la dernière extrémité, il avait dû se rendre prisonnier de guerre; mais il avait glorieusement accompli son devoir et rendu un grand service à l'armée.

Me trouvant à une marche de l'ennemi, très-supérieur en nombre, j'aurais dû attendre le général de Pimodan, afin de diminuer la distance qui me séparait de lui; mais une circonstance secondaire en apparence vint accroître mes embarras.

J'avais demandé à Votre Excellence de nous envoyer quelques fonds, afin d'assurer la solde des troupes en marche ainsi que le service des vivres, qui jusqu'ici n'avait point été organisé. Or, en même temps, le service de la trésorerie à Ancône s'apercevait un peu tard qu'il manquait de fonds pour le payement des travaux, des approvisionnements de grains et pour celui de diverses fournitures que l'étranger nous avait faites; des demandes beaucoup plus importantes que la mienne et non moins urgentes étaient donc venues de ce côté.

Digitized by Google

Sa Sainteté avait fait envoyer à Ancône, il y a environ six mois, et déposer dans la citadelle, une somme de 500,000 fr., à laquelle on ne devait toucher qu'en cas d'urgence. Malgré cette injonction, ce dépôt avait été employé pour les besoins ordinaires, sans même qu'on se fût donné la peine d'en rendre compte; il était épuisé, et la caisse camérale, chargée du service courant, était dépourvue de fonds. Tout cela se présentait à point nommé au jour de l'invasion des Piémontais.

Votre Excellence m'envoya non seulement les sommes assez restreintes dont j'avais besoin pour le service des troupes en marche, mais aussi celles beaucoup plus importantes que réclamait le service d'Ancône.

J'aurais mieux aimé que les fonds destinés à Ancône fussent envoyés par mer; car, dès le premier moment, j'avais regardé mon arrivée dans cette ville comme fort problématique avec toutes mes voitures et les nombreux bagages dont j'ai parlé déjà, et les voitures du Trésor n'étaient point de celles qu'il était plus facile de sauver en cas d'embarras. Mais il n'était plus temps de modifier les dispositions prises, et je devais subir les conditions qui m'étaient faites.

J'avais vu pendant la nuit le général de Pimodan, dont les troupes étaient, comme les miennes, très-fatiguées par la chaleur et les marches, et je lui fis part de la résolution que j'avais prise de quitter Macerata, la route postale qui suit la plaine de Potenza par Sambucheto et Recanati, et de prendre la route qui, par la crête des collines qui séparent le bassin de la Potenza de celui de la Chienti, va passer la Potenza auprès de son embouchure et conduit à Porto di Recanati.

J'allongeais ma marche, mais je débouchais directement sur la mer, où je pouvais embarquer le trésor destiné à Ancône; je m'éloignais aussi de l'ennemi, et, par la configuration du terrain, je n'avais rien à craindre de sa nombreuse cavalerie; enfin, d'après les positions qu'il occupait, s'il n'était pas impossible qu'il me précédât à Lorette, il y avait tout à croire que j'arriverais avant lui au bord de la mer et pourrais réaliser mon projet.

J'avais prescrit en outre au général de Pimodan d'éviter autant qu'il le pourrait tout combat sérieux autour de Macerata, et de suivre la même route que moi.

Nous partîmes avant le jour, et notre marche fut retardée par les pentes rapides que présente la route que nous sui-

Digitized by Google

vions. La chaleur était très-forte, et nous n'arrivâmes à la mer qu'après six heures du soir. Les petites canonnières que j'avais demandées à Ancône n'étaient point arrivées à Porto di Recanati; nous mettions à la mer de grosses barques de pêcheurs pour leur confier notre trésor, lorsque nous aperçûmes au large le *San Paolo*, petit bateau à vapeur de service du port d'Ancône, que je croyais pris à Pesaro, et que M. de Quatrebarbes, chef d'état-major à Ancône, avait envoyé à Recanati avec M. de la Perraudière, volontaire à cheval, pour avoir de nos nouvelles.

Les lettres qui demandaient les canonnières n'étaient pas arrivées.

Le sous-intendant Ferri s'embarqua avec le trésor, et, dans la précipitation de l'opération, qui se faisait de nuit, on emporta en même temps à Ancône les fonds que j'avais fait sortir des caisses pour le service des troupes en marche, ce qui me causa le lendemain de grands embarras.

Nous étions en effet fort pressés de confier notre argent au bateau à vapeur : d'une part, la mer grossissait, et d'un instant à l'autre l'embarquement pouvait devenir impossible sur la plage de Porto di Recanati ; d'autre part, mon avant-garde me prévenait que des dragons piémontais avaient occupé Lorette dans la soirée, et qu'ils avaient laissé une grand'garde dans la ville, dont les portes étaient fermées. Je dirigeai immédiatement sur Lorette, dont nous n'étions qu'à cinq kilomètres, l'escadron que j'avais pris à Macerata. M. de Bourbon-Chalus commandait cette troupe, qui reçut l'ordre de partir au trot.

Le capitaine de gendarmerie San-Pieri et un de ses officiers déclarant ne pouvoir soutenir cette allure, je donnai le commandement de l'escadron au capitaine Palffy, mon officier d'ordonnance.

La cavalerie occupa Lorette sans difficulté ; l'arrière-garde de la cavalerie piémontaise s'était retirée à notre approche. Mais les gens du pays, ramenés par mes coureurs, me rendirent compte que de l'autre côté de Lorette, au pied de la colline, se trouvait une grosse troupe d'infanterie soutenue par de l'artillerie, qui occupait les débouchés dans la plaine du Musone, et qui semblait vouloir occuper Lorette pendant la nuit.

Ces faits étaient exacts, sauf l'intention d'occuper Lorette, qui n'entrait pas dans le plan des Piémontais.

Devant attendre, le lendemain, le général de Pimodan, et

Digitized by Google

trouver des vivres pour sa colonne et la mienne, je tenais beaucoup à occuper cette ville

Quoique j'eusse promis deux heures de repos à l'infanterie qui faisait halte à Porto di Recanati, je la dirigeai immédiatement sur Lorette, où nous nous établîmes pendant la nuit. Partis de Macerata à deux heures du matin, il était plus de minuit quand les troupes commencèrent à se reposer.

La nuit empêchait de voir les troupes piémontaises; les habitants disaient que les ponts hors de la ville étaient coupés, et qu'on avait fait en arrière des retranchements. Le capitaine Palffy voulut s'assurer de ce qu'il y avait de vrai dans ce rapport, et s'engagea sur la route qui conduit à Camerano avec quelques gendarmes et un volontaire à cheval, M. de Pas. Arrivé près du premier pont, à 1,000 mètres environ des murs de Lorette, il reçut deux coups de canon à mitraille qui tuèrent son cheval et blessèrent mortellement M. de Pas et un gendarme.

Ce malheureux accident eut toutefois l'avantage de nous faire connaître la distance à laquelle se trouvait l'ennemi.

C'est pendant cette longue marche que je reçus, par Macerata, les dernières communications de Votre Excellence, auxquelles se trouvaient jointes des lettres d'Ancône. Ces communications étaient très-importantes.

Le général de Courten m'informait qu'ayant appris, dans sa marche sur Fossombrone, l'invasion des Piémontais, il s'était retiré sans combat le 13.

Ce général, pour opérer contre les bandes, avait fait deux détachements, l'un aux ordres du colonel Kanzler, l'autre aux ordres du lieutenant-colonel de Vogelsang. Il prescrivit à ces deux détachements de se réunir, et leur jonction s'était faite heureusement à Mondario le 12 au soir. Cette colonne était forte de 1,200 hommes d'infanterie et d'une section d'artillerie.

Le 13, le colonel Kanzler voulait se diriger sur Sinigaglia pour gagner la route de la mer; mais ayant appris que cette ville était occupée par une division piémontaise, il resta sur les collines et alla passer la Misa à deux lieues environ au-dessus de son embouchure.

La division piémontaise, informée de la présence de cette petite colonne, tenta de l'enlever. Sa cavalerie et son artillerie, que suivait l'infanterie, la joignirent vers San-Angelo.

Le combat commença à une heure de l'après-midi et dura jusqu'à cinq heures du soir.

Digitized by Google

Plusieurs charges de cavalerie furent brillamment repoussées, et notre artillerie ainsi que le feu de notre infanterie ayant fait beaucoup de mal aux lanciers piémontais, ils cessèrent la poursuite à Monte Marciano. Ce combat nous avait coûté 150 hommes tués, blessés ou pris, dont 4 officiers. Le colonel Kanzler arriva à Ancône au milieu de la nuit, après avoir fait une marche de quarante-cinq milles, et fut reçu aux acclamations de la garnison, heureuse de revoir ses camarades, sur le sort desquels on avait eu des inquiétudes.

Votre Excellence me donnait connaissance d'une dépêche du duc de Gramont adressée au consul de France à Ancône; elle était ainsi conçue :

« L'empereur a écrit de Marseille au roi de Sardaigne que si les troupes piémontaises pénètrent sur le territoire pontifical, il sera forçé de s'y opposer. Des ordres sont déjà donnés pour embarquer des troupes à Toulon, et ces renforts vont arriver incessamment. Le gouvernement de l'empereur ne permettra pas la coupable agression du gouvernement sarde. Comme vice-consul de France, vous devez régler votre conduite en conséquence.

« Signé : GRAMONT. »

Une personne très-suffisamment autorisée m'écrivait de Trieste, en date du 11 :

« Les navires autrichiens vont croiser au midi d'Ancône pour en empêcher le blocus; l'escadre est considérable et très-bien commandée. »

Ces renseignements furent immédiatement donnés aux troupes, qui les reçurent avec joie.

Enfin, pour suivre l'ordre chronologique, je place ici trois faits dont je n'ai connu les détails qu'à mon retour à Rome, parce que les courriers porteurs des dépêches qui les concernaient avaient été interceptés. Je veux parler de l'occupation d'Orvieto par les troupes du colonel Masi, de la prise de la citadelle de Pérouse et de celle de la Rocca de Spolète, qui avaient eu lieu les 11, 14 et 17 septembre.

Quelques mots sur chacun de ces faits sont nécessaires.

C'était le 8, dans la matinée, que la bande aux ordres du colonel Masi avait franchi notre frontière à Cita della Peive, et, après y avoir proclamé le gouvernement du roi de

Digitized by Google

Piémont, elle s'était dirigée sur Orvieto, forte de 800 à 1,000 hommes.

Cette ville, située sur un pain de sucre élevé au milieu de la large vallée de la Paglia, est entourée d'un escarpement de rochers à pic sur lesquels on a bâti ses murs, et, si de nombreux couvents et quelques palais n'avaient envahi le chemin de ronde, une poignée d'hommes y pourraient tenir contre une armée. Elle était occupée par une compagnie de bersaglieri de 110 hommes sous les ordres du capitaine du Nord et par 28 gendarmes.

Le délégat, qui se défiait peut-être un peu trop de la population de la ville, avait négligé d'y organiser des auxiliaires. Nulle part cependant ils n'étaient plus nécessaires; car ce point commande la route la plus courte de Toscane au royaume de Naples par Amelia, Terni et Rieti, et c'était une des causes qui avaient fait étendre les cantonnements du général de Pimodan à Narni. Le capitaine du Nord, pressé par la municipalité, qui craignait un combat dans la ville et aux environs, et rebuté par la difficulté de surveiller l'enceinte, sur plusieurs points de laquelle les volontaires pouvaient tenter une escalade au moyen des intelligences qu'ils avaient dans la ville, crut devoir capituler le 11, n'ayant encore qu'un blessé.

Il sortit avec armes et bagages par une porte avec toute la légation, pendant que l'ennemi entrait par l'autre, et marcha dans la direction de Viterbe.

Le même jour, arrivé à Osteria Nuova, à deux lieues d'Orvieto, le capitaine du Nord rencontra une petite colonne venant de Viterbe, commandée par le capitaine Petrelli, qui arrivait trop tard à son secours.

Les deux troupes reprirent ensemble le chemin de Viterbe, et le capitaine Petrelli, qui avait pris le commandement, laissa le capitaine du Nord à Montefiascone, en augmentant ses forces d'une quarantaine de gendarmes et de quelques sédentaires.

Cette disposition avait plusieurs inconvénients : d'abord Montefiascone, qui est à quatre lieues de Viterbe, en était beaucoup trop loin pour y placer un poste de 150 hommes dans les circonstances où l'on se trouvait. De plus, l'inspection seule des lieux suffisait pour prouver que si on n'avait pu défendre Orvieto, on pouvait encore moins tenir à Montefiascone; aussi le capitaine du Nord, qui y fut attaqué le 18, fut-il obligé d'évacuer cette ville à la nuit tombante, après

Digitized by Google

une perte de 69 hommes et 2 officiers; ses communications étant coupées avec Viterbe, il dut se retirer sur Toscanella pour gagner Civita-Vecchia.

Arrivé le 12 à Citta della Pieve, le général Schmidt n'y trouva plus le colonel Masi. On disait qu'une partie de sa troupe était allée vers Orvieto et l'autre vers Corneto pour y couper le chemin de fer de Civita-Vecchia. Pendant qu'il laissait reposer son monde, le général apprit, d'une part, qu'Orvieto avait capitulé la veille, et de l'autre, qu'un corps de troupes piémontaises d'environ 6,000 hommes avait occupé Citta di Castello et menaçait Pérouse.

Il se mit en route pour cette dernière ville, où il arriva le 14 à l'aube du jour.

La citadelle de Pérouse, mise en bon état de défense et occupée par 400 hommes de bonnes troupes, devait opposer une résistance très-supérieure à celle de Pesaro; elle renfermait des vivres et des munitions de toute nature. Le général Schmidt, revenant dans la place avec deux bataillons d'environ 1,000 hommes, pouvait occuper les maisons qui avoisinaient la citadelle, et la résistance semblait devoir se prolonger.

Entré dans la ville, le général Schmidt prit quelques dispositions, fit occuper les postes, et le feu commença contre nous. C'était la brigade piémontaise du général de Sonnaz qui attaquait. Après trois heures de combat, la lutte semblait tourner à notre avantage, lorsque les Piémontais arborèrent un drapeau blanc; un capitaine d'état-major s'avança pour sommer le général Schmidt de se rendre, disant que toute résistance était inutile, puisque le général Fanti, avec toutes ses forces, allait arriver dans la journée.

Le général Schmidt convint avec le général de Sonnaz qu'il accorderait une suspension d'armes de cinq heures pour attendre le général Fanti, avec lequel il arrêterait les conditions de la capitulation. Pendant ce temps les Piémontais devaient remettre aux troupes pontificales la garde des portes de la ville, condition qui ne fut point exécutée.

Le général Fanti arrivé, le colonel Lazzarini et le lieutenant-colonel de Courten établirent les bases de la capitulation, qui fut ratifiée par le général Schmidt. Ainsi la citadelle de Pérouse et les deux bataillons qui venaient de rentrer dans la place avaient capitulé après trois heures de combat et cinq heures de suspension d'armes. Le général Schmidt, dans un rapport particulier qu'il m'a adressé, attribue en

Digitized by Google

partie ce résultat à l'esprit d'indiscipline qui se manifesta pendant l'action dans le 1er bataillon du 2e étranger. Une compagnie irlandaise et la majeure partie du bataillon du 2e de ligne se montrèrent seules disposées à faire leur devoir.

Enfin, le 17, une des colonnes qui avaient débouché sur l'Ombrie, commandée par le général Brignone, attaquait la Rocca de Spolète. Je n'avais pu disposer pour ce réduit que de deux vieilles pièces en fer avec de mauvais affûts; l'ennemi était très-nombreux et disposait de beaucoup d'artillerie. Le major O'Reilly se défendit vaillamment avec ses Irlandais et repoussa un assaut dans lequel l'ennemi fit des pertes importantes. Vers le soir, les tirailleurs piémontais se rapprochèrent, et tout annonçait pour la nuit un second assaut avec des forces considérables; une de nos deux pièces était hors d'état de faire feu, et l'affût de la deuxième était fort endommagé. Après douze heures de combat, le major O'Reilly demanda à capituler. La fatigue de ses hommes était extrême, et il avait reconnu qu'il ne pouvait compter sur sa réserve, composée de recrues et de détachements de divers corps. Il estime que l'ennemi a perdu dans cette journée 100 hommes tués et presque 300 hommes blessés. Pour lui, il n'a eu que 3 morts et 6 blessés.

TROISIÈME PARTIE.

Le terrain en avant de Lorette. — Position de l'ennemi. — Arrivée de la brigade Pimodan. — Combat de Castelfidardo. — Marche sur Ancône. — Premières opérations de la flotte contre cette ville.

C'était, comme on l'a vu, dans la nuit du 16 au 17 que j'avais occupé Lorette et constaté la présence de l'ennemi tout près de la ville. Dès le lever du jour, nos positions de la nuit furent rectifiées, et je reconnus celles de l'ennemi, dont les avant-postes n'étaient qu'à 1,800 mètres de nous. J'avais à peine 2,000 hommes d'infanterie ; il fallait attendre le général de Pimodan, qui m'en amenait 2,600. Plusieurs embarras sur lesquels je n'avais pas compté vinrent m'assaillir : il me fallait du pain pour ma colonne et aussi pour celle du

Digitized by Google

général de Pimodan, qui ne devait pas faire séjour à Lorette.

Or la farine manquait en ville pour nous fournir les deux jours de pain dont nous avions besoin. Je crus d'abord que l'on me trompait, mais je reconnus plus tard que le fait n'était que trop vrai.

Le gouvernement pontifical ayant malheureusement jusqu'ici maintenu le droit de mouture dans ces provinces, les moulins y sont rares, par suite très-éloignés les uns des autres; et presque toute la population pauvre ne consomme que du blé de Turquie, qui n'est pas sujet au droit. L'impôt à acquitter et les charriages toujours onéreux empêchent les boulangers de faire des approvisionnements de farine importants. L'ennemi, avec sa cavalerie nombreuse, ayant occupé une partie des moulins du voisinage, la farine était devenue immédiatement très-rare dans la ville. De plus, les habitants, quoique bien disposés pour nous, voyant l'infériorité de nos forces, demandaient à être payés comptant, et nous avons déjà dit comment, la caisse de service ayant été emportée à Ancône, nous nous trouvions presque sans argent. Je fais grâce à Votre Excellence des difficultés de toutes sortes qu'il fallut vaincre pour arriver à un résultat incomplet. Mais revenons aux positions occupées par l'ennemi.

Au nord de la colline sur laquelle s'élève la ville de Lorette coule le petit fleuve appelé le Musone, qui va se jeter dans la mer à une lieue et demie environ au-dessous de la ville. La vallée de ce fleuve présente une largeur qui varie de 2 à 300 mètres; elle est plantée d'arbres et coupée de fossés d'irrigation.

Une lieue environ au-dessous de Lorette, et à 200 mètres environ de son embouchure, le Musone reçoit par la rive gauche un gros affluent nommé l'Aspio. Entre ces deux rivières et dans l'angle qu'elles forment avant de se réunir s'étend la chaîne de collines sur laquelle est placé Castelfidardo, et à deux lieues plus loin, le mamelon sur lequel est bâti Osimo.

A l'est de l'Aspio et sur sa rive gauche s'élèvent graduellement les collines qui se rattachent au mont d'Ancône et qui séparent ce gros ruisseau de la mer. La vallée de l'Aspio est moins large que celle du Musone; mais, près du confluent des deux rivières, les deux plaines se réunissent et ont alors l'étendue de près d'une lieue en tous sens.

Dans cette partie, le terrain est généralement humide, les arbres disparaissent, et la terre est tout à fait découverte.

Digitized by Google

Pour aller de Lorette à Ancône, on descend dans la vallée du Musone, on traverse cette rivière sur un pont en bois, situé à environ 1,500 mètres de la ville, et 500 mètres plus loin on trouve un affluent du Musone (rive gauche), appelé Vallato. Cet affluent, que l'on traverse sur un pont près de son embouchure dans le Musone, présente un obstacle très-sérieux. Les berges sont escarpées; le lit est rempli d'eau et d'une fange profonde qui le rendent très-difficile à passer pour l'infanterie et impraticable à la cavalerie et aux chariots.

C'était entre ces deux ponts que l'ennemi avait coupé la route et établi les deux pièces qui, la veille au soir, avaient fait feu sur nos éclaireurs. A très-peu de distance de ce dernier pont, la chaussée se bifurque, et l'on a devant soi deux routes à peu près également bonnes qui conduisent à Ancône.

La première, celle qui suit la route dite d'Osimo, remonte la vallée du Musone, laisse à droite Castelfidardo, et s'élève en pente douce sur les collines. La seconde, dite de Camerano, monte les premières pentes du mamelon au sommet duquel est situé Castelfidardo, laisse ce village à 2,000 mètres sur la gauche, traverse le hameau des Crocette, descend dans la vallée de l'Aspio qu'elle passe sur un pont en pierre, gravit la haute colline de Camerano qu'elle traverse, et continue directement sur Ancône.

Le petit affluent du Musone, sur lequel l'ennemi avait placé les grandes gardes avec deux pièces de canon, était fortement occupé par des tirailleurs. En arrière, à un kilomètre, huit pièces de canon appuyées de deux régiments de cavalerie soutenaient cette avant-garde. Les pentes de la colline de Castelfidardo étaient occupées par de l'infanterie masquée par les arbres et les chemins creux. Le village même était garni de troupes dont on ne pouvait bien juger le nombre ; mais l'armée piémontaise ayant jusque là manœuvré par divisions réunies, je jugeai qu'il devait y avoir là une division ; les rapports des habitants étaient aussi conformes à cette opinion.

Dans l'après-midi, une colonne d'infanterie de trois bataillons descendit de Castelfidardo. Il y eut une sorte d'alerte sur toute la ligne, qui nous fit croire à une attaque, et les gens du pays vinrent nous dire qu'une division ennemie, signalée la veille à Osimo, descendait dans la plaine du Musone et marchait sur Recanati pour nous attaquer par la route

Digitized by Google

qui de cette ville se dirige sur Lorette. La cavalerie avait quitté sa position du matin et marché de ce côté.

J'aperçus bientôt en effet dans la vallée, environ à une lieue et demie au-dessus de nous, une très-forte ligne de bataille en arrière du pont de la route d'Osimo à Recanati, et presque en même temps je découvris la tête de colonne du général de Pimodan, à trois lieues en arrière de nous, sur la route que nous avions suivie la veille ; le mouvement que j'avais remarqué dans l'ennemi ne continuait pas.

D'après les renseignements, une force considérable d'artillerie et d'infanterie occupait Camerano, et comme presque tous les villages entre Castelfidardo, Osimo et Camerano avaient reçu des troupes, je jugeai que je devais avoir devant moi trois divisions d'infanterie.

Le général de Pimodan arriva peu avant la nuit ; je profitai du reste du jour pour lui indiquer les positions de l'ennemi, lui donner les ordres pour les distributions dont nous étions obligés de nous occuper nous-mêmes, faute d'une organisation suffisante du service de l'intendance, et je lui fis part des dispositions que j'avais arrêtées pour le lendemain, car il fallait attaquer sans compter ce que nous avions devant nous.

Une lettre du colonel de Gaddi, commandant supérieur d'Ancône, apportée par un habitant du pays, m'annonçait qu'une flotte composée de onze bâtiments de guerre était passée dans la matinée devant Ancône pour aller mouiller en face de Sinigaglia ; il ajoutait que les partisans des Piémontais, dont toutes les nouvelles s'étaient vérifiées jusque là, annonçaient que le bombardement d'Ancône commencerait le lendemain. Ce bruit n'était que trop fondé.

Pour aller à Ancône, essayer de passer par la route d'Osimo ou par celle de Camerano était également impossible ; car il fallait avant tout franchir les deux ponts du Musone et du Vallato, opération qui m'aurait coûté beaucoup de monde.

Si je choisissais celle d'Osimo, je me rapprochais du centre de l'ennemi, qui enveloppait Ancône depuis l'embouchure de l'Esino jusqu'auprès de celle du Musone ; et si j'eusse battu l'ennemi en rase campagne, ce qui était peu probable, la ville d'Osimo, entourée de murs et située sur un mamelon fort élevé, aurait opposé à une petite troupe une résistance qu'elle n'aurait pas pu vaincre.

Si je prenais celle de Camerano, je devais, comme pour arriver à Osimo, enlever les deux ponts dont on vient de

Digitized by Google

parler, chasser l'ennemi de Castelfidardo pour gagner les Crocette, opération fort difficile, traverser deux fois l'Aspio, dont les ponts pouvaient être coupés, sûrement défendus ; enfin m'emparer de Camerano, ville entourée de murs et située sur un mamelon fort escarpé.

Dans un cas comme dans l'autre, pendant que j'attaquerais des positions fortifiées par la nature et défendues par des troupes de toutes armes, d'un effectif très-supérieur à celui dont je disposais, je pouvais être tourné par une grosse troupe que l'ennemi pouvait aisément détacher, et me trouver réduit à capituler en rase campagne.

Il me parut donc que la seule chance qui me restait pour rejoindre Ancône était de me diriger sur cette ville par la route dite du mont d'Ancône.

Cette route s'embranche sur celle de Lorette à Porto di Recanati, se dirige sur un gué du Musone, situé un peu au-dessous du confluent de l'Aspio, va gagner Umana, passe à Sirolo, Massignano, Poggio, laisse Camerano à 3,000 mètres environ de la gauche, et de là conduit à Ancône par le littoral.

De Lorette jusqu'après du gué du Musone, la route est bonne et empierrée. A partir du gué jusqu'à Umana, il existe une lacune d'environ 3,000 mètres, et l'on est obligé de suivre des chemins ruraux qui ne sont pas praticables en toute saison ; puis on retombe sur une voie qui des Crocette mène à Umana, point à partir duquel la route est empierrée jusqu'à Ancône sur une longueur de quatre lieues et demie.

L'ennemi n'occupait point cette route. Quelques éclaireurs seulement avaient été vus dans la journée vers Umana par les habitants du pays et par des officiers placés en observation avec des longues-vues ; mais ces faibles détachements s'étaient retirés à la nuit tombante.

En suivant cette direction, j'attaquais l'extrémité de l'aile gauche, je m'appuyais ou à la mer ou aux terrains impraticables de la montagne ; et si quelques difficultés de la route m'obligeaient à abandonner une partie de mes bagages, c'était pour moi un minime inconvénient dans la situation où je me trouvais.

Je résolus donc de m'y engager, et j'arrêtai mon plan pour le combat et pour la marche.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, l'ennemi occupait fortement, dès le 17, les collines qui descendent du mamelon de Castelfidardo vers la plaine et s'étendent jusqu'à 4 ou 500 mètres

Digitized by Google

du Musone. Le 18 au matin, ces forces me parurent encore renforcées sur ce point. Un fort détachement était placé dans une ferme située à mi-côte, et une force que j'estimais à deux bataillons au moins tenait une deuxième ferme située à 5 ou 600 mètres en arrière, sur le haut d'un mamelon qui forme le couronnement de cette première position ; un bois situé près de cette ferme était aussi occupé, et une nombreuse artillerie battait les pentes de tout côté. Vis-à-vis de la première ferme se trouve un gué du Musone, praticable pour l'artillerie, auquel conduisait une route en bon état d'entretien, et de l'autre côté duquel est un bon chemin rural qui va rejoindre la route des Crocette à Umana.

Les berges de la rivière, quoique élevées, ont des rampes assez faciles ; le fond du gué est de gravier, et la hauteur de l'eau ne dépassait pas 3 ou 4 pouces. L'ennemi étant muni d'artillerie rayée dont nous manquions, et cette position avancée qu'il occupait n'étant qu'à 2,200 mètres environ du gué placé au confluent de l'Aspio et du Musone, par lequel devait passer mon convoi, je devais nécessairement enlever les deux fermes dont il s'agit et m'y maintenir le plus longtemps que je pourrais.

Le général de Pimodan reçut donc l'ordre de se diriger sur les positions, de franchir la rivière, d'enlever la première ferme, d'y faire monter de l'artillerie pour battre la deuxième et le bois qui l'avoisine, après quoi il les ferait attaquer.

Il disposait, pour cette opération, des quatre bataillons et demi de sa brigade, de huit pièces de six et de quatre obusiers aux ordres du colonel Blumensthil, des cent Irlandais amenés de Spolète, qui, n'ayant encore reçu ni sacs ni gibernes, avaient été mis à la disposition de l'artillerie pour l'aider à franchir le gué, gravir les pentes des collines et lui servir au besoin de protection. Enfin cette colonne était renforcée de 250 chevaux formés des chevau-légers, de deux escadrons de dragons et des volontaires à cheval, le tout aux ordres du major Odescalchi. Cette cavalerie, qui en partant marchait derrière la colonne, devait se porter sur son flanc droit, où le terrain était le plus découvert. Je gardais en réserve les quatre bataillons formant le reste de nos forces et une partie de l'escadron de gendarmes à cheval, dont l'autre partie marchait avec notre petit parc d'artillerie et les bagages.

Cette colonne sortait de Lorette par une route débouchant dans celle qu'avait suivie le général de Pimodan ; elle devait ensuite prendre plus à droite, vers le gué du confluent

Digitized by Google

de l'Aspio, pour servir à la fois de seconde ligne et d'escorte au convoi qui, conduit par M. de Thérouanne, volontaire à cheval, devait être dirigé directement sur le gué dont je viens de parler, en prenant un chemin rural plus éloigné de l'ennemi.

La première colonne se mit en marche à huit heures et demie, et la seconde à neuf heures. L'ennemi n'occupait point la rive droite du Musone : quelques bersaglieri, embusqués dans un petit bois et dans un champ de roseaux près du gué, firent feu sur les tirailleurs des carabiniers suisses qui formaient la tête de colonne ; ceux-ci passèrent rapidement la rivière et se reformèrent derrière une digue qui borde la rive gauche.

Pendant que nos premières pièces d'artillerie traversaient la rivière, le 1er bataillon de chasseurs et les tirailleurs franco-belges suivirent les carabiniers, et ces trois bataillons se formèrent en trois petites colonnes derrière la digue, sous les ordres du brave colonel Corbucci.

Dès que les premières pièces eurent franchi le gué, le général de Pimodan donna ordre aux carabiniers de s'emparer de la première ferme, et au 1er chasseurs ainsi qu'aux tirailleurs de les appuyer.

Dans cette attaque, le commandant du 1er chasseurs ayant donné les preuves de la plus déplorable faiblesse, le général de Pimodan fut obligé de donner le commandement de ce bataillon à l'adjudant-major Arranesi, qui montra pendant toute l'affaire autant d'intelligence que de bravoure.

Pendant que les voitures d'artillerie s'engageaient dans le gué, les deux derniers bataillons de la colonne du 2e chasseurs et 2e bersaglieri s'étaient massés dans les jardins, derrière un champ de roseaux. Quelques balles de l'ennemi arrivèrent sur le 2e chasseurs, et le major eut la malheureuse idée de déployer une compagnie en tirailleurs dans les roseaux; cette compagnie se mit à tirer dans la direction d'où venaient les balles, qui allaient tomber naturellement dans nos bataillons d'attaque. Le général de Pimodan fut obligé d'envoyer ses officiers pour faire cesser ce feu, qui nous avait blessé un homme. Des faits pareils arrivent bien souvent, même avec des troupes plus habituées au feu que n'étaient les nôtres; il est donc fâcheux d'avoir vu cet accident donner lieu à des accusations aussi fausses que regrettables, et qu'on a livrées à la publicité sans examen.

La première ferme, quoique chaudement défendue, fut en-

Digitized by Google

levée; on y fit une centaine de prisonniers, parmi lesquels un officier. Deux pièces furent bientôt amenées au bas de la pente pour protéger contre un retour offensif probable la position que nous avions conquise, et deux obusiers, aux ordres du lieutenant Daudier, furent conduits sous un feu des plus vifs jusqu'en avant de la maison avec le secours des Irlandais.

Ces braves soldats, après avoir accompli la mission qu'ils avaient reçue, se réunirent aux tirailleurs, et, pendant le reste du combat, se distinguèrent au milieu d'eux.

Quatre pièces et deux obusiers de la batterie Richter étaient arrivés à la hauteur de la position que nous avions prise. Cette artillerie, qui fut très-habilement conduite par le colonel Blumensthil, faisait beaucoup de mal à l'ennemi. Le capitaine Richter, quoique ayant une cuisse traversée par une balle, restait au milieu du feu; le lieutenant Daudier, placé à découvert avec ses obusiers, suppléait par son courage et sa profonde connaissance du métier à l'infériorité de notre artillerie par rapport à celle de l'ennemi.

Les deux derniers bataillons du général de Pimodan avaient passé la rivière et avaient été laissés en réserve à 1,500 mètres en arrière, derrière un rideau d'arbres.

Le moment était venu d'attaquer la seconde ferme.

Le général de Pimodan forme une petite colonne sous les ordres du colonel de Becdelièvre, composée des tirailleurs franco-belges et d'un détachement de carabiniers et du 1er de chasseurs.

Cette colonne débouche résolument, malgré un feu des plus vifs de mousqueterie qui partait de la ferme et du bois; elle devait ainsi parcourir 500 mètres à découvert; mais, arrivée à environ 150 pas du sommet de la colline, elle fut reçue par un feu de deux rangs d'une forte ligne de bataille, qui lui mit une telle quantité d'hommes hors de combat qu'elle dut se retirer.

L'ennemi la poursuivait; mais au moment où il allait rejoindre les nôtres, ils firent volte-face, l'attendirent à quinze pas, le reçurent avec un feu bien dirigé et coururent sur lui à la baïonnette. Etonné de tant d'audace et d'aplomb, et quoique bien supérieur en nombre, l'ennemi recula d'environ deux cents pas, ce qui permit à nos soldats de regagner la position de laquelle ils étaient partis. Le feu de notre artillerie, bien nourri et bien dirigé, protégeait ces mouvements.

Digitized by Google

De la position où j'étais resté, un peu en arrière, j'avais pu juger des phases de ce combat, et j'apprenais en même temps que le général de Pimodan venait d'être blessé au visage. J'ordonnai aux deux bataillons du 1er étranger, aux ordres du colonel Allet, de franchir la rivière et de s'avancer jusqu'à la hauteur des réserves de la première colonne avec le 2e bataillon du 2e étranger et le bataillon du 2e de ligne pour se former en échelons en arrière.

Puis je me rendis à la ferme pour juger l'état des choses. Quoique blessé, le général de Pimodan conservait son commandement; l'ennemi avait perdu beaucoup de monde, mais nos pertes étaient considérables, et relativement elles étaient bien plus sensibles que les siennes. Je reconnus que les deux bataillons et demi que le général avait avec lui n'étaient pas suffisants pour enlever seuls la seconde position; j'envoyai chercher les deux bataillons de réserve par le capitaine de Lorgeril, et je les fis remplacer par les deux bataillons du 1er étranger, que je déployai pour donner moins de prise au canon, quoiqu'ils fussent à environ 1,500 mètres. Enfin j'envoyai par le capitaine Palffy l'ordre à la cavalerie de passer la rivière et de suivre sur notre flanc droit la marche de nos colonnes.

Pendant que je prenais ces dispositions, l'ennemi essaya de déborder la ferme des deux côtés, malgré le feu de notre artillerie, et ses tirailleurs commençaient à prendre en flanc nos réserves massées derrière les bâtiments. Le major de Becdelièvre, réunissant ce qui lui restait de son demi-bataillon et quelques détachements de deux autres, s'élança sur ces tirailleurs; il les força de se replier dans le bois d'où ils étaient sortis.

Les mouvements prescrits à l'infanterie s'exécutèrent régulièrement; mais à peine le 1er étranger fut-il déployé, que je m'aperçus de l'ébranlement que produisirent dans ses rangs le bruit des obus et les blessures de deux ou trois hommes atteints par ces projectiles.

Beaucoup d'officiers de ce régiment, je dois le dire, participaient à cette émotion plus encore peut-être que leurs soldats. En vain je cherchai à les rassurer, et le brave colonel Allet, qui se promenait à cheval derrière la ligne de bataille, ne fut pas plus heureux que moi; de sorte qu'au bout de quelques moments les deux bataillons, sans avoir entendu siffler une balle ni échanger un coup de fusil, firent demi-tour, prirent la fuite et se débandèrent. Mon second échelon

Digitized by Google

de réserve, qui n'avait pas un seul blessé, suivit ce triste exemple. Au moment où j'étais témoin de cette panique, le 2e bersaglieri et le 2e chasseurs pontificaux rejoignaient en colonne la première ferme, où était resté le général de Pimodan. Le 2e de chasseurs, voyant les Suisses disparus, prit la fuite et redescendit au pas de course la pente qu'il venait de gravir.

Je dois dire, à l'éloge du 2e bataillon de bersaglieri pontificaux, commandé par le brave major Fuchmann, qu'au milieu de cet immense désordre il est resté ferme à son poste, et qu'il défendit, avec la plus grande fermeté, la position qui lui fut assignée.

Notre artillerie, dont six pièces seulement étaient en batterie, restait engagée sur la chaussée, d'où elle débouchait péniblement à cause des douves qui la bordaient.

La panique se communiqua à une partie des canonniers : les uns voulaient faire demi-tour avec leurs pièces et fuir, ce qui était impossible à cause du peu de largeur de la chaussée ; d'autres coupèrent les traits de leurs chevaux et se sauvèrent à travers champs.

J'essayai vainement de rallier quelque portion de l'infanterie étrangère derrière les digues et autour des maisons où l'on pouvait tenir à l'abri de l'artillerie, tout fut inutile. Le colonel Cropt et le colonel Allet, qui se tenaient à cheval au milieu des fuyards, n'avaient pas la moindre action sur eux, et les officiers mêmes semblaient frappés de stupeur.

Je prescrivis alors aux deux colonels d'engager les fuyards derrière les berges et les digues du Musone, où ils se trouvaient abrités des coups de l'ennemi, et de les emmener ainsi jusqu'au confluent de l'Aspio, de leur faire passer le gué et de les diriger sur la route d'Umana ; puis je revins vers la maison, où le combat continuait de plus en plus vivement. J'étais sur le point d'y arriver, lorsque je trouvai le brave général de Pimodan mortellement frappé, et que l'on transportait vers l'ambulance établie près de la rivière. J'échangeai avec lui quelques tristes paroles d'adieu. Ce dernier malheur, plus grand que les autres, aggravait encore notre situation déjà fort compromise.

J'ordonnai alors au colonel de Gudenhoven de se rendre à la maison et d'ordonner aux troupes qui s'y trouvaient de battre en retraite vers la rivière lorsqu'elles ne pourraient plus tenir, mais de faire les derniers efforts pour sauver l'artillerie ; puis je revins vers la rivière pour voir si les fuyards

Digitized by Google

avaient suivi la direction que j'avais indiquée, et faire prendre position à notre cavalerie pour protéger notre infanterie débandée.

J'aperçus immédiatement dans la plaine l'escadron de chevau-légers aux ordres du capitaine Zichi, officier de cavalerie fort expérimenté, qui avait déjà pris de lui-même la position la plus convenable pour le but que je me proposais, et qui, s'étant éloigné de l'ennemi de quelques centaines de mètres, n'avait à peu près rien à craindre de son feu. Malheureusement le reste de la cavalerie ne l'avait pas suivi. Les volontaires à cheval qui formaient le second escadron avaient passé la rivière; mais s'étant formés de l'autre côté du gué, ils avaient perdu de vue les chevau-légers, ne les avaient point suivis, et s'étaient placés dans une vigne, derrière un pli de terrain. Les dragons qui formaient le troisième escadron étaient restés un peu en arrière des volontaires à cheval. Le major Odescalchi, qui aurait dû régulariser ce mouvement, était fort occupé à rallier son premier escadron de dragons, qui, au premier coup de canon, avait fui, son capitaine en tête, et ébranlé fortement la fermeté du second, maintenu cependant par son brave capitaine Bersloori; le capitaine Eligi, avec son demi-escadron de gendarmes, avait été laissé à la garde des ambulances.

J'envoyai successivement M. de Robiano et M. de France, M. de Terves et M. de Montmarin, volontaires à cheval de service auprès de moi ce soir-là, pour ordonner à la cavalerie de serrer l'escadron de chevau-légers, et voyant qu'une grande partie de nos fuyards descendaient le long du Musone, mais sans le repasser, je renvoyai le capitaine de Lorgeril, le capitaine Lepri et le lieutenant de Maistre pour tâcher de de les arrêter et de les grouper au moins par bataillons. Heureusement pour nous, l'ennemi, auquel la fumée du combat et quelques rideaux d'arbres ne permettaient pas de bien apercevoir nos lignes, n'avait point encore connaissance de l'immense désordre que je viens de décrire, et il laissait immobiles les quatre grosses masses qui occupaient les positions en avant de nous. Mais son ignorance ne pouvait pas durer longtemps, et notre position était fort critique.

J'étais toujours décidé à marcher sur Ancône avec tout ce que je pourrais rallier. Tout venait corroborer cette conclusion. Il était clair que si je me retirais sur Lorette, il faudrait capituler le lendemain ; car, d'une part, on y manquerait de vivres ; de l'autre, il est évident que les hommes qui ve-

Digitized by Google

naient de refuser de se battre ne seraient pas disposés à recevoir un assaut le lendemain après la malheureuse affaire de la veille.

Enfin je savais que le bombardement d'Ancône devait commencer dans la journée, et j'avais de fortes raisons de croire que si une partie de mes colonnes au moins n'arrivait dans la ville, la capitulation d'Ancône suivrait de bien près celle de Lorette.

Cependant les officiers que j'avais envoyés pour rallier nos fuyards avaient réussi à former une colonne de 300 à 400 hommes qui, ayant traversé la rivière au-dessous du confluent de l'Aspio, s'engageait sur le chemin d'Umana.

Pour éclairer cette route, j'ordonnai au capitaine Zichi d'y porter ses chevau-légers, et pour cela de faire reconnaître un gué sur l'Aspio et des passages sur les fossés de dessèchement qui coupent la plaine entre les deux rivières. Cette reconnaissance fut faite promptement, et bientôt les chevau-légers marchaient vers Umana en avant de notre infanterie.

Voulant faire suivre la même direction à la cavalerie, et pour éviter toute erreur, je laissai un de mes officiers pour indiquer la route qu'elle devait suivre. Elle n'arrivait point, et des quatre volontaires à cheval que j'avais envoyés pour la chercher, deux revinrent me dire qu'ils ne l'avaient point trouvée ; les deux autres ne revenaient pas.

Le mouvement en arrière des dragons d'une part, et de l'autre un changement de position qu'avaient fait les volontaires à cheval pour ne pas rester iuutilement exposés aux obus de l'ennemi, mais sans prendre la précaution de s'éclairer par des védettes qui pussent les faire découvrir, avaient été la cause de ce déplorable contre-temps.

Je restai avec 45 chevaux seulement; car, par une nouvelle fatalité, l'officier qui commandait le quatrième peloton de chevau-légers, ayant fait une chute en traversant un canal près de la rivière, avait retardé la marche de son peloton et s'était replié vers la rivière.

Je me rendis alors près de la colonne d'infanterie que j'avais réussi à engager sur la route d'Umana ; elle était commandée par les majors Dupasquier et Bell avec bon nombre d'officiers. A sa tête marchait le capitaine Delpech avec le drapeau du 1er étranger, précédé de quelques tambours qui battaient la marche du régiment. Les vieux soldats qui étaient autour du drapeau avaient bonne attitude ; je leur adressai quelques paroles, et j'avais conçu bon espoir de ce qu'ils seraient.

Digitized by Google

Le capitaine Zichi avait envoyé trois éclaireurs à Umana pour savoir s'il était vrai, comme le disaient les gens du pays, que cette villé n'était point occupée par l'ennemi. Ils nous apprirent que la route était libre.

Pendant que tout cela se passait, les bataillons de Pimodan, après avoir tenu longtemps dans la ferme enlevée au commencement du combat, l'avaient évacuée et s'étaient repliés sur la rivière. Le bataillon Fuchmann, chargé de l'arrière-garde, y avait déployé la plus grande activité. Sur douze pièces qui avaient passé le gué, nous en avons perdu trois avec leurs caissons, et l'on avait environ 150 prisonniers.

L'ennemi, satisfait de son succès et supposant sans doute dans les vignes et les jardins qui séparaient le Musone de Lorette une réserve composée d'aussi bonnes troupes que celles qui l'avaient attaqué le matin, s'arrêta en arrière de la rivière et cessa la poursuite. Mais, quoi qu'on eût pu faire, la masse des cinq bataillons qui s'étaient débandés une heure auparavant s'était repliée sur Lorette. L'artillerie, qui s'était retirée la première, avait pris la même direction, et à ce moment, il faut le dire, il était devenu très-difficile de transmettre et impossible de faire exécuter aucun ordre.

MM. de Lorgeril et de Maistre, voyant l'inutilité de leurs efforts, revenaient vers moi, et avaient la plus grande peine à me rejoindre. MM. de Robiano et de Terves n'y parvenaient pas.

C'était donc avec mes officiers, 45 cavaliers et 350 hommes d'infanterie que j'allais tenter de rejoindre Ancône; le chiffre devait encore se réduire.

En continuant notre marche vers Umana, nous aperçûmes sur notre gauche une cinquantaine de bersaglieri piémontais en tirailleurs qui s'avançaient vers la mer. Ils commencèrent bientôt le feu sur le flanc et sur la queue de notre petit corps d'infanterie; celle-ci répondit par un feu de file, et ensuite la moitié, y compris les deux officiers supérieurs, se sauva immédiatement vers le bord de la mer et mit bas les armes.

Environ 80 hommes avec le capitaine Delpech, groupés autour de leur drapeau, continuèrent à marcher sur la route que je leur avais indiquée. Les bersaglieri piémontais se contentèrent d'emmener leurs prisonniers et cessèrent d'inquiéter le reste de notre petite colonne, qui continua sa marche sur Ancône.

Nous traversâmes Umana et Sirolo, et chemin faisant, les

Digitized by Google

gens que nous rencontrions nous disaient tous que la route était libre jusqu'à Ancône, mais que Camerano était très-fortement occupé. Or, à partir de Sirolo, la route incline à gauche, serpente sur le flanc du mont d'Ancône, opposé à la mer, et pendant presque deux lieues reste en vue de Camerano, dont elle est séparée par un ravin profond ; de Camerano une bonne voie de communication va rejoindre cette route à Poggio en obliquant vers Ancône. Il était à croire que les troupes de Camerano nous apercevraient, et elles pourraient facilement venir nous barrer le passage. Ces considérations me décidèrent à la quitter et à prendre à droite un sentier à travers le maquis, qui, avec des pentes très-roides, conduit au couvent des Camaldules ; puis je laissai au point où j'avais quitté la route deux braves contadini, qui me jurèrent sur Notre-Dame de Lorette qu'ils resteraient là pour indiquer à ceux qui me suivaient la route que j'avais prise, et ils tinrent leur promesse.

Les révérends pères du couvent nous reçurent fort bien, me confirmèrent que la route n'était point occupée, et, après une halte d'un quart d'heure pour rallier notre petite colonne, nous nous remîmes en route en suivant à travers le bois le chemin qui conduit au sommet sur lequel est placé le télégraphe. De là nous descendîmes par un sentier un peu en avant de Poggio.

Ce fut pendant ce trajet, qui s'accomplit heureusement, que nous découvrîmes l'escadre qui bombardait Ancône et dont nous entendions le canon déjà depuis quelque temps. Nous n'étions plus qu'à deux lieues et demie d'Ancône et qu'à 6,000 mètres de nos avant-postes.

A cinq heures et demie nous entrions en ville ; le bombardement durait encore, et il se prolongea jusqu'à la nuit, qui ne fit pas complètement cesser le feu.

QUATRIÈME PARTIE.

Arrivée à Ancône. — Etat de la ville et de la garnison. — Bombardement.— Investissement par les colonnes piémontaises.— Premières opérations du siége. — Attaque désespérée de la flotte. — Reddition de la ville.

Nous n'avons point parlé d'Ancône depuis que les colonnes commandées par le général de Courten et le colonel Kanzler

Digitized by Google

y étaient rentrées le 13 et le 14 septembre. Nos communications avec cette place avaient été presque complètement interrompues à partir de ce moment, et, en y arrivant, j'avais tout à apprendre sur ce qui s'y était passé durant les cinq derniers jours.

Le 13, on connut dans cette ville la dépêche de S. Exc. l'ambassadeur de France à son consul d'Ancône. Cette dépêche, envoyée à découvert par le télégraphe, afin sans doute qu'elle fût publique, devait être communiquée au vice-consul de France à Pesaro; mais les colonnes piémontaises occupaient déjà Sinigaglia. Le consul fut donc forcé d'adresser cette pièce importante au général Cialdini, en le priant d'en prendre connaissance et de la faire parvenir à sa destination. Le général se borna à donner un reçu de la pièce sans aucune espèce d'explication. Mais les chefs du comité révolutionnaire d'Ancône, qui avaient eu connaissance de la dépêche, en étaient fort préoccupés; ils croyaient y voir, comme presque tout le monde, l'annonce d'une intervention armée de la France, annonce dont la seule menace semblait devoir suffire pour arrêter la coupable invasion du territoire pontifical. Que firent-ils en réalité? Je l'ignore. Mais le lendemain ils prétendirent avoir envoyé deux des leurs en députation près du général Cialdini, et ils répandirent dans la ville, ainsi que parmi nos troupes, qu'il leur avait été répondu que l'ambassadeur de France à Rome et son consul à Ancône n'étaient point initiés aux secrets de la politique, que le général Fanti et lui continueraient à marcher en avant.

Ce bruit avait suffi pour détruire le bon effet qu'avait produit pour nous la dépêche de l'ambassadeur de France. Il est, en effet, à remarquer que, dans les quinze derniers jours, les nouvelles du comité révolutionnaire s'étaient toujours vérifiées.

Le 16 au soir, M. le sous-intendant Ferri était arrivé de Porto di Recanati sur le *San-Paolo* avec le trésor. En débarquant, il apprit que la place manquait de farine depuis trois jours, et que la garnison était déjà au biscuit. Cette situation était le résultat de la négligence du service administratif. (Je devrais employer un mot plus sévère.) Les fournitures de farine et de pain avaient été données aux agents les plus connus de la révolution; on ne s'était point assuré qu'il y eût dans les magasins les approvisionnements de farine qui devaient s'y trouver, et ils avaient attendu que l'armée ennemie occupât en force les moulins de Fiumicino

Digitized by Google

pour demander à l'autorité militaire d'envoyer les troupes chercher aux moulins précités les gros approvisionnements de farine qui devaient s'y trouver pour son compte. L'autorité militaire refusa avec raison. L'expédition était fort dangereuse à cause de l'infériorité de nos forces, et de plus inutile; car si les Piémontais avaient trouvé les farines au moulin, il était certain qu'ils en auraient disposé pour eux.

Le sous-intendant Ferri, jugeant la gravité de cette situation, partit la nuit même sur le vapeur du Lloyd, qui était heureusement mouillé dans le port d'Ancône et se dirigeait sur Trieste; il entra dans cette ville le lendemain, et fut assez heureux pour pouvoir nous envoyer, par le bateau du Lloyd qui nous arrivait le mercredi 19, un gros approvisionnement de farines qui faisait disparaître notre embarras quant à la garnison.

Mais il s'agissait aussi pour un siége de pourvoir, en partie au moins, à l'approvisionnement de la population, car il ne se trouve pas de moulins dans la ville d'Ancône.

Un marché avait été précédemment passé pour établir un moulin à vapeur destiné au service de l'armée. Ce moulin devait être achevé le 15 au plus tard; on n'avait point exigé l'exécution du contrat, et le 18 le moulin ne tournait point encore. Il y avait là de la négligence et de la mauvaise volonté, car trente-six heures suffisent pour mettre la machine en mouvement.

Ce n'était pas encore tout : on avait négligé l'approvisionnement de viande fraîche; le petit troupeau que nous avions pouvait à peine suffire pour deux ou trois jours, et il fallait le réserver pour les hôpitaux, où nous avions près de 400 malades. Déjà l'on avait commencé à distribuer de la viande salée. Je chargeai le major de Quatrebarbes de pourvoir à l'approvisionnement de la viande, et il y réussit au-delà de nos espérances. Les contadini des environs, qui avaient gagné beaucoup d'argent pendant les travaux, étaient reconnaissants et trouvèrent moyen d'augmenter notre troupeau, malgré les gardes et les patrouilles de l'ennemi.

Le général de Courten, prévenu le 16 au soir, par le bateau *San-Paolo*, de notre arrivée à Loretto, ne s'étant pas rendu compte que j'étais forcé d'y attendre le général de Pimodan, avait cru que je me mettrais en marche le 17 pour gagner Ancône, et il avait fait une forte reconnaissance jusqu'à trois lieues sur la route de Camerano, qu'il s'était assuré ne pas être occupée. Il était resté longtemps en posi-

Digitized by Google

tion, et, n'entendant rien qui pût indiquer un combat du côté de Lorette, il était rentré à Ancône. En y revenant, il avait vu l'escadre piémontaise qui allait mouiller à Sinigaglia et dont on annonçait l'attaque pour le lendemain.

Le bombardement eut lieu comme on l'a vu, ce qui empêcha le général d'envoyer au-devant de nous le 18, comme il l'avait fait la veille. Aucune colonne ne sortit donc d'Ancône ce jour-là, et c'est par erreur que le contraire a été annoncé. Il me paraît d'ailleurs certain que l'ennemi, connaissant la réunion de mes deux colonnes le 17, s'attendait à une attaque le 18, et que, sachant l'arrivée de l'escadre, on lui avait enjoint, bien que le blocus n'eût pas été déclaré, de commencer à bombarder la ville ce jour-là, précisément pour empêcher la garnison d'essayer une jonction avec nous.

Le bombardement avait fait plus de mal à la ville même qu'aux défenses de la place : beaucoup de toitures étaient enfoncées, deux enfants et une femme avaient été tués, un homme avait eu le bras emporté; la garnison avait eu seulement cinq hommes hors de combat, tous gravement blessés. Notre artillerie avait vigoureusement répondu au feu de l'ennemi, et quelques bâtiments s'étant approchés de nos batteries, bon nombre de nos boulets avaient pu les atteindre.

Cette journée nous avait permis de juger de l'armement formidable des navires auxquels nous avions affaire. Quatre frégates de 60 et sept navires moins importants portaient au-delà de quatre cents bouches à feu; les canons étaient des pièces de 80 ou des pièces rayées portant des boulets de 65 kil.; les petits navires avaient des pièces rayées de 20 kil. L'effet que ces engins produisirent contre les maçonneries à des distances moyennes, et leur énorme portée, qui dépasse 3,000 mètres, m'inquiétèrent beaucoup, parce que, du côté de la mer, nous n'avions que des parapets en pierre et des remparts découverts jusqu'au pied ; de plus, nos batteries qui défendaient le port n'avaient que vingt-cinq pièces de canon et ne pouvaient en recevoir davantage, et ces pièces étaient de calibre et de portée fort inférieures à celles de l'ennemi. Il nous avait été impossible, en quelques mois, d'améliorer et d'augmenter la défense du côté de la rade; il eût fallu pour cela faire des fondations à la mer derrière des enrochements, travaux qui demandent plusieurs campagnes, et ajoutons sans détour que nous n'avions pas prévu une attaque par mer avec des moyens aussi puissants que ceux qu'on employait contre nous.

Digitized by Google

Du côté de la terre, l'ennemi se tenait encore fort loin de la place; l'aile droite de sa ligne était à Camerano, et elle s'étendait en demi-cercle aplati pour se fermer sur la mer près de Falconara, situé aussi à environ deux lieues et demie de nos murs. Sur ce demi-cercle quelques points naturellement choisis sur nos principaux débouchés étaient fortement occupés, et entre eux des patrouilles battaient la campagne. En somme, la place n'était point investie, et nos marchés continuaient à être approvisionnés. Outre nos forts, nous occupions encore, dans la direction de Camerano, deux redoutes en terre, élevées par les Autrichiens dans leur dernière occupation, et situées sur les mamelons de Monte Pelago et Monte Polito, à une distance de 2,000 et de 1,500 mètres de nos forts.

Dans la direction de Sinigaglia et sur les pentes de Montagnolo, nous occupions encore, comme dehors, à 1,500 mètres de la citadelle, la redoute dite de Scrima, construite à la même époque et dans les mêmes conditions que les précédentes. Ces ouvrages n'avaient jamais été finis; nous n'y avions fait aucuns travaux, et nous ne les avions point palissadés, parce que, eu égard à leur éloignement de la place et à l'effectif de nos troupes, nous ne pouvions songer à les occuper longtemps en cas de siége.

Nos fortifications permanentes du côté de la campagne étaient plus solides que les défenses du côté de la mer. Les brèches des remparts avaient été relevées, les ouvrages extérieurs complétés et améliorés ; les terrassements des parapets étaient à peu près finis ; les chemins couverts seuls manquaient presque partout, et là où ils existaient on n'avait pu s'occuper de leur organisation. Il en était à plus forte raison de même des glacis, qui restaient couverts de vignes, de mûriers et même de maisons de campagne qu'on n'avait point eu le temps de raser.

Nous avions sur les remparts faisant face à la campagne cent dix pièces de siége, plus quatorze pièces légères; il nous en manquait encore vingt pour compléter ce que l'on nomme l'armement de sûreté, et, par suite, nous n'avions rien en réserve. Nous étions donc bien loin d'atteindre le chiffre nécessaire pour soutenir un siége à la fois dirigé par terre et par mer.

Nos plus gros canons étaient de 36, et nous n'avions que dix-huit pièces de calibre. Il est inutile d'ajouter que nous n'avions aucune pièce rayée. Nos approvisionnements en pou-

Digitized by Google

dre et en boulets étaient suffisants, mais nos bouches à feu étaient d'origines fort diverses ; toutes les artilleries de l'Europe y étaient représentées, ce qui produisait une multiplicité de calibres qui rendait les approvisionnements très-difficiles ; aussi, quelques erreurs s'étant produites, on ne manqua pas de crier à la trahison, comme cela arrive toujours en pareil cas. Enfin, quoique nous eussions beaucoup travaillé à réparer nos affûts et que nous en eussions renouvelé quelques uns, il en restait encore dont la solidité laissait à désirer.

La question des approvisionnements, qui s'était trouvée posée pour ainsi dire dès le lendemain de l'invasion, avait inquiété et mécontenté les troupes, et quelques désordres s'en étaient suivis à l'occasion des distributions. Tout cela avait cessé après des mesures énergiquement prises, mais le mauvais effet moral persistait; de plus, le comité révolutionnaire, beaucoup mieux informé que nous de ce qui se passait au-dehors, répandait chaque matin la nouvelle d'un nouveau succès des Piémontais. Un jour c'était la prise d'Orvieto, peu après celle de Pérouse, puis celle de Spolète et de Viterbe, et l'envahissement même du patrimoine de saint Pierre.

L'esprit de la troupe était visiblement affecté, et le corps d'officiers participait à l'inquiétude générale.

On connaissait l'effectif des corps qui avaient passé nos frontières ; ils allaient tous se réunir sous nos murs, et nous aurions affaire à un ennemi dix fois supérieur en nombre.

On supputait la supériorité de calibre et de portée de l'artillerie ennemie, l'absence presque absolue dans nos rangs de carabines et de fusils rayés, et on concluait que nous devions évidemment succomber, puisque personne ne nous venait en aide ; qu'une longue résistance était non seulement inutile, mais coupable, parce que c'était sacrifier de braves gens pour défendre une cause évidemment perdue ; qu'enfin on aurait de meilleures conditions de capitulation si l'on se rendait pouvant encore tenir quelques jours.

Je fis venir successivement chez moi des officiers choisis dans les divers corps pour les entretenir au sujet de ces rumeurs, et ils ne cherchèrent point à me dissimuler leurs appréhensions sur les dispositions de la troupe. Je leur rappelai que nous étions dans une place de guerre bien fermée, munie de tout ce qu'il fallait pour la défendre, et que l'honneur militaire ne nous permettait pas de nous rendre tant que nos défenses étaient intactes ; que contre les boulets rouges de

Digitized by Google

l'ennemi on s'abriterait derrière les parapets; que pour faire brèche à nos murs il faudrait bien s'en approcher, et qu'alors nos canons reprendraient l'efficacité de leur action; enfin que, quand il y aurait des brèches dans l'enceinte, il serait toujours temps d'examiner si nous devions nous rendre, et que rien au monde ne me ferait amener mon drapeau devant des menaces de bombardement ou d'escalade.

Les cadres des bataillons que j'avais dans la place étaient fort incomplets : le 4e bataillon de bersaglieri, récemment formé, n'avait pas deux officiers par compagnie; le 5e, en formation, était dans le même cas: c'était un grave inconvénient pour la discipline et pour le service. J'usai donc alors de la latitude que Votre Excellence m'avait donnée de faire des promotions, si mes communications étaient coupées, et, tout en faisant des vacances, je fis un assez grand nombre de nominations.

L'état-major de l'artillerie était aussi très-insuffisant. Le capitaine Zichi, qui avait servi dans la marine et dans l'artillerie, avait été chargé depuis longtemps du commandement des batteries qui avaient vue sur la mer, ainsi que de l'organisation des canonnières et des pontons destinés à défendre la chaîne qui fermait le port. Cet officier, sur l'expérience et le dévouement duquel nous comptions beaucoup, avait été fait prisonnier lors de l'attaque inopinée de Pesaro, où il était allé porter par mer des approvisionnements.

Le capitaine Blumensthil, qui devait diriger ce service, le plus important de tous pour la défense, était resté prisonnier à Lorette. Pour combler ce vide autant que je le pouvais, je nommai majors les deux capitaines Pifferi et Cimi, et je donnai à ce dernier les fonctions de chef d'état-major du service pendant le siége.

Enfin nous manquions absolument de sapeurs, dont le concours est si nécessaire pour la défense avant et pendant le siége. Votre Excellence se rappelle par suite de quels contretemps cette organisation avait été retardée. Je formai à la hâte un détachement de travailleurs de bonne volonté, dont je donnai le commandement au capitaine Popiel, qui en tira tout le parti qu'on pouvait en attendre.

Le 19 au matin, un gros bateau pêcheur nous amène de Porto di Recanati le lieutenant d'artillerie Uhde avec les deux pièces de sa section et une quarantaine d'hommes. Après avoir vaillamment combattu auprès de la ferme où avait été tué le général de Pimodan, il s'était retiré vers la

Digitized by Google

mer, et prévoyant le sort qui l'attendait le lendemain, il s'était embarqué avec ce qui lui restait de canonniers et quelques fantassins qui s'étaient groupés autour de lui.

Comme le public s'est beaucoup occupé de mes registres de correspondance et qu'on a prétendu les avoir pris, je me permets d'ajouter que c'est par cette voie qu'ils m'ont été rapportés. Ma voiture, qui devait suivre le convoi, se trouvait près du lieu où le lieutenant Uhde s'embarquait. Le brigadier de gendarmerie qui était resté aux bagages de l'état-major prit la caisse où se trouvait ma correspondance avec quelques effets, et vint me rejoindre à Ancône, où il se doutait que je m'étais dirigé.

Quelque temps après, nous voyions arriver M. de Terves, volontaire pontifical, qui n'avait pu me rejoindre la veille. Il avait pour compagnon un brave sapeur des carabiniers suisses, nommé Simon.

Séparé par les bersaglieri piémontais de notre petite colonne qu'il avait vu prendre le chemin d'Ancône, ayant essayé de s'engager dans la montagne, il avait rencontré les postes piémontais, était revenu au bord de la mer, et avait décidé un pêcheur à le conduire à Ancône.

Plusieurs navires de l'escadre vinrent encore canonner nos forts, mais leur feu fut moins intense que la veille ; un ou deux navires continuèrent à tirer pendant la nuit.

Le 20, l'agent comptable de la colonne de Lorette m'était envoyé par le colonel de Gondenhove avec un sauf-conduit. Il m'apportait la copie de la capitulation signée la veille, et me demandait une somme d'argent que je lui fis remettre pour payer la solde arriérée des troupes.

Le bombardement de l'escadre continuait toujours sans plan bien arrêté. Cependant les navires avaient trouvé au pied des falaises, à la hauteur de Monte Pelago, une position de laquelle, sans être inquiétés par les forts du Gardetto, à cause de la distance, ils pouvaient lancer sur notre redoute leurs gros projectiles de 65 kilog.

L'élévation de notre redoute au-dessus de la mer dépassait 300 mètres, et les navires, en se plaçant à 3,500 mètres, étaient dans les bonnes conditions de tir. Aussi leur feu était-il bien dirigé, et, sans tuer beaucoup de monde, il inquiétait incessamment nos deux redoutes. Les projectiles qui manquaient la première allaient d'ordinaire tomber dans la seconde.

La ville aussi continuait à souffrir. Dans cette journée,

Digitized by Google

notre attention dut se reporter du côté de la campagne. Les têtes des colonnes de troupes qui avaient combattu à Lorette venaient remplir les vides du cordon d'investissement dont nous avons parlé. Enfin d'autres masses qui venaient dans la direction d'Osimo s'avançaient dans le même but; leur importance nous fit croire que le corps d'armée qui avait débouché sur Pérouse, ayant passé les Apennins, commençait d'arriver devant nous.

Cette supposition était vraie, car nous apprîmes le lendemain que le général Fanti, qui dirigeait personnellement cette colonne, était à Lorette. L'escadre n'avait point cessé son feu depuis le 18, et le 22 au matin elle nous envoya un canot avec le pavillon parlementaire. L'officier qui le montait était porteur d'une lettre de l'amiral Persano, qui me notifiait le blocus du port et me priait de remettre au consul anglais un gros paquet de dépêches joint à sa lettre. Le feu de l'escadre, un instant suspendu, reprit plus vivement. Il nous occasionnait par jour une perte moyenne de 20 à 25 hommes hors de combat, dans laquelle les canonniers entraient généralement pour moitié.

Nous avions toujours en avant de nos dehors des compagnies de garde qui battaient le pays à une assez grande distance. Nos glacis et tout le terrain en avant étant couverts de jardins très-fourrés, cette précaution était indispensable pour éviter les surprises.

Quoique les forces de l'ennemi se fussent considérablement augmentées, ses avant-postes restaient toujours à une assez grande distance ; je ne doutais point qu'ils ne se rapprochassent bientôt, et que nous ne fussions incessamment investis de très-près. Dans cette prévision, je répartis le commandement et donnai à chacun son poste définitif de combat.

Notre garnison se composait ainsi : le 1er régiment de ligne (colonel Serre), deux compagnies du 1er étranger, le dépôt de ce régiment, et le détachement que j'avais amené de Castelfidardo, formant un petit bataillon que j'avais mis sous les ordres du capitaine Castellaz ; les 1er, 3e, 4e bataillons de bersaglieri, quatre compagnies du 5e bersaglieri en formation, quatre compagnies du bataillon de Saint-Patrick, une compagnie de gendarmerie mobile et un détachement de gendarmes à cheval, les chevau-légers amenés de Castelfidardo, environ 450 artilleurs de différentes batteries et un détachement d'ouvriers du génie. Le bataillon du 1er de ligne

Digitized by Google

et les trois bataillons de bersaglieri avaient perdu des compagnies prises à Pesaro, Fano, San-Leo, et, en outre, ce corps avait éprouvé des pertes notables au combat de San-Angelo. La marche et les fatigues nous avaient donné beaucoup de malades, ce qui réduisait mon infanterie disponible à 4,200 hommes. Votre Excellence jugera combien ce chiffre était insuffisant, en présence des forces qui nous menaçaient, pour défendre Ancône, dont le corps de place et les forts présentent un développement de plus de 7,000 mètres.

Je donnai au général de Courten le commandement de l'enceinte propre de la ville, du lazaret et de la redoute de Monte Scrima, occupée par une compagnie. Le colonel Kanzler reçut le commandement des forts extérieurs et des redoutes de Monte Pelago et Monte Polito. Le commandement de la place fut donné au colonel Gût.

L'enceinte fut partagée pour la défense entre le colonel de Gadoly, le major Emen et le capitaine Castellaz. Le major de Quatrebarbes continuait ses fonctions, fort difficiles et fort périlleuses en ce moment, de gouverneur civil.

Le colonel Vogelsang et le major Ginzel, avec les 1er et 3e bataillons de bersaglieri, occupaient alternativement le Gardetto et les redoutes de Pelago et Polito. Le major Prossich, avec une partie de son bataillon et trois compagnies du bataillon de Saint-Patrick, occupait le camp retranché. Une compagnie de son bataillon et une compagnie irlandaise étaient dans la citadelle ; enfin deux compagnies qu'on relevait de temps à autre défendaient la lunette de San-Stefano.

Après l'évacuation des deux redoutes de Pelago et Polito, un des deux bataillons du colonel Vogelsang devait rentrer en ville pour y former une réserve qui ne se composait jusque là que de la gendarmerie et des chevau-légers aux ordres du colonel Zambelli.

Le 23, qui tombait un dimanche, le bombardement devint très-vif dès le point du jour, après avoir duré toute la nuit. Cela présageait que les colonnes qui nous menaçaient ne tarderaient pas à se rapprocher, et j'allai m'établir à la citadelle pour occuper un point plus central.

La ville fut fort maltraitée ce jour-là. Plusieurs bombes tombèrent dans les églises ; les fidèles qui assistaient au saint sacrifice se dispersèrent, et les prêtres qui le célébraient firent preuve de courage en restant à l'autel. Un des bâtiments de l'escadre, ayant mal dirigé sa route pour venir bombarder

Digitized by Google

le Pelago, fut fortement endommagé par l'artillerie des Capucins et du Gardetto ; on envoya un autre bâtiment pour l'aider à prendre le large, mais, avant que cette opération fût terminée, deux obusiers de campagne, dirigés par le capitaine Mayer, se plaçaient au bout de la vallée des Jardins, sous la falaise, et, par un feu bien dirigé, obligèrent promptement ces navires à s'éloigner. Ce petit succès fit grand plaisir à nos braves artilleurs, mais d'autres vinrent bientôt remplacer ceux qui avaient dû quitter le combat.

Dans la soirée, nous aperçûmes plusieurs masses de troupes qui venaient déployer leurs tentes sur les collines voisines.

Elles n'étaient plus qu'à 4,000 mètres de nous, mais leurs avant-postes ne descendaient pas encore dans les vallées qui nous séparaient de ces collines.

Dans la nuit, on avait fait retirer la compagnie qui occupait la redoute de Scrima, dans la crainte qu'elle ne fût enlevée par l'ennemi. Le lendemain, au jour, elle retourna prendre sa position, et nous aperçûmes bientôt une forte colonne qui débouchait de Falconara sur le bord de la mer, et qui envoyait une partie de son infanterie sur les pentes de Montagnolo. La colonne était suivie d'une très-nombreuse artillerie ; nous jugeâmes que cela devait être ou une partie du parc de siége, ou l'artillerie de réserve des corps d'armée réunis pour concourir au siége. L'infanterie ennemie occupa bientôt les villages et les maisons sur les pentes de notre côté, et quelques tirailleurs s'étant avancés vers la redoute de Monte Scrima, la fusillade s'engagea. Nous ne voulions pas soutenir une position si avancée, et l'ordre fut donné à la compagnie de se retirer sur Borgo Pio.

Bientôt la crête se couronne d'artillerie, et l'ennemi commence le feu avec ses pièces rayées, à 3,000 mètres environ. Mais il s'aperçut qu'à cette distance les projectiles éclataient avant d'être arrivés jusqu'à nous ; nous n'essayâmes pas de lui répondre. Alors il descendit la pente et vint se placer un peu en arrière de la redoute de Scrima, en faisant soutenir son artillerie par un ou deux bataillons d'infanterie. A cette distance, le feu devint plus efficace, et les obus éclataient sur la citadelle, sur le camp retranché et dans la ville.

Nous concentrâmes alors le feu de plusieurs de nos grosses pièces sur quelques unes de celles de l'ennemi ; d'autres furent dirigées sur les petites masses d'infanterie que nous apercevions. Bien que la distance fût un peu

Digitized by Google

longue pour nos canons, quelques coups bien dirigés l'obligèrent à retirer ses pièces que rien ne couvrait, et à remonter à la position de laquelle il venait de descendre.

Les canons employés par l'ennemi étaient d'un calibre approchant de celui des pièces de 8 françaises, et les projectiles creux, que les soldats appelaient des bouteilles parce qu'ils en ont la forme, pouvaient peser de 12 à 14 livres. Ceux qui atteignaient nos escarpes, entièrement découvertes de ce côté, y faisaient de petits trous; mais le tir était trop incertain pour que l'ennemi pût espérer de faire brèche à cette distance; aussi je ne me rendais pas bien compte du but de cette attaque, son feu se réduisant à un bombardement bien moins redoutable que celui de l'escadre.

Dans la nuit, l'ennemi construisit une batterie de huit pièces rayées dans la redoute Scrima. Il avait en outre placé sur les pentes de Montagnolo vingt à vingt-cinq pièces de canon de même nature que celles de la batterie, abritées seulement par de petits épaulements ou par la forme du terrain. Dès la pointe du jour il commença le feu sur nos ouvrages et sur la ville, et quelques uns des bâtiments de l'escadre vinrent nous attaquer. Le feu de toutes nos grosses pièces qui avaient vue sur la redoute fut concentré sur elle. Trois mortiers furent en outre apportés dans le même but. Nous aperçûmes que la batterie souffrait beaucoup, et, au bout de quelques heures, son feu était à peu près éteint. Qnant aux pièces placées en petits groupes, nous les attaquâmes ensuite, mais nos coups étaient trop incertains.

Un des bâtiments ayant encore fait fausse route, eut à souffrir de notre feu. La canonnade et le bombardement étaient des plus nourris, et la ville eut beaucoup à souffrir.

Une bombe tomba dans la salle des archives du consul de France ; le consul et toute sa famille se trouvaient dans la maison; une autre éclata dans le palais de l'archevêque.

Le feu continua sans diminuer jusqu'après la nuit close; nous avions eu plusieurs pièces démontées et des affûts endommagés; la population de la ville avait eu une douzaine de personnes tuées ou blessées, et nos pertes étaient un peu plus considérables que les autres jours.

L'ennemi avait essayé, dans la nuit du 25, de nous enlever le village de Pie della Croce, que nous tenions à 500 mètres en avant de la redoute de Pelago. Le 3e bataillon de bersaglieri, major Ginzel, gardait ce jour-là les deux redoutes; une compagnie gardait ce village, et après

Digitized by Google

un léger engagement, les bersaglieri ennemis et les nôtres avaient conservé de part et d'autre un bout de la position en s'enfermant dans les maisons dont ils s'étaient emparés.

Notre bataillon avait au plus 600 hommes : 100 étaient à cette grand'garde, 300 avec six pièces dans la redoute Pelago, et 200 dans celle de Monte Polito avec une autre batterie. Cette troupe avait ordre de ne pas défendre ces postes à outrance, mais bien de se retirer lentement, de manière à permettre à l'artillerie de descendre les pentes rapides où elle devait s'engager.

J'avais eu à me plaindre de la manière dont les compagnies étrangères avaient fait le service dans la ville les jours précédents, et j'avais voulu les faire remplacer dans la garde du poste important que je leur avais confié sur les remparts.

Le capitaine Castellaz, ancien officier des régiments étrangers, très-brave et très-dévoué, était blessé de ma défiance, que venaient corroborer des rumeurs que je ne croyais pas sans fondement. Il me proposa, pour éprouver ses soldats, d'enlever, une heure avant le jour, l'extrémité du village de Pie della Croce, qui nous avait été pris la veille au soir; j'acceptai la proposition. Il attaqua les Piémontais à une heure convenue ; leur garde assez nombreuse fit feu, nos Suisses ripostèrent, puis se retirèrent en désordre ; ce que voyant, l'ennemi les chargea, et sans le dévouement de trois ou quatre hommes sûrs qu'il avait amenés avec lui, le capitaine Castellaz eût été pris.

La fuite de ces deux compagnies amena la retraite de la compagnie du 3e bersaglieri qui tenait encore à la tête du village, de l'autre côté. Celle-ci s'arrêta dans la redoute du Pelago, et les deux compagnies étrangères revinrent en ville, ayant malheureusement justifié mes appréhensions.

Du côté du Scrima, nous aperçûmes que l'ennemi, qui avait abandonné la veille la batterie faite dans la redoute, en avait construit une nouvelle un peu en arrière de cet ouvrage, et l'avait armée de dix pièces rayées qui nous envoyèrent immédiatement des projectiles d'un calibre notablement plus fort que ceux que la même batterie nous avait lancés la veille. Une trentaine de pièces placées à droite et à gauche de cette batterie commencèrent aussi le feu. De notre côté, nous répétâmes la manœuvre qui avait réussi le jour précédent. Le feu de la batterie diminua bientôt, puis s'éteignit entièrement, et nous n'eûmes plus à combattre que les petits groupes de pièces dispersées.

Digitized by Google

La flotte était venue dès le matin ouvrir le feu sur Monte Pelago; vers neuf heures et demie, ce poste fut attaqué par trois bataillons, dont deux se présentèrent de front, et le troisième tournait la position par la droite, à travers le jardin ; les arbres et la fumée du combat empêchèrent de le découvrir. Assaillies par des forces supérieures, nos quatre compagnies se préparèrent à la retraite et commençaient à atteler les pièces d'artillerie qui avaient fait feu jusque là, lorsqu'on s'aperçut tardivement qu'on était tourné. La route par laquelle on pouvait descendre le canon était occupée par un bataillon qui à lui seul avait un effectif presque double de celui de nos quatre compagnies, et celles-ci se retirèrent sans pouvoir emmener leur artillerie. L'officier qui commandait les trois compagnies qui occupaient la redoute de Monte Polito fit immédiatement atteler ses pièces et revint en bon ordre.

De la ville d'Ancône et de ses forts, quand on regarde Monte Pelago, cette colline semble la dominer, de manière que les défenses doivent tomber dès qu'elle est prise par l'ennemi ; mais l'importance de ce point est plus apparente que réelle, et tous nos ouvrages extérieurs avaient été défilés de manière à pouvoir tenir, malgré la prise de ce point que nous n'occupions que comme ouvrage de campagne. Néanmoins la prise de ce poste par l'ennemi impressionna notre garnison, et chacun répétait qu'en 1849 la ville s'était rendue aux Autrichiens immédiatement après la prise de Monte Pelago. Enhardi par son succès, l'ennemi, qui sans doute n'avait point fait reconnaître les escarpes en maçonnerie de la lunette San-Stefano, non plus que la manière dont cet ouvrage était flanqué, crut pouvoir l'enlever aussi facilement que les redoutes en terre. Voyant cette attaque se formuler, je fis dire à la lunette et aux forts qui la soutenaient de laisser avancer l'ennemi presque sur le haut du glacis et de ne commencer le feu que quand ils verraient les premiers assaillants dans le fossé.

Les tirailleurs ennemis attaquèrent franchement, et les plus hardis d'entre eux descendirent jusqu'au pied des escarpes; un feu terrible les assaillit alors de tous côtés, de front, de flanc et de revers, et ils furent forcés de se retirer en désordre. Ils essayèrent bravement de se reformer derrière les haies et les maisons ; les boulets et les obus allèrent bientôt les en déloger, et ils ne se rallièrent que derrière les redoutes qu'ils avaient conquises quelques heures auparavant.

Digitized by Google

Quelques officiers à cheval, que j'avais vus conduire cette attaque avec autant d'imprévoyance que d'audace, soutinrent très-bravement la retraite, qui avait coûté beaucoup de monde à leur troupe. Après nos revers, nous venions d'avoir un succès; mais la flotte, qui n'avait plus à bombarder nos redoutes, s'attaqua, en revenant, au fort des Capucins. Une bombe mit le feu au corps-de-garde, tua plusieurs hommes et blessa gravement le brave capitaine Capucini, commandant le poste. Une de nos grosses pièces fut brisée par un projectile, et deux affûts furent mis hors de service.

Bientôt nous aperçûmes sur le bord de la mer s'avancer une longue colonne d'artillerie avec des mulets et des chariots d'outils, escortés par trois ou quatre bataillons d'infanterie. Elle gravit les pentes de Montagnolo, se dirigeant par la même route que celle déjà signalée le jour précédent.

Vers les quatre heures, une très-forte pluie obligea de cesser le feu de part et d'autre. On le reprit deux heures après; il ne s'arrêta qu'à la nuit close. Les pertes de cette journée avaient été pour nous de 40 hommes tués, blessés ou pris dans l'attaque des redoutes, 20 environ dans les batteries, et un nombre à peu près égal dans le reste de la garnison. La ville avait 4 ou 5 victimes.

L'immense faubourg de Porta Pia est une grande difficulté pour la défense. Nous avions la veille évacué les coupures que nous y avions faites sur la route. Pendant la nuit du 26 au 27, l'ennemi occupa ce faubourg avec quatre bataillons, et le feu de ses bersaglieri, qui se rapprochaient à la faveur des maisons, devint gênant pour les défenseurs des remparts aux environs de Porta Pia et jusqu'à Capo di Monte.

De grand matin, les avant-postes de l'ennemi se rapprochèrent de nos murs et firent replier dans la place les compagnies que nous avions maintenues dans les jardins. Dans ces engagements, le sous-lieutenant de Metternich des bersaglieri fut gravement blessé, et le lieutenant Balisoni, un des plus braves officiers du 1er de ligne, fut frappé à mort.

Quelques coups de canon des batteries de terre et des vaisseaux avaient été tirés le matin, mais bientôt le feu cessa, et la journée fut tranquille.

On s'en étonnait dans la ville et dans la garnison; les uns se livraient aux espérances, les autres au découragement: ceux-ci malheureusement étaient les plus nombreux.

On remarquait que le bombardement prolongé d'Ancône n'avait pas même le privilége d'attirer les navires des gran-

Digitized by Google

des puissances neutres, que l'on envoie d'ordinaire en pareille circonstance pour protéger les consuls et les nationaux, ainsi que pour faire des offres de service aux habitants qui veulent fuir un champ de bataille où la mort les frappe, quoiqu'ils n'y soient que spectateurs inoffensifs. Le feu sur Ancône durait depuis huit jours. On entendait le canon de Venise, de la côte de Dalmatie, on a même dit de Trieste. Le télégraphe n'était pas resté muet ; l'Europe savait ce qui se passait dans nos murs, et nous n'avions pas aperçu une seule voile neutre ou amie qui manifestât l'intention de communiquer avec nous.

Bientôt nous aperçûmes dans la direction de Camerano une grosse tête de colonne d'artillerie, qui vint presque sur le plateau voisin de Monte Acuto. Quelques habitants nous donnèrent alors l'explication du mouvement de va-et-vient que quelques bateaux à vapeur avaient opéré entre Sinigaglia et l'embouchure du Musone. C'était une partie du parc de siége que l'on transportait à Umana, et qui de là venait prendre position pour garnir la droite des attaques de l'ennemi. Le silence des batteries qui avaient fait feu jusque là, et l'arrivée de ce parc de siége, semblaient indiquer que les Piémontais renonçaient à l'espèce de feu de tirailleurs qu'ils avaient engagé les jours précédents, avec quarante ou cinquante pièces d'artillerie, et sans beaucoup de succès, contre des fortifications permanentes.

Outre les batteries auxquelles on travaillait sur le Monte Pelago et sur le Monte Polito, ils en faisaient plusieurs à 2,000 et 2,500 mètres de nous, d'où ils pouvaient, avec leur grosse artillerie rayée, nous contrebattre avec ensemble sans que nous pussions leur répondre.

L'attaque se régularisait et allait prendre une direction plus sérieuse.

Mais, eu égard à l'état où la pluie avait mis les chemins et surtout à la difficulté du terrain, il fallait encore plusieurs jours pour que ces batteries fussent armées.

Dans la soirée il se produisit un fait très-fâcheux. Le lazaret, sorte de grande redoute en maçonnerie entourée d'un bras de mer, situé hors de l'enceinte, en avant de Porta Pia, renfermait une partie des magasins des corps. Le feu prit à ces magasins soit par accident, soit par suite des obus que l'ennemi y avait jetés.

Le feu des tirailleurs embusqués dans quelques maisons du faubourg ayant atteint quelques hommes parmi les dé-

Digitized by Google

fenseurs de cet ouvrage, il fut évacué précipitamment. Les magasins furent pillés en partie, et bientôt on brûla le pont qui établit les communications avec la ville. Nous avions, sur les remparts du lazaret, trois pièces de canon qui battaient l'entrée de la rade; on les avait abandonnées après les avoir enclouées.

Nous devions vivement regretter leur concours le lendemain.

Dans la nuit du 27 au 28, l'escadre tente avec les chaloupes de couper la chaîne du port. Nos canonniers s'en aperçurent, et quelques coups de canon à mitraille tirés sur les chaloupes de l'ennemi l'empêchèrent de réussir.

Le matin nous aperçûmes une batterie que l'ennemi avait construite dans le Borgo Pio, contre lequel elle commençait à faire feu. Nous concentrâmes immédiatement sur cette batterie assez de feu pour obliger l'ennemi à l'évacuer. La canonnade de Monte Scrima continuait comme la veille.

Mais les bataillons qui occupaient les faubourgs s'étaient procuré des bateaux pendant la nuit, et l'un d'eux s'étant introduit dans le lazaret, des tirailleurs qui étaient à 40 ou 50 mètres de Porta Pia incommodaient beaucoup les canonniers et les fantassins qui les soutenaient.

Mais aussitôt quatre pièces de campagne, aux ordres du capitaine Meyer, se portèrent sur l'esplanade de Capo di Monte, et occasionnèrent au bataillon qui occupait le lazaret des pertes si considérables, que son feu fut bientôt éteint. Il chercha à faire retraite, mais il fallait traverser le petit bras de mer qui entoure l'ouvrage, et nos batteries gênèrent bientôt ce mouvement. Peu après nous aperçûmes une très-forte colonne d'infanterie qui se dirigeait sur Monte Pelago; elle fit halte en dehors de la portée de nos canons. Quelques bombes seulement purent atteindre les têtes de colonne.

Le mouvement de cette grosse colonne ne se continua pas; mais à midi les frégates se dirigèrent vers les batteries du môle et de la lanterne, et commencèrent contre elles un combat à outrance, en se relevant les unes après les autres. Le lieutenant Westminsthal, qui commandait ces batteries, déploya dans cette affaire une intrépidité au-dessus de tout éloge, et le sous-lieutenant della Piasse ainsi que ses soldats suivirent son exemple.

La batterie barbette de la lanterne fut bientôt désemparée, et grand nombre de canonniers tués ou blessés; le reste en petit nombre se réfugia dans la batterie basse. Tournant alors

Digitized by Google

les batteries du môle, une des frégates les prit à revers ; nos canonniers retournèrent leurs pièces et combattirent à découvert. Quelques volées de mitraille et deux bordées de la frégate eurent bientôt démonté les pièces et mis les autres hors de combat. Plus des trois quarts de ces braves gens suivirent ceux de la barbette et rentrèrent dans la batterie casematée, qui seule était tenable en ce moment. Cette batterie avait neuf pièces, et comme les frégates ne l'attaquaient que sur une face, trois pièces seulement pouvaient répondre à leur feu ; leurs énormes projectiles, lancés à 400 ou 500 mètres, démolissaient rapidement les murs et accroissaient à chaque instant la largeur des embrasures. Bientôt la mitraille devint presque aussi redoutable dans la batterie casematée qu'elle l'avait été sur la barbette. La frégate qui attaquait en tête, jugeant de son immense supériorité, s'approcha à une distance de moins de 250 mètres. Bientôt une de nos pièces fut brisée par un obus de 80. Les canonniers qui la servaient furent presque tous mis hors de combat. Sur 120 canonniers défendant cette partie de nos remparts, il en restait à peine de quoi servir les deux pièces qui faisaient feu ; les blessés étaient employés au service des munitions. La frégate reçut plusieurs boulets qui l'endommagèrent sérieusement ; le lieutenant Westminsthal, qui, avec la poignée d'hommes qui lui restait, voulait s'ensevelir sous les ruines de sa batterie, pointait une de ses deux dernières pièces, lorsqu'il fut frappé à mort par un coup de mitraille. Cette lutte inégale avait duré une heure et demie, mais elle devait bientôt finir.

Un des obus ennemis, entrant dans la batterie par une des embrasures agrandies, pénétra dans un des magasins à poudre et fit sauter les batteries. Le quai fut fortement endommagé, et les murs auxquels était attachée la chaîne ayant été renversés, toutes les défenses du port se trouvaient ainsi détruites.

Une brèche de 500 mètres de largeur était ouverte au corps de la place, car en arrière l'enceinte de la ville n'offrait pas d'obstacle sérieux ; l'ennemi pouvait débarquer sur le quai et nous enlever d'assaut sans que nous pussions l'empêcher. Je fus obligé alors d'arborer le pavillon blanc sur la citadelle, et tous les forts répétèrent ce signal.

J'envoyai immédiatement le major Mauri à bord du vaisseau amiral pour traiter de la capitulation ; il était environ quatre heures et demie du soir. Le feu cessa immédiatement

Digitized by Google

de part et d'autre, et les choses restèrent ainsi jusque vers neuf heures du soir. Alors l'ennemi recommença à tirer du côté de terre de quelques unes de ses batteries; le lendemain, vers neuf heures, le feu cessa de nouveau, et, après divers échanges de parlementaires, la capitulation que Votre Excellence connaît fut signée à deux heures.

Je n'ajouterai rien sur ce qui se passa dans la nuit et le lendemain matin; il ne sied point au vaincu de se plaindre du vainqueur. Je m'en rapporte, quant aux faits, à la lettre fort connue du major de Quatrebarbes, et quant aux appréciations, je m'en réfère à celles de l'amiral Persano, qui a osé dire la vérité à son pays avec un courage qui ne fait pas moins d'honneur à la marine piémontaise que le fait d'armes qui a amené la prise d'Ancône.

Je termine ce rapport, déjà beaucoup trop long, en répondant un mot aux reproches qu'on m'a adressés pour avoir publié au commencement de la guerre quelques documents qui me semblaient annoncer l'appui de la France.

Je ne fais nulle difficulté de convenir que dans les premiers jours j'ai cru à cet appui, et dès lors il était bien naturel de me servir de ces pièces pour soutenir le moral des troupes que je commandais.

Mais on se tromperait fort si l'on voulait chercher l'explication du plan de campagne que j'ai adopté dans l'espoir du concours qui semblait nous être promis. J'étais placé en présence d'une question de devoir et d'honneur, et si j'eusse tenu compte dans mes résolutions de la grandeur du péril qui pouvait nous attendre, mes anciens compagnons d'armes de l'armée française m'auraient renié, et j'ose même dire qu'ils ne m'auraient pas reconnu.

Votre Excellence trouvera ci-dessous la liste des militaires qui se sont le plus particulièrement distingués dans les divers combats qui font l'objet de ce rapport. Cette liste est encore incomplète pour plusieurs bataillons; des renseignements ont été demandés à ce sujet, et il sera bientôt facile de réparer les omissions involontaires qu'on a pu faire.

Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

De Lamoricière.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE..... page v

I. — Pie IX en exil et son retour à Rome.

Calme de Pie IX au milieu de la tempête. — Dieu veille sur Pie IX. — Les dangers de la fuite. — Pie IX à Gaëte. — Episodes du siége de Rome par l'armée française en 1849. — Dévouement des soldats français au Pape. — Un brave tambour. — La médaille de Fourvière. — Dévouement héroïque. — La canne du tambour-major. — Traits divers. — Touchant triomphe d'un capitaine français. — Pie IX et Ferdinand II. — Enthousiasme des Romains. — Pie IX aime la France et compte sur elle. — Visite de l'armée française à Pie IX. — Magnifique témoignage de reconnaissance de Pie IX à l'armée française. — Bénédiction de l'armée française par Pie IX..... pages 1 à 44.

II. — Le Denier de saint Pierre.

Signification du Denier de saint Pierre. — L'Italie entière dévouée au Pape. — Un bel exemple. — Ouvrières dévouées à Pie IX. — Le trésor d'une pauvre domestique offert au Saint-Père. — Faveurs accordées à des jeunes filles. — Un mariage béni. — Une mère généreuse. — Magnifique chapelle offerte à Pie IX. — Larmes de Pie IX. — Le denier de la veuve. — Un donateur inconnu. — Traits touchants. — L'offrande pour le Pape. — Les boucles offertes au Pape — Un doublon d'or offert par un fou au Pape. — Etrennes bien agréables au Pape. — Générosité de Pierre le mendiant. — Les quinze bûcherons et le Denier de saint Pierre. — La tabatière du curé. — L'anneau nuptial. — Conversion touchante. — Les Irlandais. — Les canaris du Pape. — Le dévouement au Pape ne diminue pas. — Le meilleur des pères. — Le Denier de saint Pierre servant aux aumônes de Pie IX. — L'offrande du plus pauvre des rois. — Bonnes œuvres de Pie IX. — Récents témoignages de dévouement au Saint-Père. — Pie IX donne ses souliers à une dame. — Dévouement des domestiques français à Pie IX. — Le Denier de saint Pierre de l'héroïque Pologne. — Charité de Pie IX. — Le dîner du Pape et la cuisine de la reine d'Angleterre. pages 45 à 112.

III. — L'Immaculée Conception, ou victoire de l'Eglise sur le rationalisme.

Il faut prier Marie pour Pie IX..... pages 113 à 123.

Digitized by Google

IV. — Castelfidardo et Ancône.

Le triomphe dans la défaite. — Appel de Pie IX à Lamoricière. — La veille du combat. — La première victime. — Pie IX et le général de Pimodan. — Belle réponse de Pie IX à Mme la marquise de Pimodan. — Les femmes chrétiennes du royaume de Marie. — Dévouement héroïque des mères chrétiennes à Pie IX. — Le jeune zouave Joseph Guérin. — Dieu se plaît à glorifier les défenseurs de Pie IX. — Une visite à Castelfidardo. — Souvenirs du siége d'Ancône. — Dévouement du comte de Quatrebarbes à Pie IX. — L'empereur d'Autriche et son conseil. — Lamoricière avant le bombardement. — La cause de l'Eglise trahie par l'Europe chrétienne. — Episodes du siége d'Ancône en septembre 1860. — Honneur aux vaincus! — Dernier jour du siége d'Ancône. — Vanité de la gloire humaine. — Capitulation de Lamoricière. — Le droit chrétien méconnu par les nouveaux barbares. — Dévotion de Lamoricière à saint Michel archange. — Reconnaissance de Pie IX à Lamoricière. — Allocution de N. S. P. le Pape Pie IX dans le consistoire secret du 28 septembre 1860. — Mort chrétienne du défenseur de Pie IX. — Funérailles du général. — L'anniversaire de Castelfidardo. — Lettre de Pie IX à Mme de Lamoricière. — Le tombeau du général. — Deux touchants témoignages de sympathie à la mémoire de Lamoricière. — Le monument du général de Lamoricière..... *pages* 124 à 250.

V. — Fêtes et ovations.

Le voyage de Pie IX en 1857. — Les discours du Pape pendant son voyage en 1857. — Exhortation à une pauvre malade. — Les fêtes de la Pentecôte à Rome en 1862. — Audience de quatre mille prêtres. — Belle réponse de Pie IX à un évêque espagnol. — Le retour des évêques. — Impressions d'un pélerin. — Deux anniversaires chers aux Romains. — Réponse de Pie IX au général Gémeau. — Hommage rendu par Pie IX à la France catholique. — Bénédiction de Pie IX à la Belgique. — Hommage des Américains à Pie IX. — Le Pape et les protestants allemands. — Allocution de Pie IX dans le consistoire du 29 octobre 1866. — La justice de Dieu ne passe pas..... *pages* 251 à 298.

VI. — Le dévouement à Pie IX ne diminue pas.

Le rôle de la France à Rome. — Le retour de Rome. — Le chagrin de quitter Rome. — Sentiments de Pie IX pour la France. — Collation des soldats français chez le Pape avant leur départ. — Une dernière bénédiction de Pie IX à l'armée française. — La mission de la France est de protéger l'Eglise — Nouveaux triomphes éclatants de Pie IX. — La parole des évêques sur les fêtes de Rome. — Les espérances de l'Eglise..... *pages* 299 à 338.

APPENDICE ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

La mort de Rossi. — L'épée offerte au général Oudinot. — Sur l'assassinat de Castelfidardo. — Rapport du général de Lamoricière au ministre des armes sur l'invasion piémontaise..... *pages* 339 à 406.

FIN DE LA TABLE.

Lyon. — Impr. Félix Girard, rue St-Dominique, 15.

Digitized by Google

Digitized by Google

Même librairie.

L'ESPRIT DE PIE IX, ou les plus beaux traits de la vie de ce grand Pape. 2e édition entièrement revue et considérablement augmentée; par le R. P. Huguet. 1 beau vol. in-12. — Prix, *franco* : 2 fr. 50 c.

L'Esprit de Pie IX, que les circonstances où nous nous trouvons rendent de plus en plus intéressant, a été favorablement accueilli par les hommes les plus compétents. Voici, entre autres, une lettre adressée à l'auteur par le courageux et éloquent évêque de Nîmes :

« Quelle admirable nature que celle de Pie IX, mon Révérend Père! Il réunit, dans un tout merveilleusement harmonieux, la grandeur et la réflexion, la hardiesse et la prudence, l'héroïsme et la simplicité, la piété la plus tendre et l'activité la plus féconde! Pontife, il aura dans l'histoire de l'Eglise une place d'honneur; roi, il soutient avec une majesté sans égale cette dignité du pouvoir que tant d'autres monarques s'étudient à compromettre; père de son peuple, il fait un contraste magnifique avec une foule d'autres gouvernements. Et ce qu'il y a de plus glorieux, c'est qu'il sait être tout cela, malgré des conspirations effroyables ourdies par l'enfer pour lui enlever, avec les ressources de la puissance, le prestige d'une âme toujours maîtresse d'elle-même.

« Vous avez fait, mon Révérend Père, ressortir toutes ces nuances dans votre travail sur *l'Esprit de Pie IX*; elles y paraissent moins, il est vrai, sous forme d'étude que sous celle de récit. Mais les pages que vous y consacrez n'en sont peut-être que plus intéressantes; elles unissent la gravité d'une discussion à tous les charmes de l'histoire.

« Je vous remercie pour ma part de cette honorable inspiration de votre piété filiale : elle vous attirera des bénédictions et rendra service à la cause si désertée du Saint-Siége.

« Agréez, mon vénéré Père, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« † HENRI, *évêque de Nîmes*. »

FAITS SURNATURELS DE LA VIE DE PIE IX, ET TRIOMPHE PROCHAIN DE L'ÉGLISE. 2e édition considérablement augmentée. 1 vol. de 144 p. — Prix, *franco* : 50 c.

LYON. — IMPRIM. DE FÉLIX GIRARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google